CANTONALE ET UNIVERSITAIRE
EX
DONO
JEAN
LARGUIER
DES BANCELS
1876
1961
DE LAUSANNE
1961

# LA BIBLIOTHÈQUE BLEUE,

*Entièrement refondue, & conſidérablement augmentée.*

## TOME III.

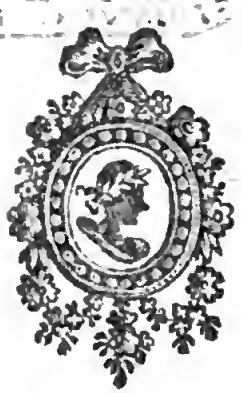
*CONTENANT:*

Les quatre Fils d'Aymon, hiſtoire héroïque.

# LES QUATRE FILS D'AYMON,

## HISTOIRE HÉROÏQUE.

Ennii de ſtercore. HOR.



AZ 3852 3

*A LIÉGE,*

Chez F. J. DESOER, Imprimeur-Libraire,
ſur le Pont-d'Iſle.

M. DCC. LXXXVII.

cf. Brochet
Quérard
Brunet

BIBLIOTHÈQUE CANTONALE
LAUSANNE
ET UNIVERSITAIRE

DON
(51400)

# LES QUATRE FILS D'AYMON,

## HISTOIRE HÉROÏQUE.

### CHAPITRE PREMIER.

*Charlemagne envoye Lothaire, ſon fils, ſommer le rebelle Duc d'Aigremont. Horrible félonie du Duc. Charlemagne fait Chevaliers les quatre fils d'Aymon, & s'apprête à venger l'aſſaſſinat de Lothaire. Les fils d'Aymon, parens de l'aſſaſſin, quittent la Cour de Charlemagne, pour n'être pas obligés de combattre contre lui. Accueil que leur fait leur mère. Le Duc d'Aigremont vient au devant de Charlemagne, eſt vaincu, & demande grâce pour ſes Sujets au Vainqueur. Clémence héroïque de Charlemagne.*

CHARLEMAGNE venoit de terminer, contre les Sarraſins, une longue & ſanglante guerre. Il avoit mis à mort leur Chef, &

avoit remporté une victoire complette. Il jouiſſoit, au milieu d'une Cour brillante & nombreuſe, des douceurs de la paix & de l'amour de ſes Peuples. On ſe conſoloit, au ſein des plaiſirs & des fêtes, de la mort des Seigneurs & des grands Capitaines, que le fer avoit moiſſonnés. Paris étoit le rendez-vous de toutes les nations. Les Arts, que ce Monarque protégeoit; le luxe & la politeſſe, qui les accompagnent, y attiroient ce qu'il y avoit de plus diſtingué en Allemagne, en Angleterre, parmi les Normands, en Lombardie, dans toutes les parties de la France, dans les Royaumes voiſins, & même parmi les Peuples barbares qui s'étoient emparés de l'Italie.

Les douze Pairs de France ornoient la Cour de Charlemagne. Parmi ces plus vaillans Guerriers, on diſtinguoit le brave Duc Aymon, Prince des Ardennes, & ſes quatre fils, Renaud, Allard, Guichard & Richard, héros dont les exploits étoient connus aux deux bouts de la terre: Renaud étoit le plus renommé; ſa taille, de ſept pieds, & les juſtes proportions de ſon corps, le faiſoient regarder comme le plus bel homme qu'il y eût au monde.

Charlemagne aſſembla ſes Chevaliers & ſes Barons, une des fêtes de la Pentecôte, & leur parla en ces termes: „ Généreux Chevaliers, „ chers Compagnons de mes victoires, c'eſt à vo- „ tre valeur que je dois les conquêtes rapides que „ j'ai faites: Par vous, j'ai fait mordre la pouſ- „ ſière au téméraire Sarraſin, & j'ai chaſſé loin „ de nos frontières cette nation infidelle &

„ barbare. Il eſt vrai que nous avons perdu plu-
„ ſieurs braves Chevaliers : Ils partageroient nos
„ triomphes & notre gloire, ſi d'orgueilleux
„ vaſſaux n'avoient pas refuſé de venir combat-
„ tre avec nous, quelques invitations que je
„ leur en aye faites. Vous le ſavez, courageux
„ Duc de Bretagne, vous qui, au bruit de la
„ trompette, accourûtes à notre ſecours; &
„ vous, brave Galerand de Bouillon, qui por-
„ tiez l'Oriflamme; vous, Lambert de Berry,
„ & vous, Geoffroi de Bourdeille, braves ſou-
„ tiens d'un Roi qui vous chérit, vous le ſa-
„ vez, ſans vous, le Sarraſin, vainqueur,
„ après avoir ſubjugué l'Italie, auroit porté
„ ſa fureur & ſa religion ſacrilége au ſein
„ de votre patrie. Les refus obſtinés de Gé-
„ rard de Rouſſillon, & de ſes deux frères,
„ le Duc de Nanteuil & le Duc Beuves d'Ai-
„ gremont, ſont la cauſe de nos pertes; ils
„ nous ont empêché de porter plus loin la
„ terreur de nos armes. Nous aurions pu re-
„ pouſſer juſqu'à ſa ſource ce torrent de Bar-
„ bares, qui s'eſt répandu dans l'Europe; mais
„ celui qui a témoigné le plus d'obſtination
„ eſt le Duc de Beuves. Je me propoſe de le
„ ſommer encore, &, s'il refuſe, j'irai, le
„ fer & la flamme à la main, aſſiéger Aigre-
„ mont, &, quand je l'aurai en mon pou-
„ voir, je jure de ne faire grâce ni à ce Duc
„ infidelle, ni à Maugis ſon fils, ni à ſa fem-
„ me, ni à ſes vaſſaux.

Le ſage Naimes de Bavière, le Neſtor de la Cour de Charlemagne, arrêta ſa fureur.

„ Sire, lui dit-il, quelque juſte que ſoit vo-
„ tre reſſentiment, avant de condamner le
„ Duc d'Aigremont, je crois qu'il eſt de vo-
„ tre ſageſſe de lui envoyer un homme qui
„ réuniſſe la prudence & l'art de parler au
„ cœur, afin qu'il lui remontre ſes devoirs,
„ & qu'il diſcute ſes raiſons. Un Souverain
„ ne doit employer la force contre ſes enne-
„ mis, qu'au défaut de tout autre moyen. Les
„ querelles des Rois intéreſſent les Peuples. Que
„ deux particuliers recourent à la vengeance,
„ elle ne peut être funeſte, tout au plus,
„ qu'à deux hommes; mais la mort d'un mil-
„ lion de Sujets eſt ſouvent la ſuite du cour-
„ roux d'un ſeul.

Charlemagne approuva la propoſition de Naimes : Il attendit que quelque Chevalier ſe préſentât pour ſe charger de ce meſſage; aucun n'oſoit prendre ſur lui une commiſſion ſi délicate : D'Aigremont étoit craint; d'ailleurs, preſque tous les Chevaliers étoient ſes parens, & le Prince des Ardennes étoit ſon couſin.

L'Empereur, voyant leur embarras, appela Lothaire ſon fils, & lui dit: „ Mon fils, s'il
„ étoit de la dignité d'un Souverain d'aller
„ lui-même demander à ſon Sujet raiſon de
„ ſa révolte, je n'héſiterois pas un moment
„ de partir : L'injure, qu'il fait à votre père,
„ retombe ſur vous; c'eſt donc à vous de vous
„ charger de cette entrepriſe : Je ne vous diſſi-
„ mule pas qu'elle eſt dangereuſe. Beuves eſt
„ cruel & perfide; mais vous êtes le fils de

„ ſon Roi; vous êtes brave; &, ſi ces titres
„ ſacrés ne lui en impoſoient point, je vous
„ donne cent Chevaliers, à votre choix, pour
„ vous accompagner. Vous direz au Duc d'Ai-
„ gremont, que je veux bien lui accorder trois
„ mois pour faire ſes préparatifs; mais ſi, après
„ ce terme, il ne ſe rend pas auprès de nous
„ avec ſes troupes, déclarez-lui que je le trai-
„ terai en ennemi; que j'irai mettre le ſiége
„ devant Aigremont; que je renverſerai ſes
„ murailles; que je détruirai ſa ville; que je
„ dévaſterai ſes campagnes; que, ſur les dé-
„ bris de ſes tours embraſées, je ferai couler
„ le ſang du père & du fils, & que je livrerai
„ ſa famille aux bourreaux.

Lothaire s'inclina, nomma ſes Chevaliers, &, le lendemain, il alla prendre congé du Roi, qui ne put retenir ſes larmes en l'embraſſant, comme s'il eût prévu le ſort qui l'attendoit. Toute la Cour vit partir le jeune Lothaire avec regret, ſans que perſonne oſât néanmoins ſoupçonner Beuves d'être aſſez déloyal pour oſer porter une main ſacrilége ſur le fils de ſon Roi, revêtu par ſon père du titre ſacré d'Ambaſſadeur.

Le Duc d'Aigremont fut bientôt informé par ſes eſpions du départ de Lothaire: Il aſſembla ſon Conſeil, non comme un bon Prince qui cherche dans les lumières de ſes Sujets l'avis le plus ſage, mais comme un tyran qui ne raſſemble ſes eſclaves, que pour leur faire approuver les deſſeins les plus injuſtes. „ De
„ quel droit, leur dit-il, Charlemagne prétend-

„ il me forcer à le ſecourir? eſt-ce parce qu'il
„ règne ſur de plus vaſtes Etats que moi?
„ S'il meſure l'Empire ſur l'étendue, ne puis-
„ je pas le meſurer ſur l'obéiſſance aveugle
„ de mes Sujets? S'il ſe croit mon Souverain,
„ parce qu'il penſe être le plus fort, à quoi
„ ſe réduit ſon titre, dès que je puis former
„ les mêmes prétentions que lui? Il eſt vrai
„ que j'ai fait ſerment de lui obéir & de lui
„ porter ſecours; mais vous connoiſſez tous
„ la valeur de ces ſermens politiques, arra-
„ chés, preſque toujours, ou à la foibleſſe des
„ Souverains, ou à l'impérieuſe néceſſité des
„ circonſtances, & dont l'effet ceſſe avec l'im-
„ puiſſance de repouſſer une force ſupérieure.
„ Tel eſt le cas où je me trouve : Souve-
„ rain abſolu de mes Sujets, plus fort que
„ Charles par la ſituation de mes Etats, plus
„ fort encore par la valeur de Gérard de
„ Rouſſillon, du Duc de Nanteuil, & du Prince
„ des Ardennes mes frères, & ſur-tout par l'in-
„ trépidité de mes quatre neveux, je crains peu
„ les menaces que Lothaire vient me faire.
„ Auſſi n'eſt-ce pas ſur le parti que je veux
„ prendre que j'ai à vous conſulter; je de-
„ mande vos avis ſur la manière dont je dois
„ recevoir les ordres qu'il m'apporte, & ſur
„ le dégré de mépris que je dois lui marquer.
„ Je lui dois des égards comme Ambaſſadeur;
„ mais, comme fils de Souverain, je ne lui
„ dois rien, & c'eſt dans ma Cour qu'il vient
„ me braver!

Un vieux & ſage Chevalier de la Cour de

Beuves, appelé Béon le Juſte, qui n'avoit jamais rampé devant la grandeur, ſe leva, & demanda la permiſſion de parler avec liberté. Il fut d'avis que le Duc reçût avec reſpect le fils de Charlemagne. Le Duc jeta ſur lui un regard d'indignation : Le Chevalier, ſans ſe déconcerter, reprit ainſi : „ Seigneur, un Sou„ verain doit ſe reſpecter dans ſes ſemblables : „ Plus vous honorerez Lothaire, & plus „ vous acquerrez de droits ſur Charlemagne. „ Quant au refus d'obéir, que vous vous pro„ poſez de ſoutenir par les armes, je ne puis, „ ſans trahir votre confiance, vous diſſimuler „ les dangers auxquels vous vous expoſez. La „ valeur & l'intrépidité de vos parens me „ ſont connues; je ſais que vos Sujets verſe„ ront juſqu'à la dernière goutte de leur ſang „ pour vous défendre; mais avez-vous fait „ attention aux troupes nombreuſes que l'Em„ pereur peut mettre ſur pied, aux puiſſans „ alliés qui viendront ſe joindre à lui au pre„ mier ſignal? La valeur la plus éprouvée doit „ céder au nombre. Si vous êtes vaincu, „ quelle grâce pouvez-vous eſpérer d'un Sou„ verain courroucé, qui vous traitera en re„ belle..... „ Le Duc l'interrompit avec fureur, & le menaça du plus cruel ſupplice. La Ducheſſe, la larme à l'œil, & tombant aux genoux de ſon mari, le conjura de prêter l'oreille aux conſeils de ſes véritables amis, & de faire tous ſes efforts pour rentrer en grâce avec le Roi. Le Duc, que ce mot de grâce irritoit encore, jura que, non ſeulement, il n'o-

béiroit point, mais que, ſi Lothaire oſoit le menacer, il s'en vengeroit de la manière la plus ſanglante.

Le château d'Aigremont étoit ſitué ſur un rocher inacceſſible, entouré d'un mur impénétrable & de hautes tours; ſa ſituation & ſa force ne laiſſoient craindre à ceux qui le défendoient que la famine : Un fleuve couloit au pied de ſes remparts. Lothaire n'avoit jamais vu de fortereſſe ſi redoutable. „ Monſeigneur, lui „ dit un de ſes Chevaliers, le Roi eſt le plus „ puiſſant Prince de la terre; mais, à quoi „ ſert la valeur, quand la victoire eſt impoſ- „ ſible? Cette fortereſſe, inexpugnable, ren- „ ferme autant de Guerriers qu'en a votre „ père. Ah! plût à Dieu que Beuves & lui „ puſſent s'accorder. Beuves eſt orgueilleux & „ fier, & les menaces de l'Empereur ne ſont „ pas moins humiliantes que terribles; annon- „ cez-lui les ordres, dont vous êtes chargé, „ avec la plus grande douceur; affoibliſſez-en „ l'amertume. Nous ſommes cent Chevaliers, „ prêts à périr pour vous, s'il oſoit vous in- „ ſulter; mais que pouvons-nous contre les „ forces de Beuves? „ Lothaire approuva la ſageſſe du Chevalier, quoique bien réſolu de remplir ſa commiſſion avec exactitude, & de ne pas ſouffrir impunément le moindre outrage.

A peine le Duc eut-il renvoyé ſon Conſeil, que Lothaire ſe préſenta devant le château d'Aigremont; il y fut introduit avec ſes cent Chevaliers : On le conduiſit au Palais,

qui étoit rempli de troupes. Le Duc l'attendoit ſur un trône, ayant, à ſes côtés, la Ducheſſe & ſon fils. Lothaire le ſalua, & lui dit: „ Charlemagne, qui connoît votre valeur, eſt „ étonné du refus que vous faites de lui don„ ner le ſecours que vous lui devez; il m'en„ voye pour vous demander le motif de ce „ refus. Sa bonté ne lui a pas permis d'en ve„ nir, avec vous, aux dernières extrémités, „ ſans s'être bien aſſuré de vos vrais ſenti„ mens. S'ils ſont tels qu'il le déſire, il eſt „ prêt à tout oublier & à vous rendre ſon „ amitié. Si, au contraire, vous perſiſtez dans „ votre déſobéiſſance, attendez-vous à une „ guerre qui ne finira que par la ruine de vos „ Sujets, &, peut-être, par celle de toute vo„ tre famille; car, qui peut prévoir juſqu'où „ peut aller la colère d'un Roi qui ſe croit „ mépriſé? Charles ſe doit à ſoi-même cette „ vengeance; il la doit à la mémoire de tant „ de Chevaliers, dont votre défection a cauſé „ la mort dans les champs de la Lombar„ die. Le Roi vous annonce donc, par ma „ bouche, qu'il attend une réponſe poſitive; „ &, afin que vous ne puiſſiez pas l'accuſer „ d'injuſtice ou de cruauté, il m'a ordonné de „ vous dire, que, ſi vous perſiſtiez dans votre „ rébellion, il ne mettroit point de bornes „ à ſa fureur; qu'il détruiroit vos villes & „ vos châteaux; qu'il feroit paſſer vos Sujets „ au fil de l'épée; qu'il déſoleroit vos cam„ pagnes, & qu'il déclareroit une haine éter„ nelle à tout ce qui vous appartient.

Le Duc d'Aigremont frémit de colère ; il jura de nouveau qu'il n'obéiroit point à Charlemagne, & que, dès ce moment, il lui déclaroit la guerre. Lothaire lui demanda s'il avoit oublié qu'il étoit homme-lige de l'Empereur. Beuves le regarda avec un mépris insultant : „ Malheur, dit-il, à l'insensé qui „ s'est chargé de l'ordre de Charles, jamais „ il ne lui rendra compte de sa commission „. Béon osa représenter à son Maître le crime dont il alloit se rendre coupable. Le Duc le menaça lui-même, & lui imposa silence. La Duchesse prit le Ciel à témoin qu'elle détestoit cette action, & protesta qu'elle n'y avoit aucune part. „ Malheureux Prince, s'écria Lo„ thaire, tu cours à ta perte ; songes-tu que „ je suis le fils de ton Roi, & que c'est dans „ ta propre Cour que tu m'outrages ? Ah ! „ crois-moi, je t'en conjure, préviens les suites affreuses de ta félonie ; ton crime re„ tombera sur ta famille & sur ton peuple ; „ il n'est pas de nation, quelque barbare qu'elle „ soit, qui ne se croye intéressée à laver dans „ le sang du dernier de tes Sujets, l'injure „ dont tu menaces tous les Souverains dans „ ma personne. Beuves, sois plus jaloux de ta „ gloire ; songe que ton nom passera aux ra„ ces futures, pour effrayer ceux qui seroient „ tentés de te ressembler.

Beuves, dont la colère étoit à son comble, ordonna à ses Chevaliers d'arrêter Lothaire. Ils parurent consternés de cet ordre ; mais, soit crainte, ou désir de plaire à leur Maî-

tre, un moment après, ils mirent tous l'épée à la main. Ceux du jeune prince vinrent à ſon ſecours : Bientôt, la ſalle ruiſſela de ſang. Au bruit des armes, & aux cris des combattans, le peuple s'aſſemble autour du palais : Les Chevaliers François en défendent l'entrée, & donnent la mort à tout ce qui ſe préſente. Lothaire vendoit chérement ſa liberté, il venoit de jeter aux pieds de Beuves un Chevalier qui l'attaquoit. Beuves voulut venger ſa mort : Lothaire vole, l'atteint, & lui fait courir le plus grand danger ; mais ſa chute même le ſauve. Furieux à la vue de ſon ſang, il ſe relève avec le ſecours du ſage Béon, qui eſſaye en vain de le calmer ; il monte ſur les marches de ſon trône, &, profitant de l'avantage du terrain, il s'élance ſur le jeune Prince, qu'entouroit la foule ; il lui porte un coup ſi terrible, qu'il l'étend à ſes pieds ; &, pour mettre le comble à ſa félonie, il lui coupe la tête de ſa propre main. Il ne reſtoit plus que vingt Chevaliers François. D'Aigremont en fit égorger dix en ſa préſence, & conſentit de laiſſer la vie aux dix qui reſtoient, à condition qu'ils ſe chargeroient de reporter à leur Roi le corps de ſon fils, & de lui dire que c'étoit ainſi que le Duc d'Aigremont recevoit ſes menaces ; que Charles devoit s'attendre à le voir bientôt dans ſes Etats à la tête de cent mille combattans, & que le plus fort ſeroit alors le maître de faire ſouffrir au vaincu tel ſupplice qu'il jugeroit à propos.

Cependant, Charles étoit inquiet de ne pas

recevoir des nouvelles de ſon fils : Il connoiſſoit le caractère féroce du Duc d'Aigremont. Aymon eſſayoit de le conſoler, & lui promettoit d'aller, lui-même, tirer vengeance du perfide, s'il avoit eu l'audace de manquer à ce qu'il devoit au fils du Roi. Charlemagne connoiſſoit la fidélité d'Aymon, il voulut l'en récompenſer ; &, pour ſe l'attacher encore davantage, il lui ordonna de faire venir ſes quatre fils, afin de les armer Chevaliers. Aymon obéit, &, le lendemain, il les préſenta au Roi, qui fut ſurpris en voyant une auſſi belle famille.

Renaud demanda d'être armé le premier ; ſa beauté, la nobleſſe qui caractériſoit ſa figure, le courage qui étinceloit dans ſes yeux, lui attirèrent l'eſtime de ſon Maître. Charles ſe fit apporter les armes du Roi de Chypre, qu'il avoit tué, de ſa propre main, devant Pampelune, & les donna à Renaud, comme au plus brave ; cette flamberge, qui devint ſi redoutable dans les mains du vaillant Renaud, Charles la lui ceignit. Oger le Danois, ſon parent, lui chauſſa les éperons, & le Roi lui donna l'accolade ; Renaud monta, devant lui, ſur Bayard, ce courſier unique, qui, ſans ſe fatiguer, faiſoit dix lieues d'un ſeul trait : Il avoit été nourri dans le Briſgau, & Maugis, le fils du Duc d'Aigremont, en avoit fait préſent à ſon couſin.

Lorſque les quatre frères eurent reçu l'Ordre de Chevalerie, le Roi fit publier un Tournoi pour eux. Pluſieurs Chevaliers s'y pré-

ſentèrent, mais tout l'honneur du combat demeura aux quatre fils d'Aymon, &, ſur-tout, au vaillant Renaud. Charles ne put s'empêcher de lui marquer ſon étonnement; il voulut qu'à l'avenir, ce jeune Héros combattît auprès de lui, & Renaud lui jura une fidélité à toute épreuve, pour ſes frères & pour lui.

Cependant l'Empereur ne ſavoit que penſer de l'abſence de ſon fils, il étoit dévoré d'un ennui ſecret, & mille ſonges effrayans troubloient ſon ſommeil. Il communiqua ſes inquiétudes à Naimes, qui, jugeant du Duc d'Aigremont d'après la bonté de ſon propre caractère, raſſuroit le Roi, qui, de ſon côté, s'accuſoit, en ſecret, des ſoupçons que l'amour paternel lui ſuggéroit ſur la loyauté du Duc.

Un jour, qu'ils ſe promenoient ſur les bords de la Seine, ils virent, de loin, un Chevalier couvert de deuil : Charles, qui, le premier, le reconnut pour l'un de ceux qui avoient accompagné Lothaire, pâlit; &, ſe retournant vers Naimes: „ Ah! Naimes, s'écria-t-il, „ mon fils n'eſt plus; malheureux, c'eſt moi qui „ l'ai aſſaſſiné! ne devois-je pas connoître le „ perfide d'Aigremont „? Le Chevalier s'approcha; il avoit encore le viſage couvert de ſang, & à peine pouvoit-il parler. Il annonce à ſon Maître la mort de Lothaire, &, autant que ſes larmes & ſes ſanglots peuvent le lui permettre, il raconte tout ce qui vient de ſe paſſer à la Cour du Duc; il n'a pas encore fini ſon diſcours, qu'il tombe & expire aux pieds de Charles.

L'empereur, qui ne peut réſiſter à ce ſpectacle, ſe jette dans les bras d'Oger le Danois, il inonde ſon ſein de ſes larmes, en invoquant la mort. Le Duc de Bavière embraſſe les genoux de ſon Maître. „ Ah! Sire, dit-il, „ ni vous, ni aucun de vos Chevaliers, ni „ moi-même, n'euſſions jamais pu prévoir une „ auſſi déteſtable trahiſon. Il n'eſt aucun de „ nous qui ne donnât ſa vie pour racheter „ celle de Lothaire; nous le regardions, tous, „ comme un autre vous-même; mais, après „ cet évènement funeſte, nos regrets & nos „ plaintes ne ſont qu'un témoignage inutile „ de notre amour : Les arrêts du Ciel ſont „ irrévocables, la Mort ſe rit de nos cris impuiſſans. Ce ne ſont pas les angoiſſes d'une „ ame ſenſible, que demande votre fils; c'eſt „ la vengeance d'un père outragé, c'eſt le „ courroux d'un Souverain, envers lequel on „ a violé les droits de la nature & des nations. „ Le ſang doit couler, & non pas des pleurs „ ſtériles : Courons aux armes; il n'eſt pas „ queſtion de vaincre, il ne s'agit que de „ punir.

Ces paroles embraſèrent le cœur de Charles; &, ſortant de la léthargie de la douleur, il ordonne à tous ſes Chevaliers, & à tous ſes Courtiſans, de ſe diſpoſer à marcher au devant des triſtes reſtes de ſon fils, que ſes Chevaliers apportoient. Il partit, accompagné de Naimes, d'Oger, de Sanſon de Bourgogne, & de pluſieurs autres Seigneurs. Ils rencontrèrent le corps de Lothaire à dix lieues de Paris;

Charles l'arroſa de ſes larmes & jura de le venger; il voua une haine implacable à Beuves, & remit le cercueil aux Seigneurs de ſa ſuite, qui le portèrent, eux-mêmes, dans le tombeau des Rois, à l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prez.

Le Roi s'en retournoit triſtement à Paris, avec quelques-uns de ſes plus zélés Courtiſans, qui partageoient ſa douleur, lorſqu'un Chevalier vint l'avertir du départ d'Aymon & de ſes quatre fils. Charles en fut indigné; ſa juſte haine pour d'Aigremont ne lui permit pas de ſonger qu'Aymon étoit le frère de ſon ennemi; il les enveloppa, l'un & l'autre, dans la même proſcription. Dans ſa fureur, il traita les quatre Chevaliers d'ingrats & de perfides : Il ſe fit raconter, enſuite, juſqu'aux moindres circonſtances de leur défection.

Lorſqu'Aymon, lui dit le Chevalier, a été inſtruit de la trahiſon de Beuves ſon frère, & de la mort déplorable de Lothaire, il a aſſemblé ſes enfans & leur a dit, la larme à l'œil : „ O mes amis! la honte dont mon frère „ me couvre, me jette dans la ſituation la „ plus accablante. Quelle que ſoit l'amitié „ qui me lie à lui, quel que ſoit le reſpect „ que vous lui devez, nous ne pouvons pas „ nous diſſimuler l'atrocité de ſon crime. Char- „ lemagne, juſtement irrité, va raſſembler „ contre l'aſſaſſin de ſon fils les forces les plus „ redoutables. Quel parti pouvons-nous pren- „ dre, dans une circonſtance auſſi délicate?

„ La juſtice eſt pour Charles ; mais les liens „ les plus ſacrés nous uniſſent au plus coupable. „ Défendre l'un, c'eſt nous rendre complices „ de ſon crime ; entrer dans les projets de „ vengeance de l'autre, c'eſt violer tous les „ droits de la nature : Quelque parti que „ nous embraſſions, nous ne pouvons éviter „ les reproches de notre conſcience & de „ l'honneur.

Alors, continua le Chevalier, Renaud a propoſé un troiſième parti, celui d'une entière neutralité. „ Il eſt vrai, a-t-il dit, que nous „ venons de prêter ſerment d'obéiſſance & de „ fidélité à Charlemagne, & que j'ai promis „ de combattre toujours auprès de lui ; mais „ cette promeſſe ne peut pas m'engager à pren- „ dre les armes contre mon oncle : D'un au- „ tre côté, le Duc d'Aigremont ne ſera pas „ aſſez injuſte, pour trouver mauvais que nous „ ne le ſecourions pas. Il ſait ce que nous de- „ vons à notre Roi, & ſon crime eſt trop „ atroce, pour oſer ſe plaindre de notre inac- „ tion „. Alard, Richard & Guichard, ſe ſont rangés à cet avis, & ſont partis pour les Ardènnes.

Ainſi parla le Chevalier, ſans ajouter un mot qui pût condamner ou juſtifier Aymon & ſes enfans ; mais le Roi jura de ſe venger d'eux, & leur voua la même colère qu'à leur père.

Cependant, Edwige, l'épouſe d'Aymon, étoit accourue au devant de lui ; elle embraſſa, tour à tour, les quatre Chevaliers, & leur père.

Elle avoit appris les honneurs qu'ils avoient reçus de Charles, & ne pouvoit comprendre pourquoi ils avoient ſi-tôt quitté ſa Cour. Aymon lui raconta ce qui venoit de ſe paſſer à Aigremont, & la réſolution qu'ils avoient priſe, de ne ſoutenir ni la félonie de Beuves, ni le juſte reſſentiment de Charles.

Edwige étoit alliée à la Maiſon de France & à celle d'Aigremont. Elle ne put s'empêcher de frémir de la déloyauté du Duc; &, malgré tout l'amour qu'elle avoit pour ſon époux : „ Il me ſemble, lui dit-elle, que toute „ ſorte de motifs devoient vous engager à ſuivre le parti de l'Empereur; il eſt notre Roi „ & le bienfaiteur de nos enfans. Vous manquez à la foi & à la reconnoiſſance que vous „ lui devez; vous nuiſez à vos propres intérêts : Car, vous ne devez pas douter qu'après „ avoir ravagé les Etats de Beuves, il ne „ tourne ſes armes contre les parens de l'aſſaſſin de ſon fils. Vous m'objectez les liens „ du ſang qui vous uniſſent au perfide; eſt-il des „ liens qui puiſſent unir le crime & la vertu? „ Répondez-moi, mes enfans, ſi Beuves eût „ aſſaſſiné votre père, renonceriez-vous à la „ vengeance, parce que l'aſſaſſin eſt votre oncle? En violant le droit des gens, reſpecté „ des Peuples les plus barbares, en outrageant „ votre Roi, en l'aſſaſſinant dans la perſonne „ de ſon fils, Beuves a-t-il commis un moindre attentat? Il vous eût privés d'un père, „ il prive la France d'un Souverain qui marche déjà ſur les traces du ſien, & qui eût

„ fait le bonheur du monde? Que ſavons-
„ nous? Beuves eſt, peut-être, la cauſe que
„ les vaſtes Etats de Charlemagne ſeront gou-
„ vernés par un Tyran, ou par un Prince foi-
„ ble & puſillanime? Que ſeroit-ce encore, ſi,
„ ce que je ne puis croire, la fortune, favori-
„ ſant le crime, d'Aigremont étoit vain-
„ queur? Ah! mes chers enfans, quels repro-
„ ches n'auriez-vous pas à vous faire, en
„ voyant votre Roi à la merci du bourreau
„ de Lothaire? Croyez-moi, retournez ſur
„ vos pas, & ſervez votre Maître.

Aymon adoroit Edwige; il fut ſenſible à ſes reproches: Ses fils étoient conſternés. Ils abhorroient le crime de leur oncle: Ils étoient ſur le point de reprendre le chemin de Paris; mais la tendreſſe de leur mère, affoibliſſant ſon courage, elle les arrêta, & leur demanda de lui donner encore quelques jours.

Cependant, Charles ordonnoit les préparatifs de la guerre. Il avoit renvoyé dans leurs terres la plupart de ſes Barons & de ſes Chevaliers, afin qu'ils raſſemblaſſent leurs Vaſſaux ſous leurs bannières: Il les avoit ajournés au champ de Mars, pour le 15 du mois de Mai ſuivant. Le Duc d'Aigremont ne tarda point à être informé des projets de Charles. Il invita tous ſes parens à ſe joindre à lui. Gérard de Rouſſillon & le Duc de Nanteuil, ſes frères, firent des levées conſidérables. Charlemagne étoit trop puiſſant, & trop adoré, pour n'avoir point d'envieux. Pluſieurs Seigneurs, trop foibles pour laiſſer paroître leur mécon-

tentement en particulier, s'unirent à Beuves, quand ils le virent ſoutenu d'une armée de quatre-vingts mille hommes. Il n'attendit pas que Charles fût entré en campagne. L'orgueil l'aveugloit trop, pour lui donner le temps de l'attendre dans ſon château d'Aigremont. Si, dans ſes murs de roches vives & inacceſſibles, défendus par des marais impénétrables, il eût attendu la victoire, il eût, ſans doute, pu eſpérer de l'obtenir.

Richard, Duc de Normandie, ſe rendit auprès de Charlemagne, dès le commencement de Mai, à la tête de trente mille hommes, qui campèrent ſur les bords de la Seine. Le Comte Guichard arriva, bientôt après, avec un grand nombre de Chevaliers. Salomon, Duc de Bretagne, le ſuivoit de près, avec l'élite de la Province. Il arriva des troupes de toutes parts. Dès qu'elles furent raſſemblées, Charles fit lui-même la diſpoſition de l'ordre de bataille. Son avant-garde, compoſée de quarante mille combattans, étoit ſous les ordres de Richard, de Galerand de Bouillon, de Gui de Bavière, de Nemours, Oger & Eſtouteville. Charles étoit au centre, & Naimes faiſoit l'arrière-garde.

L'armée ſe mit en marche le troiſième jour. Oger, qui conduiſoit un corps détaché en avant, rencontra un homme d'armes, qui venoit à lui à toute bride. Il demanda d'être conduit à Charlemagne. Oger le préſenta lui-même. Ce ſoldat l'avertit que l'armée ennemie avoit pénétré au centre de la Champa-

gne, & qu'elle avoit formé le ſiége de Troyes; que le Commandant ſupplioit l'Empereur de venir promptement au ſecours des aſſiégés, s'il vouloit conſerver cette place importante, que Beuves preſſoit beaucoup.

Cette nouvelle enflamma le courage de Charlemagne; il ordonna à Oger de hâter ſa marche, & ſe félicita de trouver le Duc d'Aigremont en campagne. Il fit dire à Naimes, à Bouillon & à Godefroid de Friſe, de faire marcher promptement leurs diviſions, mais ſans les fatiguer. Trente mille combattans de l'avant-garde firent halte à une demi-lieue de la Ville, juſqu'à ce que toute l'armée eût rejoint. Oger, qui portoit l'Oriflamme, envoya le Troyen, qu'il avoit rencontré, au Commandant de la Place, avec lequel il entretenoit une correſpondance ſecrette, pour lui faire ſavoir que Charlemagne étoit à portée de le ſecourir.

Enfin, l'avant-garde de Beuves, commandée par Gérard de Rouſſillon, rencontra celle de l'armée Françoiſe. Les deux armées étant arrivées, s'arrêtèrent un moment & firent leurs diſpoſitions. Dès qu'elles furent rangées en bataille, Gérard donna le ſignal du combat, en terraſſant un Allemand d'un coup de lance. Il ſaiſit ſon enſeigne, & fit ſon cri: Sa troupe accourut. Oger donna l'impulſion à ſes ſoldats, & le combat devint furieux. En un moment, la terre fut couverte de membres épars, de caſques fracaſſés, de débris d'armures; le ſang ruiſſeloit de tous côtés.

tés. Beuves voit ſon frère en danger, il s'élance, frappe Oger de Péronne, & le laiſſe ſans vie. Nanteuil vient au ſecours de Beuves, & les trois frères, ſuivis de leurs meilleures troupes, ſe précipitent ſur les eſcadrons du Roi. Les Poitevins, les Allemands, les Lombards, leur oppoſent un mur impénétrable. Richard de Normandie eſt à leur tête. Un Chevalier, ami particulier de Gérard de Rouſſillon, veut pénétrer dans le bataillon des Poitevins; Richard, qui le voit venir, l'attend & le perce d'outre en outre, d'un coup de lance. Gérard veut le venger; mais Nanteuil l'arrête, & lui fait obſerver qu'ils ont à combattre tout le corps que le Roi commandoit. Comme ils délibéroient, Galerand de Bouillon tue, à leurs yeux, un de leurs neveux. La fureur emporte Gérard, qui fait avertir le Duc d'Aigremont. Il vient avec de nouvelles troupes, & rencontre celles du Roi. La mêlée devint générale, la fureur combattoit contre la rage; mais la fureur de Charles étoit éclairée par la prudence. Beuves frappa Gauthier de Croiſmar, &, du même coup, perça ſon écu, ſon armure & ſon corps. Richard de Normandie attaqua d'Aigremont; leur combat fut terrible; la même ardeur de vaincre les animoit l'un & l'autre; la force, l'adreſſe, tout fut mis en uſage de part & d'autre. La haine qui tranſportoit d'Aigremont, ne lui laiſſoit pas aſſez de réflexion pour ſe défendre. Richard perça ſon bouclier & le bleſſa. D'Aigremont ſe bat en retraite. Ri-

chard ſe félicite déjà d'avoir trouvé l'occaſion de venger la mort de Lothaire : Il le preſſe, ſaiſit un moment favorable, & lui porte un coup ſi terrible, qu'il croit l'avoir tué ; mais le coup tombe ſur le caſque d'acier de Beuves, gliſſe le long de ſon armure & ſépare la croupe de ſon cheval du reſte du corps, de ſorte que d'Aigremont alla mordre la pouſſière. C'en étoit fait de lui, ſi Richard eût pu deſcendre de ſon cheval avant que ſon ennemi ne ſe fût relevé, avec le ſecours de quelques Chevaliers, qui expoſèrent leurs jours pour ſauver les ſiens.

Charlemagne raſſemble autour de lui, Oger le Danois, Naimes, Bouillon, Hoël du Mans, Salomon, Léon de Friſe, l'Archevêque Turpin, Eſtouteville, & pluſieurs vaillans Chevaliers : " Amis ! s'écria-t-il, vengez votre „ Roi ; ſon affront rejaillit ſur vous ; que d'Ai„ gremont & ſes frères ne nous échappent „ point „. En même temps, il met ſa lance en arrêt, court ſur Gérard de Rouſſillon & le renverſe. Sa mort étoit aſſurée, ſi ſes frères ne fuſſent venus à ſon ſecours. Oger prit un des Chevaliers de la ſuite de Gérard pour Gérard même, lui fendit la tête juſqu'au goſier, & chaque moitié tomba ſur chacune de ſes épaules. Richard frémit & commença de craindre pour lui-même. Beuves, non moins étonné, oſa prier le ciel de le ſauver, & de ne pas permettre qu'il tombât entre les mains du Roi. Le Ciel exauce, quelquefois, les vœux des méchans ; mais c'eſt pour les punir avec plus de ſévérité, & le ſecours momentané qu'il

leur prête, n'eſt qu'un piège qu'il tend à leur imprudence.

Le jour étoit ſur ſon déclin; les deux armées étoient également fatiguées; celle du Duc d'Aigremont ſe battoit en retraite, & les François, contens d'avoir gagné le champ de bataille, ne ſe mettoient point en peine de pourſuivre les fuyards. Charles, qui ſavoit qu'ils ne pouvoient pas lui échapper, fit ceſſer le combat.

Gérard s'étoit retiré dans ſa tente, il maudiſſoit le jour où ſon frère porta une main téméraire ſur le fils de ſon Roi. Beuves, le viſage couvert de ſang, vint auprès de lui, ſoutenu par deux Chevaliers. Beuves commençoit à ſentir des remords; mais il n'oſoit les faire paroître. Gérard, qui le croyoit bleſſé mortellement, l'embraſſe en ſoupirant; car, quoiqu'il déteſtât le crime de ſon frère, ſes jours ne lui étoient pas moins précieux. Il fit appeler un Médecin, qui ne trouva que de fortes contuſions & des bleſſures qui n'effleuroient que la peau. Ils envoyèrent chercher leur frère Nanteuil & les principaux Seigneurs de leur parti. Cette journée en avoit enlevé pluſieurs, & la plupart de ceux qui reſtoient étoient bleſſés.

Lorſque le Conſeil de Guerre fut aſſemblé, Gérard leur expoſa la ſituation de l'armée, les fautes qu'on avoit faites, les manœuvres qui avoient le mieux réuſſi, ce qu'on pouvoit eſpérer, ou craindre, de la bataille qu'on ſe diſpoſoit à livrer le lendemain. Par le rapport

des Eſpions, Gérard avoit appris où étoit préciſément la tente de l'Empereur, &, quoiqu'elle fût gardée par Naimes & par Oger, il ſe flattoit d'y pénétrer; il connoiſſoit un ſentier qui pouvoit y conduire, en égorgeant deux ſentinelles : Il eſt vrai qu'il falloit tromper une garde avancée, il en donnoit des moyens infaillibles. Il propoſa donc, ou de ſurprendre Charlemagne dans ſa tente, ou d'attaquer les François au milieu de la nuit, & de profiter du déſordre pour mettre le feu dans leur camp : „ Je ſais, ajouta-t-il, que l'un & l'autre de „ ces partis eſt également dangereux; mais il „ n'y a que l'audace & la témérité qui puiſ„ ſent nous ſauver : Quand l'ambition & la „ politique arment les Souverains, la ſoumiſ„ ſion du vaincu appaiſe aiſément le vain„ queur; mais quand la vengeance combat con„ tre la haine, le vaincu n'a de reſſource que „ dans ſon déſeſpoir. Si nous donnons à l'en„ nemi le temps de nous attaquer, nos trou„ pes, fatiguées & découragées, ſe croyant „ plus foibles qu'elles ne ſont, en effet, ne „ ſongeront qu'a éviter leur perte, ſans oſer „ tenter le moindre effort; &, comme elles „ ſavent le ſort qui les attend, ſi elles tombent „ entre les mains de Charlemagne, elles pren„ dront la fuite, ſans avoir combattu; & le „ Château d'Aigremont, ſe trouvant ſans dé„ fenſe, ſera la proie du vainqueur. Si, au con„ traire, nous pouvons ſurprendre ſon camp, „ le trouble & la confuſion des ennemis dou„ bleront le courage de nos ſoldats; les tranſ-

„ fuges viendront groſſir notre armée, &, avant
„ que les François ayent le temps de ſe rallier,
„ nous aurons celui de prendre des meſures
„ pour nous rétablir; &, ſi la fortune nous tra-
„ hit une ſeconde fois, du moins pourrons-nous
„ faire une retraite honorable, rentrer dans
„ les murs d'Aigremont, & voir l'armée de
„ Charles ſe conſumer en efforts impuiſſans.

Après avoir ainſi parlé, Gérard demanda l'avis du Conſeil, & commença par le Duc.
„ C'en eſt fait, mon frère, dit Beuves, ma
„ défaite a diſſipé mon ivreſſe; j'ai trop long-
„ temps écouté mon orgueil : J'aime le ſen-
„ timent qui vous inſpire. Votre amitié pour
„ moi, le courage qui vous anime, vous font
„ voir les entrepriſes les plus difficiles, comme
„ ſi elles étoient les plus ſimples. Quand vous
„ avez formé le projet d'enlever Charlemagne,
„ avez-vous ſongé que l'amour des François
„ eſt une ſauve-garde qui met leurs Rois à
„ couvert d'une telle entrepriſe ? Quand il ſe-
„ roit poſſible de parvenir juſqu'à ſa tente,
„ quand même nous l'aurions en notre pou-
„ voir, penſez-vous que toute la France ne
„ ſe ligueroit point pour nous l'arracher ? Si,
„ pour venger la mort du fils, elle a fait un
„ armement ſi redoutable, que ne feroit-elle
„ pas pour nous punir des outrages faits au
„ père ? Vous propoſez de ſurprendre le camp;
„ mais, quand l'exécution de ce projet ſeroit
„ auſſi facile que votre courage vous l'a fait
„ croire, ne reſteroit-il pas toujours au Fran-
„ çois aſſez de troupes pour oppoſer aux nôtres?

„ Nous en ferions une déroute générale, que „ Charles pourroit mettre ſur pied une armée „ beaucoup plus nombreuſe. Il ne nous reſte „ d'autre parti à prendre; vous le dirai-je, „ & pourrez-vous croire que le fier Duc d'Ai- „ gremont ait pu le concevoir? c'eſt d'im- „ plorer la généroſité du vainqueur.

Cet avis ſurprit l'aſſemblée: Comment, diſoit-on, un homme aſſez téméraire pour faire à ſon Souverain l'outrage le plus ſanglant, a-t-il aſſez de confiance en lui pour eſpérer d'en obtenir le pardon? Cependant, on garde un morne ſilence: Beuves, qui connoît la grande ame de l'Empereur, offre de ſe livrer lui-même pour ſauver ſes ſujets. On s'oppoſe vainement à ce deſſein: Il nomme trente des principaux Seigneurs de ſa Cour, leur donne ſes inſtructions & les envoye vers Charles.

Au point du jour, dès que le Roi eut rangé ſon armée en bataille, les Envoyés de Beuves ſe firent introduire dans la tente royale; ils ſe proſternèrent aux pieds du vainqueur, en implorant ſa miſéricorde. „ Sire, s'écrièrent-ils, „ en frappant la terre de leur front, quelque „ horreur que le nom de Beuves doive vous „ inſpirer, quelque haine qui vous anime con- „ tre lui, c'eſt lui-même qui nous envoye, „ non pour vous demander ſa grâce, il ſait trop „ qu'il s'en eſt rendu indigne; mais pour de- „ mander celle d'un peuple infortuné qui n'eſt „ point complice de ſon crime. Loin de ſe „ ſouſtraire à votre vengeance, il offre de ve- „ nir ſe remettre, lui-même, avec ſes frères,

„ entre vos mains. Il ſe reconnoît le plus cri-
„ minel des hommes. Vous l'avez fait menacer
„ du ſupplice le plus ignominieux; ordonnez,
„ Sire, il viendra lui-même au devant de ſes
„ bourreaux, & il regardera comme une fa-
„ veur, de perdre la vie, s'il peut ſauver, à ce
„ prix, ſes malheureux ſujets.

Charlemagne frémit en entendant prononcer le nom du perfide : Il détourna la vue avec horreur & garda un profond ſilence; mais, le rompant tout à coup : „ Le barbare! s'é-
„ cria-t-il, ſon ſang, & tout celui de ſes ſu-
„ jets, me rendront-ils mon fils? Et que m'im-
„ porte le ſupplice d'un monſtre! C'eſt à l'u-
„ nivers que je dois l'exemple de ſa mort. Il
„ viendra, dites-vous, ſe remettre en mes
„ mains, & donner ſa vie pour le ſalut de
„ ſon peuple! Le lâche! un projet auſſi géné-
„ reux n'a pu être conçu par l'aſſaſſin du fils
„ de ſon Roi; c'eſt quelque nouvelle trahiſon
„ qu'il médite, ſous l'apparence d'un ſacrifice
„ digne d'un cœur plus magnanime que le ſien.

Charlemagne fit ſortir les députés, & fit appeler le Duc de Bavière, Oger le Danois, Galerand de Bouillon, Odet de Langei, Hoël du Mans, Léon de Friſe, & les autres Seigneurs de ſa Cour. Il leur raconta ce qui venoit de ſe paſſer. La propoſition du Duc d'Aigremont les étonna; mais aucun n'oſa donner ſon avis. Naimes fut le ſeul qui dit au Roi qu'ils étoient tout prêts à le venger; mais qu'il n'appartenoit qu'à lui d'accepter ou de rejeter toute capitulation avec le Duc. Charles rêva

un moment, s'écria plusieurs fois : ô mon fils ! ô Lothaire ! versa quelques larmes, & fit dire aux Députés d'entrer. „ Allez rapporter à ce „ traître, leur dit-il, que je consens de faire „ grâce à ses sujets, à condition que son ar- „ mée mettra bas les armes & se rendra pri- „ sonnière de guerre, qu'il vendra, accom- „ pagné de ses frères, se mettre en mon pou- „ voir ; mais, pour le convaincre qu'ils ne „ doivent espérer aucune grâce pour eux-mê- „ mes, vous leur direz que vous avez vu les „ échafauds dressés pour leur supplice „. Charles voulut qu'on les élevât en présence des Députés, &, dès que cet ordre fut exécuté, il les renvoya vers leur maître, en les avertissant qu'il ne lui donnoit que jusqu'à midi, & qu'une heure plus tard, l'armée seroit passée au fil de l'épée. Il ne croyoit pas le caractère féroce de Beuves capable de sentir les malheurs de son peuple.

Le Duc n'eut pas plutôt appris les intentions du Roi, qu'il ordonna à ses Officiers de faire désarmer les troupes, & à toute l'armée de se tenir prête à le suivre. Le Duc de Nanteuil & Gérard de Roussillon refusoient obstinément d'accepter les conditions de Charles ; le Duc d'Aigremont leur disoit : " Pen- „ sez-vous qu'une ame aussi généreuse veuille „ profiter de l'avantage que nous lui don- „ nons : Il nous eût combattus jusqu'à la der- „ nière goutte du sang de nos sujets ; mais „ jamais son grand courage ne s'avilira jus- „ qu'à faire périr dans les tourmens des en-

„ nemis qui ſe livrent à lui. Il les détermi-
„ na, enfin, & ils partirent.

Le Duc d'Aigremont marchoit le premier, & ſes deux frères venoient après lui ; ils étoient nue tête, en chemiſes & la corde au col, ſuivis de quatre cents Chevaliers, auſſi en chemiſe, & ſans armes. Tous les Soldats, déſarmés, & nue tête, marchoient à une certaine diſtance, & faiſoient retentir les airs de cris & de gémiſſemens. Lorſque les trois frères arrivèrent au camp de Charles, leur armée s'arrêta & mit un genou à terre ; ils avancèrent vers la tente de l'Empereur : Il en ſortit, &, auſſi-tôt, eux & les Chevaliers ſe proſternèrent. Charles les fit lever & leur montra les échafauds ; ils s'y acheminèrent en ſilence : Charles les arrêta, &, ne pouvant retenir ſes larmes :

„ Malheureux ! leur dit-il, que vous avoit „ fait mon fils „ ? Beuves fut pénétré de ce reproche, &, tendant les mains vers ſon Roi, déchiré de remords véritables, &, ſentant, dans ce moment, toute l'énormité de ſon crime, demanda ſincèrement la mort, comme une grâce. Les Bourreaux étoient prêts ; les Courtiſans de Charles attendoient, dans un morne ſilence, la fin de cette tragique aventure ; Charles lui-même, ſe couvrant les yeux de ſes mains, paroiſſoit agité des tranſports les plus violens, à peine pouvoit-il reſpirer ; des ſoupirs s'exhaloient du fond de ſon cœur, &, faiſant, enfin, un dernier effort ſur lui-même : „ O mon fils ! s'écria-t-il, puiſſe le ſacrifice

„ que je vais te faire appaiſer ton ombre; je „ vais t'offrir une victime plus digne de toi, „ que de vils aſſaſſins. Oui, c'eſt moi, c'eſt „ ton père qui s'immole, qui te ſacrifie ſon „ reſſentiment & ſa haine! Sois libre, d'Ai- „ gremont, reprends les marques de ta digni- „ té, &, malgré ta trahiſon, renouvelle-moi „ le ſerment de fidélité que tu as rompu : Duſ- „ ſes-tu me tromper encore, je le recevrai; „ que tes frères & les complices de ton cri- „ me, reçoivent le même pardon.

Beuves embraſſa les pieds de Charles, &, les ſanglots étouffant ſa voix, il ſe frappoit la poitrine, tournoit ſes yeux vers Charles, & laiſſoit retomber ſa tête dans la pouſſière: Il avoua que tous les ſupplices qu'auroit pu lui faire ſouffrir le Roi, auroient été moins affreux que les ſentimens qu'il éprouvoit dans ce moment. Tout le camp pleuroit d'attendriſſement, tout retentiſſoit du nom & de l'éloge de Charles. Ses victoires n'avoient jamais été ſi célébrées. On n'entendoit, dans ſon armée, que des cris d'admiration & d'amour. „ O grand Roi! lui diſoit Naimes, en pleu- „ rant, l'univers, vaincu, qui vous deman- „ deroit des fers, ſeroit un triomphe moins „ glorieux que celui que vous venez de rem- „ porter. O d'Aigremont! diſoit Oger, que „ tes remords doivent être affreux & cuiſans! „ O Lothaire! s'écrioit Charles, qu'il eſt doux, „ mais qu'il en coûte de pardonner!

Cependant, par les ordres du Roi, on avoit fait porter, aux trois frères, & aux

Chevaliers de leur ſuite, des armes & des habits; on avoit publié une amniſtie générale dans l'armée ennemie, qui demandoit à grands cris que Charles la conduiſît aux entrepriſes les plus difficiles, & qu'elle répondoit du ſuccès. Charlemagne reçut les ſermens des trois frères, & leur permit, ainſi qu'aux Chevaliers de leur ſuite, de voir tous ceux de ſon armée. Ils étoient, les uns & les autres, parens ou amis: Naimes les conduiſit, & chacun des Chevaliers François, n'eut, peut-être, pas un moindre ſacrifice à faire, que celui dont Charles venoit de leur donner l'exemple.

## CHAPITRE II.

*Comme les Courtiſans ont l'art de ſatisfaire leurs paſſions au nom de leur Souverain, qui ne s'en doute pas, & au préjudice de ſes Sujets, qui voyent la perfidie, en ſouffrent & n'oſent s'en plaindre. Trahiſon de Ganelon. Mort du Duc d'Aigremont. Douleur de la Ducheſſe. Sermens de Maugis de venger ſon père.*

LA guerre des Aſſaſſins (c'eſt ainſi qu'on avoit nommé celle qui venoit d'être terminée) avoit éteint toute haine entre les ſujets de Charlemagne & les Vaſſaux de d'Aigremont: Les trois frères avoient promis de ſe trouver aux environs de Paris, au commencement du

mois ſuivant, avec dix mille combattans aux ordres du Roi. Le temps étoit arrivé; d'Aigremont avoit fait ſes préparatifs; au lieu de dix mille, il avoit levé quinze mille hommes, les plus beaux de ſes ſujets, & en donna le commandement à Gérard & à Nanteuil, ſes frères, &, ayant pris avec lui deux cents Chevaliers, il dirigea ſa route vers Paris. En arrivant à Soiſſons, il vit venir à lui une troupe d'environ quatre mille hommes. Il s'arrêta.

Cette troupe étoit conduite par le traître Ganelon. Il avoit été témoin de l'action généreuſe de l'Empereur, lorſqu'il pardonna au Duc d'Aigremont. Il regardoit ce pardon comme une foibleſſe de la part de Charles, &, de la part du Duc, comme une baſſeſſe qui déshonoroit ſa famille : Il étoit incapable de l'enviſager ſous un autre point de vue : Il voulut les en punir l'un & l'autre; il étoit leur parent; la haine les lui rendoit également odieux, il ne reſpiroit que vengeance. Né brave, ou plutôt, féroce & téméraire, le parti le plus injuſte étoit toujours celui qu'il embraſſoit. Parce qu'il étoit méchant, il ſoupçonnoit tous les hommes de l'être; il ne voyoit en eux que perfidie, & il n'étoit occupé que de projets de trahiſon. Il ſe préſenta à Charles, accompagné de Foulques de Morillon, de Harare & de Berenger. „ Sire, lui dit-il, ce „ n'eſt point à moi à blâmer l'action héroïque „ que vous avez faite à l'égard de Beuves : „ Il a égorgé votre fils; vous ne vous con- „ tentez pas de pardonner, vous lui permettez

„ un accès facile dans votre Cour ; vous ac-
„ ceptez ſes ſervices. Quel eſt celui de vos
„ plus fidelles ſujets, que vous traiteriez plus
„ favorablement? Cependant, Sire, s'il y a quel-
„ qu'un qui doive vous être ſuſpect, c'eſt Beu-
„ ves, & ſes frères„. Charles lui répondit qu'il lui ſuffiſoit d'avoir pardonné, pour ne jamais revenir ſur le paſſé ; qu'à la vérité, le coup que d'Aigremont lui avoit porté, lui étoit trop ſenſible pour qu'il pût jamais en faire ſon ami ; mais auſſi, que, plus le pardon qu'il avoit accordé avoit repugné à ſon cœur paternel, & plus il étoit réſolu de ſoutenir ce qu'il avoit fait. „ Prince généreux & confiant, s'écria le
„ traître, depuis quand la bienfaiſance a-t-elle
„ acquis des droits ſur le cœur du méchant?
„ Eh bien ! apprenez que d'Aigremont vous
„ trahit encore. J'ai ſurpris ſon ſecret ; un de
„ ſes Chevaliers, que j'ai vaincu, m'a tout
„ avoué, en mourant. Beuves n'a eu recours
„ à la ſoumiſſion, que parce qu'il s'eſt trouvé
„ le plus foible ; il ſavoit bien que vous lui
„ pardonneriez. Il vous a offert de vous ſervir
„ avec dix mille hommes ; il en a raſſemblé
„ quinze mille ; il vous ſuivra dans vos con-
„ quêtes, vous en obtiendrez des ſervices eſ-
„ ſentiels, afin de mieux s'aſſurer de votre
„ confiance ; mais, lorſque vous engagerez quel-
„ que action générale, lorſque vos troupes ſe-
„ ront occupées à l'attaque de l'ennemi, dans
„ le moment où, ſongeant plus à votre gloire
„ qu'à votre ſureté, vous leur donnerez l'exem-
„ ple de la valeur ; tremblez : C'eſt l'inſtant

„ qu'il a choiſi pour ſa vengeance. Il a projeté
„ de vous enlever, au milieu de votre armée ;
„ des ordres ſecrets ſont donnés à ſes trou-
„ pes. A un certain ſignal, dix mille hom-
„ mes doivent ſe réunir & tourner leurs ar-
„ mes contre vos ſoldats ; des transfuges aver-
„ tiront l'ennemi ; le déſordre ſe mettra dans
„ votre armée, qui ne pourra pas s'occuper,
„ en même temps, de ſa défenſe & de la
„ vôtre ; dans cette déroute, cinq mille hom-
„ mes, conduits par Beuves, doivent vous
„ entourer, & vos troupes, qui ne ſeront
„ point prévenues de cette trahiſon, s'ima-
„ ginant que ce corps eſt deſtiné à faire vo-
„ tre retraite, loin de s'oppoſer à leurs ef-
„ forts, les ſeconderont. Tel eſt le plan que
„ d'Aigremont s'eſt propoſé. Si vous voulez
„ m'en croire, Sire, vous le préviendrez ;
„ vous oppoſerez la ruſe à la ruſe. D'Aigre-
„ mont a pris le devant de ſon armée ; il n'eſt
„ eſcorté que de deux cents Chevaliers : Si
„ vous me le permettez, je le mettrai hors
„ d'état d'accomplir jamais ſon exécrable deſ-
„ ſein. Non, répondit Charles, la perfidie de
„ d'Aigremont n'autoriſera jamais la mienne.
„ Si les avis que vous me donnez ſont juſ-
„ tes, il me ſera aiſé de rendre ſa trahiſon
„ inutile ; un complot découvert ceſſe d'être
„ dangereux. Allez, vous-même, au devant de
„ Beuves, ne prenez, avec vous, qu'une ſuite
„ égale à la ſienne, recevez-le avec honneur
„ & accompagnez-le juſqu'à Paris : Vous lui
„ direz que j'ai une entière confiance en lui,

„ & que je ſuis prêt à le recevoir. De mon „ côté, profitant des avis que vous me don- „ nez, je le ferai veiller de près, & je ſais „ bien le moyen de faire échouer ſes projets.

Ganelon ſe retira, en proteſtant à Charlemagne qu'il ne conſulteroit que ſon zèle. Ce perfide étoit, depuis long-temps, l'ennemi de d'Aigremont; il avoit ſéduit une fille de Nanteuil, & l'avoit engagée à quitter la maiſon paternelle; Nanteuil l'arracha de ſes bras, &, ſur le refus que fit le raviſſeur de l'épouſer, il le défia, le bleſſa, le vainquit, & renferma ſa fille dans une tour, où elle pleuroit encore ſa honte & la perfidie de ſon amant.

Dès le point du jour, Ganelon partit, à la tête de quatre mille combattans, brûlant d'impatience de rencontrer ſon ennemi. Un ſecret preſſentiment jeta l'effroi dans l'ame de Beuves, lorſqu'il aperçut les troupes de l'Empereur. Le pardon généreux de Charles, les efforts que les trois frères ſe propoſoient de tenter pour lui faire oublier le crime de d'Aigremont, ne rendoient pas celui-ci exempt de remords & d'inquiétude : Il ſe raſſure cependant, il avance; les deux troupes ne ſont qu'à quelques pas l'une de l'autre. Morillon s'approche, &, s'adreſſant à d'Aigremont : „ Traître, lui dit-il, voici le moment de la „ vengeance; Charles t'a pardonné, mais tu „ dois compte à ſes Sujets du Prince que tu „ leur as ravi„. Tu te ſers d'un vrai prétexte, „ répondit le Duc; c'eſt Ganelon que tu veux „ venger, & non pas Charles & ſes ſujets. Je

„ connois les François; ils regarderoient com-
„ me une infamie, d'avoir des ſentimens op-
„ poſés à ceux de leur Souverain, ſurtout lorſ-
„ qu'il s'agit de généroſité. Non, Charles &
„ tes Compatriotes déſavouent ta déloyauté;
„ Ganelon & toi les déshonorent.

Il parloit encore, que Ganelon donna le ſignal du combat; ſa troupe ſe déploye & cherche à envelopper celle de Beuves; elle n'étoit que de deux cents hommes; mais chaque combattant étoit un héros. Ganelon porta ſes premiers coups, & étendit à ſes pieds Reigner, couſin du Duc. Beuves voulut le venger; il affronte les plus grands dangers; ſuivi de ſes deux cents Chevaliers, il s'élance ſur la troupe & en maſſacre une partie. Tandis qu'il les attaque de front, & que Ganelon lui réſiſte à peine, Morillon forme un détachement de mille hommes, gagne un chemin creux, & ſe porte ſur les derrières de la petite troupe de Beuves, pour lui couper le chemin de la retraite. En effet, le Duc ſe voyant accablé par le nombre, & ayant déjà perdu vingt-cinq combattans, veut ſe retirer : Mais Morillon s'oppoſe à ſa fuite. Le combat recommence, le Duc, & les ſoixante & quinze Chevaliers qui lui reſtoient, jurèrent de ſe défendre juſqu'à la dernière goutte de leur ſang, &, ſurtout, de ne pas ſe rendre priſonniers. Chacun d'eux eſt comme un tigre, qui, ſe voyant attaqué de tous côtés, combat moins pour ſauver ſa vie que pour entraîner les chaſſeurs dans ſa perte. Ils ne frappent aucun coup qui ne ſoit mortel;

la rage leur tient lieu de valeur; la vue du ſang excite en eux l'envie de le répandre; leurs chevaux ſecondent leur fureur, aucun ſoldat n'eſt renverſé, qu'il ne ſoit écraſé ſous leurs pieds. C'eſt, ſurtout, aux Chefs qu'ils s'attachent: Ils perçent les bataillons pour les joindre; ils firent mordre la pouſſière à pluſieurs; Beuves tua du même coup Hélie & Godefroid; Morillon alloit ſubir le même ſort; Griffon de Haute-Feuille l'aperçoit, détourne l'épée du Duc & bleſſe ſon cheval, qui chancèle, tombe & entraîne d'Aigremont dans ſa chute. Le perfide Ganelon s'élance, & ne rougit pas d'enfoncer ſa lance dans le corps de d'Aigremont; Griffon, plus lâche encore, le prend par les cheveux, le ſoulève, & perce ſon cœur d'un coup d'épée. Il ne reſtoit plus que dix Chevaliers de la troupe de Beuves; Ganelon & Griffon s'approchent d'eux, & leur propoſent de leur laiſſer la vie, à condition qu'ils porteront le corps du Duc d'Aigremont dans un cercueil, comme il avoit fait porter Lothaire à Paris. Les Chevaliers refuſèrent d'abord, & dirent qu'ils avoient promis de combattre juſqu'au dernier moment de leur vie; Ganelon fait ſigne à ſes ſoldats, &, dans l'inſtant, ils ſe jettent ſur les Chevaliers, les renverſent, les déſarment & viennent à bout, après bien des efforts, de les lier pieds & mains; les Chevaliers auroient préféré une mort glorieuſe à des fers; on les menace, on tient le glaive ſuſpendu ſur leurs têtes. Ganelon leur annonce que, s'ils s'obſtinent à refuſer

la vie, il va faire attacher le cadavre de Beuves à un cheval, & le faire traîner ainſi, nu, juſqu'à Aigremont; qu'ils peuvent encore ſauver de cet affront les reſtes de leur Souverain, en acceptant la condition qu'il leur impoſoit. Les Chevaliers le promirent par amour pour leur Prince, à condition qu'ils ne ſeroient point cenſés priſonniers de guerre, & qu'ils ſeroient libres de propoſer le combat à Ganelon & à ſes complices, qu'ils défioient dès ce moment. Ganelon rit de leur bravoure & les fit délier. Mais les dix Chevaliers, qui le regardoient comme le ſeul auteur du crime, n'en remplirent pas moins leurs engagemens, quand ils eurent rapporté le corps ſanglant de leur maître, à la Ducheſſe. Ils la firent prévenir, & elle vint au devant d'eux, avec Maugis ſon fils; elle pouvoit à peine ſe ſoutenir: Dès qu'elle aperçut le cercueil, elle s'évanouit; mais bientôt, la colère lui rendant les forces que la douleur lui avoit fait perdre, elle prend ſon fils par la main, fait ôter les lambeaux ſanglans qui enveloppoient le corps de ſon époux: „ Jure avec moi, mon fils, lui dit-elle, „ jure par ce ſang, le même qui coule dans „ tes veines, que tu n'épargneras rien pour le „ venger. Initié dans des ſecrets inconnus au „ reſte des humains, promets, à la face du „ Ciel, que, s'il eſt ſourd à ta vengeance, „ tu auras recours aux ombres infernales. Il „ ne peut déſapprouver qu'une épouſe & qu'un „ fils ſe ſervent de tous les moyens pour punir „ des perfides qui, contre la foi publique, ont

„ ravi le jour à un père tendre, à un époux....„ Elle ne put en dire davantage; Maugis le ſoutenoit d'une main, & juroit, de l'autre, de remplir le vœu de ſa mère. Il prit le Ciel à témoin de ſes ſermens; il prit du ſang de ſon père, qui couloit encore, &, le jetant en l'air, qu'il retombe, dit-il, ſur ſes ennemis. Enſuite, embraſſant ſa mère, il inondoit ſon ſein de ſes larmes, la chaleur de ſes ſoupirs la rappela à la vie; foible & languiſſante, à peine pouvoit-elle ſoutenir le jour. On la mit dans un char; ſon fils l'accompagna au Château d'Aigremont, d'où elle ne ſortit que pour aller répandre de nouvelles larmes ſur le tombeau de ſon époux.

Ganelon & Griffon ſon père, retournèrent triomphans à la Cour de Charlemagne, qui les reçut avec indignation. Le perfide Ganelon tenoit dans ſes mains l'épée de Beuves; il ſe proſterne aux genoux de l'Empereur, &, en lui préſentant l'épée: „ Sire, dit-il, voilà le „ fer avec lequel d'Aigremont a tué Lothaire, „ ſi vous me croyez coupable pour vous avoir „ déſobéi, frappez, voilà mon ſein; mais que „ tout l'univers apprenne que le plus tendre „ des pères ôta la vie au plus fidelle de ſes „ ſerviteurs, pour avoir vengé la mort de ſon „ fils, & qu'il le fit avec le même fer dont on „ avoit aſſaſſiné ſon Prince.

Charlemagne ne put ſoutenir cette idée; &, malgré le ſauf-conduit donné à d'Aigremont, Griffon, qui avoit perſuadé à Naimes, & à la plupart des Seigneurs, que le Duc avoit

formé des complots contre le Roi, obtint la grâce de ſon fils.

Lorſque la douleur de Maugis fut un peu calmée, & qu'il eut appris que Charlemagne avoit accordé ſon pardon à Ganelon, il raſſembla ſes parens & ſes amis : Il leur propoſa de porter la guerre au ſein des Etats de Charles; mais ſes troupes & ſes finances ſe trouvèrent dans un ſi grand épuiſement, qu'il fallut renoncer à tout projet de vengeance, ou, du moins, la différer. Ils jurèrent tous de nourrir ce feu dans leur ſein, & de ſaiſir la première occaſion favorable qui ſe préſenteroit. Renaud, ſurtout, promit de ne pas laiſſer cette perfidie ſans punition.

## CHAPITRE III.

*Aymon reproche à Charlemagne l'impunité du crime de Ganelon. Audace de Renaud. Il tue, d'un coup d'échiquier, Berthelot, neveu de l'Empereur. Fuite de Renaud, de ſes frères, & de Maugis leur couſin.*

CHARLES avoit raſſemblé, dans ſa Cour, tous les Chevaliers de ſes immenſes Etats. Il avoit envoyé un Ambaſſadeur à la Ducheſſe d'Aigremont, & l'avoit fait aſſurer, ainſi que ſes frères, qu'il n'avoit aucune part à la mort du Duc ; qu'il n'avoit pu prévoir que le zèle de Ganelon ſe porteroit à d'auſſi funeſtes extrémités ; mais qu'il les ſupplioit de ne pas

trouver mauvais qu'il ne punît pas un de ſes plus braves Chevaliers, pour l'avoir vengé. Il les invitoit d'oublier le paſſé, & de venir à ſa Cour. La Ducheſſe répondit que ſa franchiſe ne lui permettoit pas de diſſimuler, que, tant qu'elle auroit un ſouffle de vie, elle ne reſpireroit que haine & vengeance; que, ni elle, ni ſon fils, ne paroîtroient point à la Cour de Charles; mais qu'elle ne gêneroit perſonne. Aymon & ſes quatre fils promirent de s'y rendre comme médiateurs entre les frères du Duc & le Roi, &, pour obtenir une ſatisfaction qui pût appaiſer le courroux de la Ducheſſe.

On voyoit, à la Cour de Charlemagne, ce que l'Europe avoit de plus grand: On y comptoit quinze Rois, trente Ducs, quarante Comtes, & un nombre infini de Seigneurs. Il y avoit, chaque jour, de nouvelles fêtes. Le Roi s'approcha, un jour, d'Aymon, & lui dit: „ Mon couſin, quoique vous m'ayez abandonné au moment où j'avois le plus grand „ beſoin de vous & de vos enfans, je n'ai „ pu vous en ſavoir mauvais gré; d'Aigremont étoit votre frère & votre ami, vous „ ne pouviez vous déclarer ni pour lui, ni pour „ moi; je ne vous en aime pas moins, & vos „ enfans me ſeront toujours chers. J'aime, ſurtout, Renaud, ſon audace me plait; je le „ deſtine aux premiers emplois de ma Cour, „ & je n'oublierai point ſes frères „. Aymon „ remercia le Roi, & prit cette occaſion pour „ lui parler de la perfidie de Ganelon „: Il

ajouta, qu'il avoit été le premier à condamner l'action atroce de Beuves, qu'il méritoit une punition exemplaire, & qu'il eût dû périr par le ſupplice le plus infâme: „ Mais, „ continua-t-il, après lui avoir fait grâce, lui „ tendre un piège pour l'aſſaſſiner, c'eſt un „ crime preſqu'auſſi odieux que celui dont „ il s'étoit rendu coupable „. Charlemagne rejeta tout ſur Ganelon. „ Cela ne vous juſtifie „ pas, reprit Aymon; dès que le crime vous „ a été connu, vous deviez le punir: Ce n'eſt „ ni pour Gérard mon frère, qui a tout ou„ blié, ni pour moi, que je réclame votre „ juſtice, mais vous la devez à l'épouſe de „ d'Aigremont, à ſon fils, à l'univers entier. „ Peut-être, Sire, avez-vous mal fait de par„ donner à mon frère, mais vous avez plus „ mal fait encore, de faire grâce à Ganelon, „ qui, ſous prétexte de zèle pour ſon Prince, „ n'a ſervi que ſa haine particulière, & qui, „ en agiſſant ſous votre nom ſacré, vous charge „ d'un crime dont il recueille le fruit. Par„ donnez, Sire, ſi je vous parle avec cette „ franchiſe; l'univers ſeroit bien à plaindre, „ ſi les Rois ne trouvoient jamais des amis!

Charles fut touché du diſcours d'Aymon, mais il ne put jamais ſe réſoudre à punir le coupable. Renaud & ſes trois frères ſe joignirent à leur père, pour demander juſtice de la déloyauté de leur ennemi commun; mais Renaud, voyant qu'ils ne pouvoient rien obtenir, oſa dire à l'Empereur, que les ſermens des Seigneurs ſuzerains, & de leurs

hommes-liges, étoient réciproques; que, ſi le Vaſſal s'engageoit de ſervir le Seigneur, le Seigneur, à ſon tour, faiſoit le ſerment tacite de protéger ſon Vaſſal; que le ſerment étoit nul, dès que la condition n'étoit point exactement remplie, & que, puiſque les parens de Beuves avoient la force en main, le Roi, en ne puniſſant point leur oppreſſeur, leur rendoit la liberté de recourir aux armes, pour le punir eux-mêmes.

Charles fut indigné de tant d'audace: „Qui „es-tu, jeune téméraire, lui dit-il, pour „oſer juger les Rois? Je ſais que le ſerment „qui les lie à leur Peuple, les oblige de le „protéger; mais ton orgueil ſe ſeroit-il flatté „de lire dans l'ame des Souverains, de pouvoir décider s'ils ont tort ou raiſon, & de „pénétrer leurs motifs? Le dernier du peuple ſeroit donc en droit de les accuſer d'in„juſtice, dès qu'il penſe autrement que lui? „Va, jeune inſenſé, ſans les égards que j'ai „encore pour ton père, j'aurois déjà puni „tes propos ſéditieux. Garde-toi, cependant, „de les laiſſer éclater dans ma Cour, & crains „de me forcer à une rigueur, que tu ren„drois néceſſaire.

Renaud s'inclina, rougit de colère, &, diſſimulant ſon reſſentiment, il demanda pardon au Roi, d'avoir oſé lui dire la vérité. Le Roi le retint à dîner; &, quand tout le monde ſe fut levé de table, Berthelot, neveu de Charles, propoſa une partie d'échecs à Renaud, qui l'accepta. Il étoit plongé dans la

triſteſſe ; il avoit toujours ſur le cœur la mort de d'Aigremont, & l'injure que Ganelon avoit faite à ſa famille. Le diſcours de Charles avoit encore irrité ſa bleſſure ; en vain ſes frères faiſoient-ils leurs efforts pour l'appaiſer. Il étoit dans ces cruelles agitations, lorſque Berthelot l'engagea de jouer avec lui. Ses diſtractions continuelles lui faiſoient faire des fautes groſſières : Berthelot, au lieu d'en profiter, s'en offenſa ; il prit mal les excuſes de Renaud, & lui répondit par des injures. Renaud, ſans lui rien dire, le regarda d'un œil de mépris. Le Prince, furieux, oſa le frapper en préſence de pluſieurs Chevaliers. L'impatient Renaud, ne pouvant plus ſe modérer, ſaiſit l'échiquier, qui étoit d'or, & le jeta ſi rudement à la tête de Berthelot, qu'il l'étendit à ſes pieds. Tout ſecours devint inutile ; le malheureux Prince expira, en avouant qu'il avoit tort d'avoir inſulté Renaud, en lui demandant pardon de cet outrage, & en lui accordant celui de ſa mort.

Charlemagne étoit accouru au bruit. Dès qu'il apprit ce qui s'étoit paſſé, il ordonna qu'on empêchât Renaud de s'échapper ; jurant de le faire périr dans les ſupplices. Les Pairs & les Barons mettent l'épée à la main, & veulent arrêter le jeune Chevalier ; mais les frères de d'Aigremont, leurs fils, & Maugis, ſe rangent du côté de Renaud : Secondé de ſes frères, il s'ouvre un paſſage ; Maugis & les quatre fils d'Aymon, dont la prudence éclaire la valeur, ſortent du Palais, traverſent

ſent la ville par des rues détournées, & prennent le chemin des Ardennes. Charles fit armer deux mille Cavaliers pour courir après eux; mais les Princes, ſacrifiant tout à leur ſureté, ne s'arrêtent que lorſque leurs chevaux, épuiſés de fatigue, tombent ſous eux. Les deux mille Cavaliers avoient formé une avant-garde de l'élite de leur troupe. Renaud, monté ſur Bayard, qui ne ſe fatiguoit jamais, s'étant porté ſur une hauteur, vit arriver cette avant-garde : Il avertit ſes frères, & Maugis, du danger qui les menaçoit; ils ſaiſirent leurs armes & attendirent de pied ferme. Ils s'étoient aperçus que cette petite troupe ne gardoit aucun ordre, & que ceux qui étoient les mieux montés, cherchoient à devancer les autres; chacun vouloit pouvoir ſe vanter à Charles d'avoir arrêté, ſeul, Renaud, ou quelqu'un de ſes frères : Le plus léger de la troupe l'avoit dévancée de près de demi-lieue. Renaud le voyant venir, ſe place ſur ſon chemin : „ Rendez-vous, lui dit le Cavalier, vous „ êtes mon priſonnier „. Renaud, ſans lui „ répondre, l'attaque, &, d'un coup de lance, „ le renverſe, & lui ôte la vie. Voilà déjà un cheval pour vous, dit-il à Alard ſon frère. Un ſecond Cavalier ſurvint, il avoit la lance en arrêt & menaçoit Renaud de le percer, s'il ne ſe rendoit point. Renaud détourne le fer de la lance, & le perce d'outre en outre; il le jette à terre, &, ſaiſiſſant ſon cheval, il dit à Guichard : En voici encore un pour vous. Un troiſième Cavalier, qui voyoit ce combat, redou-

ble de vîteſſe, & s'écrie de loin, enfin, je pourrai conduire Renaud à Charlemagne. Voilà le dernier menſonge que tu diras de ta vie, répond le fils d'Aymon; il s'élance ſur lui & le fait voler, ſans vie, à dix pas de ſon cheval, qu'il ſaiſit, & qu'il donne à Richard. Les momens étoient précieux, la troupe approchoit, les trois frères étoient montés : Il ne reſtoit que Maugis, Renaud le fit monter en croupe ſur Bayard, ils partirent, &, dans un moment, ils diſparurent aux yeux des Cavaliers de Charlemagne. La nuit ſurvint, &, à la faveur de ſon ombre, ils arrivèrent dans le château d'Aymon. Leur mère vint au devant d'eux. Renaud lui raconta ce qui s'étoit paſſé à la Cour de Charlemagne; elle en fut effrayée, & tomba évanouie dans les bras de ſon fils.

„ Ah! cruel, dit-elle à Renaud, vous nous „ perdez tous; votre père & moi, allons être „ livrés à la fureur de Charles : Fuyez, pre- „ nez tout l'or que vous pourrez emporter; „ n'attendez pas que votre père ſoit de re- „ tour, & que le Roi le force, peut-être, à „ vous livrer. Ces deux mille Cavaliers, qui „ vous pourſuivent, ne peuvent point être „ éloignés; quel que ſoit votre courage, le „ nombre vous accablera comme il a accablé „ d'Aigremont. Ah! mes fils, fuyez, je vous „ en conjure; n'expoſez point votre mère à „ vous voir arracher tous ſanglans de ſes foi- „ bles bras.

Renaud & ſes frères ſuivirent ce ſage conſeil, ils prirent tout l'or que leur mère vou-

lut leur donner; &, avant que le jour parût, ils s'enfoncèrent dans la forêt d'Ardenne, & ne s'arrêtèrent que ſur le bord de la Meuſe; ils choiſirent l'emplacement le plus propre à leur deſſein. Ils y élevèrent un château formidable ſur un rocher eſcarpé, dont le pied étoit arroſé par le fleuve. Des forts élevés autour du château, étoient entourés d'un foſſé large & profond, défendu par d'autres fortifications: Ils l'appelèrent le château de *Montfort.*

Cependant, le Roi fit arrêter Aymon, qui condamnoit l'action de ſon fils, & qui étoit déſolé. Il proteſta au Roi, que, bien loin d'être ſon complice, il ſeroit le premier à l'en punir. Charles vouloit lui faire jurer qu'il lui livreroit ſes enfans. Aymon refuſa de faire ce ſerment déteſtable; mais il promit de ne leur donner jamais aide ni ſecours contre ſon Souverain. A cette condition, il lui fut permis de retourner chez lui, où ſon épouſe lui apprit ce qu'étoient devenus ſes quatre fils: Quelque courroucé qu'il fût contre eux, il ne lui fut pas poſſible de diſſimuler ſa joie, lorſqu'il ſut qu'ils étoient en ſureté. Pour ne laiſſer aucun ſoupçon à Charlemagne, il vint le rejoindre, & ſe mettre, pour ainſi dire, en otage dans ſa Cour.

## CHAPITRE IV.

*Siége du Château de Montfort : Avant-garde de Charlemagne taillée en pièces. Bataille ſanglante : Trahiſon de Hernier de la Seine, qui introduit les François dans le Château, & y met le feu : Combat au milieu des flammes ; victoire des quatre fils d'Aymon.*

LES deux mille hommes que Charlemagne avoit envoyés à la pourſuite de Renaud & de ſes frères, ayant rapporté que, non ſeulement, on n'avoit pas pu les prendre, mais encore que Renaud avoit tué trois Cavaliers, & qu'ils avoient pris les chevaux des vaincus, le Roi envoya de tous côtés, pour ſavoir où les quatre frères s'étoient retirés. On lui dit qu'ils s'étoient arrêtés ſur les bords de la Meuſe, & qu'ils y avoient conſtruit un château redoutable. Auſſi-tôt, il convoqua tous les Chevaliers, les Barons, les Pairs & tous les Seigneurs de ſes Etats, & leur ordonna de ſe tenir prêts pour aller faire le ſiége du château de Montfort. Charlemagne fit de grands préparatifs ; &, lorſque toutes ſes troupes furent aſſemblées, on ſe rendit, en peu de jours, dans les Ardennes, & l'avant-garde ſe trouva ſous les murs du Château. Cette avant-garde étoit commandée par Regnier de Montpellier ; elle parut au moment que Richard, Alard & Guichard, revenoient de la

chaſſe; ils avoient, avec eux, vingt Cavaliers. Richard, ne pouvant pas diſtinguer quelle étoit cette troupe, la fit remarquer à Guichard. Ils ſe doutoient bien que Charlemagne viendroit les aſſiéger; mais ils ne croyoient pas que ce fût ſi promptement. Richard, impatient, s'avance & demande à Regnier quelle eſt la troupe qu'il conduit? „ C'eſt, dit Re-„ gnier, l'avant-garde de l'armée du Roi de „ France, qui vient faire le ſiége du château „ de Montfort, que les fils d'Aymon ont fait „ élever, & où ils ſe ſont retirés. Vous voyez, „ reprit Richard, un ſoldat de Renaud, vous „ pouvez rapporter à votre Maître, que le „ Château eſt pourvu d'hommes & de vivres, „ & que nous ſommes déterminés de nous en-„ terrer ſous ſes ruines, plûtôt que de nous ren-„ dre. Ce ne ſera pas toi, du moins, dit Regnier, „ qui défendras Montfort. En diſant ces mots, il met ſa lance en arrêt. Richard le laiſſe approcher, évite le fer, &, d'un coup d'épée, le jette expirant ſur la pouſſière, ſaiſit ſon cheval & l'envoye à Renaud. Ce combat particulier fut le ſignal d'une bataille ſanglante. Renaud, dans ce moment, exerçoit ſes troupes, elles ſe trouvèrent ſous les armes, lorſqu'on lui amena le cheval de Regnier; il ſe mit à leur tête, & arriva au moment où les troupes de l'avant-garde ſe mettoient en mouvement pour venger leur Général. Le premier choc fut très-impétueux; mais, outre la ſupériorité du nombre, l'armée du fils d'Aymon étoit fraîche & repoſée, & le Gé-

néral, ſecondé de Richard, ne trouva aucun adverſaire digne de lui : Cette avant-garde, qui étoit de dix mille hommes, fut miſe en déroute, & preſqu'entièrement paſſée au fil de l'épée.

Charlemagne, qui avoit cru venir à une conquête aiſée, fut au déſeſpoir en apprenant la perte de ſes troupes, & le butin immenſe que Renaud avoit fait, & qu'il avoit conduit à Montfort. Il fut, ſurtout, fâché de la perte de Regnier. Oger lui raconta qu'il avoit vivement pourſuivi Richard après la bataille, mais qu'il s'étoit retiré dans le Château & qu'il avoit fait lever les ponts; que le Château lui paroiſſoit imprenable, tant du côté de la Meuſe que de celui de terre. Le Roi voulut le reconnoître par lui-même; il le fit inveſtir, & en fit le tour : Il convint que cette Place étoit très-bien fortifiée, & que le ſiége ſeroit très-long; il déclara, en même temps, qu'il ne reviendroit point en France qu'il n'eût les fils d'Aymon en ſon pouvoir. Sa colère étoit ſi vive, qu'il jura de faire périr par les ſupplices, Maugis, Renaud & Richard dans Montfort même. Il proteſta qu'il n'accorderoit jamais ſa grâce à Maugis, qui avoit juré, par le ſang de ſon père, de venger ſa mort. Il fit camper ſon armée autour du Château, & fit mettre à ſon pavillon, une pierre précieuſe qui ſervoit de fanal pendant la nuit, & une pomme d'or d'un prix exceſſif. Lorſque toutes les tentes furent dreſſées, il fit venir Naimes, & lui ordonna de faire publier, dans tout

le camp, que perſonne n'en ſortît, ni ne montât à cheval, juſqu'à ce que les ſecours, qu'il alloit demander, fuſſent arrivés de France. Ganelon propoſa au Roi d'offrir la paix à Renaud, à condition qu'il livreroit Richard ſon frère, & Maugis. Charles, pour éviter la guerre, y conſentit; & Naimes & Oger furent chargés d'en faire la propoſition. Ils ſe préſentèrent à Alard, & lui dirent qu'ils étoient envoyés vers Renaud pour terminer la guerre. On les introduiſit auprès de lui. Renaud les reçut avec amitié; mais, lorſqu'il entendit que le Roi lui propoſoit d'envoyer ſon frère & Maugis à diſcrétion, & que, s'il refuſoit de les livrer, Charles lui déclaroit que la guerre ne finiroit que par le ſupplice des quatre frères, Renaud s'emporta, & dit à Naimes : „ Je „ reſpecte les liens qui m'uniſſent à vous; ſans „ cette conſidération, vous m'auriez outragé „ pour la dernière fois. Quoi! Naimes, vous, „ mon allié, mon ami; vous, qui devriez vous „ armer pour ma défenſe, vous oſez me pro„ poſer, ſans rougir, une lâcheté que je ſais „ bien que vous n'approuvez pas! Allez: di„ tes à votre Maître que je crains peu ſes „ menaces; que je puis compter ſur mes trou„ pes, & que le dernier de mes ſoldats pré„ férera la mort à la honte de ſe rendre „. En même temps, il prit Oger & Naimes par la main, leur fit voir les troupes rangées ſur la place, les conduiſit dans ſes magaſins, & leur montra les rues de Montfort remplies de faſcines. „ Voilà notre dernière reſſource, dit-il,

„ ſi, par quelqu'évènement, que je ne pré-
„ vois point, le Roi ſe rendoit maître de la
„ citadelle, chaque habitant a juré de mettre
„ le feu à ces faſcines, content de réduire la
„ ville en cendres, & de périr avec elle, pourvu
„ qu'il prive Charles de ſa conquête.

Oger & Naimes reprirent, à la hâte, le chemin du camp, & dirent, mot à mot, à Charles ce dont Renaud les avoit chargés. Le Roi, étonné de tant d'audace, frémit de colère : Il ordonna un aſſaut général; on attaqua trois portes à la fois. Renaud, qui, ſans rien riſquer, avoit la facilité de pouvoir faire des ſorties contre l'ennemi, au moyen d'une fauſſe-porte percée dans le rocher, voyoit toutes les manœuvres du camp de Charles. Il fit mettre toutes ſes troupes ſous les armes & attendit que les aſſaillans fuſſent bien fatigués; lorſqu'il crut le moment favorable, il fit baiſſer les ponts & avancer Samſon de Bordeaux avec cent Cavaliers : Après avoir embraſſé Richard & ſes frères, il les pria de déployer leurs diviſions dans la plaine, à la faveur de la troupe de Samſon. Comme les François entouroient la ville, ils n'étoient en force nulle part; Renaud profita de cette circonſtance, &, ayant fait filer ſes ſoldats par la fauſſe-porte, ils ſe trouvèrent rangés en bataille avant que Charles pût ſavoir qu'ils projetoient une ſortie. Richard en vouloit, ſurtout, au Comte d'Etampes, qui avoit ſuccédé à Regnier dans le commandement de l'avant-garde. Les quatre frères, en bon ordre, ſe jetèrent dans le camp

du Roi, renverſèrent les tentes, & paſſèrent au fil de l'épée tout ce qui s'y rencontra. Renaud, monté ſur l'infatigable Bayard, parcouroit le camp avec la vîteſſe de la foudre & y cauſoit les mêmes ravages. Charlemagne, qui dirigeoit une des principales attaques de la Place, ayant appris que les ennemis pilloient & ravageoient le camp, rappela ſes troupes; mais, avant qu'elles fuſſent raſſemblées, Renaud, ayant réuni les ſiennes, mit le feu dans tout le camp, &, tandis que la flamme dévoroit hommes, tentes, chevaux & fourrages, il attaqua le gros de l'armée de Charlemagne : Mais, ô honte! il trouve, devant lui, le vieux Aymon ſon père; il ne put l'évîter; il baiſſa ſes armes, & dit à ſes frères de le reſpecter. „ O mon père! lui dit-il, „ l'air qu'on reſpire à la Cour des Rois, eſt-il „ ſi empoiſonné, qu'il ait éteint en vous tout „ ſentiment d'honneur & de tendreſſe? Vous „ ne vous êtes pas contenté de nous exclure „ de l'héritage de nos pères; complice de Char- „ les, qui en veut à nos jours, vous venez „ l'aider à nous enlever notre dernier aſyle! „ Quel crime avons-nous commis contre vous? „ Parens du Roi, au même dégré que ce Ber- „ thelot qui attaqua mon honneur & ma vie, „ je n'ai fait qu'oppoſer la force à la force; „ s'il a ſuccombé, il n'a eu que le ſort or- „ dinaire d'un téméraire agreſſeur. Que Char- „ les ſoit aſſez injuſte pour vouloir le venger, „ c'eſt à nous de nous défendre; mais qu'il „ vous mette à la tête de nos ennemis, c'eſt

„ une lâcheté indigne d'un grand Roi, parce „ qu'il ſait bien que vous pourrez nous frap- „ per impunément. Et vous, mon père, de „ quel nom appeler votre déférence à ſes or- „ dres? Les hommes n'en ont pas encore „ trouvé, pour exprimer certains outrages faits „ à la nature.

Ce reproche fit rougir Aymon, qui mit autant de diligence à ſe retirer, que Renaud auroit mis de ſoin à l'éviter, s'il eût cru le rencontrer. Comme les troupes que conduiſoit Aymon, étoient celles du Roi, Renaud ne les ménagea point; il paſſa les derniers rangs au fil de l'épée; il vit venir à lui Charlemagne, accompagné d'Aubry, d'Oger, du Comte Henri, de Foulques de Morillon. Il rallie, auſſi-tôt, ſes troupes, & attend de pied ferme l'armée françoiſe. Thierry oſa marcher, le premier, contre Renaud. Alard l'aperçoit; il tenoit, dans le moment, le fer d'une lance, il en frappe Thierry & le jette mort aux pieds de ſon cheval. Thierry étoit l'ami du vieux Aymon, qui, ne pouvant ſe venger ſur ſon fils, abattit la tête d'un des Chevaliers de Renaud. Celui-ci modéra ſa fureur, & s'écria ſeulement: „ Oh! ma mère, quelle ſera vo- „ tre douleur, lorſque vous apprendrez que „ votre époux fait la guerre à ſes enfans „? Foulques de Morillon renforça la troupe du Roi, &, relevant le courage abattu des François, il les conduiſit au plus fort du combat. L'armée de Renaud héſita un moment, & recula; Alard s'aperçut de ce mouvement; il

prend, avec lui, cinquante Cavaliers, ſe met à la tête de l'aile que Morillon avoit ébranlée, ſe précipite ſur les François, les preſſe, les écarte, & fait voler autant de têtes qu'il en frappe ; de ſon côté, Renaud inſpire le courage aux Chevaliers qui l'entourent ; aucun coup ne porte à faux ; les épis ne font pas plus de réſiſtance au fléau qui les écraſe ; le ſang ruiſſèle de toutes parts, les gémiſſemens des bleſſés, les henniſſemens des chevaux, excitent la fureur des combattans. Tous s'égorgent, ou cherchent à s'égorger, ſans aucune diſtinction d'amis, de parens, ou de compatriotes. Yon de Saint-Omer eſt frappé par Guyon, abattu, à ſon tour, par Guichard : Celui-ci ſe ſaiſit de ſon cheval, pour en faire préſent à Renaud, qui, depuis long-temps, avoit déſiré de le donner pour compagnon à Bayard. Renaud rencontra encore Aymon dans la mêlée : Ils s'arrêtèrent & furent un moment immobiles ; tandis que le fils le prioit de ſe retirer, & qu'Aymon l'exhortoit de bien prendre ſes précautions pour ne pas tomber entre les mains de Charles, qui avoit juré ſa mort, un Chevalier, nommé Gaymar, vint attaquer le jeune héros ; il quitta bruſquement ſon père, & fit tomber la tête de Gaymar ſur l'arçon de la ſelle d'Aymon. Ce vieux guerrier, témoin de la fureur de ſon fils, ſe retira. Charles, de ſon côté, voyant que la fortune lui étoit contraire, avoit déjà ordonné la retraite, lorſque Bernard de Bourgogne étendit, aux pieds de Renaud, Simon

le Béarnois, intime ami de Richard. Les quatre frères ſe réunirent, &, fondant, tous enſemble, ſur les troupes du Roi, recommencèrent le carnage : Renaud tua, ce jour-là, de ſa main, environ trois cents Cavaliers, les plus braves de l'armée de Charles ; Alard cherchoit le Comte d'Etampes, il l'aperçut dans la foule, il ſe fit jour, & pénétra juſqu'à lui ; d'Etampes étoit brave, un ſecret preſſentiment ſembla l'avertir que ſa dernière heure étoit venue. Il attendit Alard en pâliſſant, il lui décocha une flèche, elle gliſſa ſur l'écu de ſon ennemi. Alard pique ſon cheval, &, d'un coup de lance, perce l'écu, briſe l'armure, & ouvre le ſein d'Etampes, qui expire en tendant les mains vers le ciel. Renaud, qui le vit tomber, courut vers ſon frère, l'embraſſa & le félicita de ſa victoire.

Charlemagne ordonna, enfin, à ſes Généraux de ſe retirer ; la retraite de ſon armée fut auſſi meurtrière que la bataille : Renaud la pourſuivit juſque dans le camp, & pluſieurs Chevaliers furent faits priſonniers dans leurs retranchemens ; il ſavoit qu'il eſt, ſouvent, dangereux de pourſuivre trop loin ſa victoire, & que le déſeſpoir peut donner des forces aux vaincus : Il ordonna à ſes troupes de rentrer dans la place, & fit l'arrière-garde avec ſes frères ; il ne fut attaqué que par Aymon, qui, avec deux cents Cavaliers, harceloit ſes enfans : Renaud eût pu, mille fois, ſe défaire d'un ennemi auſſi opiniâtre ; mais il le reſpecta toujours ; cependant, comme il le vit

acharné après lui, & qu'il expoſoit ſes frères à être faits priſonniers, Renaud ſe contenta d'abattre, d'un revers, le col de ſon cheval; tandis qu'Aymon ſe débarraſſoit, Renaud gagna du chemin : Les Cavaliers, qui accompagnoient le vieux guerrier, eurent l'imprudence de pourſuivre les quatre frères, qui revinrent ſur leurs pas & en abattirent cinquante; le combat étoit plus animé que jamais, Charlemagne craignit qu'il n'eût des ſuites funeſtes : Etonné de l'intrépidité de Renaud, il s'avance vers lui, &, d'un ton d'autorité, il lui ordonne de ceſſer, & lui défend de paſſer outre. Renaud, tout furieux qu'il eſt, baiſſe un front reſpectueux, & fait ſigne à ſes Cavaliers de rejoindre l'armée, qui rentroit dans la Ville avec un grand nombre de priſonniers.

Charlemagne revint dans ſon camp; toutes les tentes avoient été brûlées : Cet évènement retarda les opérations du ſiége, qui dura treize mois, pendant leſquels il ne ſe paſſa jamais huit jours d'intervalle d'un combat à l'autre. Le Roi avoit juré qu'il ne rentreroit point en France, qu'il n'eût emporté Montfort, & que les fils d'Aymon ne fuſſent en ſon pouvoir. Renaud avoit fait faire des propoſitions de paix; il avoit chargé Oger de repréſenter au Roi, que, jamais, Montfort ne céderoit à la force; mais que, s'il vouloit conſentir que la garniſon ſortît avec tous les honneurs de la guerre, & rendre ſon amitié à ſes frères & à lui, ils lui livreroient la place; Foulques de Morillon, qui apprit cette

négociation, empêcha le Roi de rien conclure.

La longueur du siége impatientoit également les assiégeans & les assiégés. La situation du fort étoit telle, que Renaud & ses frères étoient maîtres d'une grande étendue de pays, où ils alloient chasser, sans avoir rien à craindre de la part des assiégeans; ils sortoient, & rentroient quand ils vouloient, à couvert des fortifications, qu'il eût fallu emporter, pour couper la communication du Château avec ses environs. Charlemagne, voulant faire un dernier effort, assembla tout son arrière-ban. Naimes, qui voyoit les difficultés de prendre Montfort, conseilla au Roi de retourner en France & d'attendre un moment plus favorable; Hernier de la Seine fut d'un avis contraire, & offrit au Roi de lui livrer, en moins d'un mois, les quatre fils d'Aymon, à condition qu'on lui donneroit la Ville, tout ce qui s'y trouveroit, & le domaine de cinq lieues aux environs. Charlemagne y consentit, & promit à Hernier de lui fournir les troupes qu'il lui demanderoit pour cette expédition. Hernier demanda mille bons Cavaliers, & un Général habile. Le Roi lui donna Guyon de Bretagne, & lui permit de choisir, à son gré, mille combattans de l'élite de son armée. Hernier ordonna à Guyon d'embusquer ses mille combattans sur la montagne, dans un bois à peu de distance d'une des portes du Château.

Lorsque ces dispositions furent faites, Hernier monte à cheval, bien armé, & va, tout seul, se présenter à une des portes opposées:

Il cria aux ſentinelles d'avoir pitié de lui, qu'il étoit vivement pourſuivi par le Roi, pour avoir voulu prendre la défenſe de Renaud, en préſence de la Cour. Comme il étoit ſeul, il n'inſpira aucune méfiance; on baiſſe le pont, & on l'introduit dans la place. Il demande à parler à Renaud, on le conduit au jeune héros; Hernier tombe à ſes genoux, & le prie de lui donner un aſyle contre la fureur du Roi, qui veut le faire périr du même ſupplice qu'il deſtine aux quatre fils d'Aymon, pour avoir voulu repouſſer la calomnie dont quelques courtiſans les accabloient. „ Toute vérité qui ne flatte point, ajouta-t-„ il, eſt odieuſe à la Cour des Rois. On a „ perſuadé à Charlemagne que j'entretenois „ une intelligence ſecrette avec vous; on a „ ſéduit des témoins, &, cette nuit même, „ je devois être arrêté. L'innocence n'eſt pas „ toujours malheureuſe; un ami a découvert „ cette trame abominable; il eſt venu, ſecret-„ tement, m'avertir de tout ce qui ſe paſſoit, „ & m'a facilité les moyens de m'arracher à „ une mort ignominieuſe: Une heure plus tard, „ j'aurois été ſacrifié à l'impoſture.

Renaud accabla le traître de careſſes: Il lui demanda des nouvelles de ce qui ſe paſſoit au camp. Hernier l'aſſura que, ſi Montfort tenoit encore quinze jours, le Roi ſeroit obligé de lever le ſiége, parce que l'armée, affoiblie par tant de combats, manquoit de vivres, & qu'on ne pouvoit plus en tirer de la France, qui ſe trouvoit elle-même dans la diſette;

que, déjà, la plupart des Chevaliers s'étoient retirés, & qu'il mouroit, tous les jours, un grand nombre de ſoldats.

Renaud, qui n'avoit aucune raiſon de ſe méfier d'Hernier, l'engagea de reſter avec lui. On chercha tous les moyens de le conſoler, & de lui faire eſpérer un meilleur ſort; on le logea dans la Ville, &, comme il feignit d'être fort fatigué, il demanda qu'on lui permît d'aller ſe repoſer.

Hernier attendit que tout le monde fût retiré : On avoit combattu pendant toute la journée; Soldats & Chevaliers, tout dormoit; on n'entendoit aucun bruit. Hernier ſort à petit bruit, va baiſſer le pont, coupe la gorge à la ſentinelle, prend les clefs, & ouvre la porte. Guyon de Bretagne, qui étoit aux aguets, voyant la porte ouverte, fait gliſſer ſa troupe à petit bruit; on égorge quelques patrouilles, & l'on va ſe raſſembler ſur la place. C'en étoit fait des quatre frères, & de la garniſon, ſans la négligence des palefreniers de Renaud; plongés dans l'ivreſſe la plus profonde, ils avoient laiſſé les chevaux à l'abandon; celui d'Alard, plus vif que les autres, les tourmentoit; Bayard s'échappe, & ſes henniſſemens éveillent Alard & Richard; ils ſe lèvent, & aperçoivent, au clair, de la lune, l'éclat des armes; ils entendent un bruit confus; ils courent dans l'appartement d'Hernier, & ne le trouvent point; ils ſe doutent de la trahiſon. Alard revient, ſoudain, auprès de Renaud, pour l'avertir de tout ce qui ſe paſſe.

Renaud étoit tout armé; il ſe lève, il ne trouve que trente Cavaliers; il court ſur la place; il rencontre Guyon, avec cent combattans, qui fermoient la principale rue. Renaud appelle ſes frères, ils paſſent au fil de l'épée cette petite troupe. Les François tenoient une partie des ſoldats de Renaud enfermés dans la cour du Château, où le ſang ruiſſeloit; lorſqu'ils entendirent que Renaud attaquoit Guyon, ils craignirent d'être ſurpris; ils mirent le feu au Château & dans pluſieurs quartiers de la Ville: Renaud & ſes frères avoient à combattre contre les ennemis & contre les flammes; ils ſortent de la Ville; ils aperçoivent, dans le foſſé, une troupe qui attendoit le ſignal; ils s'y précipitent & ne laiſſent échapper perſonne. Ils rentrent dans le château. Un grand nombre d'ennemis avoient ſuivi les quatre héros, comme ils étoient entrés dans le foſſé, on les avoit perdus de vue; les François les cherchoient de tous côtés: Les fils d'Aymon, en rentrant dans la place, ferment la porte & lèvent les ponts. N'ayant plus à craindre que le Roi envoyât de nouvelles troupes, & débarraſſés de celle qui étoit dehors, ils volent aux lieux où Hernier, avec trois cents combattans, mettoit tout à feu & à ſang; à peine ſont-ils arrivés, que tout change de face: Hernier & les ſiens cherchent à s'échapper; ils veulent gagner le pont, ils le trouvent levé, & la porte fermée. Les fils d'Aymon, qui avoient raſſemblé leurs troupes, paſſent les trois cents

combattans au fil de l'épée; il les font jeter, par deſſus les remparts, dans les foſſés : Ils ne réſervent qu'Hernier & douze des ſiens.

## CHAPITRE V.

*Danger de Renaud & de ſes frères. Hernier leur propoſe de leur livrer le tréſor de Charlemagne. Renaud le fait écarteler. Retraite des quatre Paladins. Regrets de Renaud, à l'aſpect de Montfort embraſé. Charlemagne les pourſuit avec ſon armée. Renaud ſe retire en vainqueur. Retraite de Charlemagne. Combat d'Aymon contre ſes enfans.*

LE Château & la Ville de Montfort étoient toujours la proie des flammes; elles avoient conſommé tous les vivres; la garniſon avoit été égorgée. Il ne reſtoit plus aux fils d'Aymon que cinq cents hommes. Il étoit très-aiſé à Charlemagne de prendre d'aſſaut, ou d'affamer cette malheureuſe Ville. Renaud ſentit tout le danger de cette ſituation; il propoſa à ſes frères de raſſembler ce qui leur reſtoit de monde, & d'abandonner à Charlemagne une proie inutile; ils furent tous de cet avis, & le départ fut remis à l'entrée de la nuit.

Hernier, & les douze François, furent témoins de la délibération : Le traître conçut l'eſpérance de ſauver ſa vie. „ Je ſais, dit-il „ aux fils d'Aymon, que je mérite la mort;

„ je ne demande aucune grâce; j'ai voulu
„ vous livrer vivans à Charlemagne, votre en-
„ nemi; il eſt juſte que vous m'en puniſſiez;
„ mais, que vous importe que ce ſoit plus
„ tôt ou plus tard? Vous vous propoſez de
„ ſortir, & d'aller former un nouvel établiſ-
„ ſement; avez-vous ſongé aux forces redou-
„ tables de Charlemagne, au petit nombre
„ de gens qui vous reſtent, & aux difficultés
„ que vous aurez pour traverſer le camp des
„ François, qui vous entoure de tous côtés?
„ Dans quelque endroit que vous alliez, il
„ faut que vous vous ouvriez une voie à
„ travers vos ennemis. J'en ſais une; c'eſt celle
„ où j'avois embuſqué les mille combattans
„ que j'ai introduits dans la place : Elle eſt
„ inconnue du reſte des François, &, peut-
„ être, de vous-mêmes: Je vous dirai plus;
„ cette route communique, par un ſentier
„ écarté, au pavillon du Duc Naimes, dans
„ lequel eſt dépoſé le tréſor du Roi. Je ne
„ vous demande que trente hommes pour en-
„ lever Naimes & le tréſor; ſi vous acceptez
„ les ſervices que je vous offre, la ſeule ré-
„ compenſe que je vous demande, c'eſt de
„ m'employer contre vos ennemis & contre
„ Charlemagne lui-même. Traître, lui répon-
„ dit Renaud, nous ne voulons ni de tes ſer-
„ vices, ni de toi. Tu trahis, dans ce moment
„ même, ou Charlemagne, ou nous; qui que
„ ce ſoit que tu trompes, tu n'en mérites
„ pas moins la mort „. Auſſi-tôt, Renaud or-
donne qu'on le dépouille de ſes habits & qu'on

l'attache, par chacun de ſes membres, à quatre chevaux des plus vigoureux. Le lâche Hernier tombe à ſes genoux, pâle & tremblant; ſa trahiſon avoit inſpiré de la haine, ſes larmes firent naître le mépris. Il fut exécuté, & les douze priſonniers périrent par le gibet.

Dès que la nuit fut venue, les quatre fils d'Aymon firent monter leur petite troupe à cheval; ils mirent au centre leur tréſor & leurs équipages; Guichard & Richard, avec cent hommes, firent l'avant-garde; Alard & Renaud, avec cent hommes, eſcortoient le convoi; quoique cette petite armée fût diviſée en trois corps, elle n'en formoit qu'un, par leur marche ſerrée. Un petit détachement de vingt-cinq hommes, commandé par un Chevalier d'une expérience conſommée, précédoit la troupe pour lui ſervir de védette, & pour fouiller les haies & les buiſſons, de crainte de ſurpriſe.

La troupe ſortit du Château dans cet ordre. Renaud ne put s'empêcher de tourner, vers Montfort embraſé, ſes yeux inondés de larmes. „ Adieu, cher & malheureux aſy-„ le, s'écria-t-il, berceau de notre gloire, „ & qui, ſans la trahiſon de Hernier, aurois vu „ briſer, à tes pieds, toute la puiſſance de „ Charlemagne. Tu n'es plus qu'un monceau „ de cendres, & tes fondateurs auroient de „ la peine à trouver, dans ta vaſte enceinte, „ l'eſpace qu'il leur faudroit pour repoſer leur „ tête. O mon cher Alard! nous n'irons plus, „ au retour des combats, nous repoſer ſous

„ les boſquets naiſſans qui couvroient ſes en-
„ virons.

Alard conſoloit Renaud, & lui faiſoit eſpérer un meilleur ſort. „ Ce n'eſt, lui di-
„ ſoit-il, que dans l'infortune, que le héros
„ eſt véritablement héros. Aucun Chevalier
„ ne vous ſurpaſſe en valeur, & le ciel, juſ-
„ qu'à ce jour, a protégé votre vertu. Que
„ nous importe celui-ci, ou un autre? L'Al-
„ lemagne, où nous allons, vous offrira des
„ ſituations auſſi heureuſes, & un climat auſſi
„ doux. La Patrie d'un grand homme eſt
„ par-tout où il porte l'exemple de ſes ver-
„ tus. Nous nous ferons, par-tout, un autre
„ Montfort. Les cendres de celui que nous
„ quittons ſont plus glorieuſes pour nous, que
„ des palais que nous aurions acquis par une
„ lâcheté „. Renaud embraſſa ſon frère; il ſe ſentit animé d'une nouvelle ardeur, & ne ſongea plus qu'aux moyens d'éviter le camp de Charlemagne, ou de bruſquer le paſſage.

Charlemagne n'avoit point encore eu de nouvelles d'Hernier & de ſa troupe; ils voyoient Montfort en flammes, & les ſoldats que Renaud avoit laiſſés hors de la ville, lui avoient raconté ce qu'ils avoient vu; mais il ne comprenoit pas comment Hernier, ayant mis tout à feu & à ſang, ne revenoit pas; ni pourquoi le pont étoit encore levé. Lorſque Renaud fut parti, deux ſoldats, qui avoient évité la mort en ſe cachant dans les débris d'une maiſon voiſine de la place, rapportèrent au Roi les actions héroïques des fils

d'Aymon, leur départ, la mort d'Hernier, & la deſtruction de Montfort. „ O honte! „ s'écria Charlemagne: Quoi! ni la force, ni la „ ruſe, ni le nombre, ne pourront mettre en „ mon pouvoir Renaud & ſes frères? Au mi- „ lieu des flammes, ils me bravent encore! „ Charles, vainqueur de l'Allemagne & de l'I- „ talie; Charles, la terreur des Sarraſins, ſera „ donc le jouet de quatre jeunes gens „! Naimes le conſola, & lui reprocha d'avoir plutôt écouté Hernier que lui; il ajouta que, puiſque leur troupe étoit réduite à un ſi petit nombre, il falloit l'attaquer dans ſa marche. Charlemagne envoya ſes ordres, & le camp ſe mit en mouvement.

Guichard, qui conduiſoit l'avant-garde, fut inſtruit, auſſi-tôt, du projet de Charles, il ne lui donna pas le temps de faire ſes diſpoſitions; il fait avertir ſes frères, & marche, avec fierté, contre le Roi. Renaud ordonne à vingt hommes de conduire les équipages ſur les derrières, & vient joindre ſes frères avec Alard; & tous les quatre, ſans donner le temps à l'ennemi de ſe reconnoître, frappent, tuent tout ce qu'ils rencontrent, renverſent les tentes, écartent les ennemis de droite & de gauche, ouvrent une large route à leurs équipages, & jettent la conſternation dans le camp. Naimes a raſſemblé quelques troupes; Richard & Renaud lui font face; ils écraſent les premiers rangs, le reſte prend la fuite, & Naimes eſt entraîné par le torrent.

Les quatre fils d'Aymon ont traverſé le

camp, ſans avoir perdu un ſeul homme ; ils ne doutèrent pas que Charlemagne ne les fît pourſuivre. Renaud fit marcher ſes équipages devant, leur aſſigna un lieu pour le rendez-vous, & leur ordonna la plus grande diligence. Dès le point du jour, Charles, ſuivi d'Oger, de Naimes, de Foulques de Morillon, parurent à la tête de l'armée. Les quatre frères s'arrêtent ; le Roi, oubliant ſon rang, & n'obéiſſant qu'à ſa colère, met ſa lance en arrêt contre Renaud, qui en détourne le fer & s'éloigne : Charles revient ſur lui, plus furieux ; Renaud, ne ſe poſſédant plus, s'élance ; Hugues ſe met au devant du Roi & reçoit le coup mortel. Auſſi-tôt Charlemagne, tranſporté de courroux, ordonne à ſes Chevaliers d'attaquer la troupe des quatre frères ; mais ils firent ſi bonne contenance, qu'elle ne put jamais être entamée : Elle ſe battit en retraite pendant treize lieues, Charlemagne la harcelant toujours inutilement, & Renaud ſe battant ſans ceſſe, & tuant ou bleſſant quelques-uns des ennemis, ſans qu'il perdît un ſeul de ſes combattans ; il parvint, ainſi, juſqu'à une rivière ; Renaud avoit l'art de paſſer les fleuves en préſence de l'ennemi, ſans avoir à craindre d'en être inquiété, il ſonda le gué lui-même, le traverſa avec quelques Cavaliers, &, lorſqu'il eut frayé le chemin, il vint reprendre l'arrière-garde ; Charles eſſaya, en vain, de les ſuivre, Renaud avoit fait rompre le gué, &, d'ailleurs, il ſe fortifia ſi bien, que le Roi eût ſacrifié toute l'armée, ſans

qu'il lui eût été poſſible d'emporter ſes retranchemens.

Enfin, Charles, déſeſpérant de pouvoir prendre les fils d'Aymon, aſſembla ſon Conſeil : Naimes fut d'avis que le Roi retournât en France ; il lui repréſenta qu'il étoit d'une obſtination indigne d'un ſi grand Roi, de courir après un ſi petit nombre de perſonnes, avec une armée ſi formidable, & que la légéreté des fils d'Aymon les mettoit à couvert de ſes forces. Naimes fut d'avis qu'il ſuſpendît ſa vengeance, juſqu'à ce que ſes ennemis ſe fuſſent fixés dans quelques pays. Son avis fut ſuivi ; Charles ramena ſon armée, &, en paſſant, il fit raſer les murs & les tours de Montfort.

De retour à Paris, Charles congédia ſes troupes, les Chevaliers s'en retournèrent chez eux ; chacun ſe diſoit, en ſoi-même, il n'eſt pas étonnant que je n'aye pu venir à bout de ſurprendre quelqu'un des enfans d'Aymon, puiſqu'ils ont échappé au plus grand Roi du monde ; Charlemagne ſe conſoloit, en diſant ; il faut que les fils d'Aymon ſoient les plus vaillans hommes de la terre, puiſque, ni moi, ni mes Chevaliers, n'avons pu les vaincre.

Le vieux Duc Aymon ſuivoit, tout conſterné, le chemin de ſon pays ; il traverſoit la forêt des Ardennes, avec une troupe nombreuſe ; quelle fut ſa ſurpriſe, lorſqu'il rencontra ſes enfans auprès d'une fontaine ! Il s'arrête, & demande conſeil à ſes amis ; mais aucun

aucun d'eux n'oſa haſarder ſon avis entre un père & ſes enfans. „ Eh bien, dit le vieux „ Aymon, je ne conſulterai que moi-même, „ & mon exemple apprendra à toute la terre, „ que, lorſqu'il faut ſervir ſon Roi, on ne „ doit rien conſidérer ; un vrai Chevalier, „ lorſqu'il s'agit de l'honneur, n'a ni père, „ ni femme, ni enfans „. Auſſi-tôt il envoye défier Renaud, qui refuſa le combat ; mais le père inexorable fit dire à ſes quatre fils, de ſonger à ſe défendre, ou qu'il les traiteroit comme des lâches. Aymon range ſa troupe & s'avance en furieux contre Renaud & ſes frères : Ils cherchèrent plutôt à éviter ſes coups qu'à lui en porter ; Renaud ſe jeta au milieu de la troupe d'Aymon, & la força de reculer. Aymon la rallia, & revint avec plus de furie ; l'ordre que ſes enfans avoient donné à leurs combattans de ménager leur père, leur devint funeſte : Une grande partie des gens d'Aymon furent tués ; mais Renaud & Richard, craignant toujours que quelque trait échappé n'allât bleſſer leur père, faiſoient faire à leurs bataillons de fauſſes manœuvres. Enfin, de cinq cents, leur troupe ſe trouva réduite à cinquante, dont encore quelques-uns étoient bleſſés. Renaud & ſes frères, toujours pourſuivis par Aymon, gagnèrent une hauteur ; la ſituation du terrain, ſuppléant au nombre des combattans, ils ſe défendirent avec avantage ; tous ceux qui s'approchoient étoient moiſſonnés. Alard eut ſon cheval tué de la main même de ſon père ; il alloit être

fait priſonnier, ſi Renaud eût tardé plus longtemps de venir à ſon ſecours. Aymon avoit déjà ſaiſi Alard; Renaud frémit, &, renverſant ſon père : „ Cruel, lui dit-il, c'eſt mal„ gré moi que je porte ſur vous une main té„ méraire; mais vous m'y forcez pour vous „ épargner un parricide. „ Il dégage Alard, & le fait monter en croupe ſur Bayard. Cet intrépide courſier parut plus léger encore, lorſqu'il fut chargé de ce double fardeau. Renaud, après cette action, ſembloit avoir acquis de nouvelles forces; il porta aux gens de ſon père les coups les plus terribles & les força de reculer.

Le combat ſembloit fini, lorſqu'Hermenfroi vint attaquer Renaud, & le menaça de le livrer à Charlemagne; Renaud, indigné, met ſa lance en arrêt & perce le Chevalier : Il arrête ſon cheval & le donne à Alard. Fier de ce préſent, Alard attaque Arfroi, le plus vaillant des Chevaliers d'Aymon. Arfroi, depuis le commencement de cette guerre, avoit inutilement cherché l'occaſion de ſe battre contre quelqu'un des quatre frères; mais celle-là fut la ſeule; Alard le renverſa mort du premier coup. Aymon, à qui il reſtoit encore dix fois plus de monde qu'à ſes fils, voulut venger la mort de ces deux Chevaliers; il attaque Alard avec toutes ſes forces, Renaud vient au ſecours, Richard & Guichard ſe joignent à eux, leur petite troupe étoit ſi fatiguée, qu'ils combattoient ſeuls; ils ſe battirent en retraite juſqu'à une rivière, dont

ils facilitèrent le paſſage à leurs gens; là, tournant le dos à la rivière, ils paroiſſoient comme quatre rochers, contre leſquels venoient échouer tous ceux qui oſoient les attaquer. S'ils avoient eu ſeulement cinquante combattans, c'en étoit fait de la troupe d'Aymon; il ne leur en reſtoit que quatorze. Lorſque les fils d'Aymon les virent ſur le rivage oppoſé, ils s'avancèrent dans les flots. Leur père envoya encore après eux une partie de ſa troupe, qui, malheureuſement pour elle, s'engagea trop avant dans la rivière; lorſque Renaud & ſes frères la virent luter contre le torrent, ils ſe rapprochèrent, &, allant de ſoldat en ſoldat, ils ne firent qu'élever & laiſſer retomber leurs lances ſur leur tête, & ils les ſubmergèrent tous, l'un après l'autre.

Aymon & Renaud avoient rejoint leur monde; chacun, de ſon côté, éprouva la même triſteſſe en voyant le mal qu'ils s'étoient fait l'un à l'autre. Aymon flottoit entre le remords de ſa dureté envers ſes enfans, & la ſatisfaction ſecrette d'avoir prouvé à ſon Roi qu'il déteſtoit leur félonie; il ne put refuſer des larmes à leur ſort; ils avoient tout perdu, & il n'oſoit les ſecourir. Il fit enterrer les morts, &, après s'être arrêté, une ſeule nuit, dans ſes Etats, il reprit le chemin de Paris, avec les corps des deux Chevaliers, qu'il fit conduire après lui; il ſe préſenta à Charlemagne, & lui raconta tout ce qui venoit de ſe paſſer; il témoigna, ſurtout, un

grand regret de n'avoir pu faire priſonniers ſes quatre enfans, pour les lui remettre, faiſant peu de cas du grand nombre d'hommes qu'il lui en avoit coûté, s'il eût pu réuſſir.

Charlemagne, dont l'ame étoit grande & généreuſe, & qui ne pouvoit refuſer ſon eſtime au courage de Renaud & de ſes frères, jeta un œil d'indignation ſur Aymon. „ Depuis quand, lui dit-il, l'aigle dévore-t-il „ ſes petits? C'eſt vainement, Aymon, que „ vous voudriez perſuader à un Roi, qui eſt „ père comme vous, que vous avez fait à „ vos enfans tous les maux que vous dites: „ Ce que je puis faire de mieux, en votre „ faveur, eſt de croire que vous me trompez; „ car, quelque odieux que ſoit le menſonge, „ il l'eſt encore moins que l'aveu parricide „ que vous me faites.

Aymon fut ému de honte & de colère: „ Des reproches & des injures, répondit-il, „ ſont donc la récompenſe des ſervices que „ l'on rend aux Rois? Je les mérite, ſans „ doute, puiſque mon zèle pour un ingrat „ m'a fait étouffer les cris de la nature; mais, „ on a toujours tort avec les Princes, quand „ tout ne réuſſit point au gré de leurs vœux. „ Si j'avois reſté neutre, entre mes enfans & „ vous, vous m'auriez cru leur complice; vous „ me combleriez de faveurs, ſi je les amenois „ à vos pieds. Quoi qu'il en ſoit, il n'en eſt „ pas moins vrai que j'ai ſacrifié tous mes „ vaſſaux, que j'ai fait périr leurs troupes, & „ que je les ai réduits à la dernière extrémité;

„ ſi quelque flatteur de votre Cour veut ſou-
„ tenir le contraire, je lui prouverai qu'il a
„ menti „. A ces mots, Aymon, furieux, ſor-
tit du Palais du Roi, &, ſans prendre con-
gé, remonte à cheval, & revient auprès de
la Ducheſſe; elle étoit venue au devant de
lui; après avoir embraſſé ſon époux, ſon pre-
mier ſoin fut de lui demander des nouvelles de
leurs enfans. Aymon lui raconta tout ce qui
s'étoit paſſé depuis la mort de Berthelot, juſ-
qu'à l'accueil que Charlemagne venoit de lui
faire.

„ Juſte récompenſe de votre cruauté, lui dit-
„ elle! Eh! quoi, barbare, n'étoit-ce pas aſſez
„ d'avoir promis au Roi de ne prendre aucun
„ parti, ni pour, ni contre vos enfans? c'é-
„ toit le plus grand ſacrifice qu'il pût exiger
„ d'un père. Parmi les monſtres des forêts, en
„ eſt-il quelqu'un qui, voyant ſes petits en
„ danger, ne faſſe tout ce qu'il peut pour les
„ ſecourir? & vous, ſans aucune néceſſité,
„ par une vile adulation, vous les perſécutez,
„ vous faites tous vos efforts pour les livrer
„ à un ennemi qui a juré leur perte! Lorſ-
„ que vous avez tourné vos armes contre eux,
„ que vous les avez forcés à ſe défendre, que
„ le brave Renaud s'eſt contenté de détourner
„ le fer de votre lance, moins pour éviter
„ la mort, que pour vous épargner un par-
„ ricide, vos entrailles ne ſe ſont-elles point
„ émues? O mes enfans! que ne puis-je, dans ce
„ moment, vous aider à ſupporter les maux
„ où votre père vous a plongés! Aymon l'in-

„ terrompit : Ah ! chère épouſe, n'ajoutez „ point aux remords qui me déchirent ! Vous „ l'avouerai-je ? c'eſt malgré moi que j'ai com- „ battu contre mes fils ; je croyois qu'il falloit „ tout ſacrifier à ſon maître.... Oui, reprit „ la Ducheſſe, tout, excepté la nature ; elle „ a ſes droits ſur l'eſclave le plus abject & le „ plus ſoumis.

Aymon, l'ame flétrie par tant de reproches, alloit tomber aux pieds de ſon épouſe ; elle le retint dans ſes bras, & y retrouva les ſentimens qu'il avoit ſi long-temps combattus.

## CHAPITRE VI.

*Extrême misère des fils d'Aymon. Ils ont recours à leur mère. Entrevue touchante. Colère feinte & politique d'Aymon. Ils ſortent du Château avec cent hommes d'armes, & comblés de préſens & de bienfaits de leur mère. Aymon les attaque & leur donne trois cents hommes d'armes. Maugis eſt à leur tête. Renfort de trois cents hommes. Offre de ſervices au Roi de Gaſcogne.*

Les malheureux fils d'Aymon, après avoir perdu leurs ſoldats & leur tréſor, erroient dans les forêts d'Ardenne, diſputant aux bêtes féroces leur nourriture, vivant de la chaſſe, & n'ayant d'autre aſyle, pour ſe garantir du

froid, que des tanières d'animaux, ou des cavernes humides & couvertes de neige. Leurs chevaux ne trouvoient que des feuilles sèches & des racines; à peine pouvoient-ils porter leurs maîtres; le seul Bayard avoit conservé toute sa vigueur. Les armes des Chevaliers dépérissoient comme eux; si la justice ne les eût pas dirigés; s'ils avoient été aussi cruels que leur père, ils auroient pu se servir de leur force pour mettre à contribution ses vassaux; ils auroient pu, par des pirateries presque nécessaires, vivre à ses dépens & l'affamer dans son Château. Ce qui les chagrinoit le plus, c'étoit que, dans l'état où ils étoient réduits, ils ne pouvoient aller chercher les aventures, ni offrir leurs services à quelque Prince. Car, comment se présenter, sans armes & sans argent? D'ailleurs, une grande partie de l'Europe étoit soumise à Charlemagne, & il étoit dangereux de se montrer sans escorte.

Renaud dit, un jour, à ses frères : „ Nous „ languissons, depuis long-temps, dans une „ honteuse oisiveté; ne nous sera-t-il donc „ jamais permis de sortir de ces tristes fo- „ rêts? La crainte d'un père dénaturé doit- „ elle nous priver, pour jamais, de revoir „ les lieux qui nous ont vu naître, & de vo- „ ler dans les bras d'une tendre mère? Quel- „ que alarmée qu'elle doive être sur notre „ sort, quelle seroit sa peine, si elle savoit „ notre situation? Il n'y a cependant, qu'elle „ qui puisse nous en retirer; mais, comment

„ la lui faire connoître „. Alard l'interrompit : „ En allant nous-mêmes, dit-il, implorer ſon „ ſecours : Qu'avons-nous à craindre ? Quel- „ que irrité que ſoit notre père, vous ſavez „ que nous ſommes chéris dans ſes Etats ; il „ n'oſeroit jamais attenter ſur nous ; d'ailleurs, „ nous ſommes ſi changés, la nature lui parle ſi „ peu en notre faveur, qu'il auroit bien de „ la peine à nous remettre.

Alard décida ſes frères ; ils attendirent que la nuit fût venue, & ſe mirent en route pour arriver, le lendemain, dans le temps qu'ils ſavoient qu'Aymon étoit à la chaſſe. Ils s'arrêtèrent à quelque diſtance du Château ; ils s'informèrent ſi le Duc Aymon y étoit ; ils apprirent qu'il chaſſoit, depuis le matin, avec quelques Seigneurs du voiſinage ; ils avancèrent, alors, avec ſureté, non ſans jeter l'épouvante & l'étonnement dans l'eſprit du peuple. La maigreur de leurs chevaux, les viſages pâles & livides des Chevaliers, leurs barbes longues & épaiſſes, les rendirent méconnoiſſables à leurs meilleurs amis ; on les prenoit pour de pauvres étrangers échappés aux fers des Sarraſins ; perſonne ne ſe douta de la vérité ; ils demandèrent à parler à la Ducheſſe, on les introduiſit dans le Château, qu'ils parcoururent ſans rencontrer perſonne ; ils parvinrent juſqu'à ſon appartement ; elle ſe leva, & vint au devant d'eux.

„ Que demandez-vous, leur dit-elle ; qui „ êtes-vous, & en quoi puis-je vous ſervir ? „ Généreuſe Princeſſe, répondit Alard, nous

„ ſommes quatre infortunés échappés à la fu-
„ reur d'un Prince injuſte, qui a juré notre
„ perte, & qui nous a ôté juſqu'à la volonté
„ de nous venger de lui „. La pauvreté eſt le moindre de nos malheurs; le cruel! il nous éloigne de ce que nous avons de plus cher au monde. „ Hélas! s'écria la Ducheſſe, c'eſt,
„ ſans doute, de vos épouſes, ou de vos en-
„ fans. J'en eus quatre, qui faiſoient toute la
„ joie de leur mère. Un ſort cruel les éloigne
„ de moi, peut-être ne les reverrai-je jamais;
„ ils ſont perſécutés, comme vous; comme
„ vous, ils gémiſſent, peut-être, dans une
„ pauvreté aviliſſante; car, quel eſt le Prince
„ aſſez généreux pour braver, en les ſecou-
„ rant, ou en les prenant à ſon ſervice, le
„ courroux de Charlemagne? C'eſt ce puiſſant
„ Roi qui les pourſuit, & qui, peut-être, a
„ mis leur tête à prix. Ils auront, ſans doute,
„ interrompit Richard, pris leurs précautions
„ pour n'être pas reconnus. Hélas! dit la Du-
„ cheſſe, ils ne ſont que trop aiſés à recon-
„ noître; beaux, jeunes, à la fleur de leur
„ âge, chargés d'exploits glorieux, leurs noms
„ ſe ſont rendu célèbres aux deux bouts de
„ la terre.... Ah! je la déteſte, cette célébrité,
„ qui faiſoit, autrefois, ma gloire.... Mais,
„ pourquoi vous importunai-je de leurs éloges?
„ pardonnez une mère qui cherche des cœurs
„ ſenſibles qui puiſſent partager ſa tendreſſe.
„ Vous êtes malheureux comme mes fils, vous
„ devez m'être chers; expoſez-moi vos be-
„ ſoins avec confiance.

Renaud fondoit en larmes; ſon affliction attira les regards de la Ducheſſe; elle le fixe; il baiſſe la vue, en s'écriant : „ Ah! Ma„ dame, pourquoi la nature ne parle-t-elle „ pas au cœur de votre époux, comme elle „ ſe fait entendre au vôtre? „ Cette réflexion la frappa; malgré l'épaiſſeur de ſa barbe & le hâle qui le défiguroit, elle crut démêler les traits de l'aîné de ſes fils; elle releva les cheveux qui lui couvroient le front, & reconnut une cicatrice que Renaud eut dans ſon enfance. „ Ah! mon fils, s'écria-t-elle, ah! „ Renaud.... „ Ne pouvant ſuffire à ſa tendreſſe, elle s'évanouit; Renaud appela du ſecours, &, lorſque la Ducheſſe revint, elle ſe trouva dans les bras de ſes enfans; elle ne ſavoit à qui elle devoit prodiguer plus de careſſes; elle leur fait mille queſtions à la fois, &, ſans leur donner le temps de lui répondre, elle ordonne qu'on leur prépare un ſuperbe feſtin. Tantôt, c'eſt du ſoin de leur parure qu'elle paroît occupée, tantôt c'eſt de celui de leur procurer du repos : Elle voudroit ſatisfaire tous leurs beſoins à la fois; elle leur parle d'Aymon, leur raconte l'accueil que Charlemagne lui avoit fait, & le repentir qu'il éprouve. Ils ſont pénétrés de joie de ce retour de leur père; ils veulent aller au devant de lui; leur mère les arrête; l'ame d'Aymon n'étoit pas encore aſſez calme pour les voir de ſang-froid; elle ſe charge de le prévenir ſur leur arrivée; elle entend du bruit dans la cour du Château, c'étoit Aymon qui

revenoit de la chaſſe; elle les fait cacher dans un cabinet voiſin, & l'attend dans le trouble & l'agitation. Il entre; elle court à lui en fondant en larmes : „ Ah! mon ami, s'écrie-„ t-elle, je viens d'apprendre des nouvelles „ de nos enfans; réduits à l'indigence, acca-„ blés de maux, la crainte de votre courroux „ ne leur permet point d'aller offrir leurs ſer-„ vices à aucun Prince ni Seigneur. Depuis „ votre dernier combat, ils ont erré dans les „ forêts. Un ſeul témoignage de votre amitié „ les rameneroit à vos genoux.

Aymon ſe ſentit attendri, il étoit agité de différens mouvemens. Il eût voulu les revoir, la crainte de déplaire à Charlemagne le retenoit; il conſentoit que ſon épouſe les rappelât, il le défendoit un moment après. Il avoit devant les yeux les flammes qui avoient conſumé Montfort; il craignoit le même malheur pour ſes Etats. Il ne ſavoit que réſoudre, lorſque la Ducheſſe s'élance de ſes bras dans le cabinet où étoient ſes enfans, & les conduit aux genoux de leur père. „ Les reconnoiſſez-vous dans cet „ état, lui dit-elle, cruel! il ne vous reſte plus „ qu'à les livrer au Roi. Ah! s'il les voyoit „ dans l'humiliation où vous les avez réduits „ vous-même, il en ſeroit touché„. Aymon, la vue égarée, cherchant à ſe diſtraire d'un ſpectacle qui l'attendriſſoit, malgré lui, étouffoit ſes larmes & ſes ſoupirs. Enfin, la crainte & l'ambition l'emportant ſur ſa tendreſſe : „ Fuyez, leur dit-il, fuyez le juſte courroux „ d'un père & d'un Roi. Ah! malheureux,

„ dans quels maux vous me plongez! O mon „ père! s'écria Renaud, quel plus grand mal „ pouviez-vous nous faire? c'eſt vous qui „ avez détruit notre dernière eſpérance. Je „ vous jure que nous ne voulons aucun mal „ à Charlemagne, & que nous ne déſirons que „ de le forcer à la paix; nous en ſerions ve- „ nus à bout. La paix avec des traîtres! re- „ prit le Duc : Ah! ne l'eſpérez jamais; il „ me ſoupçonne de favoriſer ſecrettement vos „ deſſeins, & cela ſuffit pour que je doive „ m'oppoſer à tout accord. O ciel! interrom- „ pit la Ducheſſe; non, mes enfans, votre „ père ne le penſe pas, je l'ai vu s'attendrir „ ſur votre ſort; il vous aime; il partage ma „ tendreſſe pour vous; ménagez un reſte de „ foibleſſe. Eh bien! reprit Alard, nous al- „ lons le délivrer de notre préſence impor- „ tune; mais, du moins, qu'il ne nous re- „ fuſe point un ſecours qu'il accorderoit à des „ Chevaliers étrangers & malheureux.

Aymon ne put retenir plus long-temps ſes larmes. „ Non, dit-il, c'eſt moi qui vais „ fuir, & ne pas vous priver de jouir des „ careſſes de votre heureuſe mère. Madame, „ continua-t-il, en ſe retournant vers elle, „ je ne ſerai de retour qu'après-demain; vous „ êtes la dépoſitaire de mes tréſors, vous pou- „ vez en diſpoſer comme vous jugerez à pro- „ pos : Adieu, je pars „. Il l'embraſſe, lui recommande le plus grand ſecret, & va re- joindre les Chevaliers avec leſquels il venoit de chaſſer.

A peine fut-il ſorti, que cette tendre mère, les embraſſant l'un après l'autre, leur fit obſerver que, ſi leur père ne leur donnoit pas les témoignages des ſentimens qu'il éprouvoit, c'étoit par contrainte, & qu'ils ne devoient pas l'en aimer moins; qu'ils pouvoient être aſſurés de ſon amour, & que, dans tout ce qui ne regarderoit pas le Roi, il ne leur ſeroit pas contraire. Renaud & ſes frères la prièrent d'être médiatrice entre leur père & eux; ils lui jurèrent qu'ils avoient, & qu'ils auroient toujours pour lui, l'amour le plus tendre, dût-il les haïr.

La Ducheſſe les fit dîner avec elle, &, dans la crainte que ſes ſentimens ne trahiſſent le ſecret que ſon mari lui avoit recommandé, elle fit ſortir tout le monde; elle leur donna des armures & un habillement convenable à leur état; elle fit venir Mainfroi, le fils de ſon Ecuyer, jeune homme d'une ſageſſe & d'une valeur reconnues, elle le fit mettre, à table, à côté d'elle, & lui demanda s'il ne déſiroit point de s'attacher à quelque brave Chevalier, pour mériter de le devenir à ſon tour. Mainfroi lui répondit, que le ſeul Chevalier qu'il eût voulu ſervir, étoit Renaud, ou quelqu'un de ſes frères; mais que, déſeſpérant de les revoir jamais, il avoit renoncé à tout autre ſervice qu'à celui de la Ducheſſe. Alors, elle lui dit tout ce qui ſe paſſoit; Renaud embraſſa Mainfroi, qui ſe conſacra à lui dès ce moment. On lui dit de quelle importance il étoit, que perſonne ne ſût que les fils d'Ay-

mon étoient avec leur mère; on le chargea d'engager trois autres Ecuyers, qu'on lui nomma, pour partir dans la nuit du lendemain. Mainfroi promit le ſecret le plus inviolable, & ſe chargea des préparatifs du voyage; il eut le plus grand ſoin des chevaux des Chevaliers, &, ſurtout, il cacha aux trois Ecuyers les noms de ceux qu'ils devoient ſervir; ils ne les apprirent que lorſqu'ils furent hors des Etats de Charlemagne.

La Ducheſſe, pendant tout ce jour, & le lendemain, diſtribua à ſes enfans le tréſor de leur père, leur fit faire un équipage brillant, & Mainfroi ordonna, au nom du Duc Aymon, une levée de cent hommes pour ſe rendre, dans trois jours, à Sedan.

Tout ayant été conduit dans le plus grand ſecret, & la nuit étant déjà avancée, ils montèrent à cheval dans la cour du Château. Leur mère fondoit en larmes du regret de les quitter; elle les embraſſa mille fois; ils ne pouvoient ſe ſéparer d'elle; ils lui recommandèrent leur père; elle les aſſura de ſon amitié, & les exhorta de ſe conduire toujours auſſi ſagement qu'ils l'avoient fait.

Enfin, ils ſortirent du Château; ils trouvèrent, à peu de diſtance de la Ville, leurs Ecuyers qui les attendoient. A peine furent-ils hors des Ardennes, qu'ils rencontrèrent le Duc Aymon, avec trois cents hommes magnifiquement équipés. Les quatre frères en furent effrayés; ils arrêtèrent; Aymon quitte ſa troupe, s'avance vers Renaud, & lui dit

en ſecret : „ Mon fils, je ſuis au déſeſpoir „ des maux que je vous ai cauſés ; c'eſt malgré „ moi que je vous ai combattu ; c'eſt à la poli- „ tique que je vous ai ſacrifié, & non à mon reſ- „ ſentiment. Après tout ce que j'ai fait con- „ tre vous, je ſuis encore ſuſpect à Charles ; „ que ſeroit-ce, ſi j'avois gardé plus de ména- „ gemens? Je ne puis me juſtifier d'un crime „ qu'en paroiſſant coupable d'un autre. Telle „ eſt ma ſituation. Adieu ; les trois cents hom- „ mes qui me ſuivent ſont à vous ; le Che- „ valier qui les conduit, va feindre de m'aban- „ donner ; il ſait mon ſecret, il n'en abuſera „ pas. Adieu ; ſoyez toujours auſſi braves, auſſi „ prudens & auſſi généreux que vous l'êtes.

En diſant ces mots, il prend un air cour- roucé, & s'éloigne, en menaçant ſes enfans ; il met ſa lance en arrêt, & appelle ſa troupe à ſon ſecours : Celui qui la commandoit s'ap- proche, & tourne ſes armes contre Aymon, qui paroît furieux. Le Commandant de cette troupe ordonne à ſes ſoldats de ſe ranger du parti de ces quatre Chevaliers, & leur déclare qu'à l'avenir, ils ſeront ſous leurs ordres. Cette feinte déſertion fut exécutée avec une ſi grande vraiſemblance, que dix des ſervi- teurs d'Aymon, qui n'étoient point du ſecret, fondirent ſur les transfuges ; ils furent repouſ- ſés & raccompagnèrent leur maître à ſon Châ- teau. Peu de jours après, il répandit le bruit, que les Chevaliers qui avoient débauché ſes ſoldats & emporté ſon tréſor, étoient ſes propres enfans, qui s'étoient rendu mécon-

noiſſables à leur père & à leur mère, par un déguiſement indigne d'eux; il fit partir un courrier pour en prévenir Charlemagne, qui fut la dupe de cette fable, & qui ne déſapprouva pas la conduite des Chevaliers envers un père ſi inhumain.

Le Chevalier, qui conduiſoit la troupe d'Aymon, garda le plus profond ſilence, juſqu'à ce qu'ils fuſſent éloignés de trois lieues des terres du Duc. Alors, il leva la viſière de ſon caſque, & les quatre frères reconnurent Maugis, leur couſin; ils coururent à lui, tous à la fois; ils l'accablèrent de careſſes; ils ne concevoient pas par quel haſard il ſe trouvoit dans les Etats de leur père. Maugis leur apprit que Charles avoit mis ſur pied une puiſſante armée, qu'on ignoroit encore contre qui il devoit diriger ſes coups; mais qu'il croyoit que le Duc d'Aymon étoit réconcilié avec ſes enfans, & qu'en conſéquence, il ne l'avoit pas invité de le ſuivre : „ Le „ bruit de la rupture de Charles avec Aymon, „ continua Maugis, étoit ſi bien accrédité, „ que je ſuis venu offrir mes ſervices, & ceux „ de mes oncles, à votre père; il m'a paru „ plus attaché que jamais à ce Prince; il a „ été ſincèrement affligé des bruits qui s'étoient „ répandus à ce ſujet; il eſt vrai que, dans „ un moment de dépit, Charles l'a accuſé „ d'être de moitié dans les complots de ſes „ enfans; il n'a pas eu de peine à me per- „ ſuader le contraire. Cependant, il ſe repro- „ che en ſecret les maux inutiles qu'il vous

„ a faits. J'ai voulu l'engager à ſe raccom-
„ moder avec vous : Il m'a juré qu'il n'étoit
„ pas votre ennemi, mais que jamais il ne
„ vous donneroit des témoignages publics de
„ ſon amitié ; il m'a offert trois cents hommes
„ d'armes, en me permettant d'en faire l'u-
„ ſage que vous voyez que j'en ai fait. Votre
„ père déſireroit que nous allaſſions en Eſ-
„ pagne, pays fertile en aventures, & qui
„ pourra nous fournir des occaſions de nous
„ faire eſtimer de Charlemagne, & de l'enga-
„ ger à nous rendre ſon amitié.

Maugis parloit encore, lorſqu'ils rencontrèrent, à Rheims, trois cents hommes ſous les armes. Alard partoit pour les reconnoître, & Renaud ſe diſpoſoit à combattre : „ Ar-
„ rêtez, leur dit leur couſin, cette affaire me
„ regarde, & je vais, d'un mot, les met-
„ tre à la raiſon „. Maugis part s'approche de celui qui commande, &, auſſi-tôt, ce corps ſe diviſe en deux parts ; moitié ſe met en marche pour faire l'avant-garde, & le reſte attend que les quatre cents hommes des Chevaliers ſoient paſſés. Les quatre frères regardoient cette manœuvre avec ſurpriſe, lorſque Maugis vint les tirer d'inquiétude ; il leur apprit que ces hommes d'armes étoient à lui, & qu'il leur avoit donné ordre de l'attendre à ſon retour.

Les Chevaliers délibérèrent ſur la route qu'ils devoient tenir. Ils convinrent qu'il falloit éviter Paris ; ils prirent des chemins détournés, marchant, le plus qu'ils pouvoient, à tra-

vers les forêts : Ils arrivèrent dans la Brie, gagnèrent Orléans, où ils paſſèrent la Loire & ſe rendirent, enfin, à Poitiers. Quoiqu'ils fuſſent en pays ennemi, ils ſe contentèrent d'y faire vivre leur troupe aux dépens de Charlemagne.

Ils avoient projeté d'aller en Eſpagne ; mais ils apprirent, à Poitiers, que Boulag-Akaſir avoit chaſſé du trône d'Aquitaine le Roi Yon, & qu'il devoit l'attaquer dans Bordeaux, avec une armée de vingt mille Sarraſins.

Renaud, qui ne s'étoit exercé depuis long-temps, propoſa d'aller ſecourir le Roi d'Aquitaine : En ſix jours, ils arrivèrent à Bordeaux ; ils firent arrêter leur troupe à Blaye, & ſe préſentèrent chez le Roi, où ils trouvèrent un grand nombre de Chevaliers, mais aucun ne pouvoit ſe comparer à Renaud ; ſa taille majeſtueuſe, ſa démarche fière, ſon regard noble & doux, le faiſoient admirer des hommes & adorer des femmes. Ses frères, & ſon couſin, ne le cédoient en beauté qu'à Renaud. Le favori du Roi, en les voyant entrer dans le Palais, fut frappé, & vint au devant d'eux : Ils demandèrent d'être préſentés à ſon maître ; il étoit au Conſeil ; le Courtiſan les pria d'attendre un moment. Renaud lui fit pluſieurs queſtions au ſujet de Boulag-Akaſir, & il apprit que cet intrépide Sarraſin avoit conquis depuis Arles juſqu'aux Pyrénées, qu'il étoit le maître de Toulouſe, de Montpellier & des Villes les plus conſidérables des bords de la Garonne ; qu'il en avoit brûlé pluſieurs, & paſſé les habitans au fil de l'épée.

Renaud faiſoit encore des queſtions, lorſque le Roi parut; il prit ſes frères, & Maugis, par la main, &, en les lui préſentant: „ Sire, „ lui dit-il, nous ſommes cinq étrangers, tous „ Chevaliers, nés dans une fortune bien diffé„ rente de celle que nous poſſédons aujour„ d'hui. Nous venons vous offrir notre ſecours; „ nous avons ſept cents hommes d'armes à „ notre ſolde; nous ne vous demandons d'au„ tre récompenſe, ſi vous êtes content de „ nos ſervices, que de nous protéger & de „ nous défendre, lorſque nous vous deman„ derons aide & ſecours „. Le Roi parut très-ſatisfait de leurs offres; avant de les accepter, il voulut ſavoir qui ils étoient: Renaud ne ſe fut pas plutôt nommé, qu'Yon témoigna la plus grande joie; il connoiſſoit la valeur des quatre fils d'Aymon, & leurs infortunes: Quant à Maugis, il ne put s'empêcher de condamner l'aſſaſſinat de Lothaire; mais il blâma le Roi de n'avoir pas vengé ſur Ganelon, la mort cruelle de Beuves. Yon remercia le Ciel de lui avoir envoyé ces vaillans Chevaliers. „ Si votre Roi vous a proſcrits, leur dit-il, ſi „ votre père vous a déshérités, un tyran s'eſt „ emparé de mes Etats; nos fortunes ſont „ communes; que notre union ſoit ſincère & „ durable. Vous voulez m'aider à reconqué„ rir mon trône, je promets de vous aider, „ de tout mon pouvoir, contre vos ennemis, „ quels qu'ils ſoient „. Le Roi les retint & voulut qu'ils fuſſent logés dans ſon Palais.

## CHAPITRE VII.

*Combat des fils d'Aymon contre les Sarraſins. Renaud force leur Roi à ſe rendre & à abjurer Mahomet. Boulag-Akaſir cède ſes conquêtes au Roi. Renaud demande, pour toute récompenſe, de ſe bâtir un fort ſur la Dordogne. Château de Montauban. Le Roi de Gaſcogne lui donne ſa ſœur Yolande, qui l'aimoit en ſecret.*

LE Roi des Gaſcons eut avis que les Sarraſins étoient en marche, & qu'ils n'étoient point éloignés de Bordeaux. Renaud partit auſſi-tôt, & fit paſſer la Garonne à ſes troupes. Boulag-Akaſir étoit parti de Toulouſe avec vingt mille combattans; il établit ſon camp à deux lieues de Bordeaux; il envoya un détachement de quatre cents Sarraſins pour lever des contributions, & pour ravager tout le plat-pays. Dès qu'ils parurent, la Ville fut en alarmes. Renaud, étant monté ſur les remparts, vit qu'il y avoit peu de danger; il aperçut de loin le camp des ennemis, & jugea que l'armée ne tarderoit pas à ſe mettre en mouvement; il fait armer ſes frères, s'arme lui-même, & dit à Maugis d'aller prendre le commandement de leurs hommes d'armes.

Renaud, monté ſur Bayard, alla au devant du Roi, & lui dit d'être tranquille, qu'il alloit,

avec ſes frères, & ſa troupe, au devant des ennemis ; qu'après avoir chaſſé ce détachement, il attaqueroit le camp, afin d'engager une action; il pria le Roi de tenir ſon armée toute prête à partir au premier ſignal. Renaud ſortit de la ville avec ſa troupe, joignit le détachement & en tua une bonne partie.

Dès le commencement de l'attaque, l'armée ennemie s'étoit miſe en marche; ce qui reſtoit du détachement ſe rallia & ſe battit en retraite; Maugis le ſuivit, & tomba dans une embuſcade: On combattit avec acharnement; mais l'avantage étoit tout pour Maugis. Cependant, Boulag-Akaſir s'avance avec ſon armée; ſa marche étoit rapide & fière; l'armée, moins nombreuſe, d'Yon, ſe déploye dans la plaine. Renaud l'anime du feu de ſes regards: Elle attend le ſignal du combat avec impatience. Boulag-Akaſir, accoutumé à vaincre, s'approche de Renaud pour le frapper, ſon épée tombe ſur un Chevalier gaſcon & le pourfend juſqu'à la ſelle de ſon cheval; Alard veut le venger, le terrible Sarraſin ſe dérobe à ſes coups, qui terraſſent deux Sarraſins amis de Boulag. Le combat devient général; Yon, étonné des prodiges de valeur des fils d'Aymon, court à leur ſecours, & n'abandonne plus Renaud; il anime ſes troupes, qui ne donnent pas aux Sarraſins le temps de frapper; leur loi leur défendoit de fuir, quel que fût le danger, ils ſe laiſſoient égorger, en béniſſant le Prophète. Boulag, les voyant réduits à un petit nombre, ordonne la retraite; il ne put la faire, ſans perdre en-

core beaucoup de monde : Malgré Mahomet, il ſe détermine à la fuite; Renaud s'attache à ſes pas. Boulag montoit un cheval arabe, dont la vîteſſe égaloit celle des vents; Bayard avoit de la peine à le ſuivre; en moins de trois heures, ils avoient laiſſé Bordeaux à plus de trente lieues derrière eux, & n'étoient point éloignés de Toulouſe; le Roi Yon, & les frères de Renaud, ne ſavoient ce qu'il étoit devenu; ils l'avoient perdu de vue dans la chaleur du combat, ils le firent chercher parmi les morts; les airs retentiſſoient de leurs cris. Yon cherchoit en vain à les conſoler; il promit de donner la moitié de ſon Royaume pour la rançon de Renaud, s'il étoit pris, &, ſi cela ne ſuffiſoit pas, il jura qu'il ſe donneroit lui-même. Il ne voulut point rentrer dans Bordeaux, qu'il n'en eût des nouvelles; Maugis, les trois frères, & Yon, eſcortés de deux cents Cavaliers, marchèrent ſur les traces des ennemis.

Cependant, Renaud atteignit Boulag-Akafir; le Sarraſin vit, en frémiſſant, ce Chevalier intrépide, qui avoit détruit une partie de ſon armée „ Brave Chevalier, lui dit-il, vous ne „ ménagez pas aſſez votre cheval. Que t'im- „ porte? dit Renaud; défends-toi; j'ai promis „ ta tête au Roi d'Aquitaine, & je viens la „ chercher „. Le Sarraſin, ne pouvant éviter le combat, attaque Renaud, ſa lance ſe briſe ſur ſon écu; le fils d'Aymon fond ſur lui l'épée à la main, & le frappe ſi vigoureuſement ſur ſon caſque, qu'il le jette loin de ſon che-

val. Boulag ſe relève, encore étourdi de ſa chute. Renaud ne voulut point combattre à cheval contre un homme à pied; il deſcend & attend que Boulag ſe ſoit remis; alors, ils s'élancent l'un vers l'autre, & cherchent à ſe porter des coups funeſtes. Tandis qu'ils luttent, le cheval de Boulag effrayé, s'enfuit à travers les champs; Bayard, qui ſemble animé de l'eſprit de ſon maître, court après lui, l'atteint, rue, le mord, le ſaiſit avec ſes dents par la crinière, & le ramène au lieu où les Chevaliers ſe combattoient.

Boulag avoit reçu deux bleſſures, Renaud l'avoit terraſſé, & ſe diſpoſoit à lui porter le dernier coup. „ Généreux Chevalier, lui „ dit-il, accorde-moi la vie, & demande-moi „ le prix que tu voudras; tout ce que je poſ„ sède eſt à toi. Non, répondit Renaud, „ garde tes dons, je ne veux rien devoir „ qu'à mon épée; mais, ſi tu tiens à la vie, „ il n'eſt qu'un moyen de la conſerver; „ quitte ton abſurde Prophète, qui n'a pu „ te ſauver, & embraſſe une religion plus „ pure & plus raiſonnable. Promets-moi d'ab„ jurer Mahomet & de te faire chrétien „. Boulag-Akaſir avoit long-temps réfléchi ſur l'Alcoran; il s'étoit aperçu que ſes dogmes n'étoient que l'apologie des goûts, des vues politiques & ambitieuſes de leur auteur; que ce qu'il contenoit de plus raiſonnable, étoit une légiſlation accommodée au génie & au caractère des peuples, que le Prophète avoit ſoumis, ou qu'il eſpéroit de ſoumettre; il ne

voyoit rien de divin, rien même qui ne fût au deſſous du grand homme dans ſa morale. Boulag n'héſita point. „ Chevalier, lui dit-il, „ je connois ta religion ; ſi je croyois que la „ mienne fût meilleure, mille trépas ne me „ la feroient point abandonner ; rien n'eſt plus „ lâche que d'adopter ce que l'on ne croit pas, „ & d'abjurer le ſyſtème même le plus ridi- „ cule, lorſqu'on le croit vrai, malgré ſes ab- „ ſurdités. Je me rends à vous, je ſuis votre „ priſonnier, voilà mon épée „. Renaud la reçoit, l'embraſſe, l'aide à ſe relever & le remet lui-même ſur ſon cheval, plus content de cette conquête, que s'il avoit tué dix mille Sarraſins de ſa main.

Boulag-Akaſir & Renaud s'en retournoient à Bordeaux, ſe livrant à la confiance, & diſcourant ſur la religion des Chrétiens & ſur les mœurs féroces des enfans du Prophète ; ils furent rencontrés par Yon & ſa ſuite ; le Roi, Maugis & les frères de Renaud, verſèrent des larmes de joie, en retrouvant ce héros : Il préſenta Boulag au Roi, en le priant d'avoir pour lui tous les égards qui ſont dus à un grand Capitaine, & à un brave guerrier : On le reçut avec amitié ; &, lorſqu'on fut de retour à Bordeaux, Yon le préſenta à tous les Seigneurs de ſa Cour. Il déclara que c'étoit à Renaud, à ſes frères & à Maugis qu'il devoit le Royaume d'Aquitaine ; il voulut qu'on fît trois parts du butin, l'une pour Renaud, l'autre pour les quatre Chevaliers, & la troiſième pour ſon armée ; mais Renaud n'en voulut rien.

Yon,

Yon, frappé de tant de générosité, ne sachant comment récompenser Renaud, eût désiré qu'il eût voulu accepter la main de la belle Yolande, sa sœur, jeune Princesse, âgée de dix-sept ans, de la beauté la plus parfaite, mais la crainte de susciter de trop puissans ennemis à Renaud, l'empêcha de proposer ce mariage.

Yolande n'étoit point insensible aux vertus & aux belles qualités, du fils d'Aymon; elle avoit assez hautement fait connoître ses sentimens, lorsqu'on lui raconta les grandes actions qu'il avoit faites à la bataille des Sarrasins. A son retour, elle lui avoit marqué sa reconnoissance avec des larmes de joie; Renaud lui avoit présenté Boulag, son prisonnier, & elle les avoit félicités l'un & l'autre, l'un de sa victoire, & l'autre d'être au pouvoir d'un si généreux vainqueur. La beauté, les grâces de la Princesse, son caractère doux & bienfaisant, avoient fait impression sur l'ame du héros; mais sa modestie étouffoit ses désirs & lui interdisoit tout espoir.

Boulag, ainsi qu'il l'avoit promis, avoit abjuré la religion de Mahomet; il avoit promis de ne plus faire la guerre aux Chrétiens, mais il désiroit de revoir les lieux qui l'avoient vu naître; il s'adressa à la Princesse, & la pria d'engager le Roi son frère de le mettre à rançon; le Roi ne voulut point en décider, il voulut que Renaud pût disposer de son prisonnier. Boulag offroit six mulets chargés d'or; le Chevalier exigea, de plus, qu'il remît au Roi,

Toulouſe & tout ce qui en dépendoit. Boulag y conſentit, & la liberté lui fut rendue. Yon, dont cet accord doubloit les Etats, donna les ſix charges d'or à Renaud, qui refuſa de les accepter, en le priant de lui réſerver ſes bontés pour quelqu'autre occaſion.

Cette occaſion ne tarda pas à s'offrir. Quelques jours après le départ de Boulag, Renaud, ſes frères, & ſon couſin, chaſſoient ſur les bords de la Dordogne; comme ils s'en retournoient, Alard jeta les yeux ſur la montagne qui eſt au delà de la rivière; elle préſentoit un aſpect agréable & de riches pâturages; le ſommet, ſans être trop élevé, formoit une plaine qui pouvoit être aiſément fortifiée. „ Voilà „ une belle ſituation, dit-il à ſon frère! Si nous „ pouvions trouver ici un autre Montfort, „ appuyés du Roi Yon, Charlemagne ne l'at„ taqueroit point impunément „. Alard lui conſeilla de demander, pour toute récompenſe, ce terrain, & la permiſſion de le fortifier. Renaud approuva cet avis; ils traverſèrent la Dordogne & ſe tranſportèrent ſur le terrain même, &, après l'avoir bien reconnu, ils revinrent à la Cour. Renaud préſenta au Roi, & à ſa ſœur, quatre bêtes fauves qu'ils avoient priſes à la chaſſe. „ Sire, lui „ dit-il, les fruits de nos délaſſemens, & ceux „ de nos travaux, doivent vous appartenir. „ Rien ne m'appartient que par vous, répon„ dit le Roi, c'eſt à vous que je dois, & ma „ puiſſance, & la tranquillité dont mes Etats „ jouiſſent; le ſeul mécontentement que j'é-

„ prouve, c'eſt de vous voir rejeter toutes „ les récompenſes que je vous ai offertes. Il „ ſemble que vous ſoyez ſi jaloux de l'avan- „ tage que vous avez ſur moi, que vous crai- „ gniez de l'affoiblir, en recevant des mar- „ ques de ma reconnoiſſance „. Renaud re- pliqua qu'il n'avoit encore rien fait qui méritât ce ſentiment; „ cependant, ajouta-t-il, ſi, „ pour vous plaire, il faut accepter vos bien- „ faits, accordez-moi, pour toute récompen- „ ſe, la permiſſion d'élever un Château ſur „ la montagne qui eſt au delà de la rivière „. Yon lui accorda non ſeulement cette permiſ- ſion; mais il lui donna la montagne entière & le terrain qui l'environnoit.

Le lendemain, Yon, avec Renaud, ſes frères, & Maugis, accompagnés de pluſieurs Chevaliers, ſe tranſportèrent ſur la monta- gne; le Roi trouva la ſituation très-belle & propre à être fortifiée. Un de ſes Courtiſans, qui aimoit Yolande, & qui n'oſoit faire écla- ter hautement ſon dépit contre Renaud, prit le Roi en particulier, & lui repréſenta les con- ſéquences dangereuſes du préſent qu'il faiſoit aux fils d'Aymon. „ S'ils eſpèrent, lui diſoit- „ il, de ſe mettre à couvert du pouvoir de „ Charlemagne dans la fortereſſe qu'ils ſe pro- „ poſent de bâtir, que n'en aurez-vous pas „ à craindre, vous qui n'avez ni les forces „ de ce Roi, ni ſes reſſources? Vous avez éga- „ lement à redouter, & la haine de Renaud, & „ ſon amitié: Si jamais l'intérêt vous diviſe, ce „ qu'il a fait pour vous doit vous faire juger

„ de ce qu'il peut entreprendre contre vous, „ ſecondé par ſes frères, & avec le ſecours „ d'une forteresſe que leur art rendra inex- „ pugnable „. Le Roi fut ébranlé par ce diſcours; mais il avoit promis à Renaud, & ne voulut point lui manquer. Cependant, il lui dit: „ Si vous m'aviez demandé la moitié de „ mes Etats, je vous l'aurois accordée; je „ n'ignore point qu'en vous permettant d'é- „ lever un fort ſur cette montagne, je me „ mets, en quelque façon, en votre pouvoir; „ mais j'ai trop de confiance en votre géné- „ roſité, pour avoir à craindre le moindre „ attentat „. Renaud & ſes frères lui jurèrent une amitié & une fidélité éternelles, & promirent de le défendre contre tous ſes ennemis.

Le Château fut conſtruit en peu de temps; Renaud le fortifia de tous côtés, & éleva des tours de diſtance en diſtance, ſur la croupe de la montagne. Lorſque toutes les fortifications furent achevées, Renaud & ſes frères invitèrent le Roi d'y venir; Yon ne put s'empêcher de l'admirer; mais, pour lui ôter tout ſoupçon de l'avenir, les quatre frères, & leur couſin, promirent que l'un d'eux reſteroit alternativement à ſa Cour pour ſervir d'otage, & que le Roi auroit toujours une garniſon dans le Château: Renaud pria le Roi de donner ſon nom à cette nouvelle cité; il la nomma le Château de Montauban, & fit publier, dans toutes les Villes de ſon Royaume, que tous ceux qui voudroient l'habiter, ſeroient exempts de tout impôt pendant dix ans.

On y courut en foule, la Ville fut bientôt peuplée. Les Courtisans murmuroient; le Roi convenoit que tout autre que Renaud pourroit être à craindre, mais sa vertu le rassuroit. Le fils d'Aymon fut instruit des craintes de la Cour, il alla trouver le Roi, &, après lui avoir renouvelé les assurances de sa fidélité, il le pria d'assembler son Conseil. Le Roi fit venir tout ce qu'il y avoit de plus grand dans ses Etats, & voulut que le Peuple envoyât ses députés : Lorsque le corps de la Nation fut convoqué, Renaud demanda que ceux qui craignoient qu'il n'abusât, un jour, lui, ou ses frères, de la grâce que le Roi venoit de leur accorder, proposassent leurs difficultés, & qu'il tâcheroit de les résoudre. Quelques-uns répétèrent ce qu'ils avoient déjà dit au Roi. „ Nous n'avons, dit Renaud, d'au„ tres gages à offrir, que notre parole & nos „ personnes; si quelqu'un peut trouver un au„ tre moyen, qu'il l'indique, & nous som„ mes prêts d'accepter toutes les conditions „ que le Roi voudra nous imposer „. Alors, Godefroid de Moulins demanda au Roi la permission de lui parler en particulier : Ils se retirèrent à l'écart, &, après un moment d'entretien, on vit le Roi, la joie sur le visage, embrasser ce Chevalier, le quitter brusquement, reprendre sa place, & dire à Renaud: „ Vous venez de vous engager solemnellement „ d'accepter toutes les conditions que je vou„ drois vous imposer. En voici une, qui, seule, „ peut rassurer mes sujets, & vous ôter, à ja-

„ mais, le pouvoir de leur nuire. Yolande eſt „ l'objet des vœux des plus vaillans Cheva- „ liers de ma Cour & des Princes mes voiſins; „ elle connoît votre mérite, & je ſais que „ vous n'êtes pas inſenſible à ſa beauté, „ quoique votre modeſtie vous ait empêché „ de vous déclarer : Renaud, je vous dois la „ couronne, nous ſommes amis, ſoyons frè- „ res, j'eſpère que ma ſœur ne s'oppoſera point „ à un mariage qui fera mon bonheur & la „ ſureté de mon peuple.

Le héros rougit, le Conſeil applaudit, à l'exception de quelques prétendans, qui n'oſè- rent murmurer. Renaud, qui s'en aperçut, rendit de profondes actions de grâces au Roi, & ajouta, que c'étoit à la Princeſſe de déci- der; qu'il n'y avoit aucune raiſon d'état qui pût lui faire déſirer un ſi grand bonheur, ſi elle y avoit la moindre répugnance, & qu'il étoit tout prêt à abandonner ſon établiſſement, s'il devoit en coûter un ſoupir à une Prin- ceſſe auſſi reſpectable. Le Roi répondoit de ſa ſœur, & vouloit que le mariage fût réſolu dans l'inſtant même. Renaud & ſes rivaux ſe réunirent pour demander, qu'avant de paſſer plus avant, Yolande fût conſultée; ils parlè- rent avec tant de force, qu'ils entraînèrent l'aſſemblée. Le Roi renvoya le Conſeil au len- demain.

A peine ſe fut-on ſéparé, que le Roi paſſa dans l'appartement de ſa ſœur, & lui annonça que la Nation venoit de lui donner un époux; Yolande frémit. „ Eh! quoi, dit-elle, ſans me

„ consulter? Quoique la raison d'Etat, reprit „ le Roi, permette rarement aux Souverains „ de se marier au gré de leurs penchans, Re- „ naud a obtenu que l'on consulteroit le vô- „ tre, pour savoir s'il étoit conforme aux „ vœux des peuples qui se sont déclarés. Ah! „ reprit la Princesse, puisque Renaud est si „ circonspect, ce n'est point lui qu'ils ont „ choisi! Il n'est point de sacrifice que je ne „ sois prête de faire pour vos sujets & pour „ vous: Mais, mon frère, pourquoi ce Re- „ naud, à qui nous devons notre gloire, le „ seul qui puisse protéger vos peuples, ce Che- „ valier généreux qui foule aux pieds les ré- „ compenses, qui en mérite de toute espèce, „ n'a-t-il encore trouvé, parmi nous, que des „ ingrats „? Yon l'écoutoit avec plaisir, & gardoit le silence. „ Ce n'est pas vous, du „ moins, dit-il, ma sœur, qu'il doit accuser „ d'ingratitude: Je vois.....„ Yolande éton- née l'interrompit: „ Que dites-vous, mon „ frère? Sur quoi jugez-vous, qu'oubliant le „ soin de ma gloire, mon cœur se soit décidé „ en faveur de ce jeune héros? J'ai su dis- „ tinguer ses vertus, mais je me suis bornée „ à les admirer. Mon cœur est libre, &, quel „ que soit l'époux que l'Etat me destine, „ je suis prête à l'accepter. Je suis fâché de „ tant de résignation, reprit le Roi, car, „ quoique le Conseil ait prononcé, un mot de „ votre part pouvoit le faire changer. Cruel! „ s'écria-t-elle, pourquoi vous plaisez-vous à „ m'inquiéter? Hâtez-vous, nommez-moi

„ cet époux : Si ce n'eſt point Renaud, tout „ autre m'eſt égal.

Yon, qui ne doutoit point des ſentimens de ſa ſœur, avoit caché Renaud, & deux de ſes rivaux qui avoient le plus de prétentions, de manière qu'ils pouvoient tout entendre ſans être vus. Aux derniers mots qu'avoit dit Yolande, le fils d'Aymon s'élança aux genoux de la Princeſſe, & lui apprit que c'étoit lui que le Conſeil avoit choiſi. Elle ſe tourna, en rougiſſant vers le Roi, comme pour lire dans ſes yeux, ſi on ne la trompoit pas encore; le Roi ſourit, & lui confirma que le choix étant tombé ſur Renaud, il n'avoit rien voulu conclure ſans l'aveu de la Princeſſe. „ Allez, mon „ frère, dit-elle, raſſemblez le Conſeil, & „ aſſurez la nation que j'approuve le choix „ qu'elle a fait „. Le Roi fit entrer les Courtiſans, qui diſſimulèrent leur dépit, & félicitèrent Renaud.

Le Conſeil ſe raſſembla, le lendemain; le mariage de Renaud & de la Princeſſe fut décidé; le Roi en ordonna, lui-même, les préparatifs; on n'oublia point les tournois, les quatre frères, & Maugis, s'y diſtinguèrent encore plus par leur courtoiſie, que par leur bravoure. Cette alliance jeta le calme dans les eſprits; Les fils d'Aymon ſe firent adorer, & les Bordélois ne firent qu'un même Peuple avec ceux de Montauban.

## CHAPITRE VIII.

*Charlemagne envoye demander au Roi d'Aquitaine de lui livrer Renaud & ſes frères. Refus du Roi. Déclaration de guerre. Arrivée de Roland à la Cour de Charlemagne. Sa jeuneſſe, ſa beauté, ſon courage. Guerre contre les Sarraſins ſur le Rhin. Prodiges de valeur de Roland. Courſe de chevaux, dont Renaud, qu'on croit à Montauban, remporte le prix, ſous les yeux même de Charles.*

CHARLEMAGNE fut inſtruit qu'Yon avoit donné aſyle, dans ſes Etats, aux fils d'Aymon. Les perſécutions qu'il leur avoit fait eſſuyer avoient encore irrité ſa vengeance. Ce Roi puiſſant, dont le nom ſeul faiſoit trembler les Sarraſins, qui régnoient ſur une partie de l'Europe, voyoit, avec une peine cruelle, que quatre jeunes guerriers échappoient à ſon courroux. Il ordonna à Oger le Danois, & à Naimes, d'aller à la Cour d'Aquitaine, & de menacer Yon de ſa colère, s'il refuſoit de lui remettre Renaud & ſes frères.

Les Députés trouvèrent Renaud à la Cour d'Yon. Oger s'adreſſa au Roi, & lui dit: „ Charlemagne eſt informé que vous avez „ permis à Renaud & à ſes frères, de ſe conſ- „ truire un fort au milieu de vos Etats, &

„ de former une Souveraineté nouvelle au „ milieu de votre Royaume. Quelque con- „ traire que ſoit cette conduite à la ſaine „ politique, Charles s'en inquiète peu; mais, „ ce qui l'indigne & le bleſſe, c'eſt que vous „ ayez pris ſous votre protection ſes plus „ cruels ennemis : S'il n'a pas fait éclater „ ſa colère contre vous, c'eſt qu'il veut bien „ croire que vous ignoriez les cauſes de ſon „ reſſentiment. Apprenez donc, que Renaud „ eſt, non ſeulement, le neveu du Duc d'Ai- „ gremont, l'aſſaſſin du fils du Roi; mais „ qu'il a aſſaſſiné, lui-même, Berthelot, neveu „ de ce Prince.

Renaud interrompit Oger : „ Vous ſavez, „ Chevalier, que j'ai tué Berthelot à mon „ corps défendant, pourquoi donc dites-vous „ que je l'ai aſſaſſiné? Si c'eſt pour juſtifier „ la haine de Charlemagne, c'eſt une flatte- „ rie indigne d'un chevalier; ſi c'eſt pour „ aigrir le Roi Yon contre nous, c'eſt une „ méchanceté impardonnable. Au reſte, c'eſt „ mal connoître le Prince, que d'eſpérer „ qu'il livrera à l'ennemi le plus implacable, „ des Chevaliers qui lui ont demandé une re- „ traite, & à l'un deſquels il a accordé la „ main de ſa ſœur.

Oger reprit ainſi : „ Que votre nouveau „ protecteur s'attende donc à voir Charle- „ magne, avec toutes ſes forces, dévaſter „ ſes Etats & réclamer, le fer & la flamme „ à la main, des coupables auxquels il eſt ré- „ ſolu de ne faire aucune grâce „. Yon ré-

pondit avec fermeté qu'il eût déſiré de vivre en bonne intelligence avec Charlemagne, ſon parent; mais qu'il n'acheteroit jamais ſon amitié par une perfidie; que, ſi le Roi vouloit recevoir les fils d'Aymon en grâce, il pouvoit compter pour ſes amis, & ces quatre Chevaliers & ſes parens, & le Roi d'Aquitaine, & ſes alliés.

Oger & Naimes proteſtèrent que, dans peu de temps, Charlemagne le feroit repentir de ſes refus, & que, dès ce moment, il lui déclaroit la guerre. Ils l'aſſurèrent que, dès que le Roi de France auroit tiré l'épée, il ne la laiſſeroit repoſer, que lorſqu'elle ſeroit abreuvée du ſang de ſes ennemis, & qu'il ne rentreroit dans ſa Capitale, que la tête de Renaud à la main, après une punition exemplaire de ſes complices.

Quand les Ambaſſadeurs eurent rapporté à leur maître la réponſe du Roi d'Aquitaine, & celle de Renaud, il entra en fureur; il voulut qu'on s'armât ſur le champ. „ Le „ Roi Yon, diſoit-il, eſt encore fatigué de „ la dernière guerre; ſes Etats ont été rava„ gés par les Sarraſins; ſes troupes ne peu„ vent qu'être affoiblies, profitons de ces „ avantages, nous ne ferons que nous pré„ ſenter & vaincre „. Le ſage Naimes modéra ſes tranſports; il préſenta à Charlemagne que ſes troupes n'étoient pas en meilleur état que celles du Roi d'Aquitaine, que le ſeul nom de Renaud effrayoit les ſoldats françois, qu'il falloit faire de nouvelles levées, & qu'il étoit

aiſé de juger, par la réſiſtance que le Château de Montfort avoit faite, de celle qu'on devoit attendre de celui de Montauban.

Le Roi étoit indigné qu'on osât lui parler des fils d'Aymon comme de héros ſi redoutables. Il ſe plaignoit du ſort, qui l'avoit fait naître pour régner, il eût déſiré n'être que le dernier Chevalier de ſa Cour, il eût défié les quatre fils d'Aymon, Maugis, & le Roi lui-même. Il étoit dans cette agitation, lorſqu'on lui préſenta un jeune homme d'une beauté raviſſante, portant dans les yeux toute l'intrépidité de ſon ame, joignant à la fierté du héros toute la modeſtie de la valeur véritable, au coup-d'œil de l'homme conſommé la défiance que l'homme prudent a toujours de lui-même. Ce damoiſel, c'eſt ainſi qu'on appeloit les jeunes Gentilshommes qui n'étoient point encore Chevaliers, parut à la Cour de Charles avec les habits les plus magnifiques; mais tout reſpiroit en lui le guerrier; il étoit eſcorté de trente Ecuyers, aſpirant tous à être Chevaliers, & ayant, preſque tous, mérité cet honneur par des exploits héroïques.

Charles alla au devant du jeune guerrier, qui avoit caché ſon nom pour ne devoir qu'à ſon propre mérite l'accueil que lui feroit le Roi. Ce Prince, en le voyant, ſe ſentit pénétré d'eſtime & d'amitié pour lui; il lui marqua ſes ſentimens, de manière à le diſtinguer de tous les Chevaliers de ſa Cour, &, ce qu'il y eut de ſingulier, c'eſt que perſonne n'en

fut jaloux. Charles lui demanda qui il étoit : „ Un jeune homme, répondit-il, qui s'eſti- „ meroit trop heureux de conſacrer ſes ſer- „ vices à ſon Souverain, & qui n'a d'autre „ ambition que de marcher ſur les traces du „ brave Milon ſon père, & d'imiter les vertus „ de ſa mère, votre digne ſœur.... O ciel! „ s'écria le Roi, en embraſſant Roland, je „ te rends grâces de m'avoir donné un neveu „ digne de moi, & de m'envoyer un ven- „ geur digne de combattre contre Renaud.

Roland pria le Roi, ſon oncle, de l'armer Chevalier, n'ayant jamais voulu recevoir cet honneur que de lui : Charles remit la cérémonie au lendemain, afin qu'elle fût plus éclatante ; il y eut des fêtes magnifiques & des tournois de la plus grande beauté. Dès que Roland fut fait Chevalier, il propoſa de jouter contre quiconque ſe préſenteroit. Oger, qui étoit fâché de ce que Charlemagne avoit dit qu'il lui venoit, enfin, un vengeur digne de ſe battre contre Renaud, voulut éprouver par lui-même ſi ce jeune guerrier étoit auſſi redoutable qu'on le croyoit. Il ſe préſenta ; la victoire balança quelque temps. Oger paroiſſoit avoir plus de force ; Roland, qui ménageoit la ſienne, marquoit plus d'adreſſe & d'agilité, lorſqu'Oger croyoit le frapper de ſa lance, elle frappoit les airs, il étoit emporté par ſon cheval, & ne voyoit plus ſon adverſaire, qui déjà étoit derrière lui, prêt à le frapper à ſon tour. Roland fit durer quelque temps cette manœuvre ſingulière ;

bientôt, ajoutant la ſoupleſſe à la force, il attaque Oger, le preſſe, & le renverſe avec ſon cheval; le jeune Chevalier deſcend auſſitôt, aide Oger à ſe dégager, & lui offre le combat à l'épée; ils portent & parent, alternativement, les coups les plus terribles; l'épée d'Oger ſe caſſe & vole en éclats; Roland quitte la ſienne. Ils commencent un nouveau genre de combat; ils s'embraſſent & cherchent à ſe terraſſer. Roland, plus agile, fit voir aux ſpectateurs qu'il n'eût tenu qu'à lui de renverſer pluſieurs fois Oger; mais Oger, en l'entraînant dans ſa chute, eût pu profiter d'une reſſource que Roland ſe ménageoit pour lui-même : En effet, ce jeune héros laiſſa à ſon rival l'avantage de le renverſer, il entraîne Oger; à peine celui-ci eſt-il tombé ſur Roland, que le nouveau Chevalier s'échappe légèrement par deſſous Oger, le ſoulève, le met, à ſon tour, ſous lui, appuye ſon genou ſur la poitrine de ſon adverſaire, le tient d'une main à la gorge, le menace de l'autre, & le force de s'avouer vaincu.

Charlemagne ſe félicitoit des vertus de ſon neveu; la beauté de Roland enlevoit tous les cœurs; ſa bravoure lui attiroit le reſpect de la Cour & du peuple. Le Roi le preſſoit de ſe préparer pour aller combattre Renaud & le Roi Yon, lorſqu'on apprit que les Sarraſins avoient fait de grands dégâts depuis les ſources du Rhin juſqu'à Cologne; qu'ils aſſiégeoient cette Ville, & qu'ils en avoient brûlé les environs. Les aſſiégés pouvoient te-

nir encore quelque temps; mais ils ſollicitoient vivement Charlemagne de leur envoyer du ſecours, ſans quoi ils ſe verroient forcés de ſe rendre. Charles, oubliant pour ce moment ſes projets de vengeance contre Renaud, donna vingt mille hommes d'armes à ſon neveu, & le chargea de délivrer Cologne & de chaſſer les Sarraſins.

Roland partit avec Naimes, Oger le Danois, pluſieurs autres Chevaliers & ſes vingt mille hommes d'armes, tous bien montés. Ils arrivèrent, le huitième jour, à la vue des ennemis : Dès qu'ils aperçurent les Sarraſins, ils s'arrêtèrent & s'embuſquèrent dans un ravin, derrière un bois. Au point du jour, Roland forma un détachement de douze cents hommes, qui ſe préſentèrent devant le camp des Sarraſins, & leur firent quelques priſonniers. Auſſi-tôt l'alarme fut répandue dans le camp, & l'armée ſe rangea en bataille; les François commençèrent à ſe battre en retraite & reculèrent, peu à peu, vers le bois; tandis qu'ils ſoutenoient les efforts de l'armée ennemie, Roland, qui avoit eu le temps de faire ſes diſpoſitions, paroît, tout à coup, hors du bois avec douze mille hommes, fond ſur les ennemis, en fait une boucherie horrible, & les force à prendre la fuite; les huit mille hommes, qui n'avoient point paru, avoient dépaſſé l'armée des Sarraſins à la faveur du bois, & leur coupèrent le chemin. Les Sarraſins ne trouvant plus aucun moyen de fuir, ſe battirent en déſeſpérés; mais leur courage & leur dé-

ſeſpoir leur furent également inutiles; Roland s'ouvrit un paſſage à travers leurs bataillons les plus épais, écraſant & renverſant tout ce qui s'oppoſoit à ſa marche ſanglante; les François, qui le ſuivoient, frappoient de droite & de gauche; Oger, qui conduiſoit les huit mille hommes que les fuyards avoient trouvés devant eux, faiſoit la même manœuvre, de ſorte que l'armée des Sarraſins, ſe voyant ſéparée en deux corps, chacun prit la fuite de ſon côté; Oger pourſuivit ceux qui fuyoient dans la plaine, & Roland ceux qui alloient vers le Rhin. Ils furent arrêtés à ce fleuve par le Comte d'Angers; l'intrépide Roland ne craignit point d'affronter un ennemi pouſſé à bout, il ne fit que paſſer, & le rivage fut couvert de morts. Un Roi des Sarraſins ſe défendoit contre un gros de François avec une audace qui attira l'attention de Roland; il y courut, ſe fraya une route juſqu'à lui, & le fit priſonnier. Almonaſar; c'étoit le nom du Roi, demanda grâce pour celles de ſes troupes que le fer des François avoit épargnés; il leur ordonna de mettre bas les armes & de ſe rendre. Oger & Naimes, laſſés de frapper & de ſuivre les fuyards, ramenèrent auſſi un nombre infini de priſonniers à Roland, on les enchaîna, tous, deux à deux, & Naimes fut chargé de les conduire en France. Almonaſar pria ſon vainqueur de le mener à Charlemagne, promettant d'abjurer ſa religion, d'obéir au Roi, lui & ſa poſtérité, & de lui prêter ſerment de fidélité pour ſes Etats. Roland rétablit l'or-

dre dans Cologne & dans ſes environs, & répara les dégâts que les Sarraſins y avoient faits : Il revint, enſuite, avec ſon priſonnier, à la Cour de Charles, qui le combla de careſſes & de bienfaits. On ne parloit que du jeune héros ; le Peuple inconſtant commença d'oublier Renaud, qu'on mettoit, auparavant, beaucoup au deſſus de Roland. Le Roi, qui ſavoit combien le caprice du Peuple influe ſur la renommée des héros, voulut ſavoir l'exacte vérité ; il interrogea le véridique Naimes, que la prévention, la flatterie, l'envie, n'avoient jamais aveuglé. Naimes lui raconta les exploits de Roland, auxquels il n'auroit jamais oſé croire, s'il n'en eût pas été témoin ; il étonna Charles par le détail des diſpoſitions ſavantes qu'avoit fait Roland ; il le ſurprit encore davantage par le tableau de ſes actions. Roland, dans ce moment, vint lui préſenter Almonaſar, qui confirma tout ce que Naimes venoit de raconter. Charles embraſſa ſon neveu, & le laiſſa le maître de diſpoſer de ſon priſonnier. Il fut renvoyé dans ſes Etats, libre, & après avoir prêté ſerment de fidélité à Charlemagne.

Cependant, le Roi cherchoit tous les moyens de donner à ſon neveu quelque preuve de ſa reconnoiſſance : Il conſulta Naimes. Dans la bataille que Roland avoit livrée aux Sarraſins, Naimes s'étoit aperçu que le cheval du Comte d'Angers ſecondoit mal ſa valeur ; il conſeilla à Charles de lui en donner un digne d'un tel Chevalier, afin que, lorſqu'il

combattroit contre Renaud, il n'eût pas à craindre le terrible Bayard. Charlemagne approuva ce conſeil; mais ſon embarras étoit de ſavoir comment ſe procurer un tel cheval; car, en fait de chevaux & d'amis, les Rois ne ſont pas moins expoſés à être trompés que le moindre de leurs ſujets. Naimes l'engagea de faire publier dans tous ſes Etats, une courſe de chevaux pour le premier du mois de Mai ſuivant, & que, celui à qui appartiendroit le cheval qui auroit le mieux couru, obtiendroit, pour prix, une couronne d'or, cinq cents marcs d'argent & cent pièces d'étoffes de ſoie :„ Il n'eſt pas douteux, diſoit Nai-„mes, que l'énorme valeur d'un tel prix, „ n'engage tous les Chevaliers, & ceux qui „ auront les meilleurs chevaux, à le diſpu-„ter; & celui qui l'aura remporté ſe croira „ payé de ſon cheval.

Charles fit publier la courſe : Une couronne d'or toute ſemblable à celle du Roi, avoit de quoi tenter le Chevalier le plus loyal & le plus-déſintéreſſé. Renaud forma le projet téméraire d'obtenir ce prix, quoique le Roi l'eût nommément exclus du concours, & eût ordonné qu'on l'arrêtât, s'il ſe préſentoit. Renaud fit part de ſon idée à ſes frères, & à Maugis: Ses frères firent tous leurs efforts pour l'en empêcher; mais Maugis, au contraire, l'encouragea, & voulut être de la partie; il les aſſura que, par le ſecours de ſon art, il n'arriveroit rien à Renaud.

Lorſque le temps fut arrivé, Renaud recom-

manda la garde du Château à Yolande ; il ſavoit qu'il pouvoit compter ſur la vigilance & ſur la valeur ; il avoit exercée à d'autres combats qu'à ceux de l'amour : Ses bras délicats, en venant de preſſer avec tendreſſe ſon époux, ſavoient porter & parer avec adreſſe les coups de lance les plus redoutables. Alard, Guichard & Richard ne voulurent point ſe ſéparer de leur frère ; ils vouloient le faire eſcorter par trente Chevaliers ; Maugis s'y oppoſa, & ne prit que deux Ecuyers.

Ils partirent de nuit & arrivèrent juſqu'à Orléans. On leur demanda qui ils étoient : Maugis répondit, pour tous, qu'ils étoient Béarnois, & qu'ils alloient, à la courſe, diſputer le prix. On les laiſſa paſſer, ſans leur faire d'autre queſtion. Enfin, ils arrivèrent à Melun, deux jours avant le concours. La veille, Maugis dit à Renaud qu'il étoit temps de partir, il ne voulut point que ſes frères l'accompagnaſſent, mais il prit une plante qui lui étoit connue, il l'écraſa entre deux pierres, en frotta Bayard derrière les oreilles, auſſi-tôt, il devint blanc comme un cygne, & Renaud même avoit peine à le reconnoître. Maugis prit d'autres plantes, les pila avec le pommeau de ſon épée, en oignit Renaud, le rajeunit & le rendit méconnoiſſable à ſes frères mêmes.

Lorſqu'il eut ainſi métamorphoſé ſon couſin & Bayard, il changea lui-même de figure, ſans le ſecours d'aucune plante, car Maugis excelloit dans l'art de la magie ; art inconnu

de nos jours, auquel on a ſubſtitué des ſciences vaines, plus propres à corrompre le cœur qu'à amuſer l'eſprit (1).

Charlemagne, qui craignoit que Renaud ne vînt diſputer le prix de la courſe, avoit donné ordre au Duc Naimes, à Oger & à Foulques de Morillon, de garder le chemin d'Orléans; ils s'en retournoient le jour que les fils d'Aymon arrivèrent à Melun: A la taille de Renaud, il crut le reconnoître de loin; mais, quand il eut vu le cheval de près, monté par un jeune homme de quinze ans, il rit de ſa mépriſe; il interrogea Maugis, qui lui répondit en Béarnois, & ne laiſſa aucun doute à Naimes. Pour mieux déguiſer Bayard, le Magicien lui mit une ſoie au pied & le rendit boiteux; malgré ces précautions, comme ils traverſoient Paris, un homme de la lie du peuple, qui n'avoit jamais vu Renaud, voyant un ſi bel homme, s'imagina que c'étoit lui-même; il ſaiſit la bride de Bayard, il appeloit du ſecours, lorſque Bayard lui lança un ſi terrible coup de pied, qu'il le renverſa mort ſur la place. Ce même jour, avant de partir, Maugis par diſtraction, avoit nommé Renaud dans leur auberge; leur hôte l'entendit, & voulut les arrêter pour les livrer au Roi. Ils couroient, l'un & l'autre, le plus grand danger; Maugis ne put s'en délivrer, qu'en donnant un coup d'épée ſur la tête de l'hôte, au moment qu'il ſaiſiſſoit

(1) L'Auteur du Manuſcrit des quatre fils d'Aymon penſoit comme J. J. Rouſſeau; mais il n'étoit pas auſſi éloquent.

Renaud. Il le renverſa ſans connoiſſance & noyé dans ſon ſang; ils prirent ce moment pour monter à cheval, ſourds aux pleurs & aux criailleries de la femme & des enfans de l'hôte.

Ils parvinrent, enfin, dans la plaine où s'aſſembloient ceux qui prétendoient au prix. Une partie de cette plaine eſt couverte, aujourd'hui, par le Faubourg S.-Martin. Ils allèrent, avec les autres Chevaliers, au devant du Roi. Il ordonna que la couronne, les cinq cents marcs d'argent, & les étoffes de ſoie, fuſſent placés à l'extrémité des lices : Il donna cent Cavaliers à Naimes, a Oger, au Duc de Bourgogne & à Richard de Normandie, pour empêcher qu'il n'y eût aucun trouble pendant la courſe. Lorſque tout fut diſpoſé, les concurrens montèrent à cheval & firent pluſieurs tours. Renaud affectoit d'être toujours des derniers; lorſqu'on s'aperçut que ſon cheval boitoit, on fit mille plaiſanteries ſur le Chevalier; les uns vouloient qu'on lui adjugeât le prix avant de courir; les autres lui conſeilloient de deſcendre & de le mener par la bride. Le Roi défendit tous ces propos injurieux, que Renaud ſembloit ne pas entendre.

Naimes & Oger, voyant que tous les Chevaliers avoient pris leur rang, firent ſonner les trompettes, pour qu'on ſe tînt prêt au ſignal. Maugis profita de ce moment pour délier Bayard; le ſignal eſt donné, les Chevaliers partent comme la foudre; Bayard, qui n'avoit pu être délié dans l'inſtant qu'on partit, étoit

encore derrière. „ Que fais-tu, lui dit Re-
„ naud? hâte-toi; ne ſouffre pas qu'ils ga-
„ gnent ſur toi l'avantage „. Bayard, docile à la voix de ſon maître, & rempli de la même fierté, s'élance, atteint les Chevaliers, s'ouvre un paſſage au milieu de la file, devance ceux qui ſe flattoient déjà de remporter le prix, les laiſſe bien loin, & Renaud enlève la couronne & refuſe tout le reſte.

Les Chevaliers qui, avant, plaiſantoient Renaud, & qu'ils avoient malignement appelé le Chevalier boiteux, étoient confondus; Charlemagne lui-même ne concevoit pas ce qu'il voyoit. Il appela Richard de Normandie & lui marqua ſa ſurpriſe; il étoit d'autant plus frappé de ce cheval, qu'excepté la couleur, il reſſembloit parfaitement à Bayard.

Tandis que le Roi & le Duc de Normandie parloient enſemble, Renaud, ſa couronne à la main, revenoit vers eux, au petit pas. Lorſqu'il fut à portée, il ſalua le Roi : „ Si ce
„ n'eſt aſſez d'une couronne, lui dit Charles,
„ je vous en offre deux, & je double le prix,
„ pourvu que vous me laiſſiez votre cheval.
„ Je prendrai ſoin de votre fortune, & je vous
„ promets de l'élever ſi haut, que, de votre
„ vie, vous n'aurez rien à déſirer. Sire, ré-
„ pondit le Chevalier, je vous offrirois mon
„ cheval, ſi tout autre que Renaud pouvoit
„ le monter „. En diſant ces mots, il pique Bayard, & Charlemagne l'eut perdu de vue avant qu'il eût prononcé l'ordre de le pourſuivre. „ C'eſt Renaud, s'écria-t-il! Cheva-

„ liers, courez après lui, qu'on l'arrête. Son „ Ecuyer n'eſt autre que Maugis; ils nous ont „ tous trompés; l'affront de cette journée „ nous eſt commun, que notre vengeance le „ ſoit auſſi.

Il n'y eut aucun Chevalier qui ne courût avec plus de zèle pour prendre Renaud, qu'il n'avoit couru pour obtenir le prix; la foudre eſt moins prompte que Bayard. Il parvient au bord de la Seine; il la paſſe à la nage, & s'arrête ſur la rive oppoſée; lorſqu'il vit quelques Chevaliers prêts à s'engager dans le fleuve, il remonte ſur Bayard, gagne un ſentier & ſe dérobe à leur vue. Maugis, qui ſavoit où il devoit paſſer, alla le joindre à Melun par un chemin détourné & plus court. Alard, Richard & Guichard, furent au comble de la joie; mais Maugis ne leur donna pas le temps de le féliciter, il les fit, vîte, monter à cheval, & reprendre le chemin de Montauban, où ils arrivèrent la cinquième nuit. Yolande ne ſavoit comment témoigner ſa ſatisfaction & ſa tendreſſe; elle embraſſoit alternativement ſon époux, ſes frères, Maugis & Bayard.

## CHAPITRE IX.

*Charlemagne assiège Montauban, fait sommer Renaud de se rendre. Renaud fait une sortie vigoureuse avec ses frères. Butin, massacre, victoire des fils d'Aymon. Faute de Roland. Perfidie d'Yon, Roi d'Aquitaine. Combat terrible des fils d'Aymon, seuls, désarmés, livrés par Yon. Exploits inouïs. Secours inattendu.*

TOUS les efforts des Chevaliers furent inutiles. Charlemagne ne respiroit que vengeance; il revint à Paris très-mécontent. Il assembla son Conseil, & demanda quels étoient les moyens les plus prompts pour punir les fils d'Aymon. Roland proposa d'attaquer le Roi d'Aquitaine, & d'assiéger Montauban. Naimes approuva ce projet; mais il ajouta qu'il ne falloit pas l'entreprendre, si l'on ne s'assuroit du succès; que le Roi devoit mander tous ses Barons, & convoquer tous les bans, avec ordre de se munir d'équipages & autres choses nécessaires pour sept ans, au cas que le siége de Montauban durât tout ce temps-là. Charlemagne fit expédier des ordres dans tout le Royaume, afin que tout le monde fût rassemblé, à Paris, ou dans les environs, au mois de Février; la plupart des Chevaliers représentèrent qu'ils venoient de faire une guerre pénible & ruineuse contre les Sarrasins,

raſins, en Allemagne, & qu'ils étoient hors d'état de rentrer, ſi-tôt, en campagne.

Le Comte de Nanteuil, qui étoit à leur tête, offrit de ſe tenir prêt pour le mois de Mai. Charles, indigné de ce délai, proteſta qu'il ne prendroit que les jeunes Chevaliers, & que, lorſqu'il ſeroit maître de la Gaſcogne, il ne diſtribueroit les terres qu'à eux, & que, puiſqu'il ne s'étoit encore trouvé perſonne parmi les anciens Chevaliers, qui fût en état de le venger de Renaud, cet honneur étoit, ſans doute, réſervé à quelqu'un des nouveaux.

Renaud, qui avoit des eſpions à la Cour de Charles, fut bientôt informé de ce diſcours. Il vit, dès ce moment, les ennemis qu'il auroit à combattre, & que les principaux étoient Olivier & Roland. Cependant, la propoſition du Duc de Nanteuil avoit fait impreſſion ſur l'eſprit de Charlemagne, qui, par le conſeil de Naimes, fit publier qu'il ſuffiſoit qu'on ſe rendît, au commencement d'Avril, à Paris.

Vers ce temps, on vit arriver Richard de Normandie, avec un grand nombre de Chevaliers, Salomon de Bretagne, ſuivi de la nobleſſe de ſon pays, Dizier d'Eſpagne, avec dix mille gens d'armes, Geoffroi, Comte d'Avignon, Bertrand d'Allemagne & ſes Irlandois, accompagnés d'une troupe d'Africains, & de mille Archers. Le dernier fut l'Archevêque Turpin, avec une troupe choiſie, très-bien diſciplinée, & formée à toutes les ruſes de la guerre. Le Roi fit aſſembler ſon armée pour en faire la revue; elle ſe trouva monter à

cent mille combattans anciens, & à trente mille nouveaux. Il la mit ſous le commandement de Roland, & lui fit donner l'oriflamme, en lui recommandant de conduire ces braves gens comme s'ils étoient ſes propres enfans.

Dès le lendemain, l'armée ſe mit en marche, & arriva, à petites journées, à la vue de Montauban. Roland, aveuglé, par ſa valeur, propoſa d'abord de l'aſſiéger & d'eſſayer de le prendre d'aſſaut. Charlemagne, qui voyoit mieux les difficultés du ſuccès, eût voulu engager Renaud à capituler : „ Trop „ heureux, diſoit Charles, ſi, en ſe ſoumet- „ tant, il évitoit de faire couler le ſang hu- „ main „. On envoya un Chevalier déſarmé ; il fut introduit dans la Ville, & ſomma Renaud de ſe rendre à merci, & de livrer Richard à la diſcrétion du Roi ; en cas de refus, le Roi lui faiſoit annoncer qu'il ne feroit grâce à perſonne, & qu'il feroit expirer les quatre fils d'Aymon, & leur couſin, dans les ſupplices. „ Renaud répondit, en ſouriant, à „ l'envoyé : Le Roi me connoît trop bien „ pour me faire faire ſérieuſement une pro- „ poſition qu'il déſapprouveroit lui-même, ſi je „ l'acceptois. Richard eſt mon frère & mon ami ; „ fût-il étranger & mon ennemi, il ſuffiroit „ qu'il m'eût demandé un aſyle, pour que je „ le défendiſſe au lieu de le livrer ; mais, ſi „ le Roi veut nous rendre ſon amitié, nous „ promettre la vie ſauve, & nous recevoir à ſon „ ſervice, nous nous remettrons entre ſes

„ mains, & nous lui abandonnerons ce Château.

Charles eût accepté l'offre de Renaud, s'il n'eût conſulté que ſon cœur; mais il croyoit que ſa gloire étoit intéreſſée à la punition de Maugis, ou de quelqu'un des fils d'Aymon. Naimes étoit d'avis qu'il écoutât la propoſition de Renaud; il repréſenta que le Château étoit plus difficile à emporter qu'il ne le paroiſſoit, que les aſſiégés étoient en très-grand nombre, & qu'à moins qu'on ne l'entourât & qu'on ne fût campé bien près de la Place, ils pourroient faire des ſorties très-meurtrières pour les aſſiégeans.

Charlemagne ne profita de l'avis de Naimes, que pour ordonner que le camp fût établi autour, & le plus près de Montauban qu'il ſe pourroit. Roland fit tendre ſa tente vis à vis de la porte qui étoit à droite. Le Roi avoit la ſienne à la porte oppoſée. La Ville ſe trouva entourée, de tous côtés, de plus de dix mille pavillons; lorſque Roland eut reconnu la place, il ne fut plus d'avis de l'emporter d'aſſaut. Il alla même juſqu'à dire que jamais Montauban ne ſeroit pris. Olivier lui fit obſerver en vain, qu'ils avoient pris Lauſanne, détruit la grande tour & le donjon de Conſtantinople. Roland perſiſta.

Lorſque le camp fut tendu, Roland, frappé de la beauté du pays, engagea Olivier d'aller le parcourir enſemble, en chaſſant: Renaud, informé de leur abſence, appela ſes frères & Maugis; ils délibérèrent de profiter de cette occaſion & d'humilier l'orgueil de ce Roland,

qui croyoit déjà que la Gaſcogne lui appartenoit, parce que le Roi avoit dit qu'il en diſtribueroit les terres aux jeunes Chevaliers. Ils s'armèrent; ils prirent environ quatre mille hommes, ſortirent par une fauſſe-porte qui donnoit dans le plus épais de la forêt, où ils s'embuſquèrent. Renaud ſe fit conduire vers la tente de Roland, & en enleva le dragon qui la ſurmontoit. L'Archevêque Turpin, l'Uliſſe des François, aperçut un vol conſidérable de corbeaux; il ſe douta qu'il y avoit des troupes dans le bois : En effet, à force de regarder, il vit reluire des armes à travers les arbres. Il fit venir Oger, & lui dit de s'armer au plus vîte; Oger fit mettre auſſitôt le camp ſous les armes. Renaud fut fâché d'avoir été ſi-tôt découvert; mais il ne ſe déconcerta point; il dit à Maugis de reſter dans le bois avec mille Cavaliers, & de n'en ſortir qu'en cas de beſoin; alors, Renaud, avec ſes trois mille combattans, paroît dans la plaine & fond ſur le camp. Nicols fut le premier Chevalier qu'il abattit; il va, de tente en tente, les renverſe, maſſacre tout ce qui ſe préſente, & demande : „ Où ſont Olivier & Roland? „ Ne ſavent-ils que nous appeler traîtres & „ nous menacer? Pourquoi ſe cachent-ils „? L'Archevêque Turpin ne put entendre calomnier ainſi les deux jeunes héros : „ Renaud, „ s'écria-t-il, c'eſt parce que tu as ſu qu'ils „ n'étoient point au camp, que tu as oſé l'at- „ taquer; je doute que tu euſſes eu cette té- „ mérité, ſi tu avois cru les rencontrer „. En

disant ces mots, il attaque Renaud; les pièces de leurs armures volent en éclats & blessent ceux qui sont autour d'eux; leurs lances se rompent dans leurs mains; leurs épées se brisent, mais ils sont inébranlables, la résistance est égale à l'impulsion. Renaud, au dernier coup d'épée, fit chanceler Turpin: „ Révérend „ Chevalier, lui dit-il, prêtre d'un Dieu de paix, „ crois-moi, cours au pied des autels; les com- „ bats ne sont pas faits pour toi „. L'Archevêque, écumant de colère, s'élance sur Renaud, pour le punir de ce reproche. La fureur des chefs passe dans l'ame des soldats; tout s'émeut; l'action devient générale. Oger veut venger Turpin; il attaque Richard & le renverse; quoique Richard, dans sa chute, eût perdu la coiffe de son casque, il se releva, mit l'épée à la main; mais son adversaire fut attaqué par Renaud, qui venoit venger son frère; il lui porta de si rudes coups, qu'Oger fut renversé à son tour: Sa vie étoit entre les mains de Renaud; lorsqu'il le vit à terre, il saisit la bride de Boisart, son cheval, qui étoit prêt à s'échapper, &, donnant à Oger le temps de se relever: „ Chevalier, lui dit- „ il, quel démon vous anime contre nous, „ qui sommes vos cousins? Vous devriez nous „ secourir, & vous servez les fureurs d'un Roi „ prévenu contre nous. Reprenez votre cheval, „ éloignez-vous de mes frères & de moi, & ne „ faites tomber vos coups que contre des étran- „ gers „. Oger, surpris de tant de générosité de la part d'un ennemi qu'il avoit voulu tuer, s'é-

loigna, & ſe perdit dans la foule. Les quatre frères faiſoient un carnage horrible : Toute l'armée de Charlemagne étoit en mouvement, & ne ſe trouvoit pas encore aſſez forte pour leur réſiſter. Lorſque Maugis vit qu'elle étoit entièrement occupée, il ſortit du bois & ſe jeta, avec ſes mille hommes, au plus fort de la mêlée. Les François firent des prodiges de valeur ; laſſés de combattre, affoiblis par le nombre de bleſſés & de morts, ils ſe battirent en retraite, & gagnèrent leurs retranchemens ; les Gaſcons les forcèrent & les chaſſèrent hors du camp. Maugis, & les trois frères, firent un butin immenſe, & rentrèrent à Montauban, où ils arborèrent, ſur la plus haute tour, le dragon que Renaud avoit arraché du pavillon de Roland. Lorſque le Roi vit le dragon, il ne ſavoit que penſer ; il crut que Roland s'étoit emparé du Château, tandis que Renaud & ſes frères étoient occupés à ſe battre contre ſes troupes ; cette penſée lui faiſoit ſupporter ſes pertes avec moins de chagrin ; mais la vérité cruelle vint bientôt lui ouvrir les yeux.

Olivier & Roland revenoient de leur tournée ; ils rencontrèrent Archambaud, qui leur fit le détail de cette malheureuſe journée : Il ajouta qu'on étoit ſi loin de penſer que, tandis qu'on ſe battoit, ils s'amuſaſſent à ſe promener & à chaſſer, que le Roi croyoit qu'ils étoient occupés à s'emparer de Montauban, & que, ce qui confirmoit cette opinion, étoit le dragon de Roland qu'on voyoit arboré ſur une des tours du Château.

Roland demeura conſterné de ce récit, l'œil prêt à verſer des larmes de dépit ; il courut chez l'Archevêque Turpin, qui le conſola, & qui le conduiſit, dans le pavillon de Charlemagne : Le Roi le vit ſi humilié, qu'il ſe contenta de lui faire remarquer que la moindre négligence à la guerre étoit, preſque toujours, ſuivie des plus grands malheurs, lorſqu'on avoit affaire à un ennemi actif & vigilant.

Charlemagne, irrité par les obſtacles, jura qu'il périroit plutôt, que de renoncer au ſiége de Montauban. Naimes ne lui conſeilloit point de l'abandonner ; mais il étoit d'avis qu'on eût recours aux moyens les plus faciles. „ Quel „ eſt votre but, Sire ? dit-il ; c'eſt d'avoir les „ quatre fils d'Aymon en votre pouvoir. Je „ vous proteſte que, ni Roland, ni Olivier, „ ni tous vos Chevaliers enſemble, n'en vien„ dront à bout, ſi le Roi Yon ne ſe détache „ de leur alliance, & n'entre dans vos vues. „ Je ſuis d'avis que vous le menaciez de le „ chaſſer de ſon Royaume, s'il ne vous livre „ les quatre fils d'Aymon, & que vous lui pro„ mettiez des récompenſes proportionnées au „ ſervice qu'il vous rendra, s'il les remet en „ votre pouvoir.

Le conſeil de Naimes fut approuvé ; Charles envoya un hérault à Toulouſe, où le Roi s'étoit retiré. Yon, plus avare que timide, fut tenté des offres qu'on lui faiſoit : Il dit au hérault d'attendre ſa réponſe, &, auſſi-tôt, il aſſembla ſon Conſeil ; il repréſenta que Charlemagne, avec cent trente mille hommes, étoit

entré dans l'Aquitaine, & qu'il menaçoit d'y mettre tout à feu & à ſang, de détruire toutes les Villes, & de s'emparer de la couronne, ſi on ne lui livroit les fils d'Aymon. L'un des Conſeillers étoit ce Godefroid, parent d'Yon, qui avoit eſpéré d'épouſer Yolande, & qui, depuis ce temps, étoit le plus cruel ennemi de Renaud. „ Il y a long-temps, Sire, dit-„ il, en opinant le premier, que j'ai prédit „ ce qui arrive aujourd'hui. Se déclarer l'ami „ de Renaud, c'eſt ſe déclarer l'ennemi de „ Charles. Eh! quel ennemi plus terrible! Vain-„ queur des Sarraſins, de l'Allemagne & de „ l'Italie, comment pourrez-vous eſpérer de „ défendre vos Etats contre lui? Ce ſeroit „ donc une politique dépourvue de raiſon, que „ d'expoſer votre couronne pour ces étrangers. „ Vous vous croyez lié par la reconnoiſſance, „ & ce motif vous fait héſiter. Je ſoutiens que „ vous ne leur en devez aucune. Ils cher-„ choient une occaſion de ſe ſignaler, & vous „ leur en avez fourni une plus brillante qu'ils „ ne pouvoient l'eſpérer Quand même il ſe-„ roit vrai que vous leur duſſiez de la recon-„ noiſſance pour le ſervice qu'ils vous ont ren-„ du, ne l'avez-vous pas payée au delà de „ ſa valeur. Des aventuriers chaſſés de la mai-„ ſon paternelle, proſcrits par leur Souverain, „ juſtement irrité contre eux, ſans aſyle, „ n'ayant pour toute fortune qu'une valeur „ équivoque, ſont jetés dans vos Etats par le ha-„ ſard. Ils vous trouvent, les armes à la main, „ prêt à marcher contre vos ennemis; ils pro-

„ ſitent de cette circonſtance; ils ſe mêlent à
„ vos troupes; elles ſont victorieuſes, & Renaud
„ s'attribue tout l'honneur de cette victoire.
„ Eſt-il donc vrai, que, ſans Renaud, ſans ſes
„ frères, vous auriez été vaincu? N'avons-nous
„ donc jamais, avant eux, remporté d'avanta-
„ ges ſur les Sarraſins? Mais je veux qu'ils ayent
„ tout l'honneur de cette journée, de quel prix
„ ne les avez-vous pas payés? Renaud devient
„ le frère du Roi; il épouſe une Princeſſe qui
„ eût fait le bonheur du plus grand Roi du
„ monde: C'eſt peu; vous vous êtes dépouil-
„ lé, en ſa faveur, du plus bel apanage de la
„ Souveraineté: Ils élèvent, au milieu de
„ votre Royaume, une Ville inexpugnable.
„ Qu'eût oſé demander de plus Boulag-Akaſir
„ vainqueur? Les frères Aymon ayant donc ob-
„ tenu au delà du prix qu'ils pouvoient exiger,
„ vous êtes quitte envers eux, & vous pou-
„ vez les livrer, ſans crainte de paſſer pour
„ ingrat. Je dis plus; votre juſtice & votre
„ ſureté l'exigent. Renaud eſt un traître, ou
„ va le devenir. Pourquoi a-t-il demandé
„ qu'il lui fût permis d'élever le Château de
„ Montauban? S'il n'avoit d'autre vue que de
„ ſe mettre à couvert des armes de Charle-
„ magne, n'aviez-vous pas aſſez d'autres Châ-
„ teaux; vos forces n'étoient-elles pas ſuffiſan-
„ tes; ce fier vainqueur des Sarraſins ſe croyoit-
„ il trop foible dans vos Etats, ſecondé de
„ vos troupes? Non, il avoit d'autres vues:
„ Renaud veut s'emparer de l'Aquitaine. C'eſt
„ contre vous, & non contre Charlemagne.

„ qu'il avoit beſoin de ſe fortifier. Prévenez-
„ donc ſa trahiſon, qui n'eſt que trop mani-
„ feſte ; votre ſœur ne doit point vous arrê-
„ ter. Aſſez d'autres s'eſtimeront heureux de
„ la poſſéder.

Le Comte d'Anjou, qui voyoit la conduite de Renaud avec le déſintéreſſement d'un vieux militaire, qui n'a rien à eſpérer, ni à craindre de la Cour, interrompit Godefroid : „ La per-
„ fidie qu'on vous propoſe, Sire, dit-il, mé-
„ rite toute votre indignation ; elle eſt ſuggé-
„ rée par l'animoſité, & n'eſt fondée que ſur
„ la calomnie. Les fils d'Aymon ne ſont cou-
„ pables, ni envers Charlemagne, ni envers
„ vous. Lorſque d'Aigremont eut aſſaſſiné
„ Lothaire, tout jeunes qu'ils étoient, ils fu-
„ rent les premiers à blâmer leur oncle ; ils ne
„ prirent aucun parti dans cette querelle, parce
„ qu'ils ſavoient que la vengeance de Charle-
„ magne étoit juſte, & parce qu'il eût été contre
„ la décence de défendre un aſſaſſin : Lorſqu'a-
„ près avoir pardonné d'Aigremont, Charles
„ refuſa de punir le traître Ganelon, Renaud
„ & ſes frères blâmèrent le Roi, parce qu'ils
„ croyoient ſa conduite blâmable. Le bouillant
„ Berthelot, piqué des murmures de Renaud,
„ ſon couſin, oſa l'attaquer, & le frappa en
„ préſence de toute la Cour ; Renaud n'employa
„ qu'une juſte défenſe, & Berthelot ſuccomba.
„ Le Roi n'a ceſſé, depuis ce temps, de perſécu-
„ ter les fils d'Aymon, il a ſuſcité contre eux
„ leur propre père ; je ne parle point de la trahiſon
„ qu'on employa pour ſurprendre le Château de

„ Montfort; c'eſt un des droits de la guerre;
„ mais la trahiſon qu'on vous propoſe bleſſe
„ tous les droits humains & ſacrés. Si un ſim-
„ ple particulier eſt condamnable lorſqu'il viole
„ l'hoſpitalité qu'il a donnée, quel crime ne
„ commet pas un Souverain qui n'accorde un
„ aſyle que pour avoir plus de facilité de tra-
„ hir le malheureux qui s'eſt cru en ſureté
„ ſous ſa protection? L'aſyle que vous avez
„ donné à Renaud & à ſes frères, n'eſt pas
„ gratuit; vous ne pouviez le leur refuſer
„ ſans ingratitude. Vous leur devez, non ſeu-
„ lement, l'Aquitaine, qu'ils ont ſauvée, la
„ ſeule reſſource qui vous reſtoit, & que vous
„ ne pouviez conſerver ſans eux; mais encore
„ Toulouſe & tout ce qui en dépend; vous
„ ſavez que Renaud refuſa d'admettre Bou-
„ lag-Akaſir à rançon, qu'il ne vous eût aban-
„ donné ſes conquêtes. Qui eſt-ce qui auroit
„ pu ſe plaindre, ſi, dans ce moment, Re-
„ naud eût exigé pour lui ce qu'il vous fit
„ rendre, lorſque vous vous y attendiez le
„ moins? On lui fait un crime d'avoir de-
„ mandé la permiſſion d'élever une forteresſe
„ pour ſa ſureté. Ne vous a-t-il pas donné
„ tous les otages que vous lui avez deman-
„ dés? Ne vous a-t-il pas exhorté de prendre,
„ contre lui-même, toutes les précautions
„ que la méfiance pouvoit ſuggérer, de ſorte
„ que, ſi les projets qu'on lui impute étoient
„ vrais, il ſeroit toujours dans l'impoſ-
„ ſibilité de les exécuter? Quand il n'auroit
„ pas en ſa faveur la conduite la moins ſuſ-

„ pecte & la plus ſoutenue, ne ſuffit-il pas que „ vous ayez promis de le défendre, & de le „ protéger contre ſes ennemis, comme il s'eſt „ engagé de vous ſecourir envers & contre „ tous? Vous êtes lié par le ſerment le plus „ ſolemnel; il ne vous eſt pas permis de le „ violer. Je compte pour rien l'amitié que „ vous lui avez jurée, & l'alliance que vous „ avez contractée avec lui : On ſait quelle „ eſt la force de ces liens auprès des Souve- „ rains; mais, ſi, malgré tout ce que vous „ devez aux fils d'Aymon, vous les livrez à „ leurs ennemis, Charlemagne ſera le premier „ à vous mépriſer, à vous en punir, peut- „ être, & toutes les nations s'éleveront contre „ votre ingratitude.

Le Conſeil d'Yon fut partagé; Godefroid reprit la parole, & détermina le Roi à la trahiſon. Il écrivit à Charlemagne qu'il mettroit, avant dix jours, les fils d'Aymon en ſon pouvoir; qu'ils ſe rendroient, par ſon conſeil, dans la plaine de Vaucouleurs, déſarmés, portant en leurs mains des roſes & des branches d'olivier en ſigne de paix; qu'il pouvoit faire tenir, dans les bois des environs, des troupes toutes prêtes pour s'emparer d'eux. Il remit ſa lettre à un des Chevaliers de ſa Cour, qui accompagna le héraut du Roi.

L'envoyé remit la lettre, & ajouta que le Roi promettoit d'en exécuter le contenu de point en point, à condition que, de ſon côté, Charlemagne retireroit ſes troupes & rempli-

roit les engagemens qu'il avoit pris par ſon hérault. Le Roi renouvela ces promeſſes & les accompagna de ſermens.

Lorſque le Roi d'Aquitaine fut bien aſſuré de la parole de Charlemagne, il ne ſongea plus qu'à exécuter ſon perfide projet. Il part pour Montauban, & dit aux fils d'Aymon, qu'il a fait leur paix avec Charlemagne, & qu'il vient pour les en féliciter; il leur fait un faux récit de négociations, & leur apporte, de la part de Charlemagne, quatre manteaux d'écarlate, fourrés d'hermine, & quelques bijoux que le Roi avoit ajoutés à ce préſent, pour les faire mieux tomber dans le piège : „ Il eſt convenu, dit-il, que, demain, „ vous vous rendrez, tous les quatre, ſans „ autres armes que vos épées, & ſans autre „ ſuite que dix Chevaliers & Comtes de ma „ Cour, dans la plaine de Vaucouleurs, avec „ les manteaux que Charlemagne vous a en- „ voyés, montés ſur des mulets, & portant „ dans vos mains, en ſigne de paix, des roſes „ & des branches d'oliviers. Le Roi doit vous „ y attendre avec le Duc Naimes de Bavière, „ Oger & ſes douze Pairs; vous tomberez à „ ſes genoux, &, lui, il vous pardonnera & „ vous remettra en poſſeſſion de tous vos Châ- „ teaux.

Renaud n'avoit aucune méfiance du Roi Yon ; mais il craignoit quelques pièges de la part de Charles. Yon le raſſura, & lui dit que Charles avoit engagé ſa foi. „ Au ſurplus, ajouta-t-il, ſi vous avez le moindre

„ doute, n'y allez pas; il n'a traité qu'avec „ moi ſeul; il eſt vrai que j'ai promis: Tout „ retombera ſur moi; qu'importe? Non, reprit „ Renaud, il n'eſt pas juſte que, pour vouloir „ nous obliger, vous vous trouviez compro- „ mis, & chargé de toute la haine du Roi de „ France; nous nous rendrons dans la plaine „ de Vaucouleurs.

Alard, Richard & Guichard, n'eurent pas plutôt appris ce traité, qu'ils tombèrent dans la plus profonde triſteſſe. „ Si cette paix, „ diſoient-ils, eſt véritable, pourquoi le Roi „ veut-il que nous allions la ſigner ſans armes „ & ſans ſuite? Méfions-nous de quelque tráhi- „ ſon. Non, dit Renaud, Charlemagne ne „ pouſſera pas la perfidie juſqu'à ce point: „ D'ailleurs, il faudroit qu'Yon fût du com- „ plot, & ce ſeroit un crime que de le ſoup- „ çonner.

Qui pourroit peindre les craintes & les alarmes d'Yolande, lorſque Renaud alla prendre congé d'elle? „ Ah! du moins, permets, „ diſoit-elle, que j'aille expirer en te défen- „ dant; ils n'ont pu, ni te vaincre, ni te „ ſéduire, ils veulent te tromper „. Renaud lui repréſentoit en vain qu'il faudroit ſuppoſer Yon le plus perfide des hommes. „ Eh! „ ſeroit-il le premier, diſoit-elle, qui auroit „ ſacrifié ſa ſœur à de vils intérêts? Je me „ méfie de l'univers entier, quand il s'agit „ de mon époux! Non, mon cher Renaud, „ vous ne vous livrerez point à vos ennemis. „ C'eſt les armes à la main qu'un héros traité

„ de la paix, & non comme le Commandant „ d'une Ville prise d'assaut.

En vain le presse-t-elle dans ses bras, en vain ses lèvres brûlantes demeurent-elles attachées sur les lèvres de son époux ; Renaud a promis, Renaud est inébranlable. Malheureux ! il jugeoit les autres par lui-même, & il croyoit les Rois incapables de trahison. Ses frères l'engagèrent de demander au Roi, qu'il leur fût, du moins, permis d'aller au rendez-vous sur leurs chevaux ; Yon ne voulut point y consentir, de crainte, disoit-il, que le Roi ne crût pas qu'il le trahissoit. Il répéta encore, que, s'ils craignoient quelque piège, ils étoient les maîtres de manquer à la parole qu'il avoit donnée à l'Empereur.

Enfin, Renaud & ses frères partirent, accompagnés de dix Seigneurs. Yon gémissoit dans le fond de son ame ; mais l'avarice & la crainte étouffoient ses vrais sentimens ; s'il avoit cru qu'il y eût plus d'avantage à trahir Charlemagne, il l'eût trahi en faveur des fils d'Aymon ; mais le Roi étoit plus puissant, & ils n'avoient que de la vertu. Cependant, Renaud, pendant la route, levoit, quelquefois, les yeux vers le ciel ; il étoit triste, & je ne sais quel pressentiment lui faisoit éprouver, d'avance, le sort qui l'attendoit. Alard aperçut quelques larmes qui s'échappoient de ses yeux : „ O mon frère & mon ami ! lui dit-„ il, voilà les premiers pleurs que je vous vois „ répandre ; si vous soupçonnez quelque per-„ fidie, nous ne sommes pas encore arrivés ;

„ revenons à Montauban. Ce n'eſt pas, répon-
„ dit Renaud, ſur moi que je pleure, c'eſt
„ dans la crainte qu'il ne vous arrive quelque
„ malheur à cauſe de moi. J'ai promis, &,
„ duſſai-je périr, il faut que j'exécute ma pro-
„ meſſe. Laiſſez-moi aller ſeul; ſi Charles nous
„ a tendu un piège, il n'y prendra, du moins,
„ que moi; ſi la paix eſt, en effet, conclue,
„ il ſe contentera des excuſes que je lui ferai
„ de votre abſence „. Les frères de Renaud lui proteſtèrent qu'en la vie, & en la mort, ils ne l'abandonneroient point.

Ils arrivèrent, enfin, dans la plaine de Vaucouleurs, qui, depuis la trahiſon de Charlemagne, a changé de nom. Elle étoit entourée de forêts épaiſſes qui s'étendoient à plus de dix lieues. La Dordogne & la Gironde la traverſoient avant d'aller ſe jeter à la mer; ſur la gauche, étoit un rocher eſcarpé, diviſé par une ouverture étroite, où deux hommes pouvoient à peine entrer de front; quatre chemins aboutiſſoient à cette plaine, l'un traverſoit la France, l'autre alloit en Eſpagne, le troiſième en Galice, en Portugal, & le quatrième au Royaume d'Aquitaine. Cette plaine étoit ſituée entre Bordeaux & Bayonne. Chaque chemin étoit gardé par cinq cents hommes, embuſqués dans la forêt.

Renaud & ſes frères furent étonnés de ne voir perſonne dans la plaine, ils la traverſèrent juſqu'au pied du rocher. Alard lui propoſa, une ſeconde fois, de s'en retourner à Montauban. Déſarmés, comme nous le ſommes,

vingt Chevaliers ſuffiroient pour nous prendre. Renaud, qui commençoit à ſoupçonner Yon, & qui avoit rempli ſa promeſſe, étoit prêt de ſuivre le conſeil de ſon frère; lorſque Foulques de Morillon parut, la lance baiſſée, contre lui : „ Ah! s'écria Renaud, je ne le vois „ que trop, nous ſommes trahis; le Roi, ajou- „ ta-t-il, en s'adreſſant aux dix Seigneurs qui „ les eſcortoient, nous a confiés à vous; c'eſt „ à vous à nous ſecourir; ſecondez-nous „. Godefroid jeta un regard de mépris ſur Renaud, & lui répondit bruſquement, qu'il étoit trop brave pour avoir beſoin de ſon ſecours. Renaud, indigné, tire ſon épée, &, d'un revers, ſépare ſa tête de ſon corps. Les neuf autres Chevaliers prirent la fuite, & ne durent la vie qu'à la monture de Renaud, qui ne put les ſuivre. „ Mes amis dit-il, à ſes „ frères, puiſque nous ne pouvons éviter la „ mort, vendons-leur chèrement notre vie, „ ne nous ſéparons point, & prenons garde „ de tomber vivans entre les mains de ces „ traîtres „. Ils s'embraſſèrent, mirent leurs manteaux autour de leurs bras, & attendirent leurs ennemis l'épée à la main. Quoique montés ſur des mulets, Morillon fut étonné de leur audace; il leur dit qu'Yon les avoit livrés, que toute défenſe leur étoit inutile, & qu'il leur conſeilloit de ſe rendre. „ Inſenſé, „ lui répondit Renaud, lâche! qui ne rougis „ pas d'attaquer des Chevaliers déſarmés, n'eſ- „ père pas nous avoir vivans, & crains pour „ toi-même, ſi tu as le courage de te battre

„ à armes égales; mais ſi tu as l'ame d'un vrai „ Chevalier, écoute ce que je te propoſe. Au „ lieu d'être le complice de la plus déteſtable „ trahiſon, laiſſe-nous retirer; nous quitte- „ rons le traître Yon, & nous ſervirons Char- „ lemagne : Nous te donnerons le Château „ de Montauban. Si tu crains la colère du Roi, „ nous promettons de te ſervir avec quatre „ cents gens-d'armes, bien diſciplinés. Si „ cette propoſition ne te convient pas, en „ voici une autre : Choiſis vingt Chevaliers, „ mets-toi à leur tête & combats contre nous; ſi „ vous pouvez nous vaincre, nous leur pardon- „ nons, d'avance, notre mort; mais ſi, tout dé- „ ſarmés que nous ſommes, nous remportons la „ victoire, tu nous laiſſeras retirer à Montauban. „ Ce que je te propoſe eſt plus pour ton hon- „ neur, que pour notre conſervation „. Foul- ques rejeta ces propoſitions, &, ſans lui donner le temps de ſe mettre en défenſe, il lui porta un coup de lance, & lui perça la cuiſſe. Renaud & ſon mulet mordirent la pouſſière. Alard, qui crut ſon frère mort, s'écria: „ C'en eſt fait, „ il ne nous reſte d'autre parti que de nous „ rendre. Notre ſoutien eſt tombé, n'eſpérons „ point de pouvoir nous défendre, ſeuls, con- „ tre tant de monde „. Ils avoient à faire aux trois cents hommes que conduiſoit Morillon.

„ Que parlez-vous de vous rendre? s'écria „ Renaud, j'eſpère de punir la déloyauté de „ Foulques, avant de mourir „ : En diſant ces mots, il ſe dégage, arrache avec effort le fer de ſa lance, & crie à Foulques: „ Traî-

„ tre, deſcends, & viens, ſi tu l'oſes, te battre „ avec moi l'épée à la main „. Morillon pouſſe lâchement ſon cheval contre Renaud, & lève ſon épée; le fils d'Aymon, plus adroit, l'évite, s'élance ſur la croupe du cheval de ſon ennemi, lui enfonce ſon épée dans le corps, & le jette à terre ſans vie. Ainſi Renaud ſe trouva parfaitement monté; il ſe fit donner la lance & l'écu de ſon ennemi, & dit à ſes frères de ne pas ſe ſéparer. A ces mots, il ſe jette au milieu des François, baiſſe ſa lance ſur le Duc de Croy, & l'étend à ſes pieds; il prend ſon épée, frappe Enguerrand & partage ſa tête en deux; onze Chevaliers & nombre de combattans expirèrent ſous ſes coups.

La fureur l'avoit emporté plus loin qu'il ne vouloit; il ſe retourne; il voit Alard qui avoit pris un cheval, un écu & une lance d'un Chevalier qu'il avoit tué. Quoiqu'il fût bleſſé, il joignit Renaud, & tous les deux firent un carnage horrible des François; Richard & ſon frère étoient à pied; leurs mulets avoient été tués; ils ſe firent jour juſqu'à Renaud, &, lorſqu'ils furent tous ralliés, il fut impoſſible de les entamer; ils entaſſoient les morts autour d'eux; mais, au lieu de les attaquer, les François formèrent un peloton, auquel ils donnèrent une impulſion à laquelle les fils d'Aymon ne s'attendoient point. Ils ſe trouvèrent encore ſéparés. Richard ſe retira vers la roche; Guichard, ſeul, & à pied, fut ſaiſi par ſurpriſe & fait priſonnier; il avoit tué pluſieurs combattans; il en tua deux, en ſe dé-

battant entre les mains de ceux qui l'avoient pris, il étoit couvert de bleſſures; on le lia, comme un criminel, ſur un cheval, & on l'emmenoit. Renaud s'en aperçut, &, rejoignant Alard : „ Courons, lui dit-il, délivrons Gui„ chard, ou périſſons avec lui, l'infamie de la „ mort que Charlemagne lui deſtine rejailli„ roit ſur nous. Comment percer juſqu'à lui? „ diſoit Alard : N'importe, attaquons „. Auſſitôt, s'abandonnant à leur courage, ils fondent ſur les François qui eſcortoient le priſonnier, les diſſipent & parviennent juſqu'à lui. Alard le délia, tandis que Renaud tuoit ou écartoit tout ce qui s'approchoit. Alard, après l'avoir délivré, lui donna le cheval même où on l'avoit attaché, une lance & une épée de quelqu'un de ceux qu'il avoit tués. Guichard ſe vengea cruellement de l'affront qu'il avoit reçu; il leur manquoit Richard : Après Renaud, c'étoit le plus brave des quatre fils d'Aymon. N'en pouvant plus de fatigue & du ſang qu'il avoit perdu, il s'étoit couché au pied du rocher, n'ayant pas eu la force de le gravir. Il avoit tué de ſa main, cinq Comtes, quatorze Chevaliers, & pluſieurs ſoldats. Gérard de Vauvert, couſin de Foulques, l'ayant aperçu preſqu'expirant, vint ſur lui, &, de ſa lance, lui fit au ventre une ſi large bleſſure, que les boyaux paroiſſoient; il ne douta pas qu'il ne l'eût tué, & il alla publier ſa mort. Richard eut encore aſſez de force pour ſe relever, &, d'une main, bouchant ſa plaie, il court après ſon aſſaſſin,

le frappe ſur ſon caſque, &, le coup gliſſant en travers, il lui enlève la tête & l'épaule droite; Gérard tomba mort d'un côté, & Richard, que cet effort avoit encore affoibli, tomba de l'autre; il ne lui reſtoit preſque plus de ſang dans les veines.

Ses frères, qui ne le voyoient point, inquiets de ſon ſort, accablés, d'ailleurs, par le nombre, s'acheminèrent vers le rocher, où ils cherchèrent à ſe faire un retranchement. Renaud aperçut le malheureux Richard, preſque ſans vie, entouré d'un grand nombre de François qu'il avoit tués. „ Deſcendez, dit „ Renaud à ſes deux frères, &, tandis que „ je ſoutiendrai l'effort des aſſaillans, foulez Richard, & portez-le dans l'ouverture „ du rocher. O brave Richard! ajoutoit-il en „ pleurant & en écartant les ennemis, tu es „ donc la première victime qu'Yon a immolée à Charlemagne? Puiſſe ton ombre être „ témoin de ta vengeance „! Tandis qu'il ſoutenoit toute la fureur des combattans, Alard & Guichard enlevèrent Richard ſur leurs écus, & le tranſportèrent ſur le rocher, au milieu d'un nuage de flèches; ils virent qu'il n'étoit point mort, ils l'embraſſèrent avec des larmes de joie: „ Mes chers „ amis, leur dit-il, d'une voix foible, je „ me trouve mieux; allez ſecourir Renaud; „ que je le voye encore avant de mourir: „ Si vous pouvez gagner ce retranchement, „ je ne déſeſpère point encore de la victoire.

Alard & Guichard coururent au ſecours de Renaud ; il avoit, lui ſeul, abattu trente combattans dans le peu de temps que ſes frères avoient été abſens ; leurs chevaux avoient été pris ; mais ils en trouvèrent d'autres, car il reſtoit plus de chevaux que de Cavaliers. Ils repouſſèrent les ennemis, &, ſe battant en retraite, ils gagnèrent l'ouverture du rocher, & ſe bornèrent à en défendre les approches.

C'eſt alors que parut Oger à la tête de trois mille hommes ; il vint ſommer Renaud & ſes frères de ſe rendre : „ Juſqu'à préſent, leur „ dit-il, je n'ai pas voulu paroître ; vous êtes „ mes couſins, & j'ai dû vous ménager ; votre „ obſtination & ma patience me rendroient „ coupable envers le Roi, ſi je tenois plus „ long-temps mes troupes dans l'inaction. Je „ veux bien ne pas les aider, mais je ne puis „ vous défendre ; tout ce que je puis, c'eſt de „ vous conſeiller de vous en rapporter à la clé- „ mence de Charlemagne. Mon couſin, dit Re- „ naud, ſi c'eſt là tout ce que vous pouvez faire „ pour nous, vous deviez vous diſpenſer de me „ le propoſer.

Richard avoit repris des forces ; il pria Guichard de déchirer ſon manteau & de l'en ceindre, pour ſoutenir ſes entrailles ; lorſqu'il n'eut plus à craindre pour ſa bleſſure, il ſe ſouleva, &, s'adoſſant au rocher, il étonna ceux qui l'avoient cru mort. Alard étoit étendu derrière le rocher, perdant tout ſon ſang d'une flèche qui lui avoit percé la cuiſſe : L'exemple de Richard le ranima ; il banda lui-même

ſa plaie & ſe montra aux François, qui ne comprenoient pas comment ils avoient pu réſiſter ſi long-temps.

Cependant, Oger fut touché de la ſituation de ſes couſins : Il fit ſuſpendre l'attaque du rocher. Il dit à ſes troupes qu'il eſpéroit de les réduire à ſe rendre, & qu'il alloit leur parler. Il s'approche de Renaud, ſans armes; il lui demande de lui permettre de venir ſur le bord de l'ouverture; lorſqu'il eſt à portée de ſe „ faire entendre : Mes amis, leur dit-il, je „ ſuis fâché de ne pouvoir vous ſecourir, je „ l'ai promis au Roi; mais, quoique mes „ conſeils vous paroiſſent ſi mauvais, j'en ai un „ à vous donner. S'il ne peut vous ſauver, du „ moins retardera-t-il votre perte. Vous al- „ lez être aſſaillis par toutes les troupes; ce „ n'eſt pas avec vos épées & vos lances que „ vous les empêcherez de gravir ſur ce ro- „ cher; n'euſſiez-vous qu'à frapper pour les „ abattre à meſure qu'elles ſe préſenteront, „ vous ſeriez hors de combat, par la fatigue „ ſeule, avant que la moitié fût tombée ſous „ vos coups. Il vous reſte une reſſource, c'eſt „ de raſſembler autant & de ſi groſſes pierres „ que vous le pourrez, de les mettre à por- „ tée de l'ouverture du rocher, & de les faire „ rouler ſur les combattans, à meſure que les „ Soldats graviront. Pour vous prouver qu'il „ ne dépend pas de moi de vous ſecourir, je „ reſte juſqu'à ce que vous ayez fait une aſſez „ grande proviſion de pierres.

Ce conſeil parut ſage à Renaud, qui en

remercia ſon couſin, mais qui ne put lui pardonner de ſe rendre complice de la perfidie d'Yon, & de la vengeance injuſte de Charlemagne. Renaud & Guichard, comme les moins bleſſés, montèrent au haut du rocher pour ramaſſer les pierres qu'ils trouveroient. Renaud jeta les yeux ſur la plaine; il contemploit avec ſatisfaction les ennemis qu'ils avoient détruits. Le champ de bataille où deux armées ſe ſont battues, offre ſouvent un moindre nombre de morts & de bleſſés. Ils eſtimèrent que ce nombre pouvoit aller à quinze cents. En regardant dans la plaine, ils aperçurent, au delà de la forêt, une troupe nombreuſe, ils crurent, d'abord, que c'étoient des François; mais, en regardant plus attentivement, Renaud reconnut Bayard & Maugis. „ Oh! mon frère, s'écria-t-il en em-„ braſſant Guichard, c'eſt Maugis que le ciel „ nous envoye; dis-le à nos frères, &, ſur-„ tout, qu'Oger n'en ſache rien: Ciel! ô Ciel! „ je te rends grâces „. Renaud revint auprès d'Oger, tandis que Guichard alla apprendre à Alard l'heureuſe découverte qu'ils venoient de faire.

CHAPITRE

## CHAPITRE X.

*Suite du combat précédent. Les fils d'Aymon ſecourus par les Gaſcons, conduits par Maugis. Nouveaux exploits. Oger, vaincu par Renaud, inſulté par Roland, n'en paroît que plus grand. Maugis raconte à Renaud comment il a appris la trahiſon du Roi d'Aquitaine. Il rend au jour Richard, & guérit les bleſſures d'Alard, de Guichard & de Renaud.*

CEPENDANT, les troupes s'impatientoient du long ſéjour qu'Oger faiſoit ſur la montagne. Il vouloit deſcendre pour leur laiſſer commencer l'attaque : Eh quoi ! mon couſin, „ lui dit Renaud, ſeriez-vous aſſez dénaturé „ de ne pas nous accorder encore quelques mo„ mens pour nous repoſer; encore une heure, „ &, non ſeulement, nous permettrons à vos „ troupes de nous attaquer, mais encore à „ vous-même, pour que Charlemagne n'ait „ aucun reproche à vous faire „. Oger y conſentit, leur promit qu'ils ne ſeroient attaqués que lorſque l'heure ſeroit expirée. Il deſcendit de la montagne, pour aller calmer l'impatience des François. Il dit à ceux-ci que les fils d'Aymon étoient preſque décidés à ſe rendre ; mais qu'ils demandoient quelques inſtans pour prendre une dernière réſolution.

Les Chefs vouloient attaquer le rocher malgré lui; mais il menaça de couper la tête au premier qui ſeroit aſſez hardi de faire le moindre mouvement ſans ſon ordre.

Le temps accordé n'étoit pas à moitié écoulé, que, la joie ſuſpendant les douleurs d'Alard & de Richard, ils ſe ſentirent en état de combattre : „ Mes amis, dit Richard à „ ſes frères, autant que j'en ai pu juger, la „ troupe que Maugis conduit, eſt d'environ „ cinq mille hommes; & les François ne ſont „ pas au delà de quatre mille. Ce n'eſt pas „ aſſez que Maugis nous dégage, il faut qu'il „ nous venge. Si les François ſe doutent de „ ſon arrivée, ils fuiront; ne leur donnons „ point le temps de s'en apercevoir, deſcen- „ dons au bas de la montagne; préſentons- „ nous au combat; Maugis ne doit pas être „ loin; tandis que nos ennemis s'acharneront „ après leur proie, il déployera ſes troupes „ dans la plaine, & pourra les prendre de tous „ côtés.

L'avis de Richard fut ſuivi; Renaud & Guichard deſcendirent les premiers, Richard & ſon frère les ſuivoient. Les François ne doutèrent pas qu'ils ne vinſſent ſe rendre. Oger courut à eux : „ Pourquoi, leur dit-il, avez- „ vous quitté votre aſyle? Si c'eſt pour vous „ rendre à Charlemagne, il falloit mieux ex- „ pirer les armes à la main, car je ne dois „ pas vous cacher que ce Prince a juré qu'il „ vouloit vous traiter avec la plus grande „ rigueur; ſi c'eſt pour combattre, le lieu

„ que vous occupiez étoit inacceſſible, ou, „ du moins, vous pouviez, avec le ſe- „ cours que je vous avois indiqué, vous y „ défendre long-temps. Nous voulons com- „ battre, répondit Renaud, & nous eſpé- „ rons encore de vous vaincre. Le peu de „ repos que vous nous avez donné, nous a „ rendu nos forces, & nous voulons encore „ tenter la fortune „. Oger les prit pour des inſenſés; il retourne à ſes troupes, & leur dit l'intention de ſes couſins: Les François paroiſſent furieux d'avoir ſi long-temps attendu. Oger leur donne le ſignal, & ſe retire; à peine ſe ſont-ils ébranlés, que Maugis, ſortant du bois, ſe déploye dans la plaine; il avoit fait gliſſer des troupes le long de la forêt; elles s'étoient avancées, ſans que perſonne s'en fût aperçu, juſqu'à l'autre extrémité de la plaine; &, lorſque Maugis parut, les François ſe trouvèrent enveloppés par leurs ennemis. Le premier qui s'offrit à ſes coups fut Oger. Il le frappa d'un coup de lance, & lui fit une large bleſſure dans le flanc: Oger vouloit ſe venger; mais, heureuſement, Bayard, ſentant ſon maître, emporte Maugis auprès de lui, s'ouvrant un paſſage à travers les François, qu'il déchire avec ſes dents, & que Maugis renverſe avec ſa lance. Maugis embraſſe Renaud, Alard & Guichard, car Richard avoit été obligé de remonter ſur le rocher.

Les Gaſcons pénètrent dans le centre des ennemis, en font un horrible carnage, & les mettent en déroute; les François veulent fuir;

les troupes, embuſquées dans la forêt, les arrêtent, les repouſſent dans la plaine, & font, par-tout, ruiſſeler le ſang. Renaud, monté ſur Bayard, voit Oger, court à lui, &, d'un coup de lance, le jette à trois pas de ſon cheval; il deſcend auſſi-tôt; il arrête le cheval, &, en le rendant à Oger: „ Comme notre „ parent, lui dit-il, vous ne vouliez pas trem„ per vos mains dans notre ſang; mais vous „ avez conduit trois mille hommes contre vos „ couſins, trahis & déſarmés, pour les livrer „ à leur ennemi, qui n'attendoit ſes victimes „ que pour les faire périr dans les ſupplices. „ Allez, je ſuis aſſez vengé; mais je vous con„ ſeille de vous retirer.

Maugis, qui avoit fait amener ſon cheval de bataille, s'étoit jeté parmi les ennemis; il perça Guimard d'un coup de lance, abattit la tête d'Allain, & fit ſon cri de guerre; le carnage devint général; les troupes de Charlemagne diminuoient de moment en moment; elles accuſoient Oger d'être la cauſe de leur déroute; elles l'attribuoient au temps perdu dans l'inaction où leur Général les avoit fait languir pendant deux heures. Oger, accuſé par les ſiens, & vivement preſſé par ſes ennemis, pouſſe ſon cheval dans la Dordogne & la paſſe à la nage. Renaud, le voyant ſur l'autre rive: „ Mon couſin, lui cria-t-il, vous tra„ hiſſez les intérêts du Roi: Vous fuyez & „ vous nous abandonnez ſes troupes. Perfide! „ répondit-il à Renaud, tu m'appelles traî„ tre, & c'eſt toi qui me trahis; ſans moi,

„ tes frères & toi ſeroient priſonniers : C'eſt „ moi qui ai donné le temps à Maugis d'ar- „ river. Attends-moi, ſi tu l'oſes. Je le veux „ bien, dit Renaud „. Auſſi-tôt Oger repaſſe le fleuve, & ſe préſente au combat. Son couſin eut pitié de lui; ſon cheval pouvoit à peine le ſoutenir; ſon armure ruiſſeloit de ſang : Renaud refuſa; mais Oger avoit été appelé traître; il dit à ſon couſin de ſe défendre. Auſſi-tôt, ils ſe frappent, leurs lances ſe briſent, leurs écus jettent des faiſceaux d'étincelles : Chacun tombe bleſſé de ſon côté; ils ſe relèvent, mettent l'épée à la main, & ſe portent les coups les plus terribles; tandis qu'ils ſe battent, leurs chevaux, auſſi furieux que leurs maîtres, commencent, entr'eux, une autre eſpèce de combat; ils ſe mordent, ſe déchirent; l'agile Bayard rue, hennit, écume & frappe ſon adverſaire à la tête, à la croupe, dans les flancs. Oger courut pour les ſéparer; mais Renaud, impatient de terminer ſon combat, le renverſe d'un coup d'épée, & le bleſſe à la hanche. Oger revient ſur lui, frappe Renaud ſur ſon caſque & le fait chanceler. Oger veut recommencer; mais, voyant arriver Alard, Maugis, Guichard, & leurs troupes, il remonte, à la hâte, ſur Boiſart, ſon cheval, & ne s'aperçut qu'il n'avoit point de ſelle, que lorſqu'il eut paſſé la rivière. Renaud l'en railla; Oger le défia de paſſer, pour venir recommencer à ſe battre. Renaud avoit accepté le défi; il alloit paſſer la rivière, Alard & Maugis l'arrêtèrent, remercièrent Oger

d'avoir donné le temps à Maugis d'arriver; &, après qu'ils eurent maſſacré, ou forcé ce qui reſtoit de François de paſſer la Dordogne, ils allèrent auprès de Richard.

Oger, couvert de bleſſures, excédé de fatigue, & ſans ſelle, rentra dans le camp de Charlemagne. Perſonne ne doutoit que les quatre fils d'Aymon ne fuſſent pris; il n'y avoit preſque point de Chevaliers & de Seigneurs qui ne fuſſent leurs parens, leurs amis; ceux que leur mérite avoit rendu leurs rivaux & leurs ennemis, commencèrent à les regretter, dès qu'ils les crurent perdus, effet ordinaire de l'infortune, qui change la haine la plus envenimée en une tendre commiſération; mais quelle fut la ſurpriſe de Charlemagne, lorſqu'Oger lui eut fait un fidelle rapport de tout ce qui venoit de ſe paſſer, qu'il lui eut appris que, de trois mille François, il ne s'en étoit ſauvé que trois cents, & qu'il s'eſtimoit fort heureux lui-même de n'avoir pas péri ſous les coups de Renaud. L'impétueux Roland ne put entendre ce récit ſans frémir. Il étoit fâché que Charles eût préféré Oger pour arrêter les fils d'Aymon; il dit, hautement, qu'il étoit un lâche, pour s'être laiſſé battre par un Chevalier ſans armes, ou un traître, qui avoit empêché ſes troupes d'agir. Oger ne put ſouffrir ces reproches, & l'accuſa lui-même de lâcheté: „ Parce que vous me voyez bleſſé, „ lui dit-il, vous oſez me tenir des propos „ inſultans, dont vous ne me croyez pas en „ état de me venger; mais je vous défie &

„ veux vous faire voir que les forces expi-
„ rantes d'un guerrier, tel que moi, ſont au
„ deſſus des bravades d'un jeune téméraire „.
Roland mit l'épée à la main. Oger, couvert encore de ſang & de pouſſière, ſans tirer la ſienne, ſaiſit le fer de celle de Roland, & lui dit: „ Jeune homme, regarde ces bleſſu-
„ res, avant que je me mette en défenſe, afin
„ que tu puiſſes ſavoir le jugement qu'on por-
„ tera de toi après notre combat. Si je ſuis
„ vainqueur, on dira que tu n'avois que de
„ l'orgueil ſans courage, puiſqu'un homme
„ foible, & épuiſé de ſang, t'a donné la mort; ſi
„ je ſuis vaincu, on publiera que tu n'es qu'un
„ vil aſſaſſin, qui as profité de ma foibleſſe pour
„ m'inſulter. Maintenant, viens, & combat-
„ tons „. Roland laiſſa tomber ſon épée, demanda pardon à Oger, & le remercia. Celui-ci reprit: „ Vous m'avez accuſé de trahiſon & de
„ lâcheté, je dois me juſtifier de l'un & de
„ l'autre. C'eſt au Roi à s'informer de ma
„ conduite; vous, Roland, vous me ferez
„ raiſon de l'imputation de lâcheté.

Charlemagne leur défendit de ſe battre, juſqu'à ce qu'Oger fût rétabli de ſes bleſſures; mais il ne put cacher ſon dépit de la perte inutile de ſes troupes & de la victoire de Maugis & des fils d'Aymon.

Cependant, Renaud, ſes frères & Maugis, après avoir raſſemblé & fait camper leurs troupes pour le reſte de la journée, s'en alloient vers la roche, où ils craignoient de trouver Richard ſans vie. Les trois frères ſoupiroient,

Maugis les conſoloit ; Alard, qui voyoit la triſteſſe de Renaud, demanda à ſon couſin ce qui s'étoit paſſé au Château de Montauban, & par quel haſard, ou plutôt, par quel miracle, il étoit venu à leur ſecours.

„ J'avois bien de la peine à me perſuader, „ dit Maugis, que Charlemagne eût ſitôt „ changé à votre égard ; je ne ſavois com- „ ment concilier ſon projet de prendre Mon- „ tauban, le ſiége dût-il durer ſept ans, avec „ ce traité de paix à des conditions ſi douces. „ Je craignois qu'il n'eût trompé le Roi d'A- „ quitaine ; car jamais je n'aurois penſé que „ le Roi vous trahît. Je vous ai vu partir „ avec la plus grande douleur. Je venois de „ vous faire mes adieux, lorſque j'ai paſſé „ dans l'appartement du jeune Gaudard, ami, „ ſecrétaire & confident du Roi Yon. Je l'ai „ trouvé dans le chagrin & dans les larmes ; „ elles l'ont empêché, d'abord, de m'aperce- „ voir. Je ne l'ai tiré de ſa rêverie, qu'en le „ ſecouant bruſquement. Ah ! Seigneur, m'a- „ t-il dit, pardonnez-moi ma diſtraction ; vos „ couſins ſont-ils partis ? Ils ſont déjà bien „ loin, lui ai-je répondu ; pourquoi me fai- „ tes-vous cette queſtion ? elle m'alarme. Hé- „ las ! a-t-il repris, puiſſent-ils ne pas ar- „ river dans la plaine de Vaucouleurs ! Je „ l'ai preſſé de s'expliquer. Il m'a répondu „ qu'il ne pouvoit pas m'en dire davantage ; „ que ſon devoir l'obligeoit au ſecret, quel „ qu'il fût. J'ai vainement employé les prié- „ res les plus preſſantes ; enfin, j'ai été juſqu'à

„ la menace. Vous vous y prenez mal, Che-
„ valier, m'a-t-il dit; quand les prières ne
„ peuvent rien ſur une ame honnête, ſoyez
„ aſſuré que les menaces ſont encore plus im-
„ puiſſantes. J'ai autant d'envie de vous ré-
„ véler le ſecret dont je ſuis dépoſitaire, que
„ vous en avez de le connoître; mais il ne dé-
„ pend pas de moi. Je ſuis revenu à ſa prière;
„ je lui ai repréſenté que, s'il y avoit à
„ craindre pour vous, ſon ſilence rendroit iné-
„ vitable un malheur qu'on pourroit, peut-
„ être, encore prévenir. Enfin, il s'eſt laiſſé
„ toucher; il alloit me révéler toute la tra-
„ hiſon, lorſque le Roi l'a fait appeler : Il
„ m'a dit de l'attendre, & n'eſt revenu que
„ deux heures après. Il m'a raconté que Char-
„ les avoit fait propoſer au Roi Yon de lui
„ livrer les quatre fils d'Aymon; qu'à cette
„ condition, il lui promettoit de retirer ſes
„ troupes de la Gaſcogne, d'augmenter ſes
„ Etats de pluſieurs Villes & Châteaux; mais
„ que, s'il continuoit à les protéger, il de-
„ voit s'attendre à la guerre la plus ſanglan-
„ te; que l'Aquitaine & la Gaſcogne ſeroient
„ livrées à la diſcrétion du ſoldat, les habi-
„ tans paſſés au fil de l'épée, & ſes Villes
„ réduites en cendres; que, non ſeulement,
„ Charlemagne le priveroit de ſa couronne,
„ mais qu'il le feroit périr des mêmes ſuppli-
„ ces qu'il deſtinoit aux fils d'Aymon. Le
„ Roi, flatté des promeſſes de Charlemagne,
„ & intimidé par ſes menaces, a porté l'affaire
„ à ſon Conſeil, ſoit qu'il n'ait pas oſé ſe

„ charger, lui ſeul, d'un crime atroce, ſoit „ qu'il ait voulu trouver des approbateurs; „ enfin, il a écrit à Charles qu'il promettoit „ de lui livrer ſes ennemis, qu'il les enver- „ roit dans la plaine de Vaucouleurs, & lui „ a déſigné l'habit qu'ils porteroient, le cor- „ tége qu'il leur donneroit, en un mot, toutes „ les marques auxquelles ils pourroient être „ reconnus. L'honnête Gaudard a ajouté, „ qu'il avoit fait tout ce qu'il avoit pu pour „ parler à quelqu'un de vous en particulier, „ & que, s'il l'avoit pu, il vous auroit donné „ les moyens d'éviter le piége, ſans qu'il eût „ compromis le Roi.

„ Quand Gaudard, continua Maugis, m'a „ eu mis au fait de la trahiſon, je n'ai pas „ héſité de lui faire part du projet, que je „ venois de concevoir, de voler à votre ſe- „ cours; il m'y a exhorté; il craignoit qu'il „ ne fût trop tard. Vous êtes parti à quatre „ heures du matin, il en étoit huit, il fal- „ loit raſſembler les troupes. Heureuſement, „ elles étoient ſous les armes : J'ai pris le pré- „ texte d'un grand fourrage; en deux heu- „ res, tout le monde étoit à cheval; j'ai pris „ ſix cents Cavaliers les mieux montés, pour „ marcher avec moi, & j'ai donné ordre au „ gros de la troupe de me ſuivre avec autant „ de diligence qu'il ſe pourroit. Je ſuis parti „ du camp à dix heures, dans trois, nous avons „ fait notre route. Vous ſavez le reſte „. Alard, à ſon tour, rendit compte à Maugis de tout ce qui s'étoit paſſé à Vaucouleurs.

Pendant tous ces récits, ils parvinrent au pied du rocher; ils trembloient & déſiroient de trouver Richard. Renaud n'oſoit y gravir, il pleuroit comme s'il eût été certain de ſa mort. Ils le trouvèrent, en effet, étendu à terre, ſans mouvement; il ſoutenoit ſes entrailles, qui ſortoient de ſa plaie, ſes chairs étoient livides, & tout indiquoit la mort. Si les larmes, les careſſes, les embraſſemens, pouvoient rappeler à la vie, ceux de ſes trois frères l'auroient rendue à Richard. Maugis le voyoit d'un œil ſec. „ Promettez-moi, leur „ dit-il, de venir, avec moi, au camp de „ Charlemagne, & de m'aider à venger la „ mort de mon père, & je m'engage de ren„ dre le jour à Richard „. Ils n'eurent pas beſoin de recourir aux ſermens : Maugis portoit toujours avec lui des plantes dont lui ſeul connoiſſoit la vertu, & un baume qu'il compoſoit lui-même. Il y avoit une fontaine dans ce rocher; il ſe fit apporter de l'eau pure, lava bien la plaie, fit rentrer les entrailles, y exprima le ſuc des plantes, retrancha les chairs livides, recouſut la peau, appliqua ſur le tout de ſon baume, fit avaler à Richard quelques gouttes d'un élixir qu'il avoit extrait de divers minéraux, & fit ſoulever le malade, qui commença à reſpirer; bientôt, il ouvrit les yeux, reprit l'uſage de ſes ſens, &, comme s'il ſe fût éveillé d'un ſonge, il demanda à ſes frères ſi Maugis étoit arrivé, ſi Oger & ſes François l'avoient attendu? Maugis l'embraſſa, lui dit que les ennemis

avoient été mis en déroute, & l'exhorta de reſter encore une demi-heure tranquille, & couché ſur le dos; il regarda la plaie, elle étoit déjà conſolidée. Renaud, Alard & Guichard avoient des bleſſures conſidérables; Maugis les fit déshabiller, leurs corps étoient remplis de contuſions & couverts d'un ſang noir & épais; il s'étoit figé dans les endroits bleſſés. Maugis les fit bien laver par ſon Ecuyer, il exprima le ſuc des mêmes plantes dans leurs plaies, y appliqua de ſon baume, en frotta tout ce qui étoit meurtri de ſon élixir; en moins de demi-heure, ils furent tous guéris; Richard étoit le plus foible, par la grande quantité de ſang qu'il avoit perdu; la nuit étoit déjà avancée, &, depuis la veille, ils n'avoient rien mangé; Maugis avoit eu ſoin de faire prendre à ſa troupe des vivres pour trois jours; il envoya ſon Ecuyer au camp, il rapporta du vin, & des proviſions abondantes; ils ſoupèrent tous, reprirent leur gaieté, oublièrent leurs maux au ſein de l'amitié, & s'endormirent juſqu'au lever du ſoleil.

Maugis, & les fils d'Aymon, étoient trop bien gardés par leurs troupes, pour avoir à craindre la moindre ſurpriſe; d'ailleurs, ils en étoient adorés; l'amour du ſoldat pour ſes Généraux, le rend vigilant pour lui-même & pour eux. Le ſommeil leur rendit toutes leurs forces, &, quand les premiers rayons du ſoleil frappèrent leurs paupières, ils avoient oublié les maux de la veille, & ne ſe ſouvenoient plus que de leurs triomphes.

Les héros ſe diſpoſèrent à reprendre le chemin de Montauban. Ils placèrent Alard & les priſonniers au centre, formèrent leur avant-garde des troupes les plus fraîches, ſous la conduite de Richard & de Maugis. Renaud & Guichard commandèrent l'arrière-garde.

Renaud ne pouvoit ſe conſoler de la trahiſon du Roi d'Aquitaine, &, quoiqu'il fût bien éloigné de penſer qu'Yolande fût ſa complice, ſon cœur oppreſſé avoit bien de la peine à lui pardonner d'avoir un frère capable d'une telle baſſeſſe.

## CHAPITRE XI.

*Retour des fils d'Aymon à Montauban. Alarmes & remords du Roi d'Aquitaine; il ſe réfugie dans un Couvent; Roland l'y découvre & l'enlève : Renaud vole à ſon ſecours, & le dégage, après un combat ſanglant, des fers de Roland. Roland eſt bleſſé.*

Les fils d'Aymon & Maugis entrèrent dans Montauban, au milieu des acclamations du peuple. Yolande, avec ſes deux fils, courut au devant de ſon époux, mais il repouſſa la mère & les enfans. „ Perfide! dit-il, de quel „ front oſes-tu m'approcher, après le crime „ de ton frère? Si tu n'es point ſa complice, „ pourquoi ne m'as-tu pas encore vengé? Pour- „ quoi, quand j'arrive à Montauban, ne me

„ livres-tu pas Yon dans les fers? Va, re-
„ mène-lui tes enfans, je ne les reconnois
„ plus; un ſang trop impur coule dans leurs
„ veines. Yon, le traître Yon, eſt leur on-
„ cle, & ce titre, ils pourroient auſſi le
„ donner aux frères de Renaud. Ote-les, ôte-
„ toi de mes yeux; leur préſence m'afflige;
„ & la tienne... Arrête, Renaud, arrête,
„ s'écrie Yolande, en embraſſant les genoux
„ de ſon époux; ah! ſi tu me mépriſes aſſez
„ pour croire que j'aye pu ſoupçonner la tra-
„ hiſon de mon frère, & n'avoir pas marché
„ ſur tes pas avec tes enfans, quand tu t'obſ-
„ tinas, malgré moi, d'aller à Vaucouleurs,
„ je ne veux ni de ton amour, ni de la vie.
„ Ce fut hier, après le départ de Maugis, que
„ j'appris tout : Dès que je connus le dan-
„ ger, je formai mille projets; le dernier,
„ auquel je m'arrêtai, ce fut de te devancer
„ à la Cour de Charlemagne, d'expirer à ſes
„ yeux, ou d'obtenir ta liberté. Les prépara-
„ tifs de mon voyage étoient faits; j'emme-
„ nois mes enfans avec moi : Nous ſortions
„ des portes de Montauban, lorſqu'un des
„ hommes-d'armes de Maugis nous arrêta, &
„ nous annonça que votre libérateur étoit ar-
„ rivé aſſez à temps pour vous ſauver tous;
„ j'embraſſai ce brave ſoldat; offenſe-toi,
„ Renaud, ſi tu le veux, des témoignages
„ de ma joie; je le conduiſis dans ton pa-
„ lais, &, pendant qu'il me racontoit tout
„ ce qui s'eſt paſſé, je lui ſervois d'Ecuyer,
„ dans la crainte qu'un autre, en l'interrom-

„ pant, ne me fît perdre un mot de ſon ré-
„ cit... Que d'horreurs! ah! Renaud!...

A ces mots, Yolande tombe évanouie aux pieds de ſon époux, qui, ne pouvant plus réſiſter à ſa tendreſſe, appelle Richard, pour l'aider à la ſoulever : Bientôt les larmes & les baiſers de Renaud l'eurent rendue à la vie. Leurs enfans embraſſoient, tour à tour, Yolande, leur père & leurs oncles. L'un de ces enfans, à qui Renaud, par amitié pour ſon beau-frère, avoit donné le nom d'Yon de Montauban, ſembloit prêt d'expirer de plaiſir ſur les lèvres de ſon père; Renaud, à qui le nom d'Yon étoit devenu odieux, n'appela plus ſon fils qu'Aymon de Montfort, pour n'être plus expoſé à prononcer le nom d'un traître.

Il ne ſongeoit qu'aux moyens de ſe venger du Roi d'Aquitaine; les plus cruels lui paroiſſoient encore trop doux, lorſqu'un hérault vint ſe jeter à ſes pieds, & réclamer ſa protection pour ce même Yon, que Roland tenoit dans ſes fers, & auquel il étoit prêt à faire ſouffrir la mort. „ Qui? lui!... Roland!...
„ s'écrie le fils d'Aymon; eh! de quel droit
„ Roland prétend-il venger les outrages faits
„ à Renaud? Par quelle aventure le perfide
„ Yon eſt-il tombé entre les mains de Roland?
„ Seigneur, répondit le hérault, pardonnez,
„ ſi, dans le récit que vous exigez, tout n'eſt
„ pas de la même gravité. Parmi les gens d'ar-
„ mes que Maugis conduiſit à votre ſecours,
„ étoit un Cavalier protégé de ce Godefroid,
„ qui, dans le Conſeil du Roi Yon, le déter-

„ mina à vous livrer au Roi. Dès que vos
„ frères, & vous, eûtes mis les François en
„ fuite, ce Cavalier ſe gliſſa dans le bois, &
„ alla droit à Bordeaux; il demanda à parler
„ au Roi. Sire, lui dit-il, les fils d'Aymon
„ reviennent triomphans de la plaine de Vau-
„ couleurs. Yon ſe fit raconter, dans le plus
„ grand détail, tout ce qui s'étoit paſſé; il
„ ſe crut perdu, & ne ſongea plus qu'à échap-
„ per à votre vengeance. Dès que la nuit fut
„ venue, il s'échappa de ſon palais, déguiſé,
„ & s'écriant, de temps en temps: Oh! ma
„ ſœur, ma ſœur! combien vous me déteſte-
„ rez, quand vous ſaurez qu'il n'a pas tenu à
„ moi que Renaud & ſes frères ne périſſent ſur
„ un échafaud? Lâche que je ſuis! les mena-
„ ces de Charles devoient-elles me faire com-
„ mettre la plus déteſtable des trahiſons? Eh!
„ qu'avois-je à craindre, ayant Renaud pour
„ me défendre? Cependant, Yon s'avançoit
„ vers un bois; le moindre bruit, une feuille
„ agitée par le zéphyr, le faiſoit trembler;
„ par-tout, il croyoit rencontrer un des fils
„ d'Aymon. Quand il eut gagné le bois, il
„ ne fut pas plus tranquille, il croyoit voir
„ reluire un caſque, & c'étoit la roſée d'une
„ feuille qui réfléchiſſoit les rayons de la lune:
„ S'il ſe ſentoit frappé par une branche er-
„ rante, il ſe croyoit percé de la lance de
„ Renaud; à tout moment, il croyoit enten-
„ dre le galop de Bayard, & il précipitoit ſes
„ pas. Le Cavalier qui l'accompagnoit, auſſi ti-
„ mide que lui, l'épouvantoit encore. Enfin,

„ accablé de peur & de fatigue, le Roi, plus
„ foible que coupable, & dont toute la Cour
„ étoit réduite, en ce moment, à un ſeul &
„ pauvre ſoldat, lui demanda ce qu'il avoit
„ à faire. Le Cavalier, après avoir long-temps
„ rêvé, ne trouva que deux partis; l'un, de
„ paſſer en Eſpagne, de prendre le turban,
„ de ſe mettre ſous la protection des Sarra-
„ ſins, & de céder ſon trône à celui de leurs
„ Princes qui le ſauveroit de Charlemagne ou
„ de Renaud : L'autre, de prendre l'habit
„ de Moine, parce que, certainement, Renaud
„ ne l'attaqueroit jamais ſous cet habit, quand
„ même il viendroit à le rencontrer. Ce dernier
„ avis parut au Roi le plus ſage, & il réſo-
„ lut de le ſuivre. A l'extrémité du bois, eſt
„ la riche Abbaye de S.-Ildephonſe, retraite
„ paiſible d'une vingtaine d'Auguſtins réfor-
„ més, qui partagent leur temps entre la bonne
„ chère, la chaſſe & le ſommeil, priant, au ſur-
„ plus, pour les preux Chevaliers & pour leurs
„ Dames. C'eſt là que le bon Roi Yon réſolut
„ de ſe retirer. Il part; à meſure qu'il appro-
„ che du monaſtère, ſa peur diminue; il ar-
„ rive, enfin, ſe fait ouvrir les portes, & de-
„ mande à parler à l'Abbé.

„ Malheureuſement pour Yon, le Portier
„ déjeûnoit avec Pinaut, Vandale de Nation,
„ qui, dans la dernière guerre de Pépin, s'é-
„ tant réfugié en France, fut, tour à tour,
„ homme-d'armes & eſpion, tantôt des Sar-
„ raſins, & tantôt des François, ſervant & tra-
„ hiſſant l'un & l'autre partis au gré des cir-

„ conſtances, &, ſurtout, de ſes intérêts ; pen-
„ dant la paix, il étoit commiſſionnaire des
„ Moines, chef de brigands, & faiſant tout,
„ hors le bien. En buvant, en jaſant avec
„ le frère portier, il apprit, mais en grand
„ ſecret, que l'Abbé venoit de recevoir parmi
„ ſes Moines, un homme de très-grande im-
„ portance, moyennant une fondation qui tri-
„ ploit les revenus du Couvent ; que l'Abbé
„ lui avoit promis de le cacher ſi bien, que,
„ de long-temps, ni Charlemagne, ni Roland,
„ ni les fils d'Aymon, n'en auroient des nou-
„ velles, & qu'il pouvoit boire & dormir tran-
„ quillement ; mais, quel étoit ce perſonna-
„ ge ? C'eſt ce que Pinaut ne ſavoit point
„ encore. Il fit ce raiſonnement en lui-mê-
„ me : C'eſt un Grand, qui ſe cache & qui
„ fuit, donc on le cherche ; cherchons donc,
„ à notre tour, ceux qui le pourſuivent. Il ſe
„ mit en quête, trouva le Cavalier qui avoit
„ accompagné Yon, l'enivra, & ſut une
„ partie de ſes ſecrets. Pinaut imagina que,
„ puiſqu'on prenoit tant de précautions pour
„ cacher le Roi Yon aux fils d'Aymon & à
„ Charlemagne, ils avoient un grand intérêt
„ à ſavoir ſa retraite, & que, par conſéquent,
„ il y avoit un grand intérêt, pour Pinaut, de
„ la leur découvrir. Il réſolut, d'abord, d'aller
„ révéler ſon ſecret aux fils d'Aymon ; puis,
„ imaginant qu'il pourroit tirer une meilleure
„ récompenſe de Charlemagne, il changea de
„ deſſein. Comme Pinaut a ſix pieds onze pou-
„ ces de hauteur, & qu'il fait trois lieues

„ quand les autres n'en font qu'une, il prit „ le chemin de Vaucouleurs, quoiqu'il ſoit „ le plus long. Il rencontra votre troupe, qui „ retournoit, triomphante, à Montauban, il „ coupa à travers les bois, & arriva, enfin, au „ camp de Charlemagne.

„ Pinaut ſe trompa de tente, il entra dans „ celle de Roland, &, croyant parler au Roi, „ il lui raconta tout ce qu'il ſavoit d'Yon, „ de ſa retraite, de ſon froc & de votre mar- „ che. Roland a juré qu'il vous attaqueroit. „ Oger, qui ne demande pas mieux que de „ voir Roland aux priſes avec vous, & qui ne „ ſeroit pas fâché que vous humiliaſſiez l'or- „ gueil du jeune Chevalier, s'eſt mis de la „ partie avec Olivier, Richard de Norman- „ die, & Guidelon; ils ont marché à la tête „ de quatre mille hommes. Pinaut leur ſer- „ voit de guide; quoiqu'il dût prendre un „ autre chemin, il les a conduits à l'Abbaye „ de St.-Ildefonſe. L'Abbé, qui ne ſe doutoit „ de rien, eſt allé les recevoir à la tête de „ tous ſes Moines, &, après les premiers com- „ plimens, il les a invités de venir ſe mettre „ à table; c'étoit l'heure du dîné. Roland l'a „ remercié bruſquement, & lui a dit: Seigneur „ Abbé, quand j'aurai envie de dîner, je vous „ en avertirai, ce n'eſt pas, pour le moment, „ de quoi il s'agit; il faut me dire ce que „ vous avez fait du traître le plus lâche qu'il „ y ait au monde; il ne vous ſert de rien de „ faire l'étonné; je ſais qu'il eſt dans votre „ Couvent, je prétends qu'il me ſoit remis,

„ pour en faire une punition exemplaire.
„ L'Abbé, voyant qu'il étoit inutile de
„ diſſimuler : Seigneur, a-t-il dit à Roland,
„ j'ai promis au Roi Yon qu'il ſeroit à cou-
„ vert de toute inſulte dans ce ſaint aſyle,
„ de ne révéler à perſonne l'endroit où il eſt
„ caché. Si un Chevalier eſt eſclave de ſa pa-
„ role, un Religieux ne l'eſt pas moins de
„ la ſienne, &, pour rien au monde, je n'y
„ manquerai. Je dois la reſpecter, ſans doute,
„ a repris Roland, & je vais faire fouiller
„ par-tout; vos recherches ſeroient inutiles,
„ répond le Moine; il eſt ſi bien caché, que,
„ ni vous, ni vos Chevaliers, ne ſauroient
„ le trouver; il dépend de mon ſecret, & mon
„ ſecret eſt inviolable. Roland, que ce diſ-
„ cours impatientoit, a répondu au Moine :
„ Perſonne ne connoît mieux que moi le prix
„ d'un ſeçret, gardez le vôtre, je vous en
„ loue, & je ne vous preſſe plus; mais, comme
„ j'ai réſolu de punir Yon, & que je ſuis
„ auſſi invariable dans mes réſolutions, que
„ vous dans les vôtres, je vais faire mettre
„ le feu aux quatre coins de l'Abbaye, &,
„ ſans que vous violiez votre parole, Yon
„ ſe trouvera puni; vous n'aurez rien à vous
„ reprocher; j'aurai exécuté mon projet, &
„ nous ſerons tous contens. Qu'Oger, avec
„ deux mille hommes, aille inveſtir le Cou-
„ vent, je le charge d'embraſer la partie du
„ midi; Guidelon mettra le feu à celle du
„ nord; Olivier incendiera la partie du cou-
„ chant, & Richard de Normandie, celle du

„ levant : Il détacha auſſi-tôt cinquante hom-
„ mes-d'armes, pour enfoncer les portes de
„ l'Abbaye, & aller, dans la ſacriſtie, prendre
„ toutes les torches qu'ils y trouveroient.
„ Quand l'Abbé a vu les haches levées, il eſt
„ tombé aux genoux de Roland ; il a promis
„ de lui remettre Yon; mais, a-t-il ajouté,
„ ſongez, Seigneur, qu'Yon eſt Moine, &
„ qu'en cette qualité, vous n'avez aucun pou-
„ voir ſur lui; Roland a regardé l'Abbé avec
„ un ſourire amer, a élevé ſa lance, & l'a
„ laiſſé tomber, de tout ſon poids, ſur l'é-
„ paule de l'Abbé : voilà, lui a-t-il dit, com-
„ me j'aime qu'on ſoit fidelle à ſon ſerment.
„ L'Abbé, qui croyoit avoir l'épaule démiſe,
„ n'a rien répondu, crainte de plus ſiniſtre
„ aventure, a conduit Roland dans un ca-
„ veau, lui a montré une petite porte qui
„ donnoit ſous le fût d'une colonne, où Yon
„ étoit caché; Roland l'a fait deſcendre &
„ ſortir du caveau; il étoit ſous l'habit de St.-
„ Auguſtin, & tout tremblant : Sire Moine, lui
„ a dit Roland, révérend Chevalier, pardon-
„ nez, ſi je trouble votre ſolitude; mais il faut,
„ dans le moment, que vous vous décidiez ſur
„ deux partis que j'ai à vous propoſer. Qu'ai-
„ mez-vous mieux, ou venir, tout à l'heure,
„ auprès de Charlemagne, lui rendre compte
„ des fils d'Aymon, que vous aviez promis
„ de lui livrer, ou de rompre une lance avec
„ Roland, qui veut venger ſes couſins de votre
„ trahiſon? Choiſiſſez. Le Roi Moine n'a voulu
„ ſe déterminer, ni pour l'un, ni pour l'autre

„ partis : Il a réclamé contre la violence qu'on „ faiſoit à un Religieux qui n'avoit plus rien „ à démêler avec le monde, & a menacé Ro- „ land de la colère céleſte ; le Paladin, ſans „ écouter ni ſes réclamations, ni ſes menaces, „ l'a, auſſi-tôt, fait enlever, & l'a fait atta- „ cher ſur un cheval, le viſage tourné vers „ la queue, afin que toute ſa troupe pût le „ voir à ſon aiſe pendant la marche : C'eſt „ dans cet équipage, indigne d'un Roi, qu'il „ le conduit à Charlemagne, & que je l'ai ren- „ contré. Dès qu'il m'a aperçu, il m'a appelé „ par mon nom, quoiqu'il lui ſoit défendu „ de parler à perſonne : Mais, comme c'eſt „ Pinaut qui eſt chargé de mener ſon cheval „ par la bride, & que je le connois, je me ſuis „ approché du guide ; il m'a raconté tout ce „ que vous venez d'entendre. J'ai demandé „ au Vandale, la permiſſion de parler au Roi, „ qui m'a dit, tout bas : J'ai indignement trahi „ Renaud & ſes frères, je mérite toute leur „ indignation, ou, plutôt, leur mépris ; mais, „ je connois leur généroſité ; va, vole à Mon- „ tauban, expoſe mes malheurs & mon crime „ à Renaud, & ne lui parle, ſeulement, pas „ de mon repentir.

Le héros ſe tut, Renaud, morne & penſif, interrompoit, de temps en temps, ſon terrible ſilence, par des cris & des ſoupirs. Enfin, regardant ſon épouſe & ſes frères en fondant en larmes : „ Eh ! c'eſt un Roi, dit-il, qui „ s'eſt ainſi dégradé, c'eſt un Roi que Roland „ traite ainſi ? Armons-nous, mes frères, al-

„ lons arracher Yon, tout lâche qu'il eſt, des
„ mains de Roland. Qui? ce perfide! s'écrie
„ Alard, ce traître, qui a voulu nous livrer
„ à notre ennemi! non, Renaud, non, jamais;
„ qu'il périſſe; &, puiſque Roland veut nous
„ venger, qu'il ſoit ſon bourreau! Mon frère!
„ mon frère, reprit Renaud, nous ſerions bien
„ peu dignes du titre de Chevalier, ſi nous
„ n'avions pitié d'un homme qui ſe repent:
„ Yon nous a trahis; mais il nous avoit ſe-
„ courus. Errans, loin de notre patrie & de
„ la maiſon paternelle, perſécutés par Char-
„ lemagne, livrés à l'indigence, c'eſt lui qui
„ nous a recueillis, qui nous donna un aſyle,
„ des états & ſon amitié; il m'a fait un don
„ plus précieux encore, celui d'une femme ai-
„ mable & vertueuſe: Voilà, mes amis, de quoi
„ nous devons nous ſouvenir, & non d'une tra-
„ hiſon, qui fut plutôt l'effet de ſa foibleſſe &
„ de ſa crainte, que de ſa méchanceté. Il con-
„ noiſſoit toute la haine de Charlemagne
„ contre moi; Yon a tremblé, & s'eſt cru per-
„ du: Ses Conſeillers, qui trembloient pour
„ eux-mêmes, & qui, peut-être, étoient ſe-
„ crettement gagnés par les préſens de Charles,
„ lui ont fait des peintures effrayantes des maux
„ auxquels il alloit expoſer ſes Peuples; ils
„ lui ont perſuadé que ſon refus alloit atti-
„ rer ſur eux, tous les fléaux d'une guerre mal-
„ heureuſe; ils l'ont empêché, ſans doute,
„ de me communiquer ſes alarmes; hélas! des
„ maux que ſouffrent les Peuples, ce ne ſont
„ pas les Rois qui ſont les plus coupables; ce

„ ſont leurs courtiſans; ils ont l'art de faire „ de leurs Souverains, l'inſtrument de leurs „ propres vengeances : Le Roi nous aimoit; „ mais Godefroid nous portoit envie, & nous „ n'avons été les victimes que de l'envieux. „ Si nous avions eu l'amitié de Godefroid, il „ eût repréſenté à ſon maître, qu'avec notre „ ſecours, il étoit aſſez fort pour réſiſter à „ Charlemagne, & le Roi l'eût cru & ne nous „ eût pas trahis : Ainſi, mes chers amis, Yon „ eſt moins criminel que vous ne le penſez; „ mais, le fût-il mille fois davantage, ce ſeroit „ une raiſon de plus pour oublier ſa trahiſon; „ ne voyons en lui que notre bienfaiteur, „ mon beau-frère, l'oncle de vos neveux, „ enfin, un Roi malheureux, au pouvoir d'un „ jeune téméraire.

Après avoir ainſi parlé, ſans attendre la réponſe de ſes frères, Renaud fait ſonner les trompettes, & ſes troupes ſe rendent, auſſitôt, ſur la place; il ſe met à leur tête, &, lorſqu'elles furent hors de Montauban : „ C'eſt au „ ſecours, leur dit-il, de votre Roi priſonnier, „ & deſtiné, peut-être, à des ſupplices infâ- „ mes, que je vous mène : Sa honte rejail- „ liroit ſur vous : Il faut le délivrer, ou pé- „ rir.

Les troupes, le peuple qui les avoit ſuivis, étonnés de la généroſité de Renaud, s'écrièrent : „ Il faut délivrer Yon, notre Roi; mais „ Renaud eſt ſeul digne de l'être.

A peine Renaud & ſes frères furent-ils ſortis de Montauban, qu'ils aperçurent la troupe de

de Roland : Ils s'arrêtèrent & ſe rangèrent en ordre de bataille. Oger ſentit une ſecrette joie, en voyant Renaud : „ Le voilà donc, „ enfin, dit-il à Roland, voyons, mainte- „ nant, ſi vous ſerez plus heureux que moi. „ Si vous le faites priſonnier, je vous tiens „ pour le plus valeureux Chevalier qui fut, „ & qui ſera jamais „. L'Archevêque Turpin ricanoit, en ſecouant ſa tête chauve ; Olivier ſourioit, & le Duc de Naimes conſeilloit à Roland de ne pas ſe meſurer avec lui. Roland, qui ne doutoit de rien, regarde Naimes avec dédain, & range ſa troupe. Cependant, l'Archevêque Turpin lui fit obſerver que Renaud avoit beaucoup plus de monde que lui : „ Que m'importe, dit Roland, ne „ ſavez-vous pas que les Gaſcons ont plus „ d'adreſſe & d'eſprit que de valeur? Quand „ cela ſeroit vrai, reprit l'Archevêque, je „ ſais auſſi, qu'avec un Général tel que Re- „ naud, les moins braves deviennent des hé- „ ros, & que c'eſt le Général qui fait le ſoldat.

De leur côté, les frères de Renaud l'exhortoient d'éviter le combat avec Roland, qui, ſelon l'opinion commune, avoit reçu du ciel, le don d'être invulnérable : „ Il y a „ tant d'autres Chevaliers, lui diſoient-ils, „ avec qui vous pouvez combattre à avan- „ tage égal ! Attaquez la troupe entière, nous „ vous ſeconderons, nous la taillerons en piè- „ ces ; mais évitez Roland. Mes amis, leur „ dit Renaud, je connois tout le prix de ce „ jeune héros ; d'ailleurs, il eſt neveu du Roi ;

„ S'il veut la paix, je ne demande pas mieux; „ mais s'il veut combattre, je ne le crains „ point; tout invulnérable qu'il veuille ſe faire „ croire, je trouverai, peut-être, le moyen „ de diſſiper un préjugé qui lui eſt trop favora- „ ble „. Comme il parloit encore, il vit Roland qui s'avançoit vers lui : „ Mon frère, „ dit-il à Alard, retenez les troupes; que per- „ ſonne ne quitte ſes rangs juſqu'à ce que je „ l'ordonne „ : Auſſi-tôt, il pique Bayard, & fend l'air juſqu'à ce qu'il ait joint Roland; alors, en préſence des deux troupes, il deſcend de cheval, l'attache à un arbre, met ſa lance à terre, &, le front courbé, fléchiſſant un genou devant Roland: „ Prince, lui „ dit-il, voici le temps de terminer nos haines. „ Vous êtes neveu de Charlemagne, & mon „ couſin; ſoyez notre médiateur, rétabliſſez „ la paix entre Charlemagne & nous; qu'il „ nous rende ſon amitié, & je lui jure, pour „ mes frères & pour moi, toute foi & toute „ loyauté; je remettrai Montauban en ſon „ pouvoir, & Bayard vous appartiendra; „ Bayard, que je ne donnerois pas pour une „ Province: Nous quitterons la France & nous „ irons porter nos armes, au nom du Roi, „ contre les Sarraſins. Il n'y a point de ſa- „ crifices que le Roi ne puiſſe exiger de nous, „ tant nous déſirons la paix, quelqu'avantage „ que la guerre puiſſe offrir à des Chevaliers „ ſans fortune, abandonnés par leurs parens.

Roland fut touché de la prière de Renaud; mais il l'aſſura que jamais les fils d'Aymon

n'obtiendroient rien de Charlemagne, à moins qu'ils ne conſentiſſent à lui livrer Maugis. „ Nous mourrons tous, reprit Renaud en ſe „ levant & en reprenant ſa lance; nous mour- „ rons tous, plutôt que d'acheter la paix par „ une telle lâcheté „. Il ceignit ſon épée, monta ſur Bayard, & revint, tout armé, vers Roland. Il prit un ton plus fier : „ Roland, „ dit-il à ſon couſin, garde-toi de penſer „ qu'aucune crainte m'ait engagé à m'humi- „ lier devant toi. Je t'ai rendu ce que je te „ devois, comme neveu du Roi, & comme „ mon parent; j'ai cru trouver en toi un „ ami, un défenſeur contre l'oppreſſion; j'ai „ cru que tes vœux, comme ceux d'un vrai „ Chevalier, étoient pour la paix, que tu avois „ en horreur la diſcorde & les haines entre „ parens; mais, loin d'être ſenſible à ma prié- „ re, ton orgueil met à la paix une condi- „ tion, non ſeulement, impoſſible, mais vile „ & flétriſſante : Elle m'indigne & m'offenſe. „ Mais, afin que tu n'ailles pas te vanter, à „ la Cour de Charles, que le bruit de ta va- „ leur m'a fait tomber à tes pieds, pour te „ demander grâce, combattons, & voici les „ conditions que je te propoſe. Si je ſuis vain- „ cu, je conſens que tu me livres à la colère „ de Charlemagne; ſi tu l'es, tu viendras, avec „ moi, à Montauban, où tu n'éprouveras, „ avec nous, ni haine, ni colère, mais amitié „ franche, paix, douceur & loyauté „. Ro- land exigea que Renaud lui donnât ſa paro- le, & Renaud lui répéta les mêmes propos,

qu'il appuya de ſon ſerment. Roland demanda encore un moment, pour aller rapporter à ſes Chevaliers les conditions du combat ; il leur dit que Renaud vouloit combattre ſeul à ſeul ; mais Olivier, Oger, l'Archevêque Turpin, & tous les Chevaliers, s'y oppoſèrent. „ Re- „ naud, lui dirent-ils, eſt votre parent & le „ nôtre, & le combat ne finiroit que par la „ mort de l'un des deux. De quelque côté „ que tournât la victoire, nous en ſerions éga- „ lement affligés. C'eſt aſſez que le combat „ ſoit général, & ſi, dans la mêlée, vous vous „ rencontrez, vous pourrez eſſayer vos for- „ ces „. Roland, obligé de céder à ces con- ſeils, rangea ſa troupe en bataille ; Renaud conduiſit la ſienne en grand Capitaine, & ſe jeta le premier au milieu des François : Un Chevalier s'offrit ſur ſon paſſage ; il ne fit que pouſſer Bayard ſur lui, & le Chevalier fut foulé ſous les pieds de Bayard ; il preſſe la pre- mière ligne des François & la rompt ; Richard, excité par ſon exemple, frappe, renverſe, écraſe tout ce qui échappe à Renaud : Il fait un ſi grand carnage autour de lui, que Re- naud, étonné, ſuſpend ſes coups pour l'admi- rer : „ Que fais-tu Renaud, s'écrie Richard, „ pénètre dans les eſcadrons, diſperſe, diviſe „ les François, empêche qu'ils ne ſe rallient.

Cependant, les François invoquent, à grands cris, le ſecours de Roland ; il accourt furieux ; il appelle Renaud, qui brûle de le combattre, & qui laiſſe reſpirer les combattans ; il remet ſon épée dans ſon fourreau, ſaiſit une lance

courte, mais terrible par ſa groſſeur : „ Pour-
„ quoi, dit-il à Roland, vous êtes-vous dé-
„ robé ſi long-temps à mes yeux „. Auſſi-
tôt, ils courent l'un contre l'autre. Hector,
Salomon de Bretagne & l'Archevêque Turpin,
voyant que Roland étoit armé de ſon épée,
tremblèrent pour Renaud. „ Nous voyons avec
„ douleur, dirent-ils à Olivier, que le plus
„ généreux Chevalier du monde va périr :
„ Voyez avec quelle précipitation l'épée de
„ Roland tombe ſur Renaud ; il eſt vrai que Re-
„ naud rend ſes coups inutiles, & qu'il les
„ détourne adroitement ; mais le pourra-t-il
„ encore long-temps, avec ſa lance ? Allez,
„ du moins, dire à Roland que, puiſqu'il veut
„ combattre, il ſe ſerve des mêmes armes
„ que ſon adverſaire. Chevaliers, interrompit
„ Oger, vous vous effrayez en vain ; laiſſez
„ Roland ſe ſervir des armes qu'il jugera à
„ propos ; il n'y en a point que Renaud re-
„ doute, je le connois mieux que vous ; Ro-
„ land n'eſt pas plus à craindre pour lui, que
„ tout autre „. On crut que l'envie faiſoit
ainſi parler Oger, & les Chevaliers prièrent
Olivier de faire ceſſer ce combat ; mais, l'im-
pétueux Roland ne voulut rien entendre, &,
les menaçant du courroux de Charlemagne,
retourna vers Renaud, & lui dit : „ Che-
„ valier, vous évitez aſſez adroitement mon
„ épée, voyons, maintenant, ſi vous vous
„ garantirez du fer de ma lance. Peu m'im-
„ porte, répondit Renaud, la lance ou l'épée,
„ tout m'eſt égal „. Alors, ils coururent l'un

contre l'autre, avec une égale ardeur; mais, l'ardeur de Renaud étoit éclairée, & ſe jouoit de l'impétuoſité de Roland; ils ſe frappèrent avec tant de fureur, que leurs lances, quoique d'une groſſeur énorme, ſe réduiſirent en pouſſière; leurs écus ſe heurtèrent, & leurs chevaux, repouſſés l'un par l'autre, retournèrent, malgré eux, en arrière, juſqu'à l'endroit d'où ils étoient partis : Celui de Roland s'abattit avec ſon Cavalier; Renaud, fier, ſur le ſien, regardoit, en riant, ſon rival embarraſſé, ſe débattre ſur le ſable; Renaud, qui ne voulut point profiter de ſon avantage, cria, *Montauban*.

Cependant, Roland ſe relève, écume de fureur, prend ſon épée, & veut abattre la tête de ſon cheval : „ Grâce, grâce, lui crie „ Renaud; hélas! il a fait plus que vous ne „ deviez attendre; il s'eſt relevé, & Bayard „ en eſt tout honteux „. Auſſi-tôt, Renaud ſaute à terre; Bayard, comme s'il eût entendu les propos de ſon maître, s'élance ſur le cheval de Roland, le frappe à coups de pieds & le déchire avec ſes dents : Le fougueux Roland court à Bayard pour le percer de ſon épée : „ Arrêtez, Chevalier, lui crie Renaud; quel „ champion choiſiſſez-vous aujourd'hui? En „ voici un plus digne de vous; laiſſons faire „ nos chevaux & combattons „. Roland rougit de colère : „ Tu me menaces, Renaud, „ s'écria-t-il, attends, voici de quoi rabaiſ- „ ſer ta fierté „. Renaud ne l'attendit point, il courut à lui, & porta ſur ſon caſque un ſi

rude coup d'épée, qu'il l'ouvrit; mais Flamberge gliſſa ſur l'écu ſans effleurer la peau; le neveu de Charlemagne fut étourdi du coup, il recule, de crainte d'un ſecond, &, levant Durandal, cette épée plus redoutable que les armes d'Achille, il avance & frappe; Renaud lui oppoſe ſon écu, & l'écu tombe coupé en deux, aux pieds de Renaud. „ Nous voilà „ quittes, tout au moins, lui dit Roland. „ Non, reprit le fils d'Aymon, ton orgueil „ veut quelque choſe de plus „. Ils alloient recommencer, leur fureur irritée annonçoit le combat le plus terrible, mais, Maugis, plus prudent, arrête Renaud, & le fait remonter ſur Bayard; Oger & Olivier forcent Roland d'en faire autant; Oger avoit bien de la peine à contenir la joie qu'il reſſentoit d'avoir vu Roland abattu par Renaud; Roland, humilié, rugit, rappelle & défie ſon adverſaire : „ Mon couſin, lui dit Renaud, „ nos Chevaliers ne le veulent point; mais „ tâchons de nous dérober à leurs regards, „ paſſant la rivière à la nage, &, ſeuls dans „ le bois, nous verrons à qui demeurera la „ victoire „. Roland y conſentit; mais Olivier, qui ſoupçonna leur deſſein, le ramena malgré lui.

Mais, comme Renaud alloit paſſer la rivière, il aperçut une troupe d'environ cent hommes-d'armes, & un Religieux au milieu d'eux; il fond ſur ce peloton, reconnoît le Roi Yon, & s'écrie : „ Lâches, qui prenez plus de pré- „ cautions pour garder un Moine, que ſi vous

„ conduiſiez dix Paladins armés, fuyez, laiſ-„ ſez le Roi „. Il frappe, en même temps, un Chevalier, & le renverſe; le reſte ſe diſperſa devant lui, comme à la fin de l'automne, les feuilles s'éparpillent au ſouffle d'un vent impétueux. Renaud, reſté ſeul avec Yon, ne lui fit point de reproches; il ſe contenta de lancer un regard plus terrible pour le coupable que la punition la plus ſévère. Le malheureux & foible Roi tombe aux genoux de Renaud, & s'écrie : „ Mon crime eſt digne „ du ſupplice le plus honteux; la ſeule grâce „ que je demande à Renaud, eſt de ne périr „ que de ſa main; j'aurai moins à rougir, „ que de tomber entre celles de Charlema-„ gne. J'ai été coupable, par la crainte de le „ devenir; le Duc d'Anjou m'a fait trembler „ pour mes Sujets; il m'a rendu traître pour „ ſauver mon Royaume des fureurs de Char-„ lemagne; &, parce que le ciel vous a pro-„ tégés contre ma perfidie & la ſienne, Charles „ m'accuſe de l'avoir trahi; il me fait un „ crime de votre liberté; mais, hâtez-vous, „ délivrez-moi d'une odieuſe vie „. Renaud fit relever Yon, le fit monter à cheval, & le fit conduire derrière ſa troupe.

## CHAPITRE XII.

*Richard eſt fait priſonnier par Roland. Charlemagne s'empare du priſonnier, malgré ſon vainqueur, & le condamne à un ſupplice infâme. Enchantement de Maugis, qui le rend méconnoiſſable; il découvre ce qui ſe paſſe au camp, en donne avis à Renaud, qui fait embuſquer ſes troupes. Noble fermeté des Chevaliers, qui refuſent d'eſcorter la conduite de Richard au ſupplice. Lâcheté d'un Courtiſan.*

LE combat avoit recommencé, entre les François & les Gaſcons, au moment où Renaud étoit parti pour paſſer la rivière. Ses trois frères, & Maugis, furent attaqués par Roland, Oger & Olivier. Ils voulurent ſe montrer dignes de Renaud, & le camp des François fut couvert de morts. Roland ne ſe poſſédoit pas; mais ce qui acheva de le mettre hors de lui, ce fut Oger, qui lui dit: „ Seigneur, avez-vous obſervé que votre cheval „ eſt bleſſé à la cuiſſe, & que votre écu eſt „ fracaſſé? Mais que vois-je? voilà du ſang „ qui coule de votre côté: Ah! puiſque le „ brave Roland eſt bleſſé, il faut que Re„ naud ſoit mort, ou, tout au moins, „ votre priſonnier „. Roland, qu'on ne plaiſantoit pas impunément, porta la main ſur la garde de ſon épée, & menaça Oger; mais

Olivier ſe mit entr'eux deux, & les ſépara.

Ce fut dans ce moment que le jeune Richard s'approcha de Roland & le défia; Roland, qui ne le connoiſſoit pas, lui donne à peine le temps d'achever, &, pouſſant ſon cheval ſur lui, il le renverſe: Richard ne s'étonne point; il remonte, preſſe Roland, qui s'aperçoit, enfin, que c'eſt un des fils d'Aymon qu'il a en tête; mais, au lieu de combattre ſeul à ſeul avec lui, craignant, ſans doute, de ſe compromettre en ſe battant avec tout autre que Renaud: „ A moi, François, s'écrie-t-il, c'eſt Richard, c'eſt un „ des fils d'Aymon, qu'il ſerve d'otage pour „ ſes frères „. Auſſi-tôt, un eſcadron de François environne Richard; ſon cheval eſt tué ſous lui; il ſe dégage, &, quoiqu'il ſe voye prêt d'être accablé par le nombre, il met l'épée à la main, bleſſe dangereuſement le Comte Antoine, tue un Chevalier qui veut le faire priſonnier, écarte les plus hardis, & donne la mort à tous ceux qui attentent à ſa perſonne. Cependant, on lui crie de tous côtés: Rendez-vous, ou vous nous forcerez à vous donner la mort. Entouré de toutes parts, & voyant qu'aucun effort humain ne peut le dégager: „ Je me rends; où eſt Roland, „ s'écrie-t-il, c'eſt à lui que je remettrai mes „ armes „. Un Chevalier fut aſſez téméraire pour vouloir ſe ſaiſir de ſon épée; Richard le regarda avec mépris: „ Tu ne mérites que d'en éprou- „ ver les coups „, lui dit-il, en lui abattant la tête; &, auſſi-tôt, il s'approche de Ro-

land, lui remet ſon épée toute ſanglante, & ſe rend à lui, comme au plus brave Chevalier.

Renaud fut averti de ce malheur lorſqu'il ne fut plus temps de le réparer, & qu'on eut fait partir Richard pour le camp de Charlemagne : Alard & Guichard, qui ignoroient la captivité de leur frère, rencontrèrent Renaud, accablé de triſteſſe. Lorſqu'il leur eut raconté le déſaſtre de Richard : „ Ah! mon „ frère, s'écrièrent-ils, pourquoi nous avez-„ vous engagé d'aller au ſecours du traître „ Yon „ ? Guichard, à ces mots, jette un regard furieux ſur le Roi, & veut l'immoler à ſon frère; déjà ſon épée étoit levée, Renaud lui retient le bras „ Arrêtez, mon „ frère, lui dit-il; c'eſt à moi qu'Yon s'eſt „ rendu, c'eſt moi qui dois le punir ou le dé-„ fendre; ſoyons ſes juges & non ſes bour-„ reaux. Je le mets ſous votre garde; con-„ duiſez-le à Montauban, & moi, je vole au „ camp de Charlemagne; je lui enleverai Ri-„ chard, ou je périrai avec lui. „ Il partoit; mais Alard ſe jette au devant de lui, ſaiſit Bayard par le frein, & Guichard l'arrête par-derrière.

Renaud faiſoit ſes efforts pour s'arracher des mains de ſes frères, lorſque Maugis ſurvint. Il leur demanda le ſujet de leurs plaintes & de leurs larmes; il les écouta avec un front calme & tranquille; il blâma le projet inutile de „ Renaud. Allez, lui dit-il, vous repoſer à „ Montauban; c'eſt moi qui irai au camp de

„ Charlemagne, &, ſi Richard n'eſt point mort,
„ je vous réponds, ſur ma tête, de le rame-
„ ner avec moi. Ceſſez toute plainte & com-
„ ptez ſur la parole de votre ami.

Les trois fils d'Aymon rentrèrent, tout conſternés, dans Montauban, avec Yon leur priſonnier, dont les remords augmentoient par la perte de Richard. L'épouſe & les enfans de Renaud vinrent l'embraſſer; Yolande ne put s'empêcher d'accabler ſon frère des plus ſanglans reproches; leurs larmes coulèrent en abondance, quand ils apprirent que Richard étoit entre les mains de Charlemagne; mais Maugis, qui arriva, un moment après, les conſola, & ranima leurs eſpérances. Maugis comptoit trop ſur les ſecrets de ſon art, pour avoir la moindre inquiétude; il ſe retira un inſtant, & paſſa dans ſon appartement pour ſe préparer; il ſe mit tout nu; il avala le ſuc d'une herbe, dont la vertu étoit telle que ſon corps parut ſubitement enflé; il frotta tous ſes membres du ſuc d'une autre plante, & ils devinrent noirs & livides, ſes yeux tournèrent dans ſa tête, & ſon front parut couvert d'ulcères, il ſe revêtit de haillons, &, dans cet état, il ſe préſenta aux fils d'Aymon, qui ne le reconnurent point; ſa tête étoit affublée d'un vieux chaperon; il tenoit dans ſa main un long bâton de pélerin. Renaud fut étonné de voir, dans ſon Palais, un mendiant ſi pauvre & ſi malade; il alloit ordonner qu'on prît ſoin de cet infortuné, lorſque Maugis le tira d'er-

reur. „ Voilà, dit-il, avec quelles armes je „ vais combattre Charlemagne, & délivrer Ri- „ chard „. Il part, &, dans moins d'une heure, il devance Roland au camp du Roi ; il le traverſe en boitant, & appuyé ſur ſon bourdon ; il alla devant la tente de Charlemagne ; il attendit que le Monarque en ſortît. „ Grand „ Prince, lui dit-il, d'un ton hypocrite, puiſſe „ le ciel vous préſerver de traîtres ! — Je te „ ſais bon gré de tes vœux, lui dit Charle- „ magne, il n'y a que Dieu qui puiſſe préſer- „ ver les Rois de la trahiſon ; ils ne ſont que „ trop environnés de piéges ! Combien de fois „ le traître Maugis ne m'a-t-il pas trompé ? „ Pauvre Hermite, Chevalier, il prend toutes „ les formes qu'il veut. — Hélas ! Sire, reprit „ le faux mendiant, les bons patiſſent toujours „ des méfaits des méchans : Si Maugis eſt un „ traître, les pauvres gens ne lui reſſemblent „ pas : Puiſſe le ciel lui rendre tout le mal „ qu'il m'a fait ? — Et d'où viens-tu, reprit „ Charlemagne ? — Sire, je viens de Jéruſa- „ lem, d'adorer le ſaint Sépulcre. Hier, je paſſai „ à Balançon, j'avois, avec moi, dix Péle- „ rins ; une troupe de brigands ſortis de Mon- „ tauban, nous attaquèrent ; ils tuèrent mes „ compagnons, les dépouillèrent, & je ne me „ ſauvai que parce qu'ils me crurent morts. „ Quand ils ſe furent retirés, je m'en allai „ dans un petit hameau, où je demandai qui „ étoient les ſcélérats qui avoient tué mes com- „ pagnons. Hélas ! mon bon Prince, je ne m'y „ ſerois jamais attendu, on me dit que c'étoient

„ les gens des quatre fils d'Aymon & de leur „ couſin Maugis. Eh! mon Dieu! leur dis-je, „ le mauvais métier qu'ils ſont là, pour des Gen- „ tilshommes! & l'on me répondit que leurs „ maîtres étoient ſi pauvres, ſi pauvres, qu'ils „ étoient obligés, pour ſubſiſter, de faire arrêter „ & dépouiller les paſſans. Au portrait que ces „ bonnes gens me firent de Maugis, j'ai lieu de „ croire que c'eſt lui-même qui me lia & qui „ me mit dans l'état où je ſuis. Ah! bon & „ généreux Sire, je ne veux de mal à per- „ ſonne, mais je ſerois bien joyeux, ſi j'étois „ vengé de ces aſſaſſins publics. — Ce que „ tu me racontes, lui dit Charlemagne, eſt-il „ bien vrai? — Oui, Sire. — D'où es-tu? — „ de Bretagne. — Comment t'appelles-tu? — „ Kerlinet le Sincère, & je ſuis aſſez riche dans „ mon pays. Sire, vous êtes Roi, & vous devez „ me faire raiſon des brigands. — Eh! mon „ ami, je ne puis m'en faire raiſon à moi- „ même, & crois que ſi Maugis tombe jamais „ entre mes mains, je ne l'épargnerai point.

Les Chevaliers, témoins de cette converſation, furent ſi touchés de l'air de franchiſe du Pélerin, qu'ils engagèrent le Prince à l'indemniſer de ce qu'il diſoit que les brigands de Montauban lui avoient volé. Charles y ajouta encore, & le faux-mendiant, en faiſant un grand ſigne de croix, s'inclina juſqu'à terre; il ajouta qu'il mouroit de faim, & le Roi ordonna qu'on ne le laiſsât manquer de rien. Maugis donna mille bénédictions au Prince, &, en le regardant en face, il lui dit: „ J'ai

„ fait bien du chemin, j'ai vu beaucoup de „ pays; mais je n'ai jamais rencontré un ſi „ beau, ſi aimable Prince.

Le Pélerin parloit encore, quand Roland, ſa ſuite, & Richard enchaîné, entrèrent dans le camp, au bruit des trompettes. Oger, Hector & Naimes repréſentoient à Roland, qu'il n'étoit pas d'un preux Chevalier de livrer Richard, ſon parent, & le leur, à un Prince qui avoit juré la mort des fils d'Aymon. „ Il eſt votre „ priſonnier, lui diſoient-ils, vous êtes le „ maître de ſa liberté & de ſa vie. Ne ſeroit-il „ pas plus généreux de le mettre à rançon „. Roland étoit preſque déterminé à le renvoyer ſur ſa parole; mais Ganelon, pour faire ſa cour à Charlemagne, avoit devancé la troupe, & l'avoit informé de tout ce qui s'étoit paſſé dans le combat, &, ſurtout, de la captivité de Richard: Charlemagne en treſſaillit de joie; il courut au devant de ſon neveu, le félicita de ſa conquête, lui demanda ſon priſonnier, & lui annonça la vengeance la plus terrible. „ Sire, lui dit Richard, je ſuis en votre pouvoir; „ vous pouvez ordonner de ma vie; mais ſon- „ gez que Renaud me vengera, & que, tant qu'il „ pourra monter ſur Bayard, il n'y a ni Ville, ni „ Château qui puiſſe vous mettre à couvert „ de ſa fureur „. Le Roi entra dans un tel emportement, qu'il frappa Richard de ſon ſceptre. „ Un Juge, lui dit Richard, qui „ frappe un accuſé, ſe rend indigne d'être „ ſon Juge, & l'accuſé devient ſon égal. Dé- „ fendez-vous „. Il étoit prêt de s'élancer ſur

lui; mais on l'arrêta, & quelques Chevaliers eurent le courage de blâmer leur Souverain.

Richard, cependant, reconnut Maugis ſous les traits du Pélerin; dès ce moment, il ſe crut en ſureté : „ Quel ſupplice me deſtine „ la généroſité de mon vainqueur, dit-il, en „ s'adreſſant à Roland „? Le neveu de Charlemagne ne put s'empêcher de rougir : „ Ton „ vainqueur, répondit Roland, t'eût rendu „ la liberté, ſi le Roi m'en eût laiſſé le maître. „ Qu'importe, reprit Richard, n'eſt-ce pas „ pour lui faire ta cour, que tu me livres „ à ſa vengeance? Eh bien, que Charlema- „ gne prononce; à quel ſupplice me condam- „ ne-t-il? Au ſupplice des traîtres, répondit „ le Roi : Un gibet eſt le prix que je réſerve „ à tes exploits, puiſſé-je y envoyer tes frè- „ res & Maugis! Sire, répondit Richard avec „ un ſourire amer, vous êtes bien puiſſant, „ mais je doute que jamais ce projet s'exé- „ cute.

Maugis, qui en avoit aſſez entendu, ſe gliſſe au travers du Camp & vole à Montauban : Renaud, en le voyant arriver ſeul, ne douta point que Richard n'eût péri : Il ſe livra à la douleur, &, comme elle eſt toujours injuſte, il fit un crime à Alard & à Guichard de n'avoir pas combattu à ſes côtés; mais Maugis les raſſura. Il leur raconta tout ce qu'il avoit vu, & l'arrêt infâme que Charlemagne avoit prononcé. „ Armons-nous, „ ajouta-t-il, ne perdons pas un inſtant; allons „ attendre Richard au lieu de ſon ſupplice,

„ que ce lieu, deſtiné à l'infamie, ſoit le théâ-
„ tre de notre triomphe & de notre gloire. La
„ vertu ſait tirer parti de tout; elle convertit
„ le cyprès en laurier, &, d'un rameau de
„ chêne, ſe fait une couronne immortelle „
Renaud fit ſonner les trompettes; il recommanda à ſes troupes la plus grande ſubordination; il ſe met à leur tête; Alard & Guichard firent l'arrière-garde, &, en moins d'une heure, par l'art de Maugis, ils furent portés au lieu où l'arrêt devoit être exécuté; ils s'embuſquèrent dans les bois des environs : Mais les troupes étoient ſi fatiguées, qu'en arrivant, elles tombèrent dans un profond ſommeil.

Cependant, Charlemagne avoit aſſemblé ſes Barons & ſes Pairs. „ Aigremont, leur dit-il,
„ plongea ſes mains dans le ſang de mon fils;
„ Renaud a donné la mort à Berthelot, mon
„ neveu; ces affreux parricides étoient encore
„ impunis; mais, enfin, grâces à Roland, le
„ ciel m'offre une victime. Les lois divines
„ & humaines condamnent les enfans d'Ay-
„ mon, & le ſupplice de Richard eſt un exem-
„ ple que je dois à l'univers. Que, ſur la plus
„ prochaine montagne, Richard, attaché à
„ un gibet infâme, apprenne à toute la terre
„ à reſpecter les Rois; mais le trajet eſt long,
„ & je crains que ſes frères & Maugis ne l'en-
„ lèvent ſur la route. J'ai beſoin d'un homme
„ intrépide, d'un Chevalier qui ne les craigne
„ point. J'ai jeté les yeux ſur vous, Béren-
„ ger; vous tenez de moi le pays de Galles

„ & l'Ecoſſe, vous m'avez juré de me ſervir ; „ la plus grande preuve de fidélité que vous „ puiſſiez me donner, c'eſt de vous charger „ de cette entrepriſe, & de protéger l'eſcorte „ qui doit conduire Richard. Sire, répondit „ fièrement Bérenger de Valois, j'ai juré de „ vous ſervir en choſes qui ne pourroient com- „ promettre votre honneur ni le mien. Je ſais „ tout ce que je dois à mon Souverain ; mais „ reprenez vos bienfaits, s'il faut les acquérir „ à ce prix.

Charlemagne propoſa le même ſervice au Comte Idelon, à qui il avoit donné la Bavière ; il offrit d'y joindre encore la Ville de Melun ; mais Idelon refuſa avec indignation. Le Roi crut ſurprendre Oger, en lui diſant qu'il n'avoit pas de meilleur moyen de ſe juſtifier de la trahiſon de Vaucouleurs, dont Roland l'avoit accuſé, & il lui promit, en outre, pour récompenſe, le Duché de Melun. Oger répondit, que, ſi quelqu'un le ſoupçonnoit d'avoir trahi la cauſe du Roi, il avoit, à ſon côté, de quoi ſe juſtifier ; mais, qu'il aimeroit encore mieux être accuſé d'une trahiſon dont il ſeroit innocent, que de commettre réellement une baſſeſſe aux yeux de toute la France. Il fit plus, il ajouta qu'il défendroit Richard, ſon couſin, contre quiconque oſeroit porter ſur lui une main flétriſſante.

L'Archevêque Turpin, que Charlemagne voulut charger de cette commiſſion, objecta ſa qualité de Prêtre : „ Mais, lui dit Char-

„ lemagne, je vous ferai Pape. Je ne veux „ point de la Papauté à ce prix, reprit Tur- „ pin, quand même vous y ajouteriez la France „ & l'Empire. Ce qui eſt mal, tous les Em- „ pires du monde ne ſauroient le rendre bien.

Salomon de Bretagne fut traité d'ingrat, pour n'avoir pas voulu accepter le Duché d'Anjou, & ſe charger des ordres du Roi.

Enfin, il s'adreſſe à Roland ſon neveu; mais celui-ci commença par remercier les Chevaliers de leurs refus, & proteſta que Richard étoit ſon priſonnier, & qu'il le défendroit, ſi l'on vouloit, non ſeulement, le faire périr d'un ſupplice infâme; mais, encore, attenter ſeulement à ſes jours. „ Il n'eſt pas étonnant, „ ajouta-t-il, qu'il y ait des Rois injuſtes „ & cruels; mais il eſt honteux d'imaginer „ qu'il y ait des hommes aſſez lâches, pour „ ſe faire un plaiſir d'être les miniſtres de leurs „ injuſtices & de leurs cruautés, ſeulement „ pour leur plaire.

Charlemagne eſſuya encore le refus d'Hector de Langres, à qui il offroit les Comtés de Clermont & de Montferrand. Richard de Normandie répondit à la propoſition du Roi, qu'il accompagneroit Richard, à condition que le Roi lui donneroit deux cents preux Chevaliers bien armés, & que Charles conduiroit l'eſcorte.

Charlemagne étoit ſur le point de renoncer à ſon entrepriſe, & de ſuivre le conſeil de Ganelon, qui propoſoit d'enfermer Richard dans un cachot, de diminuer, peu à peu,

ſes alimens, & de le faire, ainſi, périr de faim ; mais Charles craignit que, dans l'intervalle, Renaud & Maugis ne l'enlevaſſent.

Oger, impatient de ces délibérations, rompt l'aſſemblée ; il eſt ſuivi de Richard de Normandie & de l'Archevêque Turpin : Ils montent à cheval, font aſſembler leurs hommes d'armes, & proteſtent que, ſi quelqu'un étoit aſſez hardi pour mener Richard au ſupplice, ils ſauroient bien l'en punir ; ils allèrent à la tente où le fils d'Aymon étoit gardé ; ils le trouvèrent enchaîné comme un vil ſcélérat ; ils ſe diſpoſoient à briſer ſes fers. „ Chevaliers, leur dit-il, c'eſt trop vous expoſer „ à la diſgrace du Roi ; je ſais combien vous „ déſireriez de me rendre la liberté ; mais „ j'aime mieux périr, que de vous cauſer la „ moindre peine. Soyez tranquilles ſur mon „ ſort, le ciel prendra ma défenſe, quand il „ en ſera temps ; je ne vous demande qu'une „ grâce, c'eſt de dire au Roi de ne pas diférer ſi long-temps mon ſupplice „. Oger frémit de cette réſolution ; mais Richard le raſſura, &, ſans leur dire ſur quoi il fondoit ſes eſpérances, il leur dit que, plutôt on le feroit partir, & plutôt il ſeroit délivré, & qu'il les prioit de ne faire aucune entrepriſe qui pût déplaire à leur Roi, parce que tout effort de leur part lui ſeroit plus funeſte qu'utile.

Cependant, des Rives, vil Courtiſan, qui n'attendoit que l'occaſion d'une baſſeſſe pour mériter les bonnes grâces de ſon maître, ſe

préſenta au Roi, & offrit de conduire Richard à la montagne. Charlemagne fut au comble de la joie; il accepta ſon offre. „ Va, lui dit-il, „ conduis Richard, je te donne douze cents „ Cavaliers; ſi Renaud ſe préſente, tu le com- „ battras. Tu n'auras pas mes Pairs & mes „ Barons; mais compte ſur Ganelon, ſur les „ deux fils de Foulques de Morillon, ſur „ Griffon de Haute-feuille & ſur Pinabel; s'ils „ n'ont pas la valeur d'Oger, d'Olivier, de „ Turpin, de Naimes & de Roland, ils ont „ plus de ruſe & d'adreſſe, &, quand il s'agit „ de combattre un ennemi redoutable, qu'im- „ porte la fraude ou la vertu „? Ainſi parloit Charlemagne, non qu'il fît aucun cas de des Rives, ni qu'il eſtimât les Chevaliers qu'il lui donnoit pour le ſoutenir autant que ſes Pairs; mais il vouloit être vengé. „ Sire, „ lui dit des Rives, qui ne pouvoit ſe diſſi- „ muler la honte dont cette commiſſion le „ couvroit, outre le déſir, que j'ai, de prouver „ qu'il n'y a rien que je ne ſois prêt de ſa- „ crifier à mon Souverain, un autre motif „ m'a engagé de vous offrir mes ſervices. Re- „ naud tua mon oncle au gué de Balançon; „ je vous rends grâces de m'avoir offert cette „ occaſion de me venger. Brave des Rives, lui „ dit Oger, la vengeance eſt la paſſion des hé- „ ros „. Des Rives exigea encore que le Roi défendît à ſes Barons & à ſes Pairs de lui reprocher ſa ſoumiſſion aux ordres de ſon Roi. Oger ne put entendre, de ſang-froid, cette demande ridicule: „ Qui? nous! s'écria-t-il, vous faire

„ un crime de votre obéiſſance! Allez, nous
„ vous promettons de regarder toujours l'ac-
„ tion que vous allez faire, comme la plus
„ mémorable & la plus éclatante de votre vie.
„ Vous allez entreprendre ce que les Cheva-
„ liers les plus renommés & les plus intrépides
„ n'ont oſé exécuter : Sans doute, vous avez
„ plus de courage que Roland, &, ſi, jamais,
„ l'envie eſſayoit de donner à la commiſſion
„ dont le Roi vous honore, une interpréta-
„ tion peu favorable, vous lui fermeriez la
„ bouche par ce ſeul mot : J'ai fait ce qu'Oger,
„ Olivier, Roland, & vingt autres, n'ont oſé
„ faire. Et, de plus, n'allez-vous pas venger
„ Foulques de Morillon, votre oncle? La ven-
„ geance eſt du droit des gens.

## CHAPITRE XIII.

*Richard eſt conduit au ſupplice ; Renaud le délivre, aidé de Maugis & du Roi d'Aquitaine. Des Rives eſt mis à la place de Richard. Mépriſe d'Oger. Combat entre Charlemagne & les fils d'Aymon. Offre généreuſe de Renaud ; dangers que courent Charlemagne & Roland.*

DES Rives, qu'enfloient les éloges ironiques d'Oger & du Roi même, ſe croyoit au deſſus des plus grands héros. Il alla, lui-même, à la tente de Richard, &, après l'avoir

fait lier, il le fit monter ſur un mulet, & marcher à ſes côtés : En paſſant devant la tente du Roi, il lui demanda ſes ordres : Il ne lui en donna d'autre, ſinon, de le délivrer promptement de Richard. „ Plût à Dieu, Sire, „ lui dit-il, d'un ton plein d'arrogance, que „ ſes frères fuſſent auſſi en mon pouvoir.

Tout le camp fondoit en larmes, Richard avoit un air riant; Oger, à qui il avoit dit ſon ſecret, ne faiſoit ſemblant de rien; mais il ſuivit d'un peu loin, avec les autres Barons & les Pairs, la troupe, conduite par des Rives; elle arriva ſur la montagne, ſans qu'il eût paru aucun des hommes-d'armes de Renaud : Richard dit à des Rives, que, s'il vouloit lui donner la liberté, il lui feroit préſent d'une telle ſomme, qu'il n'y auroit aucun Chevalier qui n'enviât ſa fortune; mais des Rives parut inexorable. „ J'en ſuis fâché, „ dit Richard; car, quoique nous ſoyons ar- „ rivés à la montagne, je crains que vous ne „ veniez pas à bout d'exécuter les ordres du „ Roi, &, du moins, la ſomme que je vous „ propoſe vous reſteroit.

Cependant, Renaud & ſa troupe dormoient encore; Richard commença d'être inquiet. Il demanda à des Rives de lui faire venir un Religieux pour le ſoutenir & l'exhorter, dans ce moment terrible; des Rives héſitoit. Oger s'approcha : „ Par Saint-Denis, eſt-ce que „ vous avez juré aux mânes de Foulques de „ Morillon, votre oncle, de lui ſacrifier l'ame „ & le corps de Renaud & de ſes frères? Des

Rives conſentit, enfin. Richard fit durer tant qu'il put ſa confeſſion & ſes diſcours, avec le Prêtre; mais Renaud & Maugis ne paroiſſoient point. Le Religieux feignit un évanouiſſement, &, pour gagner du temps, il demanda à des Rives la permiſſion de retourner à ſon Couvent & d'envoyer un autre Religieux à ſa place; des Rives refuſa; mais, Oger, & l'Archevêque Turpin, le forcèrent d'y conſentir, par leurs menaces. Alors, le Religieux, au lieu d'aller à ſon Couvent, courut au lieu où Renaud étoit embuſqué.

Quel étoit donc ce Religieux, qui, par un ſaint menſonge, ſauva la vie à Richard? Ce Confeſſeur étoit le Roi Yon lui-même. A ſon retour de Montauban, accablé de remords, confondu par les reproches de ſa ſœur, honteux des maux qui avoient été la ſuite de ſa perfidie, il n'avoit pas ſongé à quitter le froc; il avoit ſuivi Renaud hors de Montauban, & avoit été tranſporté avec les troupes des fils d'Aymon, au lieu de l'embuſcade; il les avoit, tous, vus ſe plonger dans le ſommeil : Lui ſeul, tyranniſé par ſon repentir, ne put jamais s'endormir; il étoit deſcendu dans la plaine, & cherchoit une Egliſe où il pût prier le ciel de lui pardonner ſon crime; il ſe trouva à la porte du Couvent, où l'on vint demander un Religieux, de la part de Richard; c'eſt à lui qu'on s'étoit adreſſé, & il s'offrit. Il ne fit pas ſemblant de connoître le fils d'Aymon devant des Rives; mais il eut tout le temps de lui parler ſecrettement,

ſecrettement, & de lui annoncer le prochain ſecours de ſon frère. Il l'avertit du ſommeil où ſa troupe étoit plongée; enfin, craignant que le ſecours n'arrivât trop tard, il feignit une indiſpoſition pour aller avertir Renaud.

Lorſque le Roi d'Aquitaine arriva, il trouva les troupes prêtes à marcher. Renaud avoit été éveillé par Bayard, qui, ne dormant point, avoit vu, d'une hauteur, tout ce qui ſe paſſoit. Bayard ne pouvoit voir des Chevaliers armés, ſans ſonger à combattre; il courut auprès de ſon maître : En vain il eſſaya de l'éveiller par ſes henniſſemens; ce moyen ne lui réuſſiſſant point, il frappa ſi rudement de ſon pied ſur l'écu qui ſervoit d'oreiller à Renaud, qu'il l'éveilla : Bayard revint à ſon poſte, Renaud le ſuivit, & vit Richard entre les mains du Religieux.

Le Roi d'Aquitaine dit à Renaud qu'il étoit temps de ſe montrer; qu'il avoit pour lui les Pairs & les Barons, & que, s'ils ne le ſecondoient pas, du moins ils ne lui ſeroient pas contraires. Alors, Renaud ſe mit en marche. Des Rives aperçut les Gaſcons avant perſonne, ce qui produiſit un effet ſingulier. Le lâche tomba aux genoux de Richard, comme ſi c'étoit lui qui dût ſubir le ſupplice. Tandis qu'Alard & Guichard entourent la troupe de Charlemagne, Renaud & Maugis ſe ſaiſiſſent de des Rives. Ganelon, Pinabel, les fils de Foulques, veulent, en vain, faire quelque réſiſtance, ils ſont déſarmés & mis hors de combat; mais, Oger, Turpin, Olivier, & les Pairs,

ſe retirent, voyant que les fils d'Aymon pouvoient ſe paſſer de leur ſecours, & pour ne pas encourir inutilement la diſgrace du Roi.

Cependant, Maugis vouloit percer des Rives du fer de ſa lance, Renaud l'arrêta : „ Cette mort ſeroit trop glorieuſe, dit-il, pour „ un lâche qui n'a pas rougi d'offrir, lui-mê- „ me, de conduire à un ſupplice infâme un „ des plus braves Chevaliers, condamné con- „ tre toutes les lois; il n'y auroit point de „ tyrans, s'il n'y avoit pas de flatteurs dans „ les Cours : Que des Rives leur ſerve d'exem- „ ple. Deſcends, traître.

Des Rives étoit ſur l'échafaud avec Richard; &, comme il venoit de deſcendre, Renaud le prit au bout de ſa lance par-deſſous ſa cotte-d'armes, le tint quelque temps en l'air, &, enſuite, le poſa à terre : &, tandis que Maugis délioit Richard, Renaud déshabilloit des Rives de toutes pièces, & Richard les revêtoit; quand il fut armé, il monta ſur le cheval du lâche, & cet animal ſembla prendre un nouveau caractère ſous un plus noble poids. Richard armé, ſupplia Renaud de faire grâce à des Rives. „ Non, mon frère, lui „ dit Renaud; ſi des Rives n'étoit qu'un „ homme de la lie du peuple, ſorti, un inſ- „ tant, de la foule, pour ſe reperdre dans „ l'oubli, je dédaignerois une telle victime, „ & ſa lâcheté, punie, ou impunie, ſeroit „ ſans conſéquence; mais c'eſt un homme de „ naiſſance, le neveu de Foulques, un Cour- „ tiſan, qui, à la faveur de ſon nom, ap-

„ proche du trône pour le ſouiller ; qui, „ averti, par le refus de tant de braves Cheva- „ liers, de l'indignité d'une action déshono- „ rante, s'y eſt prêté avec baſſeſſe, & a, lui- „ même, ſollicité ſon déshonneur ; il faut, „ mon frère, que ſon exemple faſſe trembler „ ſes ſemblables. La punition des gens du peu- „ ple s'oublie, ſe perd dans la foule ; les pu- „ nitions exercées ſur les Grands, quand ils „ ſont coupables, ne s'effacent jamais de la „ mémoire : Et, certes, c'eſt une grande in- „ juſtice de les épargner ; car, à crime égal, „ un Grand eſt toujours plus coupable qu'un „ homme de la lie du peuple, qui ne doit „ avoir, ni la même élévation dans l'ame, ni „ la même force pour réſiſter à ſes penchans „ vicieux, ni les mêmes motifs, ni la mê- „ me délicateſſe ſur l'honneur. Que les Cour- „ tiſans apprennent, par l'exemple de des Rives, „ que c'eſt trahir les Rois, que de leur obéir en „ choſes malhonnêtes ; & que les Rois injuſtes „ ſeroient inutilement méchans, s'ils ne trou- „ voient point de complices. Parle, des Ri- „ ves ; regardois-tu le ſupplice d'un priſon- „ nier qui s'eſt rendu, ſur la bonne-foi de ſon „ vainqueur, comme une choſe juſte „ ? Des Rives fut forcé de convenir, que, ſelon les lois de la Chevalerie, Charlemagne ne pouvoit diſpoſer du priſonnier de Roland, ſans l'aveu du vainqueur : Il convint encore, que Renaud & ſes frères, ayant offert de ſe ſoumettre au Roi, il ne pouvoit pas les traiter en rebelles, &, qu'enfin, c'étoit une choſe

indigne d'un Chevalier, de briguer la commiſſion humiliante de conduire à la mort un autre Chevalier, fût-il coupable.

Après tous ces aveux, faits à haute voix, Renaud dit à des Rives de ſe préparer à mourir. Des Rives pleura, ſe jeta à ſes pieds, demanda grâce; mais Renaud fut inflexible, il le fit périr par les mains du même bourreau, & au même gibet, qui étoient deſtinés pour Richard.

Renaud, après avoir remercié les Chevaliers, raſſembla ſa troupe pour s'en retourner à Montauban. Richard voulut voir Oger; mais il étoit rentré au camp. „ N'importe, dit „ Richard; je ſuis libre, je pénétrerai dans le „ camp „ : Il demanda à Renaud quatre cents Cavaliers pour le ſoutenir en cas de beſoin. Renaud exigea encore qu'il prît ſon cor, pour l'avertir, & fit tenir le reſte de ſes troupes à portée de le ſecourir. Il eſt vrai que Maugis, par ſon art, hâta leur marche & leur fit devancer le retour des troupes qui avoient accompagné des Rives à la montagne.

Richard, la viſière baiſſée, la bannière de des Rives à la main, monté ſur le cheval du traître, entre dans le camp. Le Roi étoit devant ſa tente; Oger, feignant de ne ſavoir point ce qui s'étoit paſſé, lui faiſoit des reproches ſur la mort infâme de Richard. A ſa bannière, à ſon cheval & à ſes armes, Naimes, qui n'étoit pas ſorti du camp, ne douta point que ce ne fût des Rives lui-même; Oger, l'Archevêque Turpin, Olivier, qui s'étoient reti-

rés dès que Renaud eut investi les gens-d'armes du Roi, y furent trompés; ils crurent que, par quelqu'évènement qu'ils ne pouvoient imaginer, Ganelon, Pinabel, les fils de Foulques, avoient repoussé les troupes de Renaud. Oger, croyant que des Rives revenoit triomphant de sa honte, en ressentit la plus vive douleur: „Le lâche! s'écria-t-il, il ne „périra que de ma main „. En vain, Charles l'appela; il avoit saisi le mords du cheval de des Rives: „Tu mourras, lui disoit-il, je t'ap„porte le salaire de la mort de Richard. Mon „cousin, lui dit le fils d'Aymon, c'est Ri„chard, à qui vous parlez; des Rives a subi le „supplice auquel il m'avoit conduit, & je ve„nois vous donner des preuves de mon amour „& de ma reconnoissance. Tu ments, traître, „s'écrie Oger, tu crois échapper par cette „feinte grossière; ne vois-je pas ton armu„re, ton cheval & ta bannière? Renaud l'en „a dépouillé, reprit Richard, & j'ai pris ses „armes, pour n'être pas reconnu „. Oger refusoit de le croire; mais Richard, en s'inclinant vers lui, leva la visière de son casque; Oger fut tenté de l'embrasser; mais il n'osa point, à cause de Charlemagne, qui survint; Richard eut à peine le temps de lui dire ce qui s'étoit passé à la montagne. „Sire, dit Oger à Char„lemagne, des Rives est heureux que vous „soyez venu; sans vous, j'allois faire voler „sa tête à dix pas de lui: Je l'aurois vengé, „dit le Roi„, & il dit au faux des Rives de descendre & de le suivre dans sa tente.

„ Sire, lui dit alors Richard, je ne puis pas „ ſupporter plus long-temps d'être appelé du „ nom d'un lâche : Reconnoiſſez Richard, „ des Rives eſt au gibet où vous m'aviez en- „ voyé, & où mon frère l'a fait attacher „. Charlemagne ne concevoit point ce prodige; mais, enfin, revenant à lui-même : „ Traître, „ dit-il, le ciel te deſtine donc, malgré moi, „ à périr d'une mort plus honorable „; auſſi-tôt, pouſſant ſon cheval, & faiſiſſant ſa lance, il fond ſur le fils d'Aymon, qui, à peine, a le temps de ſe mettre ſur ſes gardes : Ils ſe portèrent ſur leurs écus des coups ſi terribles, qu'on ne retrouva plus les pièces de leurs lances; chacun tira ſon épée, & les airs retentirent du bruit de leur combat : Le cheval de Richard, qui n'étoit point accoutumé à de tels exercices, le renverſa. Richard ſe relève, & quoiqu'à pieds, il porte un coup ſi terrible ſur le caſque de Charles, qu'il l'ouvre : Le Roi n'en eſt pas bleſſé; mais il tombe, ſe relève, & ſaiſit ſi bien ſon temps, qu'il fracaſſe le caſque de Richard, & le fait chanceler. Charles furieux, crie *Montjoye*, & les François s'ébranlent, étonnés du combat de leur maître avec des Rives, car ils étoient encore dans l'erreur. Richard fait retentir le cor de Renaud, & ſes frères accourent avec leurs Chevaliers & les Gaſcons : Alors, commence une des plus terribles batailles qu'ayent jamais livré l'orgueil outragé, la vengeance & l'amour de la gloire. Chacun des fils d'Aymon cria ſa bannière : Maugis courut ſur Mongon, Seigneur de Pier-

refitte, & l'étendit mort aux pieds de ſon cheval. Renaud abattoit ſous ſa lance tout ce qu'il rencontroit. Guichard, en ouvrant la tête de Boëmont, en fit exhaler les projets les plus inſenſés. Alard fit couler, avec le ſang de Reſſilly, le fiel & la bile qu'il conſervoit depuis vingt ans contre un Chevalier qui avoit manqué de l'appeler *Monſeigneur*, en préſence d'un autre Chevalier. Cependant, Charles s'approche de Renaud ſans le connoître, & le frappe; ils prennent du terrain & ſe heurtent avec une telle impétuoſité, qu'ils vont tomber loin l'un de l'autre; ils ſe relèvent & mettent l'épée à la main. Charles ne put s'empêcher de s'écrier qu'il n'avoit jamais trouvé de Chevalier auſſi redoutable. Renaud le reconnut à ſa voix; il y avoit quinze ans qu'il ne lui avoit parlé. Il s'approche du Roi, &, mettant pied à terre : „ Sire, lui dit-il, je déſire d'a-„ voir un entretien avec vous, & je vous ſup-„ plie de m'accorder une trève, & votre foi „ de Chevalier, que vous n'uſerez point de „ votre pouvoir juſqu'après notre conférence„. Le Roi donna ſa parole. „ Je ſuis Renaud, le „ fils d'Aymon, continua-t-il, je vous de-„ mande grâce pour mes frères & pour moi. „ Il y a 15 ans que vous nous avez chaſſés de „ votre Royaume & de notre pays. Vous ſavez „ les maux qui ont été la ſuite de votre haine „ contre nous. Vous connoiſſez l'incertitude „ des évènemens; le bien & le mal ſe ſuccè-„ dent : Vous avez éprouvé contre nous, & „ nous éprouvons également contre vous, une

„ alternative continuelle de ſuccès & de pertes.
„ Sire, lorſque, dans ces momens heureux, la
„ fortune nous ſeconde, nous nous trouvons
„ à plaindre, au ſein de notre gloire, d'être
„ ſéparés de notre Roi; nous gémiſſons de ne
„ point partager avec lui, & de ne pouvoir
„ lui faire partager avec nous, des triomphes,
„ auxquels il manque toujours quelque choſe.
„ Il eſt cruel d'avoir à combattre contre un
„ Souverain qu'on aime; car, quelques vœux
„ que nous faſſions, ils ſont toujours à notre
„ déſavantage; ſi nous ſommes vainqueurs,
„ nous ſavons que notre victoire doit l'irriter;
„ & s'il acquiert de la gloire, c'eſt à notre
„ honte. Grâce, Sire, que la pitié vous tou-
„ che. Ce n'eſt ni la crainte de la mort, ni
„ l'eſpérance d'un ſort plus heureux, qui me
„ font implorer votre clémence; c'eſt le déſir
„ d'obtenir votre amitié; accordez-nous la
„ paix, &, pour toujours, nos bras & notre
„ ſang ſont à vous: Montauban, Bayard, &
„ tout ce que nous poſſédons, vous appartien-
„ dront: Si vous l'exigez, je ſortirai de vos
„ Etats, & j'irai, dans la Paleſtine, avec mes
„ frères, combattre les Sarraſins & triompher
„ en votre nom.

Charles ne voulut entendre parler de paix qu'autant que Renaud lui livreroit Maugis:
„ Mais, Sire, quel eſt votre deſſein ſur Mau-
„ gis? De le traiter comme le ſcélérat que je
„ hais le plus, de le faire traîner dans les
„ rues de Paris, de brûler ſon corps & de
„ diſperſer ſes cendres. Sire, continua Re-

„ naud, voudriez-vous accepter, pour ſa ran-
„ çon, des Villes & des Châteaux, une Pro-
„ vince même que nous aurions conquiſe?
„ Non, reprit le Roi, je veux diſpoſer de
„ Maugis à mon gré. Eh bien, Sire, apprenez
„ que je ſuis lié de l'amitié la plus étroite
„ avec Maugis : Je lui dois tant, que ſi mes
„ frères étoient vos priſonniers, & que vous
„ euſſiez réſolu leur mort, je ne vous don-
„ nerois point Maugis pour les arracher de
„ vos mains; & mes frères ne le livreroient
„ pas non plus pour me ſauver la vie. Eh
„ bien! reprit Charlemagne, point de paix
„ ſans cette condition, & défends-toi. Sire,
„ reprit Renaud, vous nous traitez en rebel-
„ les; ſouvenez-vous que nous n'avons ja-
„ mais fait que nous défendre, & qu'aucune
„ loi divine ni humaine ne nous oblige de
„ nous livrer à vous, quand vous nous me-
„ nacez d'une mort infâme. Défends-toi, lui
„ dit Charlemagne, je te permets de com-
„ battre ton Souverain„. Renaud reprit ſes armes; Charlemagne courut ſur lui, &, d'un revers, il emporte un quartier de ſon écu; Renaud furieux, ſaiſit Charles par le milieu du corps, l'enlève de deſſus ſon cheval, & le met en travers ſur le col de Bayard. Charles ſe débat en vain, appelle à ſon ſecours Oger, Olivier, Naimes, l'Archevêque Turpin & Roland. Renaud appelle à grands cris ſes frères & ſon couſin : „ Amis, diſoit-il, ſecondez-moi, „ la paix eſt faite ſi j'emmène mon priſonnier „. Soudain, les Chevaliers François, les fils d'Ay-

mon & Maugis, accourent; le combat devient furieux. Renaud tenoit le Roi d'une main, &, de l'autre, il portoit les coups les plus terribles à ceux qui vouloient lui enlever ſa proie. Roland s'ouvre un paſſage, & porte ſur le caſque de Renaud, un coup qui l'étourdit. „ A quoi penſes-tu, Renaud, lui cria-t-il, „ de vouloir emmener le Roi? Crois-moi, ce „ fardeau eſt trop peſant pour toi „. Renaud ſe remit, &, frémiſſant de courroux, il court ſur Roland, tenant toujours le Roi devant lui; mais, quand ils en vinrent aux mains, Charlemagne ſaiſit un moment où Renaud, ayant reçu un coup ſur la viſière de ſon caſque, fut ébloui des étincelles qui en jaillirent, & il ſe gliſſa le long du col de Bayard. Renaud & ſes frères harcelèrent ſi vivement Roland, qu'il ſe vit forcé de prendre la fuite pour éviter d'être fait priſonnier. Renaud étoit déſeſpéré que Charles lui eût échappé. Il fit ſonner la retraite à cauſe de la nuit, & partit, avec ſes frères, pour Montauban.

Charlemagne étoit inquiet de Roland & de ſes Chevaliers; il les vit arriver avec joie, & Roland ne put s'empêcher de lui dire, que c'étoit une choſe téméraire pour un Roi, de combattre & de s'expoſer, comme il l'avoit fait; qu'il devoit ſonger, qu'en expoſant ſa perſonne, il compromettoit ſon Royaume, & qu'il ne fálloit qu'un malheur comme celui qui avoit été ſur le point d'arriver, pour plonger ſes Sujets dans les plus grands malheurs; que la mort naturelle d'un Roi étoit, quel-

quefois, moins funeſte à ſes Etats, que ſa captivité. „ Mon neveu, répondit Charles, Re-„ naud n'eſt pas ennemi comme un autre.

## CHAPITRE XIV.

*Les quatre fils d'Aymon, & Maugis, abattent le Pavillon du Roi. Combat d'Olivier & de Maugis. Maugis priſonnier d'Olivier. Efforts de Charles & de ſes Chevaliers, pour arracher Maugis à ſon vainqueur. Réſiſtance opiniâtre d'Olivier. Combat d'Olivier avec les Chevaliers. Généroſité de Maugis: Olivier le dégage de ſes ſermens. Maugis brave les Courtiſans. Renaud vole à ſon ſecours.*

RENAUD, après avoir rallié ſes troupes, ſe joignit à ſes frères, & à Maugis, pour faire l'arrière-garde, au cas que les François les ſuiviſſent. Quand il les eut conduits au delà de Balançon, Renaud, inſatiable de gloire, prit, avec lui, trois mille hommes, envoya le reſte à Montauban, & réſolut d'attaquer le Roi dans ſon Pavillon même; &, lorſqu'il fut à portée : „ Mes amis, dit-il à ſa troupe, „ courage & prudence. Mon frère, reprit Ri-„ chard, le cœur ne manque jamais à qui „ aſpire à la gloire „. Auſſi-tôt, Richard met l'épée à la main, court au Pavillon du Roi, en coupe les cordes, l'abat, & fait tomber l'aigle d'or maſſif qui le couronnoit : Les Fran-

çois furent effrayés, en voyant tomber le Pavillon impérial. „ A moi, mon couſin, s'é-„ cria Richard, aide-moi à emporter ma con-„ quête „. Richard & Maugis mirent pied à terre, prirent l'aigle d'or, & firent ſonner leur trompette, pour donner le ſignal du combat. Bientôt les quatre fils d'Aymon ſe virent aſſaillis par toutes les troupes du Roi : Ils en firent un tel maſſacre, que le ſang ruiſſeloit de toutes parts. Maugis s'écarta un moment, &, après avoir mis l'aigle d'or en ſureté, il retourna, ſeul, vers le Pavillon; il y trouva le Roi. „ Sire, lui dit-il, vous nous perſé-„ cutez avec fureur; il ſeroit temps que les „ maux d'une guerre injuſte finiſſent, & que „ vous laiſſaſſiez repoſer la terre. Vous n'aſpi-„ rez qu'à me faire périr du ſupplice des lâches „ & des traîtres, je ſaurai me garder de votre „ pouvoir, & vous ne pouvez vous mettre „ à couvert de mon art; &, pour vous prou-„ ver qu'il eſt autant de votre intérêt que du nôtre, de faire la paix, voyez ſi je ſuis maître de votre vie „. Auſſi-tôt il lance un dard qui paſſe entre la poitrine & le bras que Charles tenoit appuyé. Charlemagne, effrayé, appelle Roland au ſecours, & Maugis, ne voyant plus Renaud & ſes frères, ſe bat en retraite contre Olivier & Roland. Il ſe crut en ſureté quand il eut paſſé Balançon; mais il fut arrêté par une troupe qui le preſſoit vivement. Maugis frappa ſi rudement un des Chefs ſur ſon écu, qu'il envoya à cinquante pas le cheval & le Cavalier roulant par terre. Il appelle Renaud,

& Renaud ne répond point; mais, au lieu du ſecours qu'il reclame, Olivier fend la preſſe, fond ſur lui, & lui fait à la poitrine une large bleſſure; Maugis en fut renverſé; il ſe releva & ſe défendit avec tant de valeur, malgré la nuit obſcure, que ſon adverſaire lui cria : „ Qui que tu ſois, brave Chevalier, „ rends-toi, ne t'expoſe point à une mort cer„ taine, & ne perds pas, dans les ténèbres, „ des exploits dignes du plus beau jour. Qui „ es-tu, lui répondit Maugis, toi qui juges „ la valeur, qui me conſeilles de me rendre, „ & qui m'as porté de ſi terribles coups? Si „ tu crois, lui répondit l'inconnu, qu'un Che„ valier puiſſe, ſans honte, rendre les armes „ à Olivier, tu peux t'en rapporter à ma foi.

„ Généreux Olivier, ſi vous croyez qu'un „ Chevalier qui combat loyalement pour une „ cauſe juſte, ou qui, du moins, lui paroît „ telle, peut impoſer à ſon vainqueur une con„ dition honnête, promettez-moi de remplir „ celle que j'exigerai de vous. Je vous le pro„ mets, répondit Olivier; eh bien, reprit Mau„ gis, promettez-moi donc que vous ne me „ livrerez point à mon ennemi, quelque puiſ„ ſant qu'il ſoit, & quelques droits qu'il ait „ ſur vous; à ce prix, je vous dirai mon nom, „ & je me rendrai. Olivier jura & donna ſa „ foi: Il n'eſt puiſſance ſur la terre, ajouta„ t-il, qui m'oblige à violer mon ſerment; „ &, ſi une force ſupérieure & irréſiſtible ten„ toit de vous arracher de mes mains, je jure, „ à la face du ciel, que je vous égorgerai plutôt

„ que de vous livrer. Je n'attendois pas moins „ de vous, reprit le Chevalier vaincu : Mon „ nom eſt Maugis, c'eſt vous dire que celui „ de mon plus cruel ennemi eſt Charlemagne, „ & voilà mon épée „. Quand Maugis ſe fut rendu, Olivier lui dit: „ Conſentiriez-vous „ que j'employaſſe tous les moyens qui dépendroient de moi, pour faire votre paix „ avec le Roi? J'y conſens, répondit Maugis; mes couſins & moi n'avons combattu, „ juſqu'ici, que pour y parvenir; nous l'avons „ vivement ſollicitée; nous avons voulu nous „ ſoumettre aux conditions les plus dures; „ mais le cruel nous l'a refuſé, plus aveuglé, „ peut-être, par les conſeils de ſes Courtiſans, que par ſa haine. Il demande, non „ ſeulement, notre mort, mais une mort ignominieuſe. Cependant, qu'a produit, juſqu'ici, ſa fureur? La perte de ſes Sujets, „ que moiſſonne une guerre inutile, ſa confuſion & notre gloire. Voici ce que diront les „ races futures : Ce Charlemagne, ce vainqueur des Nations, qui chaſſa les Sarraſins, „ qui impoſa des lois aux fiers Saxons, qui „ régna ſur la plus grande partie de l'Europe, „ conſuma les années de ſa vieilleſſe, & les „ plus belles troupes de ſes Etats, à perſécuter les fils d'Aymon, qui le vainquirent „ ſouvent, & qui échappèrent, enfin, à ſes „ mains triomphantes.

Il n'eût tenu qu'à Maugis de ſe délivrer de la captivité par le ſeul ſecret de ſon art; mais il fut le premier à dire à Olivier : „ Vous

„ avez oublié que, par les dons que j'ai reçus „ du ciel, j'étois toujours maître de ma deſ- „ tinée, & que je puis braver, & Charle- „ magne, & vous; & que, vaincu, chargé de „ fers, dans le fond des cachots, gardé par „ une armée entière, j'étois plus libre que mon „ vainqueur; mais vous m'avez pris en com- „ bat loyal; je me ſuis rendu de bonne vo- „ lonté, & je jure, à mon tour, que, ſi vous „ rempliſſez le ſerment que vous m'avez fait, „ je ne m'éloignerai pas de vous, je ne rom- „ prai pas mes fers ſans votre permiſſion „. Olivier le fit déſarmer, banda lui-même ſa plaie, & lui céda ſon lit.

Cependant, Charlemagne, irrité des entre- priſes des fils d'Aymon, aſſembla ſes Barons & ſes Pairs. „ Il y a, leur dit-il, trente ans que „ je règne; ſi, depuis ce temps, quelqu'un de „ vous a eſſuyé quelqu'injuſtice en ſes biens, „ en ſa perſonne, ou en ſon honneur; ſi des „ uſurpateurs ont attenté à ſes propriétés; ſi „ j'ai ſouffert que mes Officiers abuſaſſent de „ l'autorité que je leur ai confiée; ſi je n'ai „ pas repouſſé loin de vous & de mes Etats, „ nos ennemis communs; enfin, s'il y a un „ ſeul citoyen que mon pouvoir tutélaire n'ait „ défendu ou protégé, qu'il ſe plaigne, & je „ ſuis prêt à réparer les dommages qu'il a re- „ çus. J'ai régné en père; &, quoique le meil- „ leur des pères conſulte rarement ſes enfans „ ſur la manière de les conduire, vous ſavez „ ſi jamais j'ai agi au gré d'un pouvoir ar- „ bitraire, & ſi j'ai négligé, dans aucune occa-

„ ſion, de ſoumettre mes projets à vos lu-
„ mières. J'aurois pu m'en diſpenſer, du moins
„ dans la force de l'âge; car la nature, qui
„ donne à chacun ſon talent particulier, m'ac-
„ corda celui de régner; mais ce talent exige
„ une activité qui hâte la vieilleſſe, & que
„ la vieilleſſe ne peut ſoutenir. Trente ans
„ de règne ont uſé mes foibles organes, je
„ ſens que vos conſeils & vos bras me devien-
„ nent, tous les jours, plus néceſſaires; ſi vous
„ abandonnez votre Roi, il tombera dans des
„ erreurs qui vous ſeront funeſtes; ſi vous
„ le conduiſez mal, ou ſi vous ne conſultez
„ que vos intérêts dans les conſeils qu'il vous
„ demande, vous jouirez, un moment, d'une
„ apparence de bonheur; mais vos enfans, le
„ Peuple, & vous-même, enfin, ſerez les vic-
„ times des lois injuſtes que vous lui aurez
„ ſuggérées; ſi, dans les combats, chacun
„ n'agit que pour ſa gloire & ne ſonge point
„ à l'honneur de ſon Souverain, vous fini-
„ rez par faire ſa honte, & votre gloire s'éclip-
„ ſera avec celle de la Nation. Voilà ce qui,
„ ſans doute, arrivera bientôt. Déjà vous
„ m'avez abandonné pour Renaud; vous vous
„ êtes laiſſé ſéduire par les vertus apparentes
„ d'un rebelle, & Renaud vous a fait l'affront
„ d'attaquer votre Roi dans ſon camp, de
„ renverſer ſon pavillon, & de lui faire les
„ plus ſanglans outrages. J'ai, ſans doute, vécu
„ trop long-temps à votre gré. Je ne veux
„ plus être votre Roi malgré vous; &, dans
„ cette aſſemblée d'enfans ingrats, je dépoſe

„ ma couronne, qu'ils refuſent de ſoutenir,
„ ou qu'ils brûlent, peut-être, de voir ſur
„ la tête de Renaud : Allez, conſommez votre
„ perfidie, couronnez ſa rébellion, & dites-lui
„ qu'il vienne prendre la place de Charle-
„ magne.

A ces mots, les Pairs & les Barons parurent conſternés; aucun n'oſoit prendre la parole; ils ſe regardoient, les uns les autres, en rougiſſant. Naimes, plus hardi, tombant à ſes genoux : „ Sire, dit-il, quand nous vous
„ avons parlé en faveur de Renaud, repen-
„ tant & ſoumis, nous avons eſſayé d'appai-
„ ſer, & non d'enchaîner votre courroux,
„ d'exciter votre clémence au pardon, & non
„ de vous forcer à une généroſité involon-
„ taire; enfin, de vous engager à la paix
„ que vos Sujets ſemblent déſirer, & qui
„ voyent périr leurs plus braves défenſeurs,
„ pour une querelle où vous n'avez à gagner
„ que la ſtérile ſatisfaction de vous venger,
„ & où l'Etat a tout à perdre, ſoit que vous
„ veniez à bout de vos deſſeins, ſoit que les
„ fils d'Aymon triomphent. Mais, Sire, dès
„ que votre volonté eſt de continuer la guerre;
„ dès que vous penſez qu'il y va de votre
„ honneur de faire périr les fils d'Aymon &
„ leur couſin; nous jurons, tous, ſauf notre
„ honneur, de vous ſervir, de prendre Mon-
„ tauban, ou de périr ſous ſes remparts, &
„ nous nous déclarons les ennemis de quicon-
„ que accorderoit aide ou ſecours à Renaud,
„ à ſes frères & à Maugis; nous réſervant,

„ néanmoins, comme bons & preux Chevaliers, de ne leur faire tort ni injure qu'en „ loyale guerre „. Tous les Barons s'unirent au ſerment de Naïmes; mais Charlemagne n'étoit pas encore content. Il ſavoit que Maugis étoit au pouvoir d'Olivier; mais il n'étoit point à l'aſſemblée. Charlemagne l'envoya chercher, & lui ordonna de lui remettre Maugis. „ Sire, lui dit Olivier, Maugis ne s'eſt „ rendu qu'à condition que je ne le livrerois „ point à votre pouvoir; je le lui ai promis, & je lui tiendrai ma parole; je ſuis „ Chevalier, & une trahiſon me rendroit „ indigne de ce titre. Olivier, reprit Charlemagne, vous connoiſſez mal les lois de „ la Chevalerie, votre premier ſerment eſt „ de me ſervir, & de n'avoir d'autres ennemis que les miens, & celui que vous avez „ fait à Maugis vous rendroit parjure envers „ moi, ſi vous ne le deveniez envers lui; mais „ je veux bien avoir égard à votre délicateſſe, „ &, pour vous ſauver d'un vain ſcrupule, „ Roland, Naimes, & l'Archevêque Turpin, „ vous enleveront, de force, un traître que „ vous vous croyez obligé de refuſer de me „ livrer En ce cas, reprit Naimes, faites ar„ rêter Olivier; car je tiens de lui-même qu'il „ a promis d'égorger ſon priſonnier plutôt que „ de le céder à la force „. Auſſi-tôt Charlemagne ordonna qu'on arrêtât Olivier; mais le Chevalier tire ſon épée & déclare qu'il arrachera la vie au premier qui attentera à ſa liberté. Le Roi s'approcha lui-même, Olivier

tombe à ſes genoux, pour lui marquer ſon reſpect & ſon obéiſſance; mais il ſe relève auſſitôt, & s'échappe de ſes mains; Naimes veut le retenir, & Naimes reçoit ſur ſon caſque un coup d'épée qui le renverſe; Oger accourt au ſecours de Naimes, & d'Eſtouteville vole au ſecours d'Oger, qu'Olivier vient de terraſſer; d'Eſtouteville ne fut pas plus heureux; mais, dans le temps qu'Olivier s'acharne ſur ſa proie, Roland s'élance ſur Olivier, le prend par le milieu du corps, l'enlève & le ſerre dans ſes bras juſqu'à lui ôter la reſpiration; Maugis, informé du combat & du riſque que court Olivier, ſe préſente à l'aſſemblée: „ Pairs, Barons, „ Seigneurs, s'écrie-t-il, & vous, ſage Mo„ narque, voici Maugis qui vient ſe livrer de „ lui-même, & dégager Olivier de ſes ſermens; „ & moi, généreux Maugis, s'écria Olivier, „ je vous dégage des vôtres; vous êtes libre, „ & vous pouvez uſer de tous vos droits. „ Convenez, Seigneurs, reprit Maugis, que „ c'eſt un ſpectacle bien doux, & un triomphe „ bien ſatisfaiſant pour moi, d'avoir mis aux „ priſes les uns contre les autres les plus braves „ Paladins de Charlemagne! Et quel eſt l'objet „ de leur querelle? Un priſonnier qu'ils ſe diſ„ putent l'honneur de livrer à un ennemi qui „ veut le couvrir d'infamie. Certes, cet em„ preſſement de ſe défaire d'un guerrier dont „ on craint la valeur, me donneroit une grande „ idée de moi-même, ſi je pouvois me déguiſer „ que le véritable motif de votre zèle n'eſt que „ cette baſſeſſe & cette lâcheté de Courtiſans,

„ toujours prêts à ſacrifier, au déſir de plaire „ & de flatter, honneur & vertu. Si le généreux Olivier n'eût pas été intéreſſé à ce combat, je me ſerois amuſé à le prolonger & à „ voir couler un ſang ennemi : ô Roi Charles, „ félicitez-vous d'être mieux ſervi que les „ tyrans d'Aſie, d'avoir des eſclaves prêts à „ s'égorger, entr'eux, au moindre ſigne de „ votre volonté, comme ces Gladiateurs qui „ ſe maſſacroient pour plaire à leurs barbares „ ſpectateurs. Que des Paladins ordinaires „ conſacrent leurs travaux & leur ſang à défendre les opprimés, à ſecourir la vertu malheureuſe & ſouffrante, à la gloire de leur „ patrie, ceux-ci, plus généreux, n'ambitionnent d'autre prix de leurs combats, „ que l'aſſurance d'avoir réuſſi à flatter leur „ maître.

„ Tu nous braves, Maugis, lui dit l'Archevêque Turpin, c'eſt la dernière reſſource „ de l'orgueil déſeſpéré; mais, tantôt, ſur le „ bûcher qui t'eſt deſtiné, tu parleras, peut-„ être, ſur un ton différent. Je ne doute pas, „ reprit Maugis, qu'avec de tels Miniſtres, „ un grand Roi ne trouve du plaiſir dans les „ plaintes douloureuſes d'un ennemi mourant; „ mais je doute fort que tous les ſupplices „ réunis de tous les Rois du monde, puiſſent „ jamais m'arracher une larme.

„ Charlemagne, la fureur dans les yeux, „ interrompit Maugis : Crois-tu, lui dit-il, „ avoir beſoin de m'irriter encore? Si tu ſavois à quel point je te hais! Sans toi, tes

„ couſins ſeroient moins coupables, & ſe-
„ roient, aujourd'hui, dans mes fers; Ri-
„ chard, du moins, ne ſeroit plus. Tu te
„ flattes, ſans doute, d'échapper à ma ven-
„ geance : Evoque, j'y conſens, les puiſſan-
„ ces des enfers; ſers-toi de tes enchantemens,
„ que le ciel t'a dévoués, & je te défie d'éviter
„ la mort honteuſe que je prépare. Vois-tu
„ ce hérault? c'eſt lui qui portera à Renaud
„ & à ſes frères, la nouvelle de ton ſupplice.

Lorſque les quatre fils d'Aymon arrivèrent à Montauban, l'épouſe de Renaud vint au devant de lui; après qu'elle l'eut embraſſé, elle fit éclater ſa joie du retour de Richard; mais cette alégreſſe fut bientôt troublée quand elle s'aperçut de l'abſence de Maugis : Renaud croyoit qu'il les avoit devancés; on le chercha vainement; Yolande tomba évanouie aux pieds de ſon époux : Un deuil général ſe répandit dans Montauban : Cependant, Renaud, rappelant ſon courage : „ Mes
„ amis, dit-il à ſes frères, de quoi ſerviront
„ à Maugis nos larmes & nos regrets? Ne per-
„ dons pas des momens précieux en gémiſſe-
„ mens inutiles; ſachons, d'abord, ce qu'il
„ eſt devenu, &, pourvu qu'il reſpire encore,
„ il n'eſt rien que je ne tente pour le rame-
„ ner „. Auſſi-tôt, Renaud s'élance ſur Bayard, ſans vouloir permettre à ſes frères de le ſuivre : Il prend le chemin du camp de Charlemagne, & ne s'arrête qu'à Balançon : Il rencontra un Page de l'Empereur, qui eſſayoit un faucon pour la chaſſe. „ Qui êtes-

„ vous, lui dit le jeune homme, & que fai-
„ tes-vous ici, ſeul & ſans ſuite? Hélas! dit
„ Renaud, je ſuis un des gens de l'infortuné
„ des Rives, que les fils d'Aymon ont fait at-
„ tacher au gibet : Je crains de les rencon-
„ trer, & je ne me croirai en ſureté, que
„ lorſque je me verrai dans le camp de Char-
„ lemagne. Oh! qu'il doit être indigné de
„ l'outrage qu'il a reçu dans la perſonne de
„ mon maître. Le Roi ſera bientôt vengé, ré-
„ pondit le Page ; il ſe livre, maintenant, à
„ la joie ; il tient en ſon pouvoir Maugis,
„ qu'il déteſte encore plus que ſes couſins. Que
„ dites-vous? interrompit Renaud ; quoi, Mau-
„ gis eſt priſonnier de Charlemagne! Sans dou-
„ te, il ne vit plus; le Roi a dû en tirer la
„ vengeance la plus prompte. Non, reprit le
„ jeune homme, il le deſtine à un ſupplice
„ honteux & cruel „. Renaud ſe félicita en lui-même d'apprendre que Maugis vivoit encore ; malgré le don qu'avoit ſon couſin d'éviter les dangers par ſes enchantemens, Renaud craignoit toujours; il s'enfonça dans un bois, où il paſſa le reſte du jour, ſongeant aux moyens les plus prompts de délivrer Maugis.

## CHAPITRE XV.

*Maugis au pouvoir de Charlemagne; condamné à périr du ſupplice des traîtres. Craintes, fureurs inutiles de Charlemagne contre Maugis; enchantemens, ruſes, déguiſemens de Maugis. Les Chevaliers ſervent de caution à Maugis; ſa loyauté, même en trompant Charlemagne; butin immenſe qu'il emporte, ſa fuite. Rencontre de Renaud. Courroux de Charlemagne à l'aſpect de l'Aigle d'or. Députation à Renaud; accord d'une trêve, rendue inutile par les conſeils de Pinabel. Généroſité de Renaud. Les Chevaliers défendent leur loyauté contre Charlemagne. Propoſition du Roi de ſe battre avec Renaud; Roland offre de combattre à la place du Roi.*

CHARLEMAGNE, triomphant d'avoir Maugis en ſon pouvoir, rappela, ſous ſa tente, Roland, Oger, l'Archevêque Turpin, Richard de Normandie, Idalon, le Duc Naimes, les Comtes de Morillon, Ganelon, Olivier & tous les Pairs: „ Seigneurs, leur dit-il, „ Maugis m'a trop long-temps outragé, „ pour que je ne ſois point en droit de me „ venger. Si je n'étois qu'un ſimple Chevalier, „ je pourrois ne conſulter que ma clémence „ ou mon reſſentiment; mais je ſuis Roi, & „ ne veux rien faire qui ne ſoit conforme aux

„ lois : Le Souverain, qui n'a d'autre règle
„ que ſa paſſion & ſa volonté, riſque toujours
„ de s'égarer : Mais, avec le ſecours des lois,
„ il ne ſe trompe jamais ; il ne doit rien vou-
„ loir, que ce que veut la loi, le droit, qu'il
„ a, de faire des lois, ne lui donne pas ce-
„ lui de les enfreindre. Maugis s'eſt rendu
„ coupable de mille crimes ; mais, déſirant
„ d'uſer, autant que je le puis, de clé-
„ mence & de modération à ſon égard,
„ je les réduis tous aux deux derniers. Il ne
„ s'eſt pas contenté d'abattre mon Pavil-
„ lon, & d'en enlever l'aigle ; mais il a
„ lancé contre moi un dard, qui m'eût ôté
„ la vie, s'il m'eût atteint : Il a prétendu, à la
„ vérité, qu'il n'avoit voulu que me donner
„ une preuve de l'avantage qu'il avoit ſur
„ moi ; le dard étoit lancé avec tant de for-
„ ce, qu'il s'eſt enfoncé de deux pieds dans
„ un chêne qui eſt derrière mon Pavillon.
„ Quel eſt le ſupplice dont les lois puniſſent
„ un tel attentat, commis par un ſujet, ſur
„ la perſonne des Rois ? Les Barons répondi-
„ rent, que la loi condamnoit le parricide
„ à être tiré à quatre chevaux, & ſes mem-
„ bres jetés au feu ; que, cependant, l'in-
„ tention pouvoit changer, ou, du moins, af-
„ foiblir la nature du crime ; mais que c'en
„ étoit toujours un, digne d'une mort igno-
„ minieuſe, que d'avoir, par une menace
„ ſuivie d'une telle démonſtration, fait ſen-
„ tir au Souverain que ſa vie étoit au pou-
„ voir d'un ſujet.

„ Le

„ Le ſecond crime, dont je l'accuſe, conti-
„ nua Charlemagne, crime qui lui eſt commun
„ avec la famille d'Aymon, c'eſt d'avoir été
„ pris, les armes à la main, contre ſon Roi. De
„ ces deux crimes, le plus déteſtable eſt le
„ premier; mais, comme il ne regarde per-
„ ſonne que moi, je le lui pardonne, ſi, pour-
„ tant, la loi me permet de pardonner. Je
„ ne veux le punir que du ſecond. Quelle eſt
„ la punition que les lois infligent „? Les lois, dirent les Barons, laiſſent aux Juges le choix du ſupplice, ou de faire mourir le coupable par le gibet, ou de lui faire trancher la tête; mais, Sire, obſervèrent les Barons, les fils d'Aymon vous ont demandé grâce, ont ſollicité la paix, & ils ne font qu'une guerre défenſive. N'importe, dit le Roi, Maugis a été pris les armes à la main contre moi; c'en eſt aſſez. Dans une heure, au plus tard, conformément à la loi, Maugis ſera attaché au gibet, & je veux qu'enſuite, comme ſorcier, il ſoit jeté dans les flammes. Naimes repréſenta que, ſi l'exécution ſe faiſoit de nuit, Renaud attribueroit cette précipitation à la crainte qu'il ne vînt enlever le coupable : Charles conſentit de différer juſqu'au lendemain; mais il craignit que Maugis, par ſes enchantemens, ne vînt à bout de lui échapper. Maugis, qui avoit été appelé pour entendre ſon jugement, s'aperçut de la crainte de Charles : „ Sire, lui dit-il, d'un ton fer-
„ me, & ſans paroître ému, ne craignez pas
que je fuye : Je ſuis prêt à vous donner caution

de ma perſonne. „ Je l'accepte, dit le Roi, ſi tu „ peux en trouver une. Auſſi-tôt, Maugis ſe „ tourne vers Olivier: „ Quand je vous ai rendu „ les armes, vous m'avez promis de me prêter „ votre aide auprès du Roi : Vous avez fait „ tout ce qui étoit en votre pouvoir, pour „ que je ne tombaſſe point entre ſes mains : „ Je vous demande, pour dernière grâce, de „ me ſervir de caution „. Naimes & les autres Barons, qui connoiſſoient l'exactitude de Maugis, lui demandèrent s'il leur promettoit, ſur ſa foi, de ne pas s'en aller ſans permiſſion. Maugis leur promit, ſur ſa foi, non ſeulement de paſſer la nuit, mais, quand le jour ſeroit venu, de ne partir, ſi la fantaiſie lui en venoit, ſans prendre congé de l'Empereur même. Alors, les douze Pairs n'héſitèrent plus de ſervir de caution pour Maugis, juſqu'au point du jour. Le Roi les accepta, &, pour plus de ſureté, le mit ſous leur garde; mais, bientôt, il s'en repentit, & voulut qu'il fût gardé auprès de lui.

Maugis, preſſé par la faim, demanda qu'on lui donnât à manger. Charlemagne avoit peine à croire qu'un homme, ſi près de ſon dernier terme, pût conſerver autant de ſang-froid; il voulut qu'il ſoupât dans ſa tente, & devant lui. Charles, moins tranquille que ſon priſonnier, n'oſoit ni boire, ni manger, dans la crainte qu'il ne l'enchantât. Olivier fit remarquer ſa terreur à Roland, qui ne put s'empêcher d'en rire. Après ſouper, Charlemagne ordonna qu'on apportât cent torches,

& qu'on les tînt allumées toute la nuit; il voulut que Roland, ſon neveu, & les autres Pairs, demeuraſſent avec lui; qu'ils détachaſſent cent hommes-d'armes, pour veiller autour de la tente, & que mille Cavaliers fuſſent répandus, de diſtance en diſtance, dans le camp, & en avant du Pavillon. Après toutes ces diſpoſitions, Charles s'aſſit ſur ſon lit, mit Roland & Olivier d'un côté, & le priſonnier de l'autre : „ Sire, lui dit Maugis, où „ dois-je repoſer? Quel eſt le lit que vous „ me deſtinez? — Quoi, répondit le Roi, tu „ ſonges à dormir? — Oui, Sire, & j'ai très-„ grand ſommeil. — Malheureux, & com-„ ment pourrois-tu dormir, ſachant que le „ gibet t'attend? Va, crois-moi, tu ne dor-„ miras que du ſommeil de la mort. — Si-„ re, je vous ai donné caution pour la „ nuit entière; laiſſez-moi vivre à ma-„ fantaiſie. Demain, quand le jour paroî-„ tra, vous ferez de moi tout ce que vous „ voudrez : Maintenant, permettez que je „ dorme „. Cette ſécurité de Maugis augmenta les ſoupçons de Charles; il lui fit mettre les fers aux pieds & aux mains, & le fit attacher, par le milieu du corps, à un pilier avec une chaîne; mais, Maugis rioit de tant de précautions „. Sire, dit-il, je vous ai „ donné ma parole; elle eſt plus sûre que „ toutes vos chaînes, &, ſi je vous avois „ promis de monter ſur l'échafaud, vous n'au-„ riez aucun beſoin de m'y faire conduire: „ Vous pouvez être tranquille juſqu'au lever

„ du ſoleil, après cela, je ne vous réponds de „ rien.

Plus Maugis paroiſſoit tranquille & paiſible, & plus le Roi montroit de fureur; une armée de Sarraſins l'eût moins impatienté „. Eh, quels „ ſont tes projets pour demain, lui demanda- „ t-il? — Je n'en ai pas formé encore; mais, „ quels qu'ils ſoient, je les exécuterai. — „ Traître, je t'empêcherai bien de voir le „ lever du ſoleil „, &, ſaiſiſſant ſon épée d'une main, &, de l'autre, tenant Maugis par les cheveux, il alloit lui trancher la tête; mais, auſſi-tôt, il ſentit ſon bras engourdi: D'ailleurs, Roland & les Pairs le déſarmèrent. „ Ah! Sire, „ lui dirent-ils, ſongez que nous avons cau- „ tionné ſa vie, & que nous ſerions déſho- „ norés à jamais : Eh! Sire, ne voyez-vous „ point que c'eſt le déſeſpoir qui le fait par- „ ler ainſi, & qu'au lieu de votre colère, il „ ne mérite que votre pitié. Comment s'é- „ chapperoit-il, enchaîné comme il eſt, au „ milieu d'un camp gardé de tous côtés. Je „ ne ſais, dit Charlemagne; mais il m'a ſi „ ſouvent trompé, que rien ne me raſſure.

Maugis remercia les Pairs, &, comme le ſommeil les accabloit, il avoit ſoin, de temps en temps, de les réveiller : Le Roi, ſurtout, ne pouvoit réſiſter à l'envie de dormir, & Maugis lui crioit ſans ceſſe : „ Eveillez-vous, „ Sire; quoi, vous avez ſubjugué tant de Peu- „ ples, vous avez fait tant de conquêtes, & „ vous ne pouvez réſiſter, une nuit entière, „ à un peu de laſſitude? Mais, ſi je ne me trom-

„ pe, voilà le point du jour, le lever du ſo-
„ leil ne tardera pas, prenez-y garde „. Charlemagne s'agitoit, queſtionnoit ſes Pairs; ils lui répondoient en bâillant, & il s'endormoit en leur parlant. Enfin, quand Maugis vit les premiers rayons du ſoleil: „ Chevaliers, leur „ dit-il, vous voilà libres de votre caution, „ & moi de ma parole; vous êtes, à préſent, „ les maîtres de dormir ou de vous éveiller „. Alors, Charlemagne, qui convint que l'heure étoit paſſée, voulut ordonner les préparatifs du ſupplice de Maugis; mais, comme il va prononcer, entraîné par le ſommeil le plus profond, il tombe ſur ſon lit; Roland, qui veut faire des efforts pour l'éveiller, tombe à ſes côtés; tous les Pairs, les cent hommes-d'armes, & les mille Cavaliers, s'endorment tous; les chevaux ne peuvent plus agir; quand cet enchantement eut produit tout ſon effet, Maugis ne fit que prononcer quelques mots, & ſes chaînes tombèrent à ſes pieds. Il rit, en voyant Charlemagne dormir ſi profondément; il lui ſouleva la tête mal ſituée, puis il lui ôta ſon épée & la mit à ſon côté; il prit les épées des douze Pairs, Durandal à Roland, Haute-claire à Olivier; il courut, enſuite, au tréſor de Charlemagne, emporta ſa couronne, ſes pierreries & ſon or; quand il eut tout pris, il attacha le Roi par le pied avec une petite chaîne, au pied de ſon lit, & lui fit, enſuite, reſpirer une liqueur forte, qui l'éveilla. Maugis lui dit, alors: „ Je vous promis, hier, „ que je ne partirois pas d'ici ſans prendre

„ congé de vous. Je ſuis exact en tout; adieu, „ je pars.

Charles, furieux, veut courir après lui; mais il ſe trouve enchaîné lui-même; il appela les douze Pairs; mais ſes cris ſembloient les plonger plus profondément dans le ſommeil: Alors, il ſe reſſouvint d'une herbe qu'il avoit apportée de la Paleſtine, & qui avoit la propriété de rompre tout enchantement; mais il fut dans l'impoſſibilité de l'aller chercher lui-même; il appeia ſes domeſtiques & ils ne répondirent point : Jamais Charlemagne n'éprouva autant d'impatience; il eût déſiré pouvoir ſe rendormir; il ne ſavoit pas juſqu'à quand devoit durer cet enchantement; il craignoit, d'ailleurs, que les fils d'Aymon ne profitaſſent de cette circonſtance.

Maugis eut tout le temps de mettre en ſureté les effets qu'il emportoit; il prit quelques chevaux, qu'il éveilla, les chargea de ſon or & de ſes épées, & les conduiſit dans un bois, ſous la garde d'un Berger, à qui il promit une récompenſe; enſuite, il reprit la figure du Pélerin, ſous laquelle il avoit parlé à Charlemagne, lorſque Richard fut fait priſonnier; mais il garda ſes habits & ne conſerva du Pélerin que le bâton & le rochet. Il revint au camp dans cet équipage, & alla devant la tête de l'Empereur, jetant des cris plaintifs & demandant pieuſement du ſecours. Charles l'entendit, & reconnut la voix du Pélerin. „ Entre, entre, „ mon ami, lui dit-il; c'eſt le Roi qui te le „ permet „. Le faux Pélerin pénétra dans la

tente. „ Que vois-je, dit le Roi? les habits „ de Maugis!.... Ah! Sire, s'écria le Pélerin „ en ſanglotant, il m'a meurtri de coups; il „ conduiſoit trois chevaux chargés d'or, de „ pierreries, & de très-belles épées; je l'ai re- „ connu pour un des ſcélérats qui tuèrent mes „ compagnons ſur le chemin de Balançon ; j'ai „ voulu fuir ; mais, infirme & malade com- „ me je ſuis, je ne pouvois aller bien loin; „ il m'a arrêté. Traître, m'a-t-il dit, j'ai „ beſoin de tes haillons pour n'être pas re- „ connu : Comme je le ſoupçonnois d'un mau- „ vais deſſein, j'ai refuſé; alors, il m'a terraſ- „ ſé, m'a tant battu avec mon bourdon, que „ je lui ai demandé grâce : J'ai fait tout ce „ qu'il a voulu ; il m'a fait déshabiller ; il s'eſt „ déshabillé lui-même ; il m'a donné ſa cotte- „ d'armes, ſa veſte & tout ce que vous voyez ; „ il s'eſt couvert de mes haillons, & il eſt „ parti : Mais, Sire, je viens de traverſer le „ camp & tout y eſt plongé dans le ſommeil, „ & vos gardes, & ces Chevaliers, tout dort ; „ vous ſeul veillez, &, cependant, il eſt midi. „ Tu vois, lui dit Charles, un effet des en- „ chantemens de Maugis „. Charlemagne ra- conta au Pélerin ce qui s'étoit paſſé depuis la veille ; il lui dit de l'aider à briſer la chaîne qui le retenoit; le Pélerin le dégagea; Charles, pour lui marquer ſa reconnoiſſance, lui donna quelques pièces d'or; le Pélerin, en les mettant dans la poche de ſa veſte, témoigna de la ſurpriſe ; il en retira une pe- tite bouteille remplie d'une eau très-limpide.

„ Maugis, dit-il, a, ſans doute, oublié ce „ flacon ; je ne ſais à quoi il peut être utile. „ Garde-toi de t'en ſervir, dit Charlemagne „ en le lui ôtant des mains ; c'eſt, ſans doute, „ quelque compoſition infernale pour ſes en- „ chantemens „ ; &, en diſant ces mots, il jeta la bouteille avec colère. Dès que la vapeur de la liqueur ſe fut répandue, tous les Barons & les Pairs, les Gardes, les Officiers, s'éveillèrent à la fois. Quelle fut leur ſurpriſe, de trouver, au lieu de Maugis, le Pélerin qu'ils avoient vu, & qu'ils reconnurent! Charles leur répéta ce qu'il en avoit appris, & la fuite du priſonnier, & tout ce qu'il ſavoit. Il dit à Naimes & à Olivier : „ Vous „ m'avez répondu de lui, c'eſt à vous que je „ dois m'en prendre. Sire, répondit Roland, „ nous en avons répondu juſqu'au point du „ jour, & il paroiſſoit déjà, lorſque nous nous „ ſommes endormis ; Maugis, lui-même (il „ m'en ſouvient) nous a rendu notre parole, „ & nous a dit qu'il ne répondoit plus de rien : „ Vous vous êtes même emporté contre lui ; „ juſque-là, Maugis eſt quitte envers nous. „ Il eſt vrai qu'il vous avoit donné ſa foi qu'il „ ne partiroit pas ſans prendre congé de vous, „ &, en cela, il a manqué de loyauté ; non, „ vraiment, reprit le Roi, il m'a éveillé, tout „ exprès, le premier, pour me dire qu'il par- „ toit. Quoi! Sire, dit Olivier, vous l'avez „ vu, vous lui avez parlé, & vous ne nous „ avez point éveillés! & vous ne l'avez point „ arrêté! Je n'ai pu ni l'un ni l'autre, reprit

„ le Roi, le traître m'avoit enchaîné; & j'ai „ eu beau crier, le charme étoit ſi fort, que „ rien n'a pu interrompre votre ſommeil. Mais „ où peut-il être allé? ce Pélerin l'a rencon- „ tré, au ſortir du camp, conduiſant trois „ chevaux chargés d'or & d'épées : D'épées! „ s'écria Roland, qui s'aperçut, dans le mo- „ ment, que Durandal lui manquoit. O ciel! „ il emporte la mienne „. Chacun des Che- valiers vit qu'il avoit fait la même perte; ils en furent tous conſternés, ſe regardant les uns les autres; Charlemagne ne tarda pas, non plus, à ſe convaincre que Maugis lui avoit ravi ſa couronne & ſes pierreries, & ſa colère fut à ſon comble. „ Volons, courons après le „ traître, s'écria-t-il; mais où le trouver? Je „ ne le crois pas bien éloigné, dit le Pélerin; je „ l'ai vu gagner un petit bois, hors du „ camp; ſes chevaux étoient ſi chargés, qu'il ne „ peut pas avoir fait beaucoup de chemin „. Il s'offrit de leur ſervir de guide; on l'ac- cepte; mais, comme il pouvoit, à peine, ſe ſoutenir, il pria Charles de lui donner un de ſes chevaux. Tandis qu'on choiſit & qu'on ſelle le meilleur, Charles ordonne à ſix Ca- valiers de ſe tenir prêts à marcher; la vapeur de la liqueur enchantée, s'étoit répandue ſur tout le camp, & les Cavaliers s'éveilloient, comme s'ils étoient encore à demi-endormis; la confuſion régnoit par-tout. On eut bien de la peine à la faire ceſſer. Quand le cheval de Charlemagne fut prêt, on l'amena au Pélerin; il fit bien des cris & des efforts pour le mon-

ter; &, enfin, on fut obligé de l'y porter & de l'y ſoutenir : Cependant, il ſe raffermit peu à peu; il demanda une épée. „ Je ſavois „ m'en ſervir autrefois, dit-il, mais, dans „ l'état où je ſuis, c'eſt une vaine parure; „ n'importe „. Il prit l'épée d'un air gauche, & la porta, comme il put, toute nue dans ſa main.

L'ordre du départ donné, le Pélerin ſe mit à leur tête, &, lorſqu'ils furent ſortis du camp, il les conduiſit dans une gorge formée de deux montagnes à pic. „ C'eſt dans ce bois, que „ vous voyez d'ici, dit-il à Charlemagne, que „ j'ai vu entrer Maugis. Ne jugeriez-vous pas „ à propos que je vous devançaſſe de quelques „ pas? Si Maugis eſt dans le bois, & qu'il me „ voye ainſi monté, il ne manquera pas de „ courir ſur moi, pour m'enlever mon che- „ val; &, comme vous ne ſerez pas éloigné, „ au moindre cri, vous viendrez à mon ſe- „ cours, & vous entourerez Maugis.

L'avis du Pélerin fut approuvé; il gagna les devans; quand il eut paſſé le défilé & qu'il eut mis entre la troupe de Charles & lui un eſpace de quinze à vingt toiſes, il ſe retourna, frappa la terre avec ſon bourdon, & forma, d'une montagne à l'autre, un précipice dont on ne voyoit pas le fond : Alors, il reprit ſa véritable forme, & cria à Charlemagne & aux Chevaliers : „ Reconnoiſſez, „ enfin, Maugis; l'or, les pierreries, la cou- „ ronne de Charles, & vos épées, tout vous „ ſera rendu, quand vous voudrez conſentir

„ à la paix que les fils d'Aymon vous ont „ propoſée. Ne cherchez point à me ſuivre ; „ je ſerai plutôt arrivé à Montauban, que vous „ n'aurez tourné ces montagnes, & franchi „ ce précipice, qui ſe refermera de lui-même „ lorſque je ſerai en ſureté „. On lui lança quelques traits ; mais il diſparut comme un éclair.

La fureur parvenue juſqu'à un certain dégré, s'évanouit ſouvent, &, ſurtout, chez les François. Charlemagne & les Pairs demeurèrent, quelque temps, confondus ; ils ne ſortirent de leur étonnement, que pour délibérer ſur ce qu'ils avoient à faire. Pour parvenir au bois que Maugis leur avoit indiqué, il falloit franchir le précipice, ce qui étoit impraticable, ou tourner la montagne par un détour de dix lieues & par des chemins très-difficiles. On ne décida rien, l'on reprit le chemin du camp ; & les Chevaliers arrivèrent à la tente de Charlemagne, en plaiſantant ſecrettement de cette aventure. Les ſeuls Charles & Roland la traitoient plus ſérieuſement.

Cependant, Maugis, après avoir repris ſon tréſor, s'en retournoit tranquillement à Montauban ; il paſſa dans le bois où Renaud s'étoit arrêté. Bayard ſentit Maugis, & hennit de toute ſa force. Il emporta ſon maître vers Maugis, qui, d'abord, ne reconnut pas ſon couſin. „ Qui êtes-vous, lui dit-il, & que faites-„ vous ici ? Renaud ſort de ſa rêverie, ſe „ précipite à ſon col ; je courois à votre ſe-„ cours, lui dit-il : Vous ſeriez arrivé trop tard.

„ répondit Maugis, ſi le ciel ne fût venu à „ mon aide. Il lui raconta tous les évènemens „ qui s'étoient paſſés depuis qu'ils s'étoient „ ſéparés. J'emporte un butin immenſe, non „ pour en profiter, mais pour forcer nos en- „ nemis à la paix.

Comme ils approchoient de Montauban, ils rencontrèrent, à la tête de deux mille Cavaliers, Alard, Guichard & Richard, qui alloient au camp de Charlemagne, ou pour délivrer, ou pour venger Maugis; ils étoient triſtes & abattus; mais, en revoyant Maugis & Renaud, ils ſe livrèrent à la joie. Guichard ne fit que les embraſſer, & les quitta, pour aller annoncer leur retour à Yolande, qui vint au devant d'eux avec ſes enfans. Ils rentrèrent triomphans; Maugis étala le butin qu'il avoit fait, & il fut décidé qu'on placeroit ſur la plus haute tour, l'aigle d'or du Pavillon de Charlemagne.

Lorſque le Roi vit ſon aigle, qui réfléchiſſoit, à cinq lieues à la ronde, les rayons du ſoleil, il appela ſes Pairs: „ Quelle honte pour „ nous, leur dit-il, quel trophée pour mes „ ennemis! Ah! ce fut un grand malheur, „ quand nous fîmes le projet d'entrer dans la „ Gaſcogne; ſi quelque choſe peut nous ex- „ cuſer aux yeux de la poſtérité, c'eſt l'art „ magique de Maugis; car, qui peut réſiſter „ à un ennemi qui combat avec des forces „ ſurnaturelles? Mais, ſi l'enfer le protège, „ qu'avons-nous fait au ciel pour nous aban- „ donner? Ne l'accuſons point; il condam-

„ ne, ſans doute, des Sujets rebelles; mais „ il veut nous humilier. C'eſt à nous d'appai- „ ſer ſa colère par notre ſoumiſſion. Naimes, „ Oger, Eſtouteville, Turpin, vous êtes pa- „ rens de Renaud; allez dire aux fils d'Ay- „ mon que, s'ils veulent me rendre ma cou- „ ronne, mon aigle, mes pierreries & vos „ épées, je conſentirai à une trêve de deux „ ans, & que je ramenerai mes troupes.

Les Chevaliers partirent; ils ſe préſentè- rent à la principale porte de Montauban; ils demandèrent à parler aux fils d'Aymon. Re- naud, ſes frères & Maugis, députèrent Ri- chard, pour les recevoir; il les conduiſit dans la Ville, & Renaud vint au devant d'eux; il les combla de marques d'amitié, prit Oger par la main, les accompagna au Château, & les préſenta à Yolande, qui les vit avec plaiſir, & leur témoigna le déſir qu'elle avoit de la paix, pour que ſon époux pût ſe réunir à ſa famille. Renaud leur demanda le ſujet qui lui procuroit l'avantage de les recevoir. „ Vous ſavez, lui dit Oger, combien nous „ vous aimons tous, & que, s'il n'eût dépendu „ que de nous, toute querelle entre le Roi „ & vous ſeroit, depuis long-temps, termi- „ née; cependant, vous n'ignorez pas que „ Maugis, votre couſin, vient de nous faire, „ à tous, le plus ſanglant outrage: Il nous „ a prié de le *pleiger* auprès de Charlema- „ gne; il avoit promis de ne pas s'évader, „ & de ne partir qu'avec notre congé: Non „ ſeulement, il eſt parti pendant notre ſom-

„ meil, mais encore, il a emporté la couronne,
„ les bijoux, le tréſor du Roi, & les épées
„ de tous les Chevaliers. Le Roi demande
„ que vous lui rendiez ſon aigle d'or, ce que
„ Maugis lui a enlevé, & nos épées, & il con-
„ ſent à une trève de deux ans, & à retirer ſes
„ troupes de la Gaſcogne.

Alors, Maugis prit la parole : „ Seigneurs,
„ leur dit-il, vous ſavez que je n'ai manqué
„ à aucun de mes engagemens, &, ſi quel-
„ qu'un peut prouver que je ne les aye pas
„ tous remplis, je conſens à m'aller remet-
„ tre entre les mains de Charles. Parlez; quel-
„ qu'un de vous a-t-il rien à me reprocher?
„ Vous m'aviez pleigé juſqu'au jour ſeule-
„ ment, & je n'ai briſé mes chaînes qu'après
„ le ſoleil levé; j'ai pris congé du Roi, comme
„ je m'y étois engagé; il eſt vrai que je ſuis
„ parti dans le temps que vous dormiez, mais
„ je ne m'étois pas engagé de prendre congé
„ de vous. Il eſt encore vrai que, par mon
„ art, vous avez dormi plus long-temps que
„ vous ne deviez; mais, avois-je promis de
„ ne pas me ſervir de mon art? J'ai fait un
„ butin conſidérable dans la tente de Char-
„ lemagne; en cela, je n'ai fait qu'uſer du
„ droit de la guerre. Mais, j'ai eu, en le fai-
„ ſant, un motif plus noble, c'eſt d'engager
„ Charles à conſentir plus promptement à la
„ paix, dont une des conditions ſera la reſ-
„ titution de tout ce que j'ai emporté. Mais,
„ nous diſcuterons, demain, plus profondément
„ cette matière; livrons-nous, aujourd'hui,

„ au plaiſir de nous retrouver enſemble „. Il ordonna qu'on préparât un feſtin magnifique, & la nuit ſe paſſa dans les fêtes & les plaiſirs.

Le lendemain, le Duc Naimes demanda à Renaud quelle réponſe il vouloit faire aux propoſitions du Roi. „ Je conſens à tout, ré- „ pondit Renaud, pour avoir la paix; je ne „ déſire que de vivre avec Charlemagne en „ ſujet ſoumis & fidelle. J'accepte la trêve „ de deux ans. J'eſpère que, pendant ce temps, „ il exaucera nos vœux, & que vous vous em- „ ployerez pour l'y déterminer.

Renaud fit apporter l'aigle, la couronne & l'épée de Charlemagne. Il donna à chacun des Envoyés, celle qui lui appartenoit; il chargea Naimes de remettre les autres: Il rendit tous les bijoux, & tout l'or, ſans en rien retenir. Oger, étonné de tant de généroſité, ne put s'empêcher de lui dire, que jamais guerrier n'avoit fait un butin ſi riche & ſi glorieux, & n'y avoit renoncé avec tant de grandeur d'ame, & que le Roi devroit être touché d'un ſi grand ſacrifice; mais Richard ne vouloit point que ſon frère diſpoſât de l'aigle d'or. „ Si Maugis, dit-il, „ a enlevé la couronne par ſon art magique, „ j'ai gagné l'aigle par forces d'armes, & je „ n'oublierai jamais que, priſonnier du Roi, „ il me frappa dans ſon Pavillon „. Renaud pria tant ſon frère, qu'il céda l'aigle d'or.

Oger invita Renaud de venir au camp de Charlemagne avec eux, tandis que Maugis garderoit Montauban; mais Renaud, qui n'a-

voit point de confiance au Roi, ne vouloit pas s'expoſer; Eſtouteville s'offrit de reſter à Montauban pour otage; Naimes promit, au nom des Chevaliers, de mettre Renaud à couvert de toute inſulte. Enfin, Renaud y conſentit. Il s'arma de toutes pièces, & prit, avec lui, Alard & deux Chevaliers. Yolande, ſon épouſe, accourut toute tremblante; elle fit tout ce qu'elle put pour détourner Renaud de ce voyage; elle ſe jeta aux genoux des Chevaliers, pour leur recommander ſon époux: Oger lui donna ſa parole qu'il ne lui arriveroit rien.

Lorſqu'ils furent arrivés à Balançon, Oger, qui connoiſſoit le caractère vindicatif de Charles, propoſa de les devancer pour ſonder ſon cœur & ſavoir ſes intentions; Naimes ſe chargea de lui parler & de venir avertir Renaud, qui attendroit ſon retour. Renaud conſentit à tout.

Oger & Naimes partirent, Eſtouteville & l'Archevêque Turpin demeurèrent avec Renaud; ils ſe félicitoient tous du retour de la paix; ils la croyoient aſſurée.

Le haſard voulut que Pinabel, neveu de Charlemagne, ſe trouvât au gué de Balançon & qu'il entendît tout. Pinabel, Courtiſan inſolent & lâche flatteur, ſe plaiſoit dans le trouble & haïſſoit la vertu. Il ſe faiſoit une étude de perſécuter tous ceux qu'il voyoit aimés & eſtimés. Il alla empoiſonner auprès de Charlemagne, ſon oncle, le voyage de Renaud, qu'il fit paſſer pour un complot. Char-

lemagne ordonna à Olivier de prendre quatre cents Cavaliers bien armés, & d'aller à Balançon, où il trouveroit Renaud & Alard ſon frère, & de les lui amener, quand il devroit y ſacrifier toute ſa troupe. Olivier, qui ignoroit la promeſſe qu'Oger & Naimes avoit faite à Renaud, partit pour exécuter les ordres du Roi. A peine étoit-il ſorti du camp, qu'Oger & Naimes arrivèrent à la tente du Roi : Ils virent le mécontentement ſur ſon front, & la colère dans ſes yeux. „ Sire, lui dit Oger, „ vos regards ſévères ont de quoi nous ſurprendre ; nous avons rempli notre commiſſion „ avec la plus grande fidélité ; nous rapportons „ le butin que Maugis avoit fait ; Renaud nous „ a tout remis, avec une exactitude qui a „ droit de ſurprendre dans un vainqueur. Il a „ tout ſacrifié au déſir de la paix. Où eſt Renaud ? leur demanda bruſquement le Roi : „ Je ſais que vous êtes venu avec lui. — Sire, „ il eſt vrai que nous l'avons déterminé de „ venir vous offrir ſon hommage, ſur la foi „ de la trève que vous lui avez accordée, & „ pour recevoir vos otages & ſe mettre en „ otage lui-même. Eſtouteville a voulu reſter „ à Montauban comme garant de la foi que „ nous avons donnée à Renaud ; mais Renaud, „ plus généreux, l'a refuſé, & s'en rapporte „ à notre parole & à votre foi. Je ne veux „ d'un tel otage, reprit Charlemagne, que „ pour le traiter comme Richard & comme „ Maugis. Ah ! Sire, s'écria Oger, ſongez que „ Renaud ne s'eſt livré que ſur la foi d'une

„ trève que vous-même lui avez offerte. Sire,
„ interrompit Naimes, de tels propos ſont in-
„ dignes d'un Roi; gardez-vous de commettre
„ un tel crime, il vous rendroit l'exécration
„ de tous les Peuples de l'univers. Cette pen-
„ ſée odieuſe ne vient pas de vous; faites-moi
„ connoître le traître qui vous l'a ſuggérée,
„ & je vous vengerai de l'affront qu'il vous a
„ fait. Je vous déclare, Sire, qu'avant de ſouf-
„ frir cet attentat, Oger, Naimes, Turpin &
„ Eſtouteville, que vous déshonoreriez, ver-
„ ſeront leur ſang pour l'empêcher, & qu'ils
„ défendront Renaud contre vous-même. Qui!
„ nous! qui l'avons preſque forcé de nous ſui-
„ vre, que nous fuſſions cauſe de ſa mort & les
„ complices d'une perfidie? Non, Sire, ja-
„ mais. Nous devons vous ſervir, ſauf notre
„ honneur, & c'eſt notre honneur que vous
„ voulez flétrir! Sire, diſpoſez de notre vie,
„ nous vous en avons fait le ſacrifice en vous
„ donnant notre foi; mais notre vertu ne
„ dépend que de nous. Vous êtes le plus puiſ-
„ ſant Roi du monde; vous avez la force en
„ main, & vous pouvez faire périr dans les
„ ſupplices l'homme de bien comme le ſcélé-
„ rat; mais, tous les Rois de la terre, li-
„ gués enſemble, n'ont pas le pouvoir de
„ forcer un honnête homme à trahir ſa con-
„ ſcience, à la faire parler ou ſe taire à leur
„ gré. Si vous avez des Courtiſans aſſez lâ-
„ ches pour être les miniſtres d'un aſſaſſinat,
„ vous pouvez les employer, & non pas de
„ braves Chevaliers, qui ont juré de ne ja-

„ mais ſouffrir le crime, de quelque rang que „ ſoit le criminel.

Cependant, Olivier arrive, & rencontre Renaud, ſans armes, éloigné de Bayard. Renaud s'approche de Turpin & d'Eſtouteville : „ Per- „ fides, leur dit-il, vous m'avez trahi; „ jamais je ne me ſerois attendu à cette dé- „ loyauté! Que dites-vous, Seigneur? répond „ Turpin, nous, des traîtres! Je vous jure, „ que nous vous tiendrons la parole que nous „ avons donnée, de vous défendre juſqu'à la „ dernière goutte de notre ſang : Si quelqu'un „ a pu vous trahir, croyez que ce n'eſt ni „ Oger, ni Naimes, ni nous. Alors, Renaud „ dit à Olivier : Souvenez-vous que, lorſ- „ que, dans la plaine de Vaucouleurs, Mau- „ gis, mon couſin, vous abattit, je vous ren- „ dis votre cheval, & que, vous ayant aidé „ à y remonter, je vous aidai à prendre vo- „ tre revanche; rendez-moi courtoiſie pour „ courtoiſie, & permettez-moi, ſeulement, „ de monter ſur Bayard. Seigneur, répondit „ Olivier, je n'ai jamais ſu oublier un bien- „ fait. Je ſuis au déſeſpoir de vous avoir ren- „ contré ici, & je ne ſais pourquoi le Roi „ m'a choiſi pour me ſaiſir de vous.

Comme ils parloient encore, voilà Roland qui venoit aider Olivier à ſe rendre maître de Renaud & de ſon frère : „ Rendez-vous, „ leur crie Roland, vous êtes mes priſon- „ niers „. Comme il proféroit ces mots : „ Roland! Roland! lui crie Oger, qui, en „ ſortant du Pavillon de Charlemagne, étoit

„ accouru au ſecours de Renaud, gardez-vous „ de faire aucun mal aux fils d'Aymon ! Sa- „ chez que c'eſt le Duc Naimes & moi qui „ les avons conduits, ſur notre foi & ſer- „ ment, pour prendre & donner les otages „ de la trêve que nous avons propoſée à Re- „ naud, de la part du Roi, qui nous avoit „ envoyés vers lui à Montauban : Vous ne „ pouvez lui faire aucun outrage que nous ne „ le partagions avec lui, &, ſi vous l'atta- „ quez, nous le défendrons „. Olivier ſe joignit à Oger, pour engager Roland à ne point attaquer Renaud. „ Il me rendit, autrefois, „ un ſervice important, diſoit Olivier, & je „ dois lui en marquer ma reconnoiſſance. Réu- „ niſſons-nous, &, ſi Renaud veut y conſen- „ tir, nous l'accompagnerons, tous, au Pa- „ villon de Charlemagne, pour l'engager à „ faire la paix. S'il la refuſe, reprit Naimes „ qui avoit ſuivi Oger, & qu'en outrageant „ Renaud, il veuille nous rendre ſuſpects de „ trahiſon, nous ne le ſouffrirons point, & „ nous combattrons pour Renaud. Ce ſeroit „ à nous une lâcheté indigne de l'abandon- „ ner „. Naimes demanda à Renaud, s'il y conſentoit. Renaud ſe livra à leur bonne-foi : Les Chevaliers le prirent au milieu d'eux, & ils partirent.

Oger s'approcha, le premier, de Charlemagne : „ Sire, lui dit-il, vous nous avez „ envoyés vers Renaud, lui offrir une trêve : „ Nous avons rempli vos ordres en braves „ Chevaliers & en ſerviteurs fidelles. Renaud

„ a accepté toutes les propoſitions que nous
„ lui avons faites de votre part; il nous a
„ remis non ſeulement votre couronne, les
„ épées de vos Pairs, & la vôtre, mais l'aigle
„ d'or, qui, par droit de conquête, appar-
„ tenoit à ſon frère : Nous lui avons promis,
„ ſur votre parole, que, la trève acceptée, il
„ ne lui arriveroit aucun mal; &, cependant,
„ au mépris de vos ſermens ſacrés, vous en-
„ voyez au devant de lui pour le prendre,
„ & c'eſt un de vos plus braves Chevaliers,
„ dont vous ſurprenez la foi, pour le char-
„ ger de cette expédition. Ainſi donc, la foi
„ des traités ne ſeroit qu'un piége pour trom-
„ per l'honnête homme qui ne connoît point
„ la méfiance, parce qu'il eſt incapable de
„ trahiſon! Non, Sire, cela ne ſera point;
„ mais, ſi vous croyez que les propoſitions
„ que vous avez fait faire à Renaud, vous
„ ſoient déſavantageuſes, ſi vous vous re-
„ pentez de lui avoir accordé une trève,
„ renvoyez Renaud à Montauban, & ren-
„ dez-lui le butin de Maugis & celui de
„ ſon frère; alors, ordonnez-nous d'aller,
„ les armes à la main, reconquérir votre cou-
„ ronne, votre aigle, votre tréſor & nos
„ épées, nous combattrons loyalement; vous
„ agirez en Roi, & le ciel bénira la cauſe qu'il
„ jugera la meilleure.

Charlemagne impoſa ſilence à Oger, & lui dit qu'il ne feroit que ce qu'il lui plairoit, qu'il ne laiſſeroit point échapper Renaud auſſi aiſément que Maugis, & qu'il étoit décidé à le

punir comme traître & rebelle. „ Non, Sire, „ reprit Oger, vous ne le ferez pas. Préten- „ dez-vous, lui dit Charlemagne en l'inter- „ rompant, défendre mon ennemi contre moi, „ & partager ſon crime? Sire, répondit Oger „ d'un ton ferme, je défendrai ma loyauté „ contre tous. Je la défendrai contre le ciel „ même.

Renaud les interrompit : Sire, dit-il avec „ une modeſte fierté, quel eſt votre deſſein, „ & qu'exigez-vous? Vous m'appelez traître „ & rebelle; Dieu ſait que je ne ſuis ni l'un „ ni l'autre, & qu'il n'y en eut jamais dans „ ma famille; il n'y a homme ſur la terre „ qui osât me faire un tel reproche avec im- „ punité; mais, Sire, l'autorité ſuprême peut „ tout ſe permettre, parce qu'elle n'a rien à „ craindre.

Charlemagne ſentit qu'il avoit été trop loin, &, pour le réparer en quelque ſorte, il dit à Renaud : „ Je ſuis prêt de ſoutenir ce que „ j'avance les armes à la main : Je ſuis Che- „ valier autant que Roi. Sire, répondit Re- „ naud, j'accepte le combat; Naimes, Oli- „ vier, Oger & Turpin ſeront mes répondans. „ Nous le devons, dirent les Chevaliers, & „ nous le ſommes „. Le Roi vouloit tenir ſa parole; mais Roland l'empêcha & demanda à combattre à ſa place. „ Sire, dit Renaud, choi- „ ſiſſez.

Quand les Chevaliers eurent répondu pour Renaud, Bayard lui fut rendu; il s'en retourna à Montauban, où l'on croyoit la paix aſſurée.

Le lendemain, après avoir tendrement embraſſé ſon épouſe, il dit à ſes frères : „ Je vais „ combattre le plus brave Chevalier qu'il y „ ait au monde. Je ne puis prévoir quel ſera „ le ſuccès du combat. Mes amis, mes frères, „ je vous recommande ma chère Yolande & „ mes enfans : Je remets en vos mains la garde „ de ce Château ; c'eſt le ſeul héritage que je „ puiſſe leur laiſſer ; eh ! qui ſait encore ſi „ Charlemagne, étendant ſur eux ſa haine „ contre leur père, voudra leur permettre „ d'en jouir tranquillement ? Défendez-le, & „ apprenez-leur à le défendre. Ce n'eſt pas „ que je déſeſpère de vaincre Roland, j'ai pour „ moi *Dieu* & mon *épée*, la juſtice d'une bonne „ cauſe, & un courage égal au ſien ; mais je „ puis être vaincu : On nous juge de la même „ force.

Les frères de Renaud ne voulurent point demeurer ; ils laiſſèrent Maugis maître de Montauban, & accompagnèrent Renaud au lieu du combat.

## CHAPITRE XVI.

*Combat entre Renaud & Roland. Maugis les ſauve, l'un & l'autre, par un prodige de ſon art magique. Roland ſuit Renaud à Montauban. Charlemagne met le ſiége devant ce Château. Le Roi eſt enlevé dans le Palais de Maugis, & livré à Renaud. Maugis ſort de Montauban, & ſe retire dans un hermitage.*

A peine le jour eut-il paru, que Roland s'arma, & monta à cheval, pour ſe rendre ſur le champ de bataille. Il alla, auparavant, prendre congé du Roi. „ Mon neveu, lui dit „ Charlemagne, puiſſe le Dieu des armées te „ ſoutenir & te défendre! S'il prête ſon ſe- „ cours à la bonne cauſe, il doit protéger Re- „ naud; car je ne puis diſſimuler que, dans „ cette occaſion, la juſtice eſt pour lui. Sire, „ répondit Roland, il n'eſt plus temps de „ ſe repentir, je me ſuis engagé trop avant. En „ refuſant le combat, je me couvrirois de „ honte, & elle rejailliroit ſur vous. Mais, „ Sire, en faveur du danger auquel vous m'ex- „ poſez en combattant un brave Chevalier, „ qui a ſur moi l'avantage de la juſtice, ſouf- „ frez que je vous conjure d'accorder aux „ fils d'Aymon la paix qu'ils vous deman- „ dent „. Charlemagne ne répondit rien à ſon neveu;

neveu; mais il ſentit, en ſongeant à Pinabel, combien les Courtiſans & les flatteurs étoient funeſtes aux Souverains.

Cependant, Renaud étoit déjà ſur le champ de bataille. Roland brûloit d'impatience. Ces deux fiers rivaux s'étoient déjà rencontrés pluſieurs fois; mais la victoire avoit toujours été indéciſe. Quand l'un ſembloit la fixer par ſon audace & par ſon impétuoſité, l'autre la rappeloit par une valeur éclairée & prudente. Ils avoient le même courage & la même force, &, ſi l'un avoit plus d'activité, l'autre avoit plus d'adreſſe & de conſtance. D'auſſi loin que Roland aperçut Renaud, il lui cria, d'un ton impérieux : „ Enfin, Renaud, tu ne peux „ éviter ton ſort; voici le jour où tu vas ceſ„ ſer de te croire invincible. Tu me menaces, „ Roland, répondit Renaud, crois-moi, ſois „ plus modeſte; un Chevalier prudent ne „ chante jamais ſa victoire avant le combat. „ Veux-tu la paix; veux-tu combattre? l'un „ & l'autre eſt à ton choix. Quelqu'honneur „ que j'attende du triomphe, je lui préfère la „ paix, qui rendra le calme à l'Etat, & l'a„ mour des Peuples à ton maître. Je ne ſuis „ pas venu, repliqua Roland, pour conclure „ un traité. Eh bien, combattons, dit Re„ naud : Crois-moi, ſonge à te défendre, „ répondit Roland.

A ces mots, ils piquent leurs chevaux, fondent l'un ſur l'autre, & leurs lances, en ſe briſant, formèrent dans les airs une pouſſière légère; leurs écus ſe choquèrent, & le choc

fut ſi rude, que Renaud, avec ſa ſelle, alla tomber derrière & loin de Bayard, & que Rôland abandonna ſes étriers & chancela longtemps. Renaud ſe relève, ſaiſit Bayard par la crinière, remonte ſans ſelle, & porta à Roland un coup ſi terrible ſur ſon haubert, que ſon cerveau en fut ébranlé; Roland ſe remit, &, alors, commença un combat qui effraya les ſpectateurs. Chaque coup emportoit un éclat de leur armure; leurs épées tranchoient l'acier, comme la hache du Bucheron le tronc d'un vieux chêne. Naimes, en les regardant, ne put s'empêcher de s'écrier: „ Charles, quel eſt ton aveuglement? ta du„ reté va cauſer la mort des deux plus braves „ Chevaliers qu'il y ait au monde, & tu ne „ ſonges pas qu'ils pourroient faire, un jour, „ le ſuccès de tes armes & la gloire de ton „ empire!

Renaud, voyant que l'avantage étoit égal, dit à Roland: „ Ayons pitié de nos chevaux, „ ils vont périr, & nous n'en trouverions pas „ de pareils; deſcendons, &, ſi vous le jugez „ à propos, nous combattrons à pied „. Roland y conſentit; ils deſcendirent & coururent l'un ſur l'autre avec autant de légéreté que s'ils n'euſſent pas eſſuyé la moindre fatigue. Ils ſe portoient les coups les plus redoutables; mais leur adreſſe à les parer, en rendoit la plupart inutiles. Enfin, ils jetèrent leurs épées loin d'eux, & ſe prirent corps à corps; mais jamais l'un ne pouvoit renverſer l'autre. Roland faiſoit des efforts qui auroient arraché

les chênes les plus robuſtes; mais la ſoupleſſe de Renaud en ralentiſſoit les ſecouſſes, &, lorſque celui-ci courboit Roland juſqu'à terre, ſa vigueur le remettoit ſur pied: Tous deux, étonnés, & de leur impulſion, & de leur réſiſtance, ſe ſéparèrent un moment pour reprendre haleine. Ils s'aperçurent, alors, que leurs caſques, leurs hauberts, leurs armures & leurs écus fracaſſés, n'avoient plus rien de leur première forme. Ils furent ſurpris de leurs propres forces; la terre, qu'ils avoient foulée en combattant, étoit auſſi dure que l'aire où l'on vient de battre la moiſſon.

Charlemagne trembloit pour ſon neveu, & les frères de Renaud frémirent pour leur frère. Le Roi invoqua le ciel pour Roland, & le pria de faire ceſſer le combat; mais le ciel avoit inſpiré à Maugis le déſir d'être témoin de cette action mémorable. Il avoit quitté Montauban, &, par ſon art, il ſe tranſporta ſur une hauteur voiſine du champ de bataille.

Les deux Chevaliers, après s'être repoſés un moment, avoient déjà repris leurs épées, & alloient recommencer à ſe battre, lorſque Maugis raſſembla autour d'eux & condenſa des vapeurs, qui formèrent un nuage ſombre, dont ils furent enveloppés. Ils ne ſe voyoient point l'un l'autre. „ Où êtes-vous? s'é-„ crioient-ils mutuellement, ou bien, j'ai „ perdu la vue, diſoit Roland, ou bien, la „ nuit a, tout à coup, ramené les ténèbres. „ J'entends Roland, s'écrioit Renaud, & je „ ne le vois point „. Ils agitoient leurs épées,

& ne frappoient qu'un brouillard inſenſible. Ils alloient, en tâtonnant, l'un à la voix de l'autre; enfin, Roland rencontra la main de Renaud & la ſaiſit, &, par un mouvement involontaire, il embraſſa ſon rival, & lui dit: „ Vertueux Chevalier, ſi le jour vous luit, „ daignez me conduire, c'eſt une grâce que „ je vous demande, & dont je ſerai reconnoiſ- „ ſant. Où faut-il aller, demanda Renaud? — „ Au camp de Charlemagne, lui dit Roland. „ — Vous voyez, reprit Renaud, qu'il a „ juré ma perte, & que je n'ai d'aſyle que „ Montauban, & vous ne voudriez point y „ venir. — Pourquoi n'y irois-je pas? y au- „ rois-je quelque choſe à craindre avec les „ généreux fils d'Aymon? — Non, certaine- „ ment, ils auroient la plus grande joie de „ vous y recevoir. Nous avons combattu avec „ un égal avantage, &, ſoit que le ciel n'ait „ pas voulu que nous périſſions, l'un & l'au- „ tre, de fatigue, ſoit qu'il ait décidé que „ nous ne fuſſions vaincus ni l'un ni l'autre, „ il a répandu, autour de nous, une nuit „ protectrice. Vous n'êtes point mon priſon- „ nier, & je ne ſuis point le vôtre; &, ſi „ vous venez à Montauban, ce ſera par ami- „ tié, & de votre bon gré. Mes frères & moi „ vous y regarderons comme notre parent & „ notre ami, & nous vous traiterons comme „ le plus loyal des Chevaliers & le neveu, du „ Roi.

Le nuage avoit la propriété de ne point ôter la vue des Chevaliers aux ſpectateurs, qui

n'entendoient point ce qu'ils disoient, mais qui jugeoient, par leurs gestes & leurs mouvemens, que la paix régnoit entr'eux, &, à l'exception de Pinabel & de Ganelon, tout le monde en ressentoit la plus grande joie. Les yeux de Renaud aperçurent les premiers la clarté, il le dit à Roland, qui lui renouvela ses prières de le mener à Montauban. A peine eut-il témoigné ce désir, que Roland vit la lumière; il crut revivre une seconde fois; il aperçut son cheval, Mélancie, & le monta, tandis que Renaud montoit sur Bayard.

Charlemagne demeura confondu, en voyant son neveu suivre Renaud: „ O ciel! s'écria-„ t-il, Renaud emmène Roland; ils prennent „ le chemin de Montauban! Ah! sans doute, „ il est son prisonnier. Seigneurs, laisserez-„ vous ainsi mon neveu au pouvoir de mes „ ennemis? Voyez Maugis & les frères de „ Renaud qui le suivent; hâtons-nous, cou-„ rons le délivrer.

Les Pairs & Charlemagne volèrent sur les pas des Chevaliers, & les suivirent jusqu'aux portes de Montauban; mais Maugis avoit hâté, par son art, les chevaux de Roland & des fils d'Aymon. Charlemagne furieux, revint dans son camp, il ordonna qu'on se transportât sous les murs de Montauban, pour en faire le siége; il donna l'Oriflamme à Olivier, & à Richard de Normandie la conduite du siége. Tout obéit à cet ordre, on abattit les tentes, les bagages furent chargés, & l'armée se mit en mouvement. Richard de Nor-

mandie conduiſit dix mille hommes au gué de Balançon, pour le garder juſqu'à ce que toute l'armée fût paſſée. Le Roi alla lui-même marquer le camp, &, quand l'armée fut arrivée ſous les murs de Montauban, il fit élever ſon Pavillon en face de la porte principale.

Les Sentinelles, qui étoient ſur les tours, avertirent Maugis que l'armée de Charlemagne avoit inveſti la place, que le blocus étoit formé, & que le Pavillon de Charlemagne faiſoit face à la Ville. „ Soyez tranquilles, „ leur dit Maugis, dormez, ſans rien crain- „ dre : Quand même Charles entreroit dans „ ces murs, il n'en ſeroit guère plus avancé.

Lorſque la nuit eut fermé tous les yeux, excepté ceux des Sentinelles & des Gardes du camp, Maugis alla prendre Bayard, le monta, ſortit de Montauban, & répandit ſur les Sentinelles un charme qui rendoit leur vigilance inutile; c'étoit une ivreſſe qui les faiſoit, ſans ceſſe, tourner ſur eux-mêmes, & toujours ſur un pied : Il alla à la tente du Roi, &, dès qu'il y parut, tous les Courtiſans, les Officiers, ſe mirent également à pirouetter & à tourner : Le Roi ne comprit rien à ce vertige, & prit le parti de rire de toutes ſes forces ; mais il s'endormit ſi profondément, que Maugis le prit, le mit en travers ſur Bayard, le conduiſit, ainſi, dans Montauban, & le coucha dans ſon lit même. Il alla, enſuite, trouver Renaud, & lui dit : „ Mon couſin, ne ſe- „ riez-vous pas bien ſatisfait, ſi vous pouviez „ tenir en votre pouvoir le Roi Charlemagne ?

„ ---J'en conviens, reprit Renaud; je me ven-
„ gerois de lui avec bien du plaiſir. --- Eh!
„ quelle vengeance en tireriez-vous? --- Je le
„ comblerois d'honneurs, je le traiterois
„ comme mon Seigneur & mon Roi. --- A ce
„ compte, venez, ſuivez-moi „, & Maugis conduiſit Renaud dans ſon Palais, où il lui fit voir le Roi endormi. Alors, Maugis embraſſa Renaud, ceignit une écharpe, prit un bourdon, &, pour ne pas offrir à Charlemagne un objet odieux, il ſortit de Montauban, ſans rien dire à perſonne : Le Portier ſeul le vit ſortir. Il alla vers la Dordogne, paſſa la rivière, entra dans un bois épais, & marcha juſqu'à neuf heures de la nuit, qu'il rencontra, ſur une hauteur, un hermitage abandonné; il s'y repoſa juſqu'au jour. Le lendemain, il examina cette retraite : C'étoit une grotte très-bien expoſée, entourée de quelques arbres, moins épais que dans le reſte de la forêt; un petit verger, planté du côté du midi, produiſoit des fruits de toutes les ſaiſons; à leurs pieds étoient des herbes potagères & des racines de toute eſpèce; devant l'ouverture de la grotte, fermée par une forte natte, couloit une fontaine d'une eau claire & limpide; Maugis entra dans une autre petite grotte, qui étoit à côté; c'étoit une chapelle; il ſe proſterna, pria l'Etre Suprême de lui pardonner ſes égaremens, & ſe ſentit pénétré d'une ſi ſainte ferveur, qu'il réſolut de faire ſa demeure dans cette ſolitude, de renoncer au monde, & de ne vivre que des fruits, des

herbes & des racines que la terre accorderoit au travail de ſes mains ; il fit, ſurtout, des vœux, pour que le ciel mît la paix entre Charlemagne & les quatre fils d'Aymon ; il réſolut, ſi cette paix s'établiſſoit, de paſſer le reſte de ſes jours dans cet hermitage, d'y expier les maux qu'il avoit cauſés pour venger la mort du Duc de Beuves, ſon père ; car, quoique ſa vengeance fût légitime, il eût pu, par un pardon généreux, épargner tout le ſang que la guerre avoit fait verſer.

Il n'avoit eu, d'abord, d'autre projet, en s'éloignant de Montauban, que de ne pas irriter Charlemagne par ſa préſence, & de mettre ſes couſins en droit de pouvoir répondre, au cas que Charles perſiſtât à leur demander de le lui livrer, qu'il avoit diſparu, & qu'ils ignoroient en quel lieu de la terre il s'étoit retiré, &, en effet, ils ne le ſavoient point alors.

## CHAPITRE XVII.

*Conſeil des fils d'Aymon ſur le ſort de leur priſonnier. Réveil de Charlemagne; ſa fermeté; prières de Renaud pour la paix; attendriſſement du Roi; Pinabel change ſes diſpoſitions. Extrême généroſité de Renaud: Liberté de Charlemagne; vaine remontrance des Chevaliers. Continuation du blocus; aſſaut général; les troupes de Charles ſont repouſſées; famine horrible: Le plus grand danger que Bayard ait couru. Aymon jette des vivres dans la Ville, ſa diſgrace, ſa retraite de l'armée. Nouvel aſſaut, auſſi inutile que le premier.*

CHARLEMAGNE dormoit d'un ſommeil profond; Maugis ſeul ſavoit le moment où le charme devoit finir. Renaud appela ſes frères, & leur demanda ce qu'ils devoient faire de Charlemagne, & quelle vengeance ils vouloient prendre de lui? Alard opina qu'il falloit profiter de cette circonſtance pour le forcer à faire la paix; Guichard vouloit qu'on le retînt dans un endroit écarté du Palais, qu'on en renvoyât tous les François & que, dans l'abſence du Roi, Renaud & les Chevaliers François mécontens, s'emparaſſent d'une partie de ſes Etats: Richard, qui ne pouvoit oublier que Charlemagne avoit voulu le faire périr d'une mort ignominieuſe, vouloit l'im-

moler à ſa fureur ; mais Renaud, après avoir rêvé quelque temps, leur dit : „ Mes frères, „ oubliez-vous que Charles eſt notre Sou„ verain ? Quelqu'injuſte qu'il ſoit à notre „ égard, ce n'eſt pas à nous à punir ſes in„ juſtices. Notre défenſe eſt de droit divin ; „ mais une vengeance telle que celle que vous „ propoſez, nous rendroit odieux à l'univers. „ Quel Chevalier, quelque déloyal qu'il fût, „ voudroit avouer pour ſon ami, des aſſaſſins „ teints du ſang de leur Souverain, ou les „ uſurpateurs de ſes Etats ?

Renaud fit appeler Roland, Naimes, Oger, Turpin, & tous les Chevaliers du parti de Charlemagne qui ſe trouvoient à Montauban : „ Seigneurs, leur dit Renaud, vous êtes tous „ mes amis ; j'eſpère que j'obtiendrai bientôt la „ paix que je déſire : J'ai, en mon pouvoir, „ un priſonnier d'une telle importance, que „ le Roi ne peut manquer de me l'accorder „ pour ſa rançon.

Tous les Chevaliers étoient dans l'impatience de ſavoir quel étoit ce priſonnier, &, quand Renaud leur eut nommé Charlemagne, ils n'en pouvoient rien croire. Renaud leur raconta comment Maugis l'avoit emporté, tout endormi, ſur Bayard. Naimes ne douta pas que le ciel, par ce miracle, ne s'expliquât en faveur de la paix. Renaud les conduiſit dans l'appartement de Maugis, où ils trouvèrent le Roi dormant encore. Roland, qui penſoit qu'il n'y avoit que celui qui avoit fait le charme qui pût le détruire, étoit d'a-

vis qu'on fît venir Maugis, mais on le chercha vainement. On fit venir le Portier de la Ville, qui l'avoit vu ſortir; il raconta que Maugis étoit parti, les larmes aux yeux; qu'il avoit dit qu'il ne rentreroit plus à Montauban, & que, pour ne pas mettre un obſtacle à la paix, il alloit ſe retirer dans le fond d'un déſert. Richard & ſes frères pleurèrent amèrement la perte de leur couſin. „ Hélas! diſoit Richard, ſans lui, j'aurois péri d'une „ mort infâme; c'eſt pour nous qu'il s'eſt expoſé au courroux du Roi „. Richard, dans ſon déſeſpoir, étoit prêt à commettre le plus affreux des parricides. „ O Richard, lui dit „ Naimes, y penſez-vous, de vouloir ôter la „ vie à qui ne peut la défendre? & à qui, „ encore!....„ Richard fut frappé de ces paroles comme d'un coup de foudre, & rougit de ſon projet.

Tandis qu'ils parloient, l'enchantement ceſſa : Charles jeta les yeux autour de lui; il crut s'être éveillé dans ſa tente, au milieu de ſes Chevaliers; mais il crut dormir encore, lorſqu'il s'aperçut qu'il étoit dans le Château de Montauban, au pouvoir des fils d'Aymon. Loin de faire paroître la moindre crainte, il jura de nouveau qu'il ne conſentiroit à la paix que lorſqu'on lui auroit remis Maugis, pour en diſpoſer comme il le jugeroit à propos.

„ Eh! quoi, Sire, s'écria l'impétueux Ri„ chard, vous êtes notre priſonnier, & vous „ nous menacez! Ah! pour être dans ton Châ-

„ teau, répondit fièrement Charlemagne, en „ ſuis-je moins ton Roi? Et, parce que vous „ êtes Roi, replique Richard plus fièrement „ encore, vous eſt-il permis d'être injuſte à „ notre égard „? Mais Renaud impoſa ſilence à ſon frère : „ Quelle que ſoit la volonté du „ Roi, dit-il, c'eſt à nous de nous ſoumet- „ tre, & d'implorer ſa clémence : Nous ſom- „ mes ſes ſujets, & notre partage eſt de le ſer- „ vir quand il nous commande en Roi, & de „ nous défendre quand il nous traite en en- „ nemis.

Renaud, ſes frères, & tous les Chevaliers, tombèrent aux genoux de Charlemagne : Grâ- „ ce, Sire, s'écria Renaud, grâce pour mes „ frères, pour Maugis & pour moi ; nous nous „ livrons à vous, ſauf notre honneur; accor- „ dez-nous la paix, & notre ſang eſt à vous, „ non pour le répandre ſur un échafaud, mais „ dans les combats, & à votre ſervice S'il „ vous faut une victime, ordonnez-moi des „ entrepriſes au deſſus des forces humaines, „ j'y périrai, content de mourir au chemin „ de l'honneur ; mais, pardonnez à mes frè- „ res, & rendez-leur ce qui leur appartient. „ Je conſens à tout, répondit Charlemagne, „ pourvu qu'on me livre Maugis. Sire, j'ai „ dit que nous nous livrerions à vous, ſauf „ notre honneur, & vous demandez que nous „ vous abandonnions notre couſin? Non, Sire, „ jamais je n'y conſentirai ; l'amitié que j'ai „ pour lui me le défend encore plus que mon „ honneur même : Je donnerois ma vie pour

„ la ſienne, & mes frères, à cet égard, pen-
„ ſent tous comme moi. D'ailleurs, Maugis,
„ prévenant votre demande, & ne voulant
„ point être un obſtacle à la paix, a pris le
„ parti de s'éloigner pour ne plus paroître dans
„ Montauban.

Les Barons certifièrent que Maugis avoit diſparu, & ils ſe jetèrent encore aux genoux de l'Empereur; ils demandèrent la grâce des quatre fils d'Aymon, avec tant de zèle & de larmes, qu'il commençoit à s'attendrir; quoiqu'il marquât encore des doutes ſur le départ de Maugis. Pinabel profita du ſoupçon du Roi, &, feignant de prendre le parti des fils d'Aymon, qui ne ſe méfioient point de lui, prit la parole : „ Il eſt temps, Si-
„ re, que cette guerre, qui épuiſe vos Etats,
„ ait un terme Je ſens que votre cœur,
„ ulcéré, répugne à ſe déterminer, & que
„ le pardon des outrages que vous a fait Mau-
„ gis, eſt un ſacrifice pénible. Je ſuis perſuadé
„ qu'il eſt ſorti de Montauban; cependant,
„ comme vous pourriez croire que c'eſt en-
„ core une ruſe, employez ce jour à faire
„ des recherches, &, ſi, en effet, il a été
„ aſſez généreux pour s'exiler lui-même, cette
„ action héroïque doit vous engager à le com-
„ prendre dans le pardon que vous accor-
„ derez à ſes couſins.

Charlemagne adopta cet avis, que les Chevaliers combattirent en vain, & qu'ils auroient bien plus déſapprouvé, s'ils euſſent vu le piège qu'il cachoit; mais Pinabel avoit

l'art de ſéduire, & quoiqu'il fût regardé comme un homme de peu de courage, on ne le ſoupçonnoit pas d'être fourbe & méchant.

Quand il ſe vit ſeul avec Charlemagne: „ Eh quoi! Sire, lui dit-il, après toutes les „ ruſes que Maugis a exercées contre vous, il „ ne vous eſt donc pas poſſible de vous en „ garantir? Pouvez-vous penſer que Maugis „ ait abandonné ſes couſins, lorſque ſon ſe- „ cours leur eſt plus néceſſaire que jamais? „ Pourquoi, & comment vous trouvez-vous „ dans Montauban? Y êtes-vous venu de „ votre plein gré; n'eſt-ce pas encore Maugis, „ qui, par ſon art diabolique, vous y a tranſ- „ porté? Souffrirez-vous qu'il ſe joue toujours „ impunément de vous? Que dis-je? ſe jouer? „ Souvenez-vous, Sire, qu'il n'y a pas en- „ core huit jours qu'il eut l'audace de vous „ enchaîner; que, peu de jours avant, il vous „ prouva que votre vie étoit entre ſes mains. „ La croyez-vous en ſureté ici? &, tant que „ Maugis vivra, le ſera-t-elle jamais? Ne „ doutez point, Sire, que le traître ne ſoit „ dans Montauban; peut-être, dans ce mo- „ ment, entend-il tout ce que je vous dis: „ N'a-t-il pas l'art de ſe rendre inviſible? „ Croyez-vous que les fils d'Aymon fuſſent ſi „ empreſſés à obtenir leur grâce, s'ils n'a- „ voient des projets dangereux? Beaux-frères „ du Roi d'Aquitaine, ſoutenus par une valeur „ téméraire, protégés par les ſecrets de Mau- „ gis, qu'ont-ils beſoin de grâce? Ils vous „ tiennent, pour ainſi dire, dans leurs fers,

„ & ils ſont à vos genoux; ils peuvent vous „ forcer à capituler, & ils vous parlent en „ ſupplians. Sire, tant de contradictions cou- „ vrent quelque myſtère. Si l'on pouvoit „ ajouter foi à des bruits populaires, ces con- „ tradictions apparentes ne ſeroient point „ inexplicables; mais, une rumeur que je ne „ puis croire „..... Le Roi voulut ſavoir quels étoient ces bruits; il ordonna à Pinabel de ne lui rien cacher. „ Sire, reprit Pinabel, „ il y a quelque temps qu'Oger fit priſon- „ niers deux Archers de Renaud; ils diſoient, „ hautement, dans le camp, que, bientôt, „ les choſes changeroient de face; que Mau- „ gis avoit promis à Renaud de le faire mon- „ ter ſur le trône de France; que, déjà, plu- „ ſieurs de vos Pairs & de vos Barons ſouf- „ froient impatiemment la dureté que vous „ exerciez à l'égard de la famille d'Aymon, „ à laquelle ils appartenoient; que Renaud, „ profitant de ce mécontentement, acheveroit „ de les gagner; que Maugis ſe chargeroit du „ reſte. Je n'ajoute aucune foi à ce diſcours; „ mais cet empreſſement des fils d'Aymon à „ demander la paix, lorſqu'après tout, ils „ peuvent s'en paſſer, ne ſembleroit-il pas „ indiquer le déſir de ſe mettre à portée de „ ſéduire & d'intriguer? Ces deux priſonniers „ diſparurent deux jours après.

„ Mais je veux que mon zèle m'aveugle, „ & que mes conjectures ne ſoient que les rê- „ ves d'un ſujet fidelle, qui craint pour les „ jours de ſon Roi : Songez à l'exemple que

„ vous allez donner à vos Chevaliers, l'am-
„ bition excite à la révolte, & l'impunité l'au-
„ torise. Il y a, dans vos Etats, des feuda-
„ taires aussi braves, & plus puissans que Re-
„ naud : Eh! qui sait si Roland, dont il a
„ gagné l'affection, qui sollicite votre clémence
„ pour les fils d'Aymon, encouragé par le par-
„ don qu'on vous arrache, n'essayera pas,
„ dans un moment de dépit; car, vous sa-
„ vez, Sire, combien il est bouillant & em-
„ porté, de se soulever contre vous, & d'ob-
„ tenir, par la force, ce que vous refuserez à
„ ses importunités? Renaud est, dit-on, franc,
„ sincère & généreux, & vous m'avez souvent
„ dit que vous ne pouviez lui refuser votre
„ estime. Il vous a séduit par je ne sais quelles
„ vertus. Eh bien! si, par un excès de bonté,
„ vous voulez faire grâce aux fils d'Aymon,
„ gardez-vous, du moins, d'y consentir avant
„ de vous être assuré de Maugis.

Le lendemain, Charlemagne rassembla les Pairs & les fils d'Aymon. Il leur dit qu'il étoit résolu de faire grâce à Renaud & à ses frères, puisqu'il l'avoit promis; mais qu'il ne pouvoit violer le serment qu'il avoit fait, de mettre Maugis hors d'état de lui nuire, à l'avenir, qu'ils n'avoient qu'à le remettre entre ses mains; & qu'à cette condition, ils pourroient compter sur son amitié. Alors, Renaud prit la parole:
„ Sire, dit-il, puisqu'il n'y a aucun moyen de
„ fléchir votre colère, que j'ai fait tout ce
„ qu'un sujet fidelle, & un bon Chevalier,
„ pouvoit faire, que je me suis abaissé à la

„ plus humble prière, Sire, vous êtes le maître
„ de ſortir, quand vous voudrez, de cette Vil-
„ le ; les portes vous ſont ouvertes, ne craignez
„ rien des quatre infortunés que votre dureté
„ réduit au déſeſpoir ; ils aimeroient mieux
„ périr, que de faire aucun outrage à leur Sou-
„ verain. Vous les forcez de penſer que, s'ils
„ étoient en votre pouvoir, comme vous êtes
„ au leur, vous leur feriez éprouver votre reſ-
„ ſentiment : Cette affligeante idée n'eſt pas
„ une raiſon pour eux, de manquer au reſpect
„ qu'ils vous doivent. Si nous vous refuſons
„ de vous livrer Maugis, ce n'eſt point par
„ déſobéiſſance, c'eſt parce que nous ferions une
„ action lâche & malhonnête.

Alors, Renaud appela un de ſes Ecuyers, & lui ordonna de faire ſeller Bayard pour reconduire le Roi. Renaud l'accompagna juſqu'aux portes de Montauban, &, en le quittant, il mit encore un genou à terre. Charlemagne ne put s'empêcher d'admirer tant de vertu ; il dit même à Renaud qu'il le plaignoit d'avoir une ſi grande tendreſſe pour ſon couſin. Renaud s'en retourna, & Richard lui dit : „ Ah ! mon
„ frère, je crains bien que vous ne vous repen-
„ tiez de tant de généroſité. Mon frère, ré-
„ pondit Renaud, je ne puis jamais me re-
„ pentir d'avoir fait mon devoir.

L'armée, qui étoit dans la douleur de l'abſence de Charlemagne, ſe partagea entre la joie & la ſurpriſe, en le voyant revenir, monté ſur Bayard ; il n'y eut perſonne qui ne crût que la paix étoit faite entre les fils d'Aymon & le Roi ;

mais on fut dans l'admiration de la courtoiſie de Renaud, quand on apprit que Charlemagne avoit refuſé de leur faire grâce : On ne ſavoit pas que, ſans Pinabel, elle alloit être accordée.

On demanda des nouvelles de Roland, de Naimes, d'Oger : „ Ils ont abandonné le Roi, „ répondoit Pinabel, pour ſuivre le parti de „ Renaud „. On ne doutoit pas, du moins, que Renaud ne les retînt pour otages de la paix ; mais quelle fut la ſurpriſe de l'armée, lorſque, Charles ayant renvoyé Bayard, on vit arriver les Chevaliers, à qui Renaud avoit permis de s'en retourner, pour ne pas les expoſer à la colère du Roi.

Tant de grandeur d'ame eût dû fléchir Charles ; mais il étoit livré à de lâches Courtiſans, ennemis des fils d'Aymon, & qui, pour ſatisfaire leur vengeance, compromettoient la gloire de leur maître. Cependant, il ne put s'empêcher de dire à Pinabel, que des procédés ſi généreux de la part de Renaud, étoient bien oppoſés aux projets dont il lui avoit parlé. „ Sire, répondit Pinabel, Renaud connoît „ mieux que vous l'art de tromper & de ſéduire. „ Si, dans ce moment, il paroiſſoit dans votre „ camp, il n'y a, peut-être, pas un chevalier „ qui ne fût prêt à le défendre. C'eſt par ces „ dehors impoſans qu'on gagne les cœurs.

A peine les Barons & les Pairs furent-ils rentrés, que Charles ordonna un aſſaut général. Il vouloit, en même temps, ſurprendre Renaud, & juger du fonds qu'il pouvoit faire ſur les conjectures de Pinabel, par la

conduite des Chevaliers. Cependant, Naimes ne ceſſoit de lui vanter la grande ame de Renaud, ſa ſoumiſſion & ſa confiance; il lui repréſentoit les fils d'Aymon comme les plus vaillans Chevaliers du monde; il prévoyoit que la conquête de Montauban cauſeroit des pertes dont on pourroit ſe ſouvenir long-temps; il lui répétoit que la guerre n'avoit cauſé que trop de maux; que les campagnes étoient dévaſtées; qu'il en coûtoit, déjà, à l'Etat des ſommes immenſes, qui auroient pu être employées à chaſſer les Sarraſins, qui faiſoient des incurſions juſque dans l'intérieur de la France. „ Ils jouiſſent tran-„ quillement, diſoit-il, du fruit de nos querelles „ inteſtines; ils ſe félicitent de voir leurs enne-„ mis ſe faire plus de mal eux-mêmes, qu'ils „ n'en auroient reçu de leurs véritables enne-„ mis. Les Sarraſins n'ont plus à regretter de „ n'avoir pas de vaillans Chevaliers à oppoſer „ aux nôtres, & qu'ont-ils à déſirer, puiſque „ nos Chevaliers ſe détruiſent eux-mêmes?

Ainſi parloit Naimes, mais Charles, prévenu, jetant ſur lui un regard de fureur: „ Naimes, „ dit-il, craignez ma vengeance pour vous-mê-„ me, & non pour mes ennemis, dont les inté-„ rêts vous ſont trop chers. Un zèle ſi importun „ commence à me devenir ſuſpect; il ſemble „ tenir moins du protecteur que du complice. „ Je ſuis réſolu de ne point pardonner aux fils „ d'Aymon, à moins qu'ils ne me livrent Mau-„ gis, ou qu'ils ne m'apportent ſa tête; & je re-„ garderai comme mon ennemi quiconque me „ parlera en leur faveur.

Malgré la terreur que ce diſcours cauſa aux Barons, Oger ne put s'empêcher de dire : „ Certes, l'inébranlable fermeté du Roi doit „ bien encourager ſes Chevaliers à la bienfai- „ ſance & à la généroſité. Si Renaud n'eût „ point été généreux, on ſe fût borné à le „ blâmer, &, parce qu'il l'a été, nous allons „ le combattre, détruire ſa retraite, &, peut- „ être, le livrer à un ennemi qu'il a comblé „ d'honneur & de reſpects. Allons, Cheva- „ liers reconnoiſſans, profitons de la liberté „ que Renaud nous a rendue, pour mettre ſa „ ville à feu & à ſang, & pour égorger ſa „ famille ; le Roi l'ordonne ; il faut être in- „ grats ou rebelles : Partons „. En effet, ils s'ap- prochent, auſſi-tôt, des murs, traînent après eux les échelles, les catapultes & les beliers. Renaud les voit du haut des murs, il fait ſonner le cor, pour avertir ſes troupes. Au premier ſignal, les remparts furent cou- verts de ſoldats ; ils attendirent les François, qui s'élancèrent dans les foſſés, & plantèrent leurs échelles ſans obſtacle ; mais, dès que les aſſiégés les virent prêts à monter, ils firent tomber ſur eux une pluie d'huile bouillante & de poix fondue, qui s'attachoit à leur ar- mure & à leurs habits, & qui les brûloit juſ- qu'aux os. Ils rouloient d'énormes rochers, qui écraſoient les échelles. Les fils d'Aymon dirigeoient ſi bien leurs coups, que rien ne tenoit ſous les remparts. Il n'y avoit pas une heure que l'aſſaut avoit commencé, & le Roi, craignant de perdre les troupes qu'il y avoit

envoyées, fit ſonner la retraite : Il ſe borna à tenir la Ville bloquée, jurant qu'il ne leveroit le ſiége que lorſqu'il auroit affamé & pris le Château, ou que les aſſiégés ſe rendroient à diſcrétion. Il poſta un corps de deux cents Cavaliers à chaque porte, afin que perſonne ne ſortît; Renaud fut conſterné de ce projet, parce que les vivres commençoient à manquer. Alors, Richard lui reprocha de n'avoir pas gardé le Roi; mais, malgré le danger qui les menaçoit, Renaud ne put ſe repentir de ſa généroſité.

Cependant, la faim commençoit à ſe faire ſentir; elle augmenta tous les jours, & ſes progrès devinrent terribles. D'abord, on ménagea le pain & les alimens ordinaires; malgré cette économie, ils manquèrent tout à fait. On eut recours à toutes les reſſources que la néceſſité cruelle fait imaginer. On mangea les animaux de toute eſpèce, les inſectes les plus révoltans parurent délicieux : On détrempa les cuirs & on les mêla avec des herbes; on dépouilla les arbres & les ronces; on arracha les racines les plus ſauvages; les habitans n'étoient plus que des ſquelettes défigurés, ſans courage & ſans vigueur; ils n'avoient de force que pour s'arracher, les uns les autres, quelques alimens empeſtés; la mort les moiſſonnoit par centaines, & pluſieurs expiroient en dévorant les cadavres de leurs pères & de leurs amis. Les chevaux avoient été la pâture de leurs maîtres; il ne reſtoit que ceux des quatre fils d'Aymon. Au milieu de la calamité pu-

blique, quelques-uns, mourant de faim, demandoient à ſe rendre. „ Citoyens, leur dit „ Renaud, je ſuis prêt à ſauver votre vie aux „ dépens de la mienne; mais ſongez que, ſi „ nous nous rendons, le Roi ne me fera point „ périr ſeul; que ma femme, mes enfans, & „ mes frères, ſeront les victimes des plus cruels „ ſupplices. Nous allons nous livrer, ſi vous „ l'exigez „. Alors, ils s'écrièrent tous, autant que leurs voix foibles & lugubres purent ſe faire entendre : „ Mourons, mourons tous „ avec les fils d'Aymon, plutôt que de ſouffrir „ qu'ils ſe rendent!

Le Duc d'Aymon fut indigné de la dureté de Charlemagne; il combattoit contre ſes quatre fils, & il étoit reſté fidelle à ſon Souverain, contre ſon propre ſang. Il alla ſupplier Charles d'avoir pitié de ſes malheureux enfans; il lui repréſenta que, quoiqu'il les eût bannis de la maiſon paternelle, il ne pouvoit ſe défendre de les aimer; mais Charles n'eut aucun égard à ſes prières, &, comme il vit que les Pairs, étonnés, ſe regardoient, il ordonna qu'on fît des Machines pour abattre la grande tour. C'étoient des catapultes qui lançoient des pierres énormes; il en donna ſept à commander à Roland, ſix à Olivier, quatre à Naimes, quatre à l'Archevêque Turpin, & autant à Oger, &, enfin, il eut la cruauté d'en donner trois au Duc Aymon; le foible Duc n'oſa les refuſer; il murmura ſecrettement, & n'en obéit pas moins.

Les catapultes furent dreſſées, & jetèrent,

nuit & jour, de groſſes pierres, qui ravagèrent la Ville & écraſèrent quantité d'habitans : Ils ſouffroient ces maux plus patiemment que la famine. Renaud, outre ſes propres maux, avoit à ſupporter ceux de ſa famille, de ſes troupes, & des habitans de Montauban; il verſoit des larmes amères. Yolande affectoit une tranquillité qu'elle n'éprouvoit pas; elle eſſayoit de le conſoler; elle lui conſeilloit de faire tuer deux des chevaux qui reſtoient pour ſuſtanter ſes frères & ſes enfans, & elle tomboit aux pieds de Renaud expirante de beſoin : Il propoſa cet expédient à ſes frères; mais Richard ne voulut pas livrer le ſien; il bruſqua même Renaud; la faim cruelle ne connoît ni l'amour, ni l'amitié. „ Faites tuer Bayard, lui dit-il, ſi vous „ le jugez à propos; c'eſt vous qui êtes cauſe „ de nos peines, puiſque c'eſt vous qui, par „ orgueil, plutôt que par généroſité, avez ac„ cordé la liberté à Charles „. Le jeune Aymon, qui l'entendit, dit à ſon oncle qu'il ne falloit pas ainſi revenir ſur le paſſé, & qu'il étoit honteux de reprocher à quelqu'un deux fois la même choſe; qu'il n'étoit pas queſtion de ce qui étoit fait, mais de ce qu'il falloit faire. La réflexion de cet enfant attendrit, & fit rougir Richard, qui en l'embraſſant, dit à ſon frère de faire tuer ſon cheval : Alard conſentit auſſi que le ſien fût tué; mais il voulut qu'on épargnât Bayard, à qui tous avoient de ſi grandes obligations.

Ces reſſources furent bientôt épuiſées. Ri-

chard étoit d'avis de demander à capituler. „ Ah! plutôt, mon cher Richard, s'écria Re- „ naud, manger Bayard, & mes enfans, que „ de me rendre à un Roi barbare qui nous „ feroit périr du ſupplice des infâmes! Ne dé- „ ſeſpérons point du ciel, dans les circonſtan- „ ces malheureuſes où nous nous trouvons : „ Un jour a ſouvent produit de grands chan- „ gemens „. Alard avoit défendu, juſqu'alors, la vie de Bayard; mais il ne vit pas d'autre moyen, pour vivre encore un ou deux jours. Renaud étoit conſterné, ſa femme, ſes frères & ſes enfans, mourans & exténués, le preſſoient ſi vivement, qu'il étoit prêt d'y conſentir; ſes enfans s'arrachoient, en pleurant, des bras de leur mère défaillante; Alard embraſſoit le jeune Aymon, qui reſpiroit à peine. Richard colloit ſa bouche ſur Yon, & cherchoit à le ranimer de ſon haleine brûlante : Si Renaud détournoit ſes regards de ce ſpectacle déchirant, ils tomboient ſur des objets plus effroyables encore. On avoit creuſé, dans divers lieux de la Ville, des foſſes profondes, où l'on jetoit ceux dont la faim avoit terminé les jours; là, des malheureux, ſans force, expiroient ſous le poids des cadavres qu'ils portoient, & rendoient, à côté d'eux, leur dernier ſoupir; ici, des créatures humaines déterroient & diſputoient aux vers, des chairs infectes & livides, on les faiſoit cuire, on les préparoit comme les chairs des animaux, & ces abominables alimens ne ſervoient qu'à mettre dans le ſang de ceux qui s'en nourriſſoient,

riſſoient, un nouveau ferment qui rendoit leur fièvre plus dévorante.

Dans cette affreuſe extrémité, Renaud promit à ſes frères que la nuit ſuivante ne ſe paſſeroit point, ſans qu'il leur procurât des ſecours : En effet, dès qu'elle fut venue, il ſortit, ſecrettement, de la Ville, & alla au Pavillon de ſon père, qu'il avoit reconnu du haut de la tour : Il rencontra le Duc Aymon, qui ſe promenoit, triſte, rêveur, & cherchant à ſavoir ce qui ſe paſſoit dans Montauban. Son fils lui demanda qui il étoit, & ce qu'il faiſoit, ſeul, à cette heure ? Aymon le reconnut; mais il diſſimula : „ Et toi, lui dit-il, „ que viens-tu chercher dans le camp ? Ah ! „ mon père ! s'écria Renaud, j'embraſſe vos „ genoux ; ayez pitié de vos enfans, qui meurent de faim, qui ont épuiſé toutes leurs „ reſſources : Ayez pitié de mon épouſe & „ d'une famille nombreuſe, qui va diſparoître : Dans ce moment, peut-être, mes enfans expirent; je me rendrois pour les ſauver, ſi je croyois que le Roi ſe contentât „ d'une ſeule victime, ou qu'il ne fît pas rejaillir ſur eux l'infamie du ſupplice qu'il me „ deſtine. Depuis trois jours, ni moi, ni ma „ femme, ni mes frères, ni mes enfans, n'avons pris aucune eſpèce de ſubſiſtance, & „ nous périſſons. Il faut que nous mourrions, „ ou que nous nous rendions à diſcrétion. Seriez-vous aſſez cruel pour nous voir mourir ? ou pourriez-vous ſouffrir, qu'en nous „ livrant au Roi, nous couruſſions au devant

„ des ſupplices „? Le Duc d'Aymon ne put réſiſter plus long-temps : Un torrent de larmes s'échappa de ſes yeux; il embraſſa Renaud, le fit entrer dans ſon Pavillon, & lui dit d'y prendre tous les vivres qu'il y trouveroit, ne voulant pas les lui donner lui-même, pour ne pas violer le ſerment qu'il avoit fait au Roi. Renaud preſſa les genoux de ſon père, prit tout ce qu'il trouva & en chargea Bayard, qui portoit autant que deux chevaux auroient pu faire. Le lendemain, le Duc Aymon fit raſſembler, dans le camp, des viandes & du pain, & les lança, au lieu de pierres, par le moyen des catapultes dont il avoit le commandement. Renaud aſſembla ſa famille, & leur expliqua par quel moyen ce ſecours leur étoit venu.

Charlemagne fut bientôt informé, par Pinabel, de la manière dont le Duc Aymon avoit fait paſſer des vivres à ſes enfans. Il lui en fit un crime, & le menaça de le punir comme traître. „ Sire, lui dit Aymon, je n'ai „ que trop long-temps étouffé les cris de la na„ ture, & c'eſt le ſeul crime que je me reproche. „ J'ai banni mes enfans de la maiſon pater„ nelle, parce que vous vous êtes déclaré leur „ ennemi; mais, Sire, ni la crainte de vous „ déplaire, ni mon obéiſſance aveugle, ni „ l'envie de mériter les bonnes grâces de mon „ Roi, n'ont pu les bannir de mon cœur; je gé„ mis de leurs maux, & je les ſoulagerai tant que „ je pourrai, dût votre colère épuiſer mon ſang „ dans l'horreur des ſupplices. Le plus cruel „ de tous eſt au fond de mon cœur, c'eſt la

„ honte & le remords d'avoir été ſi long-temps
„ injuſte & cruel envers des enfans, qui, mal-
„ gré ma conduite, ont toujours eu pour moi
„ le même amour & le même reſpect. Vous
„ voulez les faire périr, & vous exigez, Sire,
„ qu'un père enfonce le poignard dans leur
„ ſein! Quand ils auroient mérité le ſort que
„ vous leur deſtinez, un père qui ſe rendroit
„ complice de leur honte, ſeroit juſtement
„ regardé comme un monſtre. Eh! de quel œil
„ voudriez-vous qu'on me vît, moi, qui
„ aurois été le complice de la mort de quatre
„ enfans, les plus braves, les plus vertueux
„ Chevaliers qu'il y ait au monde? Ah! Sire,
„ ne l'eſpérez jamais.

Le Duc Naimes, qui voyoit le courroux du Roi s'enflammer, interrompit le Duc Aymon: „ C'eſt trop long-temps, Sire, dit-il,
„ avoir retenu Aymon auprès de vous. Le
„ ſacrifice qu'il vous fit, en ſe ſéparant de ſes
„ enfans, auroit ſuffi au Souverain le plus
„ abſolu. Un deſpote penſe qu'il peut diſpo-
„ ſer de la fortune & de la vie de ſes Sujets;
„ mais il y en a peu, qui exigent qu'à leur
„ ordre ſuprême, on immole les droits de la
„ nature. Renvoyez le Duc Aymon, & trai-
„ tez-le plutôt comme ſes enfans, que de vou-
„ loir qu'il en ſoit le bourreau.

Le Roi ſuivit le conſeil de Naimes, &, en ſe retirant, ce père infortuné demanda pardon aux Barons & aux Pairs, de la foibleſſe qu'il avoit montrée juſqu'à ce jour, & leur recommanda ſes enfans.

Cependant, Charlemagne, qui craignit, qu'à l'exemple d'Aymon, on ne ſe ſervît de la catapulte pour fournir des vivres aux aſſiégés, ordonna de les détruire, &, bientôt, la faim ſe fit ſentir dans Montauban avec la même fureur. La famille d'Aymon ſe trouva réduite aux mêmes extrémités, & la mort de Bayard fut encore demandée. Renaud s'y étoit déterminé; mais, au moment d'exécuter ſon projet, Charlemagne, impatient que les aſſiégés ne forçaſſent point les fils d'Aymon à ſe rendre, crut qu'en donnant un aſſaut à la Ville, il s'en rendroit aiſément le maître. Il fit porter au pied des murs, des échelles, des tours roulantes, & fit marcher l'élite de l'armée; mais, comme ſi le déſeſpoir, ou, plutôt, l'eſpérance de trouver ſur les remparts une mort qui terminât leurs ſouffrances en les couvrant de gloire, eût ranimé leurs forces, les Gaſcons firent pleuvoir ſur les aſſiégeans, une ſi grande quantité de pierres & de feux, qu'ils les contraignirent de ſe retirer.

## CHAPITRE XVIII.

*Les fils d'Aymon abandonnent Montauban, ils en ſortent, ſecrettement, avec les habitans. Ils ſe retirent à Dordogne. Secours qu'ils trouvent dans leur route. Etat où Charlemagne trouve Montauban. Il veut aſſiéger Dordogne : Renaud le prévient. Bataille ſanglante. Le Duc Richard de Normandie priſonnier de Renaud; ſage conſeil de Roland; fermeté du Duc. Mort du Roi d'Aquitaine.*

AU moment où Renaud n'avoit plus de reſſources pour ſauver ſes enfans, ſa femme, ſes frères & Bayard; au moment où ils avoient projeté de s'enfermer dans la citadelle, & d'y mettre le feu, en laiſſant aux habitans la liberté de ſe rendre, un vieillard ſe préſente à Renaud, & lui dit: „ Monſeigneur, je vois „ qu'il eſt impoſſible de ſauver cette malheu- „ reuſe Ville : Tant que j'ai vu la plus petite „ lueur d'eſpérance, j'ai gardé mon ſecret; „ mais le moment eſt venu d'abandonner „ Montauban.... Reſpectable vieillard, lui „ dit Renaud, que venez-vous me propoſer? „ Quoi! ces généreux habitans ont mieux „ aimé ſouffrir les horreurs de la faim, & une „ mort cruelle, que de ſe rendre, & vous „ voudriez.... Non, Monſeigneur, reprit le

„ vieillard, il ne faut pas se livrer à Charle-
„ magne.... Ah! je t'entends, eh bien! charge-
„ toi de l'exécution : Va, ordonne, donne
„ des torches à tout ce qui reste d'habitans,
„ fais porter de la paille dans toutes les mai-
„ sons, & que chacune serve de bûcher à sa
„ famille. N'est-ce pas là le conseil que tu
„ viens me donner? Il est cruel; mais il est
„ d'un citoyen généreux, & je t'en remercie.
„ Sans doute, reprit le vieillard, je préfé-
„ rerois ce parti à celui de me rendre; mais
„ je viens vous en offrir un plus doux. Nous
„ pouvons sortir de Montauban, sans que le
„ Roi puisse l'empêcher. Votre Château est
„ construit sur les ruines d'une ancienne ci-
„ tadelle, dont le Seigneur fut un homme très-
„ habile dans toutes les ruses de guerre; au
„ dessous d'une des tourelles du rempart, un ca-
„ veau communique à un souterrain, qui con-
„ duit jusqu'au bois de la Serpente; mais l'ou-
„ verture du caveau est si artistement fermée,
„ que personne ne la connoît & ne peut même
„ la soupçonner; ce sont les mêmes briques
„ & la même terre du rempart, &, si je ne
„ savois, par moi-même, l'endroit qu'il faut
„ creuser, quand même je serois prévenu qu'il
„ y a une ouverture, je la chercherois en vain.

Le vieillard, qui avoit amené des ouvriers, y conduisit Renaud, & lui montra les briques & la terre qui masquoient l'ouverture; quand la terre fut ôtée, on trouva le caveau, &, ensuite, le souterrain. Renaud assembla tous les habitans, leur donna des torches & du feu;

il fit prendre aux plus robuſtes ce qu'il y avoit de plus précieux dans Montauban, & les conduiſit à la caverne; les torches les éclairèrent. Alard & Guichard marchoient à la tête. Richard & Renaud fermoient la marche. Ils avoient déjà fait une partie du chemin, lorſque Renaud ſe reſſouvint qu'ils avoient laiſſé le Roi Yon, qui étoit malade. „ Continuez votre marche, „ dit-il, à Richard, je vais chercher le Roi d'A- „ quitaine: Il mourroit de faim, ou tomberoit, „ peut-être, entre les mains de Charlemagne, „ & je ne veux point avoir ſa mort à me repro- „ cher. Ah! mon frère, répondit Richard, le „ traître n'a que trop vécu: Ne nous cauſe-t-il „ pas aſſez de maux? Mon frère, reprit Renaud, „ il eſt coupable & malheureux; & l'état dé- „ plorable où nous ſommes ne doit-il pas ſeul „ nous inſpirer de la pitié pour ceux qui ſouf- „ frent? A quoi ſerviroient les revers, s'ils „ ne nous rendoient pas meilleurs „? En diſant ces mots, il partit pour aller chercher le Roi, & recommanda à Richard de veiller ſur la troupe. Il ne tarda pas à ramener Yon, qu'il avoit fait monter en croupe ſur Bayard.

Au point du jour, ils trouvèrent l'iſſue de la caverne, & le vieillard leur fit reconnoître l'endroit du bois de la Serpente où ils étoient. Renaud ſe reſſouvint qu'il n'étoit pas éloigné de l'hermitage d'Arsène, vieux ſolitaire, autrefois Chevalier, qu'il avoit vu chez le Duc Aymon, ſon père; il avoit quitté le monde & la Cour, à l'occaſion de quelqu'injuſtice qu'il avoit eſſuyée. Renaud demanda à ſes frères

s'ils ne jugeoient pas à propos d'aller le voir, en attendant la nuit, pour ne pas entrer de jour à Dordogne. Ils y consentirent; mais ils furent arrêtés par un spectacle qui leur arracha des larmes. Leur troupe, en voyant de l'herbe fraîche, ne put s'empêcher de la brouter, & de s'écarter dans le bois. Renaud eut bien de la peine à les rassembler; il représenta à ces infortunés combien il étoit dangereux de se séparer, & les assura que, bientôt, ils auroient de quoi manger.

Lorsque le bon hermite reconnut Renaud, il courut l'embrasser; malgré la maigreur d'Yolande, Arsène fut frappé de sa beauté; il leur fit, à tous, l'accueil le plus gracieux. Renaud lui raconta, en peu de mots, l'excès de leur misère : Arsène eût bien voulu appaiser la faim de toute la troupe; mais ses provisions n'étoient pas suffisantes. Il dit aux uns, d'aller cueillir les herbes qu'il leur indiqua; aux autres, d'arracher des racines; il prit tout ce qu'il y avoit de légumes dans son jardin : Il vit des Bergers, sur une hauteur, qui conduisoient des moutons; il envoya Richard en acheter dix. Tandis que les uns les tuoient & les écorchoient, les autres faisoient des broches avec des bâtons de saules & de noisettes; d'autres formoient des trous dans la terre & y allumoient du feu; Arsène nettoya les herbes & les racines, & les fit cuire, comme il put, dans les casques des Cavaliers; car, pour toute batterie de cuisine, il n'avoit qu'une petite marmite de fer. Quand tout fut prêt, le bon

hermite leur défendit de ſe ſervir eux-mêmes. „ La faim que vous avez ſoufferte, leur dit-„ il, vous feroit manger avec trop d'avidité, „ & trop d'alimens ſurchargeroit vos eſtomacs „ affoiblis „ ; il commença par leur faire prendre des alimens liquides & humectans; il leur diſtribua les viandes en petite quantité; il les conduiſit ſi bien, que perſonne ne fut incommodé.

Les fils d'Aymon, Yolande & ſes fils, & le Roi d'Aquitaine, après avoir ſuivi la troupe, paſſèrent le reſte de la journée avec l'Hermite, lui racontant leurs aventures & les maux qu'ils avoient ſoufferts pendant le blocus de Montauban, & donnant des larmes amères à ceux que la faim avoit enlevés; quand la nuit fut venue, ils prirent congé d'Arsène, & ſe remirent en marche : Renaud avoit eu la précaution d'envoyer Richard, avec un détachement, annoncer ſon arrivée. Arsène lui avoit procuré un cheval. Dès que les habitans de Dordogne eurent appris que Renaud arrivoit, ils ſortirent tous, & vinrent, à une lieue, au devant de lui, & le conduiſirent à la fortereſſe. Le reſte de la nuit, qui étoit déjà avancée, ſe paſſa en réjouiſſances, &, le lendemain, Renaud reçut la foi & hommage de tous les Barons & Chevaliers du pays.

Huit jours s'étoient paſſés, ſans que Charlemagne eût vu paroître perſonne ſur les murs de Montauban. Il fit le tour des remparts, & rien n'y paroiſſoit. Il aſſembla ſes Pairs, & leur dit que, ſans doute, les aſ-

ſiégés avoient mieux aimé périr, tous, de faim, que de ſe rendre; qu'il falloit s'en aſſurer, & ordonna, pour le lendemain, un aſſaut général. Il marcha à la tête des troupes, on battit les murs, & perſonne ne les défendit. Alors, on ne douta plus que la mort n'eût tout moiſſonné. On dreſſa l'échelle la plus haute contre le mur, & Roland monta le premier; il fut ſuivi d'Oger, d'Olivier & de Naimes. Ils ne virent, par-tout, qu'une ſolitude: Aucune eſpèce d'animaux ne la vivifioit, tous avoient ſervi de pâture aux aſſiégés: Une odeur infecte, qui s'exaloit des foſſes remplies de cadavres; un ſilence que le cri du plus petit inſecte n'interrompoit point, imprimoient aux Chevaliers une terreur involontaire: Ils entrèrent dans quelques maiſons, & trouvèrent les reſtes infects de membres humains à demi-cuits, qui paroiſſoient avoir été dévorés; ils détournèrent leurs regards de cet horrible ſpectacle, & ſe hâtèrent d'aller ouvrir les portes au Roi: Il fit chercher par-tout les reſtes des fils d'Aymon, car il ne doutoit plus qu'ils n'euſſent péri.

Renaud fut averti que Charles étoit dans Montauban; il vouloit l'aller aſſiéger à ſon tour; &, comme le Roi croyoit n'avoir plus d'ennemis, & qu'il ſe livroit à une ſécurité dangereuſe, Renaud eût pu le ſurprendre; mais Yolande s'oppoſa à ſon projet. Ce fût, ſans doute, une grande faute dans un guerrier tel que Renaud; mais Yolande lui rappela qu'il avoit juré de ſe défendre con-

tre Charlemagne, & de ne l'attaquer jamais.

Cependant, Pinabel, à force de fouiller, trouva l'ouverture du ſouterrain; il alla faire ſon rapport à Charles, & ajouta que Maugis leur avoit ouvert cette route voiſine des enfers. Naimes s'y tranſporta, & dit au Courtiſan : „ Ta méchanceté te fait toujours trou„ver des raiſons de blâmer les abſens. Ne „ vois-tu pas que cette caverne eſt creuſée „ depuis des ſiècles, & qu'on n'a fait que là „ déboucher? Tant mieux, reprit Pinabel, „ il ſera plus aiſé d'en trouver l'iſſue; car, „ ſi c'eût été l'ouvrage de Maugis, je n'au„ rois conſeillé à perſonne de s'y engager „. Il conſeilla à Charlemagne d'y faire entrer quelques Archers intrépides. Naimes, qui haïſſoit Pinabel, lui dit qu'il ne connoiſſoit perſonne dans l'armée plus propre que lui à une telle entrepriſe. Pinabel n'oſa refuſer; il fit allumer quantité de torches, prit, avec lui, une cinquantaine d'Archers, & n'entra qu'en tremblant; à peine eut-il fait quelques pas, qu'il retourna tout effrayé : Il rapporta, qu'il étoit impoſſible d'aller plus avant, que l'air intercepté empêchoit de reſpirer. Roland éclata de rire, en voyant la frayeur de Pinabel; il lui arracha la torche de la main, & ne ſe fit ſuivre que de ſon Ecuyer; il avança ſans obſtacle, & ſe trouva, enfin, dans un bois, qu'il ne reconnut point; il revint par la même route, fit ſon rapport à Charlemagne, & l'aſſura que Renaud s'étoit ſauvé par cette caverne, & qu'il avoit reconnu les pieds de

Bayard imprimés dans le ſable : Sur ces indices, le Roi envoya, de tous côtés, pour ſavoir où Renaud pouvoit s'être retiré; il logea ſon armée à Montauban, & les Pairs ſe félicitèrent, en ſecret, de la fuite des fils d'Aymon.

Enfin, un des Eſpions que Charlemagne avoit envoyés à la découverte des fils d'Aymon, lui rapporta qu'il les avoit vus à Dordogne, qu'ils y avoient une Cour brillante, qu'ils répandoient, ſur les compagnons de leurs diſgraces, les bienfaits à pleines mains, qu'il ne concevoit pas où ils pouvoient avoir pris un ſi riche tréſor, & qu'ils avoient déjà raſſemblé une armée formidable.

Le Roi, irrité par ſes mauvais ſuccès, jura d'aller aſſiéger Dordogne ; il fit ſonner les trompettes, afin que chacun s'armât, &, quand le camp fut levé, & que tout fut prêt, il fit ſonner la marche; ils arrivèrent, en deux jours, à Montorgueil, d'où l'on aperçoit les clochers de Dordogne. L'armée y coucha cette nuit, &, dès le point du jour, Renaud vit les premières troupes s'avancer; il ne jugea pas à propos de ſe laiſſer aſſiéger comme à Montauban, mais d'attaquer le premier; il fait ſonner le cor, tout s'arme, on ſort de la Ville en bon ordre. Renaud fait ſentir à ſon armée, qu'elle avoit non ſeulement à ſe venger des maux qu'ils avoient eſſuyés à Montauban, mais à ſatisfaire la vengeance de leurs concitoyens, de leurs parens, de leurs amis.

Charlemagne fut ſurpris de voir les fils

d'Aymon à la tête d'une ſi brillante armée. Lorſque Renaud fut à portée, il dit à Richard, qui vouloit tomber ſur l'avant-garde, de ſuſpendre un moment, parce qu'il vouloit parler encore au Roi, & lui demander la paix. Richard eſſaya vainement de l'en empêcher. Renaud s'approcha de Charlemagne, &, s'inclinant devant lui : „ Sire, lui dit-il, tout ce que „ nous venons de ſouffrir devroit vous avoir „ appaiſé ; je viens encore vous ſupplier de nous „ accorder la paix.

Le Roi, plus irrité que jamais, rejeta ſa prière avec mépris, & ordonna à ſes gens de tomber ſur lui. Renaud, plus indigné encore, pouſſe Bayard, fond ſur un Chevalier trop prompt à obéir aux ordres du Roi, le frappe dans la poitrine & le fait tomber aux pieds de Charles, où il expire.

Charles excitoit ſes troupes du geſte & de la voix. Naimes, en prenant l'Oriflamme, lui dit qu'il devroit accorder la paix à Renaud, puiſqu'il la lui demandoit encore, après tant de ſujets de reſſentiment. „ Naimes, lui répondit „ le Roi d'un ton ſévère, quand j'aſſemble„ rai mes Pairs, & que je vous demanderai „ des conſeils, je vous permettrai de m'en „ donner ; ici, votre devoir eſt de porter mon „ Oriflamme d'une main, &, de l'autre, de „ frapper ſur mes ennemis.

Renaud, voyant l'Oriflamme, ſe jeta dans la mêlée, renverſa un Cavalier en paſſant, & en abattit quatre de ſa lance, qui ſe briſa. Comme il ſaiſiſſoit ſon épée, un Chevalier

s'approcha pour le prendre en défaut; mais, d'un revers, Renaud fracaſſe ſon caſque & lui fend la tête juſqu'aux dents; alors, il crie *Dordogne*, rallie ſes gens, & leur promet le gain de la bataille.

A la voix de Renaud, ſes frères ſe mirent à frapper ſur les ennemis; chacun en abattoit de ſon côté; puis, ſe joignant tous les quatre, ils réunirent leurs forces, & la mort voloit autour d'eux. Des eſcadrons entiers venoient les choquer & diſparoiſſoient, pour ne ſe rallier jamais : Charlemagne attaqua la troupe de Renaud, & tua pluſieurs Cavaliers de ſa main, & la troupe ſe battoit en retraite; alors, Renaud quitta ſes frères, vint à ſon ſecours, la ranima par ſa préſence, & Charlemagne fut ſur le point d'être entouré; mais Roland le tira d'embarras. Charles ordonna à ſes Pairs de faire ſonner la retraite; il convenoit que jamais Renaud ne lui avoit paru ſi grand & ſi terrible; qu'il y avoit peu de héros qui puſſent lui être comparés, & que ſes frères avoient fait des prodiges. L'impreſſion que cette journée avoit faite ſur ſon eſprit, y reſta longtemps gravée. Richard de Normandie voulut venger l'honneur des François; il harcela Renaud dans ſa retraite juſqu'aux portes de Dordogne. Renaud ne ſe laiſſa jamais entamer; il ſe battit toujours, & les troupes avançoient, protégées par leur arrière-garde, qui faiſoit face à l'ennemi. Renaud, prêt à entrer, fait filer les premières bandes; enſuite, faiſant ſemblant de craindre & de fuir, il entre avec précipita-

tion; l'imprudent Duc de Normandie le ſuit juſque dans la Ville, Renaud avoit fait ranger, de droite & de gauche, le long des murs & en dedans, trois cents hommes d'armes. Lorſque Richard de Normandie ſe fut engagé dans la Ville, Renaud fait maſquer la porte par ſes trois cents hommes, & fait priſonnier Richard, avec une centaine de François, qui tentèrent vainement de ſe faire jour.

Charlemagne, inſtruit de la priſe de Richard de Normandie, l'un des douze Pairs, réſolut le ſiége de Dordogne. „ Sire, lui dit Roland, „ vous ſavez que Renaud n'a pas eu d'enne„ mis plus redoutables que moi; mais, au„ jourd'hui, je prendrai ſa défenſe auprès de„ vous. Il y a quinze ans que vous faites la„ guerre la plus ſanglante aux fils d'Aymon, „ &, toujours perſécutés, ils ſont toujours„ vainqueurs; le ciel ſemble s'être déclaré pour„ eux. Voilà donc Richard de Normandie pri„ ſonnier de Renaud; il n'a pas tenu à vous„ que Renaud & Richard n'ayent péri par le„ ſupplice des traîtres; vous avez dit, à la face„ de l'univers, que, ſi jamais, eux, ou Renaud, „ étoit en votre pouvoir, c'étoit le ſort que„ vous leur deſtiniez. Sire, c'étoit nous ex„ poſer à la même infamie; car, enfin, le „ droit de la guerre permet à Renaud d'u„ ſer de repréſaille envers le Duc de Nor„ mandie, & il n'y a aucun de vos Pairs qui„ n'eût pu tomber dans le piège où le Duc„ eſt tombé. Vous avez réduit la guerre à„ ce point, qu'elle ne laiſſe au plus brave

„ homme que l'alternative de la victoire ou
„ d'une mort honteuſe; ainſi, l'honneur, ou
„ la honte de vos guerriers ne dépendent plus
„ que des caprices de la fortune; en quoi,
„ certes, vous entendez mal vos intérêts;
„ car, ſi le Duc périt d'une mort ignominieu-
„ ſe, la honte en réjaillira ſur vous & ſur vos
„ Etats. Richard a de puiſſans amis, qui s'ar-
„ meront pour le venger. Sire, ſi vous vou-
„ lez en croire un ſerviteur fidelle, qui n'a
„ d'autre intérêt que votre gloire, ſaiſiſſez
„ l'occaſion de la priſe de Richard de Nor-
„ mandie pour faire la paix. Envoyez à Re-
„ naud deux Chevaliers pour le réclamer; Re-
„ naud ne manquera point de mettre la paix
„ pour condition de la liberté du Duc, &,
„ en l'acceptant, vous paroîtrez faire ce ſa-
„ crifice à Richard & à vos Pairs, qui vous
„ en ſeront plus inviolablement attachés.

„ Eſt-ce là tout ce que vous aviez à me
„ dire? répondit Charlemagne. Certes, j'aime
„ à voir Roland qui prétend marcher ſur les
„ traces d'Achille, emprunter le langage du
„ prudent Ulyſſe; mais Ulyſſe eût mieux connu
„ le caractère de Renaud; il eût ſu que Re-
„ naud aimeroit mieux périr, que d'abuſer des
„ droits qu'il a ſur ſon priſonnier; ainſi, Ulyſſe
„ n'auroit point employé, pour me ſéduire,
„ le frivole motif de la crainte de la mort
„ du duc Richard. Eh! quoi, Sire, reprit Ro-
„ land, c'eſt donc parce que vous connoiſſez
„ la courtoiſie de Renaud, que vous ne crai-
„ gnez point de le perſécuter, & ce qui, pour

„ les autres, eſt une raiſon d'aimer & d'eſti-
„ mer, eſt pour vous une raiſon de haïr & de
„ tyranniſer. C'eſt, parce que vous ſavez qu'il
„ porte la généroſité juſqu'à rendre le bien
„ pour le mal, que vous lui faites tout le mal
„ que vous pouvez. En vérité, Sire, c'eſt une
„ manière de forcer vos Sujets à ſe tenir en
„ garde contre la bonté de leur cœur, à la-
„ quelle je n'aurois jamais penſé. O Rois,
„ tel eſt donc l'uſage que vous faites de votre
„ pouvoir! Vous ménageriez des Peuples mu-
„ tins & prompts à ſe révolter, & vous
„ appeſantiſſez la verge de l'autorité ſur des
„ Sujets doux & fidelles, parce que vous ſavez
„ que l'honneur leur fait un devoir de l'obéiſ-
„ ſance & de la ſoumiſſion!

Après que Renaud eut tout diſpoſé pour la garde & la ſureté de la Ville & de la citadelle, il fit venir Richard de Normandie. „ Richard, lui dit-il, vous ſavez combien
„ Charles me hait; vous ſavez que ſon deſ-
„ ſein eſt de nous faire priſonniers, pour nous
„ livrer au ſupplice des ſcélérats; cependant,
„ ſes Pairs ſervent ſes injuſtes fureurs; quel
„ eſt leur but, n'eſt-ce pas de nous livrer
„ entre ſes mains? N'étoit-ce pas votre in-
„ tention, lorſque votre imprudence vous a
„ conduit dans ces murs? Le Duc Richard fut
„ obligé d'en convenir. Vous, & les autres
„ Pairs, continua Renaud, êtes donc les com-
„ plices de l'injuſtice de Charles. Complices?
„ reprit Richard, des Sujets fidelles obéiſſent,
„ ſervent les paſſions de leur maître, ſans être

„ obligés de diſcuter ſes raiſons. Richard, je
„ pardonnerois cette défaite à un ſoldat mer-
„ cenaire, au Peuple; mais vous, Pair du Roi
„ de France, un des Chefs de la nation, obligé
„ de balancer, avec lui, la juſtice ou l'injuſ-
„ tice de ſes actions, d'éclairer ſon autorité,
„ je n'avance rien de trop, quand je dis que,
„ ſoutenant ſes prétentions, dont l'injuſtice
„ vous eſt connue, vous êtes ſon complice.
„ Je le ſerois, ſans doute, reprit le Duc, ſi,
„ pouvant l'empêcher, je ne le faiſois pas.
„ Richard, lui dit Renaud, il n'y auroit ja-
„ mais eu de tyrans, s'ils n'euſſent jamais trouvé
„ des miniſtres de leurs cruautés. Vous par-
„ tagez donc avec lui une injuſtice reconnue?
„ &, puiſque Charles, aimant mieux me faire
„ une guerre, qui me rend ſon égal, & qui
„ me donne les mêmes priviléges qu'à lui,
„ que de m'accorder une paix que je lui ai
„ ſi ſouvent, & ſi honnêtement demandée,
„ me laiſſe le pouvoir de le combattre, de
„ le faire priſonnier & d'uſer avec lui de
„ tous les droits de la guerre, trouvez-vous
„ qu'il y ait quelqu'injuſtice d'en uſer de même
„ à votre égard? Non, Renaud, répondit Ri-
„ chard, vous avez ſur moi tous les droits
„ d'un vainqueur légitime. Je vous déclare
„ donc, lui dit Renaud, que, ſi vous ne déter-
„ minez le Roi à la paix, j'uſerai de tous mes
„ avantages; que vous périrez du même ſup-
„ plice qu'il me deſtinoit, & qu'il m'auroit
„ fait ſubir, ſi vous m'aviez fait priſonnier.
„ Renaud, reprit Richard, la repréſaille eſt

„ juſte, &, pour te prouver que l'égalité de „ nos droits eſt parfaite, je te ferai obſerver „ que, comme Charlemagne ſe ſeroit déſho- „ noré par ta mort, tu ne peux manquer „ de te déshonorer par la mienne; &, pour „ que tu ayes moins à te reprocher, je veux „ bien t'avertir que tes menaces ne me force- „ ront jamais d'engager le Roi d'ajouter le „ parjure à l'injuſtice du ſerment qu'il a fait, de „ te punir de la mort de ſon neveu „. Renaud ordonna qu'on gardât le Duc de Normandie avec le plus grand ſoin, & qu'on ne le laiſsât manquer de rien.

Le fils d'Aymon étoit, alors, occupé d'un autre ſoin. Le Roi d'Aquitaine avoit abdiqué ſa couronne en faveur de ſon fils, & paſſoit ſes jours auprès de Renaud; il avoit beaucoup ſouffert pendant le blocus de Montauban; &, quoiqu'il eût pu ſe retirer dans ſes anciens Etats, il aime mieux partager les diſgraces de Renaud & de ſes frères. Conſumé de remords, il fut attaqué d'une maladie violente; il demanda pardon aux fils d'Aymon des maux qu'il leur avoit cauſés; mais, Renaud, oubliant ſes anciennes infortunes, ou ne s'en reſſouvenant que pour mieux jouir du bien préſent, ne voyoit dans Yon que ſon beau-frère: Il excuſoit ſa foibleſſe en faveur de la bonté de ſon cœur; il le conſoloit, le ſervoit avec le zèle d'une ame reconnoiſſante, qui ne croit jamais avoir aſſez payé les ſervices de ſon bienfaiteur. Yon lui confirma la donation de la Ville & du Château de Montauban, &

de celui de Dordogne: Il recommanda la famille d'Aymon au Roi ſon fils, & rendit ſon dernier ſoupir dans les bras de Renaud, qui le pleura comme ſon ami, & qui lui fit faire des funérailles telles qu'elles convenoient à un Roi. Il fit tranſporter ſon corps à Bordeaux, où il fut enterré dans le tombeau de ſes pères.

## CHAPITRE XIX.

*Songe de Maugis; il vole au ſecours de Renaud; il attaque des voleurs & les bat; il traverſe le camp de Charlemagne ſous la figure d'un Chevalier paralytique; il combat Pinabel, le terraſſe, lui fait une peur effroyable; il arrive à Dordogne. Joie de Renaud & d'Yolande. Maugis préfère ſon hermitage & ſa pauvreté à la grandeur & à la richeſſe; il repaſſe au travers du camp de Charlemagne, en Hermite; dangers qu'il court.*

MAUGIS avoit pris poſſeſſion de ſon hermitage; une nuit, qu'il s'étoit endormi, après une longue méditation, il ſongea qu'il avoit été tranſporté à Montauban; il lui ſembla que Renaud & ſes frères ſe plaignoient que Charlemagne vouloit leur enlever Bayard, que Renaud le tenoit par la bride & le défendoit; il crut entendre Charlemagne jurer que, ſi ja-

mais il étoit maître de Renaud, il le feroit périr avec ignominie, il vit, un moment après, Renaud aux prises avec Roland & Charlemagne, qui l'abattoient & le chargeoient de fers. Maugis, alarmé de ce songe, s'éveille, part, vole au secours de Renaud, traverse la forêt, & arrive dans un lieu fort couvert : Il y trouve deux Marchands qui faisoient retentir la forêt de leurs cris; il leur demande ce qui les faisoit ainsi gémir. „ Hé-„ las! dirent-ils, des voleurs viennent de nous „ enlever toutes nos marchandises & tout l'ar-„ gent que nous avions; voyez, sous ces ar-„ bres, un de nos compagnons qu'ils ont „ blessé : Nous sommes ruinés : Car, ce qu'ils „ nous ont pris étoit non seulement toute „ notre fortune; mais encore, nous devions „ une grande partie de ces marchandises, de „ sorte que nous n'avons rien, & que nous „ nous trouvons chargés de dettes, que nous „ ne pouvons pas payer. Qu'allons-nous de-„ venir, & que deviendront nos femmes & „ nos enfans„? Maugis fut touché de leurs plaintes, & leur dit de venir avec lui, qu'il les prieroit si honnêtement, que, quelque discourtois que fussent ces voleurs, il les engageroit de rendre ce qu'ils avoient pris; & qu'au pis aller, s'ils s'obstinoient à refuser, il sauroit bien les y forcer à coups de bourdon. Les Marchands crurent avoir affaire à un fou; ils regardèrent Maugis avec pitié, & l'un d'eux lui dit : „ Pauvre homme, un seul de ces „ brigands vous terrasseroit, & ils sont sept;

„ vous n'avez qu'un miſérable bâton, ſur le-
„ quel vous vous appuyez avec effort, & ils
„ ſont bien armés : Eh ! mon Dieu, diſoit
„ l'autre, nous ſommes bien malencontreux
„ aujourd'hui ! A peine échappés des mains des
„ voleurs, nous voilà aux priſes avec un fou,
„ qu'il faudra, peut-être, encore battre pour
„ nous en défaire „ ! Maugis rioit en lui-même de ces bonnes gens. „ Dites-moi toujours,
„ reprit-il, quel chemin ils ont pris. Va,
„ crois-moi, mon ami, reprit un des Mar-
„ chands, paſſe ton chemin, &, par tes ex-
„ travagances, ne va pas encore les attirer
„ ſur nous ; l'autre, de plus mauvaiſe hu-
„ meur, le menaça. Tu as tort, lui dit Mau-
„ gis, de menacer qui veut te rendre ſer-
„ vice ; mais, enfin, je ne puis vous faire du
„ bien malgré vous ; c'eſt votre faute ; adieu „.
Maugis les quitta, &, malgré leur brutalité, il ne fut pas moins touché de leur état : Il ſuivit la trace des voleurs & les rencontra.
„ Seigneurs, leur dit-il, je viens de trouver,
„ à quelques pas d'ici, de pauvres Marchands,
„ qui ſe plaignent que vous leur avez pris
„ leurs marchandiſes, que vous les avez mal-
„ traités, &, même, l'un d'eux eſt dangereu-
„ ſement bleſſé : Ils pleurent, ils gémiſſent,
„ & je ne doute pas que, ſi vous les enten-
„ diez, vous ne fuſſiez touchés de leurs lar-
„ mes. Je me ſuis chargé de vous faire con-
„ noître la ſituation où vous les avez ré-
„ duits, & de vous engager à leur rendre ce qui
„ leur appartient. Bon-homme, lui dirent-ils,

„ tu t'es chargé là d'une assez mauvaise commis-
„ sion, & nous pouvons t'assurer que tu n'en
„ viendras pas à ton honneur. Pourquoi non,
„ dit Maugis? il ne faut jurer de rien „. Les voleurs regardèrent Maugis des pieds à la tête, & se mirent à rire : „ Messieurs, leur
„ dit Maugis, je vous ai parlé poliment, &
„ vous auriez dû me répondre de même ;
„ mais je veux bien, à cause de votre pro-
„ fession, ne pas faire attention à cela, pour-
„ vu, toutefois, que vous rendiez à ces pau-
„ vres Marchands ce que vous leur avez pris.
„ Ecoute, gueux, lui dit le maître des vo-
„ leurs, tu devrois t'apercevoir que tu nous
„ importunes. Cela se peut, répondit Mau-
„ gis, on importune presque toujours quand
„ on veut ramener à leur devoir ceux qui
„ s'en sont écartés; c'est dans l'ordre : Mais,
„ que m'importe, pourvu que vous ren-
„ diez à ces pauvres gens ce que vous leur
„ avez volé? Attends, dit le chef, en pre-
„ nant un bâton, & le levant sur Maugis,
„ voici, peut-être, un moyen de t'imposer
„ silence. Maugis recule, saisit son bourdon à
„ deux mains, & le frappe si rudement sur la
„ tête, qu'il l'étend mort à ses pieds „. Les autres voleurs s'élancent sur Maugis ; il ne fait qu'un saut en arrière, ses yeux s'enflam-ment, & cet homme qui, un moment aupa-ravant, paroissoit foible & exténué, prit l'air le plus terrible; ses yeux étinceloient, la fu-reur éclatoit dans chacun de ses traits : Armé de son seul bourdon, il écarte les voleurs, les

fatigue, les harraſſe, leur porte mille coups & les met en ſang. „ Rendez-vous, leur dit-„ il, vils ſcélérats, ou laiſſez là votre proie „ & fuyez, ou craignez le ſort de votre Chef „. Les voleurs, eſpérant de l'accabler ſous le nombre, ſe réuniſſent pour l'envelopper; Maugis les écarte encore, les ſépare, &, à meſure qu'ils approchent, il les terraſſe & les tue; lorſqu'il n'en reſta que deux, ils voulurent prendre la fuite, il les arrêta, il appela les Marchands, qui avoient entendu le combat; ils accoururent, & témoignèrent leur reconnoiſſance & leur repentir à Maugis : „ Ce n'eſt „ pas de quoi il s'agit, leur dit-il, je ne m'em-„ barraſſe pas plus de votre reconnoiſſance que „ de vos injures; il vous faut une juſtice en-„ tière, & vous l'aurez. Reprenez, d'abord, „ vos marchandiſes : Ce n'eſt pas tout, dit-il „ aux voleurs; vous avez pris de l'argent, „ où eſt-il ? ils le lui remirent, & Maugis „ le rendit aux Marchands. Ce n'eſt pas en-„ core aſſez, il y a, là-bas, un homme bleſſé, „ il lui en coûtera pour ſe guérir „. Il évalua les frais, & les fit payer. Enſuite, il renvoya les voleurs, après leur avoir fait jurer que, dès ce moment, ils renonceroient à leurs brigandages. Les Marchands étoient à ſes pieds : „ Levez-vous, mes amis, leur dit-il, ſoyez, „ une autre fois, plus honnêtes envers les Her-„ mites : Allez ſoulager votre compagnon; je „ voudrois qu'il fût en mon pouvoir de lui „ rendre la ſanté „. Il les accompagna pour leur demander des nouvelles de Charlemagne

&

& des fils d'Aymon. „ Mon père, lui dirent-„ ils, le Roi a pris Montauban par famine ; „ mais les fils d'Aymon ont trouvé, dans le „ Château, une ſecrette iſſue, un ſouterrain „ qui les a conduits à Dordogne ; Charlemagne „ eſt allé les y aſſiéger encore, & ne veut en-„ tendre aucune propoſition.

Maugis, à ces nouvelles, prit congé des Marchands, & s'achemina vers Dordogne ; il fallut traverſer le camp du Roi ; en approchant, il prit la figure d'un vieux Chevalier, accablé de miſère & d'infirmités, la tête courbée, &, s'appuyant ſur ſon bourdon qu'il avoit changé en un méchant tronçon de lance, il paroiſſoit paralyſé de la moitié du corps, & traînoit avec peine la jambe gauche ; il entendoit les Archers qui diſoient, entr'eux : „ Croyez-vous qu'il fallût beaucoup de tels Pa-„ ladins pour venir à bout de Dordogne „ ? Maugis ne répondoit rien ; il paſſa devant la tente de Pinabel, qui lui cria, en riant : „ Che-„ valier, ne venez-vous pas rompre une lance „ contre Roland, en faveur de Renaud „ ? Maugis fut piqué. „ Pourquoi, lui dit-il, contre „ Roland ? il ne m'a jamais inſulté : Mais, ſi „ tu veux, j'en romprai une contre toi, qui „ as l'inſolence d'outrager un vieillard, parce „ que tu le crois plus foible & plus lâche que „ toi „. Pinabel entre en fureur, ſaiſit un piquet de ſa tente, & veut frapper Maugis ; mais Oger, qui paſſa dans ce moment, les ſépara : „ Il m'a inſulté, dit le vieillard. Il a „ eu l'audace de me défier, dit Pinabel „.

Oger le blâma. „ Il valoit mieux accepter le „ défi, dit-il à Pinabel, que de le frapper, „ &, ſelon les lois de la Chevalerie, vous de- „ vez à cet étranger une réparation. Je n'en „ veux pas, dit le vieux Chevalier; je veux „ me battre avec lui, ou être en droit de dire „ qu'il eſt un lâche „. Cette affaire fut portée à Charlemagne; il les fit comparoître : Il demanda à l'inconnu qui il étoit; il ſe dit Chevalier Normand, parent du Comte Robert, & revenant, depuis peu, de Jéruſalem, où il avoit vu Maugis, qui marchandoit de jeunes eſclaves pour le Soudan d'Egypte, ſon maître. Le Soudan! s'écria le Roi. „ Hélas! „ oui, dit le vieillard; il a été fait priſon- „ nier. Le Soudan lui a propoſé d'être em- „ palé, ou de renoncer à ſa religion. Mau- „ gis, qui l'eût dit? a eu la lâcheté de pré- „ férer ce dernier parti; le Soudan l'a fait „ Eunuque, & il eſt dans le Serrail; mais, que „ m'importe Maugis? Sire, il s'agit de mon „ injure; ce diſcourtois Chevalier m'a inſul- „ té, je l'ai défié, &, plus lâche que Mau- „ gis, il eſt tombé ſur moi, un bâton à la „ main. Je conviens, dit Charlemagne, que „ Pinabel a tort; mais, vieux & infirme, com- „ ment vous défendrez-vous? Sire, répondit „ le faux Chevalier, je ne ſuis paralyſé que „ de la moitié du corps; je me battrai de l'au- „ tre, & c'eſt aſſez pour un rival tel que ce „ Chevalier.

Pinabel étoit couvert de honte; il rougiſſoit; il n'oſoit ni accepter, ni refuſer; il ne

voyoit pas plus de gloire d'un côté que de l'autre. Enfin, le vieux Chevalier, s'impatientant, menace Pinabel de lui caſſer la tête avec ſon tronçon de lance. Charlemagne ordonne que le combat aura lieu. Le Chevalier demande que, ne pouvant ſe tenir à cheval, à cauſe de ſa paralyſie, ils combattent à pied : Pinabel y conſent, prend ſon épée & veut fondre ſur le Chevalier, qui, profitant du temps, & ne voulant d'autre arme que ſon tronçon, en donne un ſi terrible coup ſur le poignet de ſon adverſaire, qu'il le déſarme ; d'un ſecond coup, il le frappe ſi rudement dans la poitrine, que Pinabel, tout étourdi, va tomber aux pieds de Charlemagne. Le vieux Chevalier, ſans lui donner le temps de ſe relever, lui met le genou ſur la gorge, &, tenant, de la ſeule main qui paroît libre, le pommeau du tronçon de lance, levé ſur le viſage de Pinabel, menace de l'écraſer s'il ne ſe rend. Pinabel demande grâce, & le Chevalier, en le remettant dans les mains de Charlemagne, lui conſeilla d'être plus circonſpect à l'avenir.

Le Roi, étonné de ce qu'il a vu, fait l'accueil le plus honorable au vieux Chevalier, qui le prie de lui permettre de voir le camp, avant qu'il n'aille à Dordogne, faire rougir les fils d'Aymon de l'amitié qu'ils avoient eue pour ce Maugis. Charles, qui trouvoit cet homme fort ſingulier, & que ſon combat lui faiſoit regarder comme un des plus braves Chevaliers, lui laiſſe toute liberté. Pinabel s'étoit

retiré dans ſa tente, fort humilié; Maugis, en parcourant le camp, l'aperçut ſur ſon lit; il entra; Pinabel appela deux de ſes Ecuyers, & leur ordonna de ſe ſaiſir de cet homme; mais Maugis les atterra, &, par ſon art, les plongea dans un profond ſommeil. Pinabel les crut morts, & eut, une ſeconde fois, la lâcheté de demander grâce. „ Je te l'accorde, „ dit le Chevalier, tu n'es pas digne que je „ te tue; mais ta grâce ne te ſervira pas de „ beaucoup, car tu vas mourir de ta belle „ mort; le ciel a fixé ce jour pour le dernier „ de ta vie; tu ne douteras pas de ma prédic- „ tion, quand tu ſauras qui je ſuis : Reconnois „ Maugis „. En ce moment, Maugis reprit ſes véritables traits; Pinabel eut la plus effroyable terreur; Maugis reprit encore la figure du vieux Chevalier écloppé, & ſortit, en boitant, comme ſi de rien n'étoit. Pinabel voulut appeler du ſecours; mais une langueur, qu'il prit pour les avant-coureurs de la mort, un ſommeil qu'il crut être le dernier, s'emparèrent, tout à coup, de ſes ſens; ce malheureux, qui n'avoit que la force de pleurer, luta, quelque temps, contre ſon aſſoupiſſement, & y ſuccomba, en croyant rendre le dernier ſoupir.

Cependant, Maugis, ſon bras en écharpe & traînant ſa jambe, traverſa le camp de Charlemagne, & prit le chemin de Dordogne, où il entra ſous ſa figure d'Hermite; il alla au Palais : Renaud, ſes frères, Yolande & ſes enfans, dînoient; Maugis entra, comme ſpectateur, dans la Salle à manger; il s'appuya

contre un pilier, & les regardoit, avec plaiſir, ſans rien dire. Le maître-d'hôtel, qui le prit pour un Hermite qui demandoit l'aumône, lui fit apporter à dîner; mais il ne prit que du pain, & ne but que de l'eau claire. Renaud le regardoit avec beaucoup d'intérêt : Malgré ſon viſage pâle, & ſa maigreur, il lui ſembloit retrouver dans ſes traits quelque choſe des traits de Maugis : „ Mais, quelle apparen- „ ce, diſoit-il, qu'il ſe déguisât ainſi, avec ſes „ couſins & ſes amis? „ Quand le dîner fut fini, Renaud ſe leva, & fit dire à l'Hermite qu'il avoit à lui parler; lorſqu'ils furent ſeuls: „ Dites-moi, lui demanda Renaud, en l'em- „ braſſant, pourquoi vous déguiſez-vous? Si „ vous n'êtes point Maugis, qui êtes-vous? „ Maugis ne put ſe cacher plus long-temps : „ C'eſt lui-même, dit-il, en réitérant ſes em- „ braſſemens; c'eſt Maugis, qui pleure de joie „ de vous revoir „! Renaud le pria de quit- ter ſes haillons, de prendre d'autres habits, & de venir vivre avec ſes couſins. „ Non, „ Renaud, lui dit Maugis; j'ai fait vœu de „ vivre dans la ſolitude & la pauvreté : Je n'en „ avois jamais connu les avantages; une vie „ obſcure & tranquille, & le témoignage d'une „ conſcience pure, ſont au deſſus de la for- „ tune des Rois; leurs vaſtes Etats, des Royau- „ mes conquis, ajoutés à leurs Royaumes, rien „ ne ſuffit à leur ambition, &, tandis que le „ pauvre eſt content avec un peu de pain, „ de l'eau pure & quelques racines; qu'un „ travail modéré lui procure tout ce qui eſt

„ néceſſaire à ſa ſubſiſtance, le monde ravagé „ ne peut aſſouvir la faim des Rois.'

Renaud, dans la joie d'avoir retrouvé Maugis, appela ſes frères & ſa famille ; tous l'entourèrent en verſant des larmes de tendreſſe. „ Croyez-vous, mon couſin, diſoit-il à Re- „ naud, que, dans ce moment, je ne me trouve „ pas mille fois plus heureux que Charlema- „ gne „ ? Yolande, la tendre Yolande, arroſoit de ſes larmes les mains de l'Hermite ; elle ne ceſſa de le preſſer dans ſes bras, que pour aller, dans le Palais, annoncer à ſes femmes, & à tous ceux qu'elle rencontroit, le retour de Maugis; puis, elle revenoit à lui, & l'embraſſoit encore.

Mais, que cette joie fut courte! Yolande le prioit de changer d'habits : „ Non, lui dit „ Maugis, faites-moi donner un bourdon de „ nœuds d'épines, & je pars : Ma retraite im- „ porte à votre ſureté : Jamais Charlemagne „ ne conſentira à la paix, s'il ſait que je ſuis „ auprès de vous. Les larmes que la tendreſſe & l'amitié faiſoient couler des beaux yeux d'Yolande, ſe changèrent en larmes de triſteſſe, & coulèrent plus abondamment; mais, tout ce qu'ils purent obtenir, fut que Maugis ne partiroit que deux jours après. Renaud voulut lui faire accepter un cheval & de l'argent. „ Non, non, lui dit Maugis ; ſimple „ & pauvre Hermite, je traverſerai le camp „ de Charlemagne, ſans qu'on prenne garde „ à moi : Plus d'éclat inſpireroit plus de cu- „ rioſité. Mon couſin, l'élévation fait le mal-

„ heur de la plupart des hommes, en fixant „ ſur eux tous les regards. Au nom de Dieu, „ ceſſez de m'attendrir par vos larmes, & „ laiſſez-moi retourner dans ma ſolitude. J'ai „ fait vœu d'aller à Jéruſalem, & d'y paſſer „ trois ans; je viendrai vous voir, avant mon „ départ, & à mon retour; mais je veux finir „ mes jours dans mon hermitage.

Le jour de ſon départ arrivé, Maugis, qui ne vouloit prendre congé de perſonne, ſortit du Palais avant l'aurore; mais Renaud, qui s'étoit douté de ſon projet, s'arracha, doucement, des côtés d'Yolande, alla le joindre, comme il ſortoit, & l'accompagna juſqu'à la porte de la Ville; ils s'embraſsèrent, & Maugis promit de venir le voir le plutôt qu'il pourroit.

Maugis, après avoir quitté Renaud, tomba dans une profonde rêverie; il ne s'aperçut qu'il étoit prêt du camp de Charlemagne, qu'aux plaiſanteries d'une garde avancée, qui s'écria : „ Voici l'Hermite de l'autre jour. „ Quelques Soldats s'aperçurent qu'il avoit „ une écharpe neuve : Sur ma parole, diſoit „ l'un, il a rencontré quelque Chevalier de ſon „ eſpèce, ils auront rompu quelque bourdon „ enſemble, & il ſe ſera paré de la dépouille du „ vaincu; mais, un Soldat plus brutal, en le „ regardant ſous le nez, s'aviſa de dire qu'il „ falloit ſe méfier des Moines; que cet Her- „ mite pourroit bien être le Magicien Mau- „ gis, & qu'il n'y auroit pas grand riſque à „ le tuer; qu'après tout, ce ſeroit, ou un Saint „ de plus en paradis, ou un Sorcier de moins

„ ſur la terre; qu'il n'y avoit qu'à gagner.
„ Quelle folie! reprit un vieux Cavalier; ne
„ voyez-vous pas que cet homme a cent ans
„ paſſés, & qu'il eſt paralytique? Je connois
„ Maugis; je l'ai vu cent fois; il n'a pas
„ trente-cinq ans; il eſt plus grand que ce
„ vieillard au moins de trois pieds. D'ailleurs,
„ ne voyez-vous pas qu'il eſt couvert de mé-
„ dailles bénites, & ne ſavez-vous pas qu'il ne
„ faut qu'une médaille de Rome pour em-
„ pêcher tous les ſortiléges du monde?

Comme le vieux Cavalier parloit ainſi, le convoi de Pinabel, qu'on croyoit mort, & qu'on portoit au tombeau, paſſa. Maugis s'approcha du vieux Soldat, & lui demanda quel étoit ce Chevalier. „ C'eſt, lui dit-il, un fa-
„ vori du Roi, un méchant homme que Dieu
„ a puni de ſes crimes, & qu'on a trouvé
„ mort ſubitement; il n'eſt pas mort, reprit
„ l'Hermite, il n'eſt qu'enchanté, comme ces
„ deux autres, qu'on porte, ſans doute, auſſi
„ au tombeau; ils dorment; voulez-vous que
„ je les réveille? Je ſerois aſſez curieux de
„ voir un déſenchantement, reprit le Soldat;
„ mais je voudrois que ce fût ſur tout autre
„ que ſur ces méchantes gens. Comment con-
„ noiſſez-vous qu'ils ne ſont qu'enchantés? &
„ comment avez-vous le pouvoir de les dé-
„ ſenchanter? Le charme eſt aiſé à connoître,
„ reprit Maugis, à la couleur de leurs traits.
„ Quant au pouvoir de les déſenchanter, il
„ conſiſte, comme vous l'avez très-bien ob-
„ ſervé, dans ces médailles „. Maugis, qui

ſavoit le moment où le charme devoit finir, donna une médaille au Cavalier. „ Vous pou-„ vez, ſi vous voulez en faire l'eſſai, accom-„ pagner le convoi, &, dans deux heures d'ici, „ quand on ſera prêt à les mettre dans le tom-„ beau, dites qu'on ſuſpende la cérémonie; „ appliquez ſeulement un demi-quart-d'heure „ la médaille ſur le front de chacun des en-„ ſorcelés, & vous les verrez revenir peu à „ peu „. Le Cavalier remercia l'Hermite, & ne ſe vanta pas du préſent qu'il lui avoit fait, pour ſe ménager le plaiſir de la ſurpriſe de ſes camarades.

## CHAPITRE XX.

*Réſurrection de Pinabel. Propoſitions de Charlemagne à Renaud. Inflexibilité de part & d'autre. Pinabel détruit les bons effets des conſeils de Roland. Reproches & remontrances au Roi. Gibet élevé ſur la plus haute tour de Dordogne. Le Duc Richard, menacé du ſupplice, tue ſes ſatellites. Ingratitude de Charlemagne. Défection des Barons & des Pairs. Fermeté confiante du Duc Richard. Action généreuſe de Renaud.*

CHARLEMAGNE murmuroit de ne pas revoir Richard de Normandie; il ſe plaignoit aux Pairs de la déloyauté de Renaud, qui le retenoit. „ Sire, lui dit Roland, ce qui me

„ ſurprend le plus, c'eſt votre étonnement
„ même, & ſur quoi vous ſeriez-vous flatté
„ que Renaud ſeroit, je ne dis point aſſez
„ généreux, mais aſſez inconſidéré, pour vous
„ renvoyer ſon priſonnier? Souvenez-vous
„ de ſa courtoiſie, lorſqu'étant en ſon pou-
„ voir, dans Montauban, il vous renvoya
„ ſans rançon, ſans aucune condition, ſur
„ Bayard, ſon propre cheval, qu'il vous confia,
„ vous laiſſant toute liberté de lui faire la
„ guerre, ou de lui accorder la paix? Au
„ lieu de lui tenir compte de ſa magnanimi-
„ té, vous n'avez uſé de votre liberté que
„ pour le bloquer dans ſon Château & le faire
„ périr de faim, lui & ſa famille. Le ciel,
„ qui le protège viſiblement, lui ouvre un
„ chemin; il échappe à vos fureurs, il vous
„ épargne un crime, & vous le pourſuivez
„ dans ſon dernier aſyle; il eſt aſſez heureux
„ encore, pour vous enlever un de vos plus
„ vaillans Chevaliers, prêt à le prendre, pour
„ vous le livrer, & vous voudriez qu'il vous
„ le rendît! Sire, ſi Renaud ne l'a pas fait
„ mourir, c'eſt un excès de bonté qui n'a
„ point d'exemple; mais, je le regarderois
„ comme le plus inſenſé des hommes, s'il
„ vous rendoit un otage de la paix qu'il déſire,
„ avant qu'elle fût conclue.

Naimes, Oger & l'Archevêque Turpin, appuyèrent le diſcours de Roland, & Charlemagne fut forcé de ſe rendre; il leur ordonna d'aller vers Renaud, de lui dire de rendre Richard de Normandie & Maugis, & qu'à ce

prix, il consentiroit à la paix; qu'il rendroit leurs terres aux fils d'Aymon, & qu'il feroit élever dans sa Cour les enfans de Renaud.

„ Sire, répondit Naimes, ce seroit nous en-
„ voyer inutilement : Depuis deux ans, Mau-
„ gis s'est séparé de ses cousins, & personne
„ ne sait ce qu'il est devenu. Il a pris ce parti,
„ vous le savez, non qu'il craignît que, jamais,
„ Renaud le livrât; mais pour ôter tout obstacle
„ à la paix.

„ C'est une imposture, s'écria Pinabel, qui
„ avoit entendu ces dernières paroles, & qui
„ venoit d'être désenchanté; Maugis est à Dor-
„ dogne „. Il raconta tout ce qui lui étoit arrivé, dans sa tente, avec le Chevalier paralytique. Roland lui soutint que la honte d'avoir été vaincu par un vieux Chevalier invalide, lui faisoit supposer ces mensonges; mais les funérailles de Pinabel & de ses Ecuyers, & le désenchantement occasionné par la médaille, le justifièrent dans l'esprit de Charlemagne, & Roland ne savoit qu'en penser.

„ Quoi qu'il en soit, reprit le Roi, portez
„ mes propositions à Renaud : Nous verrons
„ ce qu'il répondra; surtout, rapportez-moi
„ des nouvelles de Richard de Normandie.

Les Barons obéirent; ils furent introduits dans la Ville, portant, chacun, une branche d'olivier, en signe de paix. Renaud leur fit l'accueil le plus favorable, & Naimes lui fit les propositions du Roi.

„ Je suis bien étonné, leur répondit Re-
„ naud, que Charlemagne, sachant que Maugis

„ s'eſt ſéparé de nous, & que c'eſt unique-
„ ment pour ne lui point faire ombrage, il
„ s'obſtine à me le demander encore. Atta-
„ cher à un traité une condition impoſſible à
„ remplir, eſt un jeu indigne de lui & de moi,
„ & de ceux qu'il charge d'une ambaſſade auſſi
„ puérile. Je ne vous cacherai pas, cependant,
„ que Maugis eſt venu me voir; mais il n'a
„ paſſé ici que deux jours, & il eſt reparti,
„ ſans qu'il ait voulu dire quelle étoit ſa re-
„ traite; mais Charles ſait que, quand il ſe-
„ roit en mon pouvoir, je ne le livrerois
„ jamais. Il me fait demander Richard de
„ Normandie, & c'eſt la ſeconde condition
„ qu'il met à la paix. Richard eſt un très-
„ vaillant Chevalier; mais c'eſt pour me li-
„ vrer au Roi qu'il a eu la témérité de me
„ pourſuivre juſque dans Dordogne : S'il eût
„ réuſſi, je n'avois à eſpérer qu'une mort in-
„ fâme. Je ne bleſſerai donc point la juſtice,
„ en livrant Richard au même ſupplice, au-
„ quel il n'a pas tenu au miniſtre des vengeances
„ du Roi, que je n'aye été livré. Allez donc
„ rapporter à votre maître, que Maugis n'eſt
„ point en ma puiſſance; que, quand il y ſe-
„ roit, je ne le ſacrifierois point à ſa fureur;
„ que j'ai deſtiné le Duc Richard au ſupplice
„ auquel Charles me deſtinoit lui-même; que
„ tout ce qui s'eſt paſſé, depuis qu'il mit le
„ ſiége devant Montauban, m'a appris à être
„ inexorable comme lui; & qu'enfin, je trai-
„ terai comme eſpions tous ceux qu'il m'en-
„ verra, Chevaliers ou autres, lorſqu'ils n'au-

„ ront à me faire que de ſemblables propoſitions.

Les Pairs furent étonnés d'entendre Renaud répondre avec une fierté qu'il n'avoit jamais montrée; ils ne doutèrent point que ſa patience ne ſe fût laſſée, & ils tremblèrent pour le Duc de Normandie. Ils retournèrent vers le Roi, &, après que Roland lui eut rendu la réponſe de Renaud : „ Sire, lui dit-il, la patience „ & la douceur ont leur terme. Celui qui ſait „ ſe maîtriſer, les franchit rarement; mais, „ quand, une fois, il s'abandonne à ſon reſ- „ ſentiment, ſes excès ſont plus à craindre „ que celui de l'homme impétueux, qui ne „ connoît pas la modération. La colère ſe ra- „ lentit par l'habitude; mais elle eſt intrai- „ table, quand elle ſuccède l'habitude de la „ douceur. Votre inflexible ſévérité, Sire, a „ forcé le plus doux des hommes à écouter „ un courroux trop long-temps retenu, & dont „ le malheureux Richard ſera, peut-être, la „ victime. Je crois donc qu'il n'y a pas un „ moment à perdre, ſi vous voulez appaiſer „ Renaud.

Le Roi fut ébranlé; Pinabel le vit prêt à renvoyer Oger & Roland vers Renaud; mais, profitant de l'aſcendant qu'il avoit ſur ſon maî- „ tre: „ Seigneurs, dit-il, vous ſeriez-vous „ flattés de jeter, par vos craintes, feintes ou „ véritables, l'alarme dans le cœur de votre „ Roi? Si, juſqu'ici, la terreur que ſes me- „ naces ont imprimée dans l'ame de Renaud, „ l'a porté à s'humilier & à demander grâce; „ ſi, lorſque Maugis, par la plus indigne des

„ félonies, mit ſon Souverain en la puiſſance
„ de ſes couſins, il n'oſa point profiter de ſes
„ avantages; ſi, au milieu des combats, il eſt
„ tombé aux pieds de ſon maître, pour obte-
„ nir la paix, comment pouvez-vous croire
„ qu'aujourd'hui, Renaud veuille s'expoſer,
„ par le ſupplice de Richard, à la plus ter-
„ rible des vengeances? Ce que vous appelez
„ douceur en lui, n'eſt que prudence, & ce
„ n'eſt pas dans cette circonſtance qu'elle ſe
„ démentira.

Charlemagne approuva l'avis de Pinabel, parce qu'il étoit conforme à ſes déſirs & à ſes vues; & il ajouta, que, ſi Renaud faiſoit le moindre outrage au Duc de Normandie, il extermineroit, & Renaud, & ſes enfans, ſes frères, ſon père, juſqu'au dernier de ſa race; il chargea Naimes de porter cette réponſe à Renaud. „ Sire, lui dit Naimes, je ſuis prêt
„ d'obéir à vos ordres; mais ſongez que cette
„ démarche eſt déciſive pour la vie de Ri-
„ chard. Renaud eſt plus déſeſpéré de l'éloi-
„ gnement de Maugis, dont vous ſeul êtes la
„ cauſe, que de tous les maux qu'il a ſoufferts;
„ il eût donné ſa propre vie pour la ſienne:
„ Jugez, Sire, s'il épargnera celle de Richard.
„ Pinabel ne concevra pas, ſans doute, que
„ l'amitié malheureuſe puiſſe porter à de tels
„ excès une ame ſenſible; & il conclura que
„ Renaud ne s'expoſera point, pour cette chi-
„ mère, aux déſaſtres dont vous le menacez.
„ Vous pouvez, Sire, vous en rapporter à
„ Pinabel: Qui connoît mieux que lui la ſenſi-

„ bilité inquiète, & les délicateſſes d'une ame „ grande? Continuez, Sire, de régler votre „ conduite ſur ſes conſeils; chargez-le de por- „ ter vos propoſitions à Renaud: Au défaut „ de la bienſéance, ſon éloquence ſuffira pour „ les lui faire accepter.

Pinabel rougit, voulut parler, & ſa voix tremblante ne put proférer que des ſons mal articulés. Charlemagne ſentit tout le poids des reproches de ſes Barons: Il craignit, non ſeulement, la perte de Richard de Normandie, mais encore la défection de ſes Chevaliers, qui ſe trouvoient humiliés par les mauvais traitemens faits aux fils d'Aymon, par la mort infâme à laquelle Charles expoſoit le Duc Richard, & par la préférence qu'il ſembloit donner aux avis de Pinabel ſur leurs conſeils déſintéreſſés.

Cependant, Renaud aſſembla ſes frères pour délibérer ſur le ſort de Richard de Normandie; ils furent d'avis de lui faire ſubir le ſupplice auquel Charles avoit condamné Richard, leur frère. Renaud ne prononça point; mais il ordonna qu'on élevât un gibet au deſſus de la grande tour qui dominoit le camp de Charlemagne. Auſſi-tôt que Roland l'aperçut, il courut en avertir le Roi: „ Sire, lui dit-il, voilà „ donc la récompenſe de tous les ſervices que „ Richard vous a rendus; il ne dépendoit que „ de vous de le ſauver, & vous aimez mieux „ l'abandonner, que de pardonner aux fils „ d'Aymon! Certes, Sire, c'eſt un puiſſant en- „ couragement pour vos ſerviteurs!

Charlemagne ſourit de ſes plaintes. „ Ne „ voyez-vous pas, leur dit-il, que tout cet „ appareil n'eſt qu'un vain épouvantail, pour „ me forcer à faire la paix? Je ne crains „ rien pour Richard.

Renaud, cependant, commanda dix Cavaliers pour conduire le Duc de Normandie au ſupplice. Le Duc jouoit, dans ce moment, une partie d'échecs avec le jeune Yon; il vit approcher les ſatellites, & leur demanda, froidement, ce qu'ils vouloient: Ils lui répondirent, d'un ton reſpectueux, qu'ils étoient fâchés des ordres dont ils étoient chargés, que c'étoit avec le plus grand regret qu'ils les exécutoient. „ Quels ſont ces ordres, interrompit bruſ- „ quement Richard? Monſeigneur, lui di- „ rent-ils, nous avons la triſte commiſſion „ de vous conduire au ſupplice „. Richard les regarda avec mépris, & continua ſa partie. Les Gardes attendirent encore quelque temps; mais, voyant que Richard ne faiſoit aucune attention à eux. „ Monſeigneur, re- „ prirent-ils, il eſt temps de marcher; il n'y „ a point de grâce à eſpérer „. Richard, ſans faire ſemblant de les entendre, continua ſon jeu. Enfin, les Gardes s'étant aviſés de vouloir l'enlever de force, Richard ſe lève, &, à grands coups de ſon échiquier, qui étoit d'ivoire, il en étend quatre morts à ſes pieds, & les autres prirent la fuite; enſuite, il revint à Yon : „ Raccommodons notre jeu, „ lui dit-il tranquillement; ces malheureux, „ qui, ſans doute, étoient ivres, l'ont un

„ peu dérangé; ma mémoire y ſuppléera : „ Vous aviez perdu un cavalier, & moi un „ fou; il vous reſtoit quatre pions, & à moi „ ſix; votre Roi étoit là, & ma tour ici „. Le jeune Yon trembloit, & n'oſoit rien dire. Tandis qu'il raccommode ſon jeu, Richard appelle ſon Ecuyer, & lui dit froidement: „ Faites jeter „ par la fenêtre ces coquins, qui venoient m'é- „ tourdir, & que j'ai tués „. L'Ecuyer, avec le ſecours d'un domeſtique, les jeta, l'un après l'autre, dans la cour du Château. Alard, qui attendoit ſur la tour qu'on amenât Richard, fut bien étonné, lorſqu'il vit voler par les fenêtres de ſon priſonnier, les Gardes qu'il lui avoit envoyés: Il courut en avertir Renaud, qui comprit bien qu'il en coûteroit beaucoup avant qu'on pût ſe ſaiſir du Duc de Normandie : Ceux qui avoient fui, vinrent, tout tremblans encore, implorer le ſecours de leur maître. Renaud vint dans l'appartement de Richard, & lui demanda pourquoi il avoit tué ſes gens. „ Il eſt vrai, répondit Richard, que, tandis „ que je jouois, avec votre fils, il eſt venu „ ici dix à douze coquins; ils m'ont tenu, „ de votre part, des propos inſolens, aux- „ quels, d'abord, je n'ai pas fait attention; „ mais, enſuite, en aſſurant toujours que c'é- „ toit par vos ordres, ils ont eu l'audace de „ vouloir ſe ſaiſir de moi pour me conduire, „ ont-ils dit, au ſupplice; je ſuis tombé ſur „ eux à grands coups d'échiquier, j'en ai tué „ quelques-uns, & les autres ont pris la fuite „ comme des lâches. Si vous étiez mon pri-

„ ſonnier, comme je ſuis le vôtre, j'empêche-
„ rois mes gens de vous faire de pareils ou-
„ trages. Mon cher Richard, lui dit Renaud,
„ il n'eſt plus queſtion de courtoiſie. Je ſais
„ tout ce que ſe doivent de braves Cheva-
„ liers; mais Charlemagne m'a avili, & vous
„ partagez les torts de Charlemagne; quand
„ Richard, mon frère, fut entre ſes mains,
„ & qu'il le condamna au gibet, il le fit gar-
„ der dans une priſon obſcure; il le chargea
„ de chaînes, comme un vil criminel; je n'ai
„ rien fait de tout cela à votre égard. C'eſt
„ contre mon intention qu'on a uſé de vio-
„ lence; mais auſſi auriez-vous dû, peut-être,
„ marquer moins de hauteur, & ne pas don-
„ ner la mort à de malheureux qui croyoient
„ ne faire qu'obéir; mais, Renaud, reprit Ri-
„ chard, ne ſuis-je pas auſſi un ſerviteur de
„ Charles, qui a fait ſerment de lui obéir
„ en tout?

„ Richard, ne perdons pas le temps en des
„ diſcuſſions inutiles; je veux bien vous don-
„ ner le temps, encore, de ſolliciter ma paix
„ auprès de lui; mais, ſi vous n'y parvenez
„ pas, il faut vous réſoudre à mourir. Re-
„ naud, reprit Richard, je connois ſi bien le
„ fonds de ton cœur, je crains ſi peu tes me-
„ naces, que je me livre à toi ſans réſerve,
„ & que, ſans qu'il ſoit beſoin d'autres gar-
„ des que de moi-même, je vais me rendre
„ au lieu de mon prétendu ſupplice „. Il y monta; Renaud avoit fait un appareil impoſant; il ſe fit accompagner à la tour par un

cortége nombreux. Il dit à Richard : „ Il eſt „ encore temps de vous dérober à la honte. „ Voici deux partis que je vous propoſe : Aban- „ donnez le Roi, & vous uniſſez avec moi ; „ ou bien, faites ma paix avec lui. J'ai ju- „ ré, répondit Richard, foi & hommage à „ Charlemagne ; il eſt mon Souverain, & la „ crainte de mille morts ne me feroit point „ changer. Quant à la paix que vous deman- „ dez, perſonne ne la déſire plus ſincèrement „ que moi : Je ne l'exciterai point à ſe par- „ jurer ; mais, comme je connois ſon amitié „ pour ſes Pairs, donnez-moi un hérault, que „ je puiſſe lui envoyer.

Renaud appela un hérault, à qui Richard dit : „ Allez vers Charlemagne, dites-lui que „ vous m'avez parlé au pied d'un infâme gi- „ bet, où j'étois prêt à monter, & que, s'il „ ne conſent à la paix que Renaud lui de- „ mande, il va m'y faire attacher. Vous lui „ donnerez cette bague, comme un ſigne que „ ce que vous lui rapportez, vous le tenez „ de moi, & non d'autrui. Vous ajouterez „ que, pour lui témoigner le déſir que j'ai de „ cette paix, non à cauſe de la mort que je „ ſuis prêt à ſubir, mais à cauſe de l'amitié „ que j'ai pour les fils d'Aymon & du zèle „ que j'ai pour le Roi, je conſens à le dé- „ dommager des torts que Renaud lui a faits. „ Vous direz à Roland, & aux autres Pairs, „ de repréſenter à Charlemagne la honte qui „ rejailliroit de mon ſupplice, ſur eux & ſur lui.

Le hérault exécuta fidellement ſa commiſ-

ſion, & rapporta, mot à mot, ce que Richard lui avoit dit. Alors, Roland, Naimes, Oger, Turpin, & tous les Pairs, ſe jetèrent aux genoux du Roi. „ Sire, lui dirent-ils, ſauvez à „ la fois, & Richard de Normandie, & les „ fils d'Aymon, & vous-même „. Charlemagne parut inflexible : Il leur répétoit, ſans ceſſe, que Richard, au pied du gibet, étoit en ſureté comme dans le camp, & que, jamais, Renaud ne ſe réſoudroit à le faire périr. Le hérault proteſta qu'il n'y avoit aucune grâce à eſpérer, & que Renaud l'avoit juré. Alors, Olivier ſe haſarda de dire à Charles : „ Sire, „ vous lui avez trop bien appris qu'il ne faut „ pas obliger une ſeconde fois celui qui, la „ première, a manqué de reconnoiſſance. Vous „ tourneriez contre lui la grâce qu'il feroit „ à Richard, comme vous avez déjà fait celle „ qu'il vous accorda à vous-même „. Le hérault demanda ſon congé, mais Roland l'arrêta, & lui dit : „ Tu peux aſſurer Richard „ de Normandie, & les fils d'Aymon, que tu „ as laiſſé les Pairs diſpoſés à quitter le ſer„ vice d'un Prince, qui, dans l'occaſion, n'au„ roit plus de pitié de nous, qu'il n'en a de „ Richard.

Alors, tous ſe levèrent en pleurant : L'Archevêque Turpin, qui reſtoit ſeul, dit à Charlemagne : „ Sire, c'eſt avec regret que je vous „ quitte ; mais il ſeroit honteux à moi, de „ me ſéparer des douze Pairs ; leur démarche „ fût-elle condamnable, j'aime encore mieux „ être blâmé avec eux, que de les trahir par

„ une lâche déſertion „. Ils ſortirent tous; ils allèrent à leurs tentes, & les firent abattre; ils raſſemblèrent leurs gens, & les conduiſirent hors du camp. L'armée de Charles ſe trouva diminuée de plus de moitié : Ce qui reſta frémit, en voyant partir tous les Chevaliers, & ne laiſſer que quelques Gentilshommes, le traître Ganelon & le perfide Pinabel.

Le hérault rapporta toutes ces choſes à Renaud; & Richard ſentit combien peu il falloit compter ſur l'amitié des Rois, puiſque Charlemagne l'abandonnoit dans une circonſtance, où il s'agiſſoit de lui ſauver l'honneur & la vie; le hérault raconta les diſpoſitions & la déſertion des Pairs. „ C'en eſt aſſez, s'écria „ Renaud, & il courut auſſi-tôt embraſſer Ri- „ chard. Mon couſin, lui dit-il, je ne vous „ demande point pardon du mal que j'ai voulu „ vous faire; car vous étiez bien aſſuré, & „ Charles n'en eſt que trop perſuadé, que mon „ intention n'a jamais été de vous faire mou- „ rir. Quelqu'outrage que Charles m'ait fait, „ ſon exemple ne doit point ſéduire un cœur „ noble & généreux, mais je vous prie de me „ pardonner cet appareil, que j'ai voulu mettre „ ſous les yeux du Roi, & cette apparence „ de rigueur & d'inflexibilité à votre égard: „ L'effet qu'elle a produit ſur les douze Pairs „ doit me juſtifier à vos yeux.

Renaud renvoya le hérault vers les douze Pairs, & leur fit dire, qu'en leur conſidération, il avoit fait grâce à Richard, & les Pairs firent aſſurer Renaud qu'ils ne rentreroient au ſervice

de Charles, que lorſqu'il auroit fait ſa paix avec les fils d'Aymon.

## CHAPITRE XXI.

*Méchanceté des conſeils de Pinabel, reconnue & punie. Noble aveu de Charlemagne. Retour des Pairs. Renaud ſe dévoue pour ſes frères. Sa réſiſtance aux larmes de ſon épouſe & de ſa famille. Alarmes d'Yolande; ſon amour & ſon courage. Attendriſſement de Charles. Pardon & punition. Exil de Renaud.*

Les douze Pairs s'aſſemblèrent hors du camp, & prirent congé les uns des autres. Charlemagne, réfléchiſſant ſur la perte qu'il faiſoit, fit appeler Pinabel, dont il commençoit à ſe méfier; il lui témoigna ſes craintes & ſes regrets. „ Sire, lui dit le lâche flatteur, „ je ſuis étonné de vos alarmes; n'êtes-vous „ pas aſſez grand par vous-même? Eh! que „ vous importe que vos Barons reſtent, ou „ s'en aillent? Vous pouvez tout ſans eux, „ & que feroient-ils ſans vous? Quand il ſe- „ roit vrai, comme ils ont eu l'adreſſe de vous „ le perſuader, que la nation a en eux une „ confiance aveugle, elle diſparoîtra avec eux, „ & leur déſertion prouvera à la nation mê- „ me, combien peu cette confiance étoit fon- „ dée. Vous craignez que leur retraite n'affoi- „ bliſſe l'amour de vos Peuples: Sire, cet

„ amour, ils le partageoient avec vous, &
„ vous allez en reſſentir ſeul tous les effets.
„ D'ailleurs, Sire, quel eſt cet amour qu'ils
„ vous faiſoient tant valoir? un caprice, une
„ effervescence paſſagère. Quelle que ſoit l'af-
„ fection des Peuples pour le Souverain, qu'ils
„ le craignent ou qu'ils l'aiment, pourvu qu'ils
„ lui obéiſſent, peu importe. Sont-ce les Rois
„ qui ſont faits pour les Peuples, ou les Peu-
„ ples pour les Rois?....

Charlemagne, enfin, révolté de ſentimens ſi bas, interrompit le lâche adulateur: „ Traî-
„ tre, lui dit-il, cent fois plus digne de ma
„ haine que Renaud & Maugis, porte loin
„ de moi tes diſcours empoiſonnés. C'eſt toi,
„ lâche, qui m'as engagé dans des démarches
„ contre leſquelles tu t'es imaginé que ma
„ grandeur compromiſe, ou une fauſſe honte
„ m'empêcheroit de revenir. La honte con-
„ ſiſte à perſiſter dans l'injuſtice, & non à
„ revenir d'une erreur. Malheureux! que t'a-
„ vois-je fait pour abuſer, ainſi, de la con-
„ fiance que je t'avois donnée? Cent mille
„ ennemis ſont moins redoutables pour un
„ Souverain, qu'un courtiſan dont on ne ſe
„ méfie pas.

A ces mots, Charlemagne appelle un héros, & lui ordonne de conduire Pinabel, pieds & mains liés, vers les douze Pairs. „ Dites-leur,
„ ajoute-t-il, que je leur envoye le traître
„ qui, par ſes conſeils, n'a ceſſé de m'irri-
„ ter contr'eux & contre la famille d'Aymon:
„ Je les laiſſe les maîtres de ſa punition; di-

„ tes-leur que leur Roi ne veut être, déſor-
„ mais, que leur ami; qu'ils reviennent lui
„ donner des conſeils plus ſalutaires, & qu'il
„ eſt prêt à les écouter.

Renaud, qui, des remparts de Dordogne, voyoit tout ce qui ſe paſſoit, fit remarquer à Richard de Normandie un Chevalier ſans armes, monté ſur une mule étique, les mains liées derrière le dos, qu'un hérault préſentoit aux douze Pairs. Richard reconnut Pinabel : Ils virent, un moment après, les douze Pairs s'aſſembler, délibérer & reprendre le chemin du camp de Charlemagne; mais le hérault conduiſoit Pinabel à Dordogne. Richard s'en félicita : Depuis long-temps, il haïſſoit le perfide; ils allèrent au devant de lui : „ Seigneurs, dit le hérault, le Roi a
„ livré cette victime aux douze Pairs; il a
„ reconnu que c'étoit un vil flatteur, qui, par
„ ſes conſeils, entretient les diviſions qui ré-
„ gnent entre le trône, les fils d'Aymon &
„ les Pairs; &, comme Charlemagne les a
„ laiſſés les maîtres de ſon ſort, ils vous le
„ renvoyent pour que vous en faſſiez à votre
„ volonté „. Richard & Alard opinèrent pour qu'il fût attaché au gibet, qui ſe trouvoit tout élevé ſur la tour : Mais Renaud le fit mettre en priſon, juſqu'à ce que Charlemagne eût prononcé.

Cependant, les Pairs étant revenus auprès du Roi, ils embraſſèrent ſes genoux; il leur tendit la main, & leur ordonna de prendre leurs places.

„ J'ai

„ J'ai, peut-être, dit-il, pouſſé la ſévérité „ trop loin à l'égard de la famille d'Aymon, „ &, quoique Ganelon & Pinabel, par des „ menſonges adroits, & par des rapports in- „ ſidieux, ayent eu l'art d'entretenir ma co- „ lère, j'avoue que j'aurois dû être plus ſen- „ ſible au repentir de Renaud, & ne pas „ rejeter ſa prière; mais il n'en eſt pas moins „ vrai que les fils d'Aymon ſe ſont révoltés „ contre leur Souverain; ils ne ſe ſont pas „ bornés à une guerre défenſive; ils m'ont „ attaqué; ils m'ont pourſuivi; ils m'ont in- „ ſulté juſque dans ma tente : Je rends juſ- „ tice à Renaud, il n'a pas trempé dans cette „ félonie; mais le chef doit répondre de ceux „ qu'il conduit, & la loi le condamne; un „ pardon abſolu ſeroit un attentat contre la „ loi. Les quatre fils d'Aymon ſont coupa- „ bles, & leur couſin l'eſt encore davantage. „ Je veux bien, cependant, me contenter „ d'en punir un ſeul, en ſauvant même ſon „ honneur & ſa vie. Allez, Duc de Naimes, „ dites à Renaud, à ſes frères, & à Maugis, „ que l'un d'eux ſe remette en mon pouvoir, „ & qu'à ce prix, non ſeulement, je fais „ grâce à tous les autres; mais encore que je „ leur rendrai leurs héritages, leurs fiefs, & „ tout ce que leurs crimes ont fait tomber „ au fiſc.

Naimes porta cet ordre à Dordogne; toute la famille d'Aymon, excepté Renaud, en fut conſternée : Chacun vouloit ſe dévouer pour les autres : „ Non, dit Renaud, ce ſera moi qui me

„ ſacrifierai pour tous. Le Roi eſt grand & „ généreux, & s'il eût été le maître de ſuivre „ le penchant de ſon cœur, il y a long-temps „ qu'il eût accepté les propoſitions que je lui „ ai faites, de lui céder Bayard, & de fuir, „ avec vous, loin de ſes Etats; mais Pinabel „ & Ganelon lui ont fait enviſager la clémence „ comme une foibleſſe dangereuſe. Si c'eſt du „ ſang qu'il demande, c'eſt le mien qui doit „ couler; je me ſuis couvert d'aſſez de gloire „ en combattant contre lui, pour n'avoir „ point de regret à la vie. Vous êtes plus „ jeunes que moi; il n'eſt aucun de vous dont „ la mort ne fût une perte pour la patrie & „ pour l'univers. Allez, Naimes, dites au „ Roi, que je vais me livrer à ſa diſcrétion, „ & lui ramener Richard de Normandie.

Les frères de Renaud s'oppoſèrent vainement à cette réſolution: Ni leurs larmes, ni leurs prières, ne purent le faire changer d'avis. Yolande, avec ſes deux fils, vint embraſſer les genoux de Renaud. „ Cruel, lui dit-elle, „ tu vas t'expoſer aux fureurs d'un ennemi „ implacable; & tu n'emmènes point avec toi „ ta femme & tes enfans! Si tu les abandonnes, que veux-tu qu'ils deviennent? que „ veux-tu que devienne leur mère infortunée? Si tu es réſolu de mourir, permets „ que je meure à tes côtés: Survivre à ce „ qu'on aime, eſt mille fois plus cruel que la „ mort; épargne-moi, je t'en conjure, un „ ſupplice ſi long & ſi terrible.

Renaud, ne pouvant plus réſiſter à leurs

larmes, feignit de ſe rendre. „ Vous le vou-
„ lez, leur dit-il, que le ſort en décide: Que
„ le reſte du jour ſe paſſe en prières, que nos
„ temples ſoient ouverts; demain, quand le
„ ſoleil éclairera nos plaines, nous nous ren-
„ drons, tous, ſur la place publique, & là,
„ en préſence de nos citoyens, chacun écrira
„ ſon nom, le jettera dans un caſque, & le
„ premier qui ſortira, ſera la victime que le
„ ciel aura choiſie.

Les frères de Renaud donnèrent d'autant plus aiſément dans le piège, qu'ils ſe flattoient d'exciter le Peuple, à ſuivre de près celui que le ſort déſigneroit, & à l'arracher au pouvoir de Charlemagne, s'il vouloit attenter à ſes jours; mais, pendant la nuit, Renaud, Naimes, & Richard de Normandie, partirent ſecrettement.

Renaud s'étoit échappé des bras d'Yolande, ſous prétexte de veiller à la ſureté de la Ville. Le jour étoit prêt de paroître, & Yolande ne voyoit point revenir ſon époux; agitée de mille ſoupçons, elle ſort de ſon Palais, va chercher Renaud, & ne le trouve point. Elle court à la porte du Château, & elle apprend, enfin, qu'il eſt parti avec Naimes & Richard; elle revient au Palais échevelée & verſant un torrent de larmes; elle vole vers ſes enfans: „ Chers gages de la tendreſſe de Re-
„ naud, s'écrie-t-elle, allons ſuivre votre
„ père; il va ſe mettre au pouvoir de ſon en-
„ nemi „! A peine leur donne-t-elle le temps de s'habiller; ſans ſonger à ſe faire accompa-

gner, oubliant la foibleſſe & la timidité de ſon ſexe, elle prend un de ſes enfans de chaque main, & court au camp de Charlemagne. La longueur de la route n'irritoit que ſon impatience, & ne lui cauſoit point de fatigue; ſes enfans s'animoient de ſon courage, ils hâtoient les pas de leur mère, qui eût voulu précipiter leur marche.

Dès que le jour parut, les frères de Renaud ſe rendirent au Palais; mais, quel fut leur étonnement, lorſqu'ils n'y trouvèrent ni leur frère, ni ſon épouſe, ni leurs neveux! Le départ de Richard de Normandie & de Naimes leur eut bientôt ouvert les yeux. Ils s'accuſent d'une honteuſe crédulité; mais, ſans perdre un temps précieux à de vaines plaintes, ils font retentir les cors & les trompettes, & le Peuple eſt déjà ſur la Place; il veut prendre les armes & ſuivre les troupes qui défilent.

Cependant, à la première clarté du jour, Naimes conduiſit à la tente du Roi, Renaud & Richard de Normandie: Charles ne put retenir ſes larmes en voyant l'un & l'autre; il tendit la main à Richard, & s'inclina vers Renaud qui embraſſoit ſes genoux; mais, ſe ſouvenant qu'il étoit Roi, il prit un air ſévère, que démentoit ſon cœur. „ Renaud, lui „ dit-il, en prenant les armes contre votre „ Souverain, vous avez violé toutes les lois „ divines & humaines, & vous méritez la mort. „ La punition d'un tel crime, vous le ſavez, „ eſt l'échafaud. . . . Nous venons pour y mon-

„ ter avec lui, „ s'écrie Yolande, qui arrivoit dans ce moment, & qui se précipite avec ses enfans aux pieds de Charles! Yolande avoit pénétré dans le camp, &, lorsque les Sentinelles avoient voulu l'arrêter, elle leur avoit dit, en leur présentant ses enfans : „ Voici les „ fils de Renaud, donnez-leur des armes, &, „ tout jeunes qu'ils sont, osez leur disputer „ le passage „. A ce discours menaçant, au nom de Renaud, la garde du camp s'étoit ouverte & les avoit laissé passer. „ Charles, lui disoit-„ elle, grâce pour Renaud, ou faites-nous périr „ avec lui! Je jure pour moi, pour mes en-„ fans, que nous le suivrons au tombeau.... „ Et moi, je jure, interrompit Charles, que „ vos enfans m'aimeront, qu'ils béniront leur „ Souverain, qu'ils lui seront fidelles, qu'ils „ le regarderont comme leur protecteur & leur „ père. Lève-toi, Renaud, Charles te par-„ donne; mais l'Empereur doit un exemple „ à l'univers. Va rejoindre tes frères, va cal-„ mer leur impatience; après les avoir em-„ brassés, j'exige que tu passes les mers, que „ tu ailles combattre pour la défense des lieux „ saints. Je ne prescrits point de terme à ton „ exil; cependant, j'aurai soin de ton épouse „ & de tes enfans. Je rends à tes frères, & „ à ta famille, vos héritages. Va, Renaud, „ pars, & reviens couvert de nouveaux lau-„ riers.

Renaud embrassa son épouse, qui s'évanouit dans ses bras : Il profita de ce moment pour s'en arracher & s'épargner de plus tristes adieux:

Il demanda la protection du Roi pour ſa femme, ſes enfans & ſon père : Il reprit le chemin de Dordogne avec Richard de Normandie, qui ne voulut ſe ſéparer de lui que lorſqu'il partiroit pour ſon exil.

Renaud rencontra, à moitié chemin, ſes frères à la tête de leurs troupes & de tous les habitans de Montauban : Il leur raconta tout ce qui s'étoit paſſé, & les ramena. Il arbora, ſur la grande tour, le Pavillon de la paix, &, à ce ſignal, Roland & Oger ne purent s'empêcher d'avouer que la douceur de Renaud, qui ſacrifioit tout au bonheur des Sujets de Charlemagne, le mettoit au deſſus de tous les Chevaliers. Un moment après, on vit arriver un hérault, qui conduiſoit Bayard. Renaud l'envoyoit au Roi & lui faiſoit demander ſes ordres au ſujet de Pinabel. Charlemagne laiſſa Renaud le maître de ſon ſort; le généreux Renaud donna au traître une haquenée blanche, & lui ordonna de ne jamais reparoître dans les Etats de Charles. Le lâche ſortit de Dordogne, au milieu des huées du Peuple, &, malgré ces témoignages de mépris, préférant la honte à la mort, il avoit un air content d'échapper à la vengeance des fils d'Aymon.

Renaud, après s'être félicité de la paix qu'il venoit de donner à la France, & du ſacrifice qu'il venoit de faire à ſes frères, leur demanda, pour toute récompenſe, de prendre ſoin de ſon épouſe & de ſes enfans, &, ſurtout, de bien ſervir le Roi. Alors, il quitte ſon

armure, endoſſe l'habit de Pélerin, ne garde que ſon épée, & veut ſe ſéparer de ſes frères; ils l'accompagnèrent, avec Richard de Normandie, juſqu'à ce qu'enfin, Renaud exigea qu'ils le quittaſſent pour aller ſervir Charlemagne, & conſoler la triſte Yolande.

## CHAPITRE XXII.

*Accueil de Charlemagne aux frères de Renaud. Son départ pour Liége. Combat de Bayard & de Ganelon dans la Meuſe. Arrivée de Renaud à Conſtantinople. Rencontre imprévue de Maugis malade; leur arrivée à Jéruſalem. Siége de la Cité ſainte. Admiration qu'excite Renaud dans le camp des Chrétiens. Hommages du Comte de Rance, & des Chevaliers, à Renaud. Préſens rejetés & diſtribués par les fils d'Aymon, aux pauvres Chevaliers. Fêtes, réjouiſſances dans le camp. Sortie des aſſiégés; bataille ſanglante. Valeur de Renaud & de Maugis. Jéruſalem enlevée aux Perſans. Action déſeſpérée d'Emirza. Les Perſes chaſſés de la Paleſtine; ils demandent la paix. Troupes de Chrétiens diſciplinées par Renaud. Départ de Renaud & de Maugis.*

Le lendemain du départ de Renaud, Richard de Normandie conduiſit Alard, Guichard & Richard au Roi. Leur arrivée au camp fut

annoncée par le bruit des cors & des trompettes. Charles ordonna à ſes Chevaliers d'aller au devant d'eux. Richard de Normandie les lui préſenta; ils mirent un genou à terre, & „ Alard dit: Sire, quoique vous ayez voulu „ vous contenter de l'exil de Renaud, quoi- „ que vous ayez promis de nous faire grâce, „ nous venons nous remettre entre vos mains. „ Croyez, Sire, que, quelque vengeance que „ vous vouluſſiez exercer contre nous, elle „ n'égaleroit jamais la peine que nous reſſen- „ tons d'être ſéparés de Renaud, qui étoit „ notre père & notre ami, & qui s'eſt ſi géné- „ reuſement ſacrifié pour nous„. Charlemagne les fit lever, leur promit ſon amitié, les remit en poſſeſſion de tout ce qu'il leur avoit ôté, les embraſſa en ſigne de paix, les aſſura qu'il aimoit Renaud autant que Roland, ſon neveu, & que, lorſqu'il ſeroit de retour, il ne mettroit aucune différence entr'eux.

Les trois frères allèrent auprès d'Yolande; ils la trouvèrent dans les larmes, embraſſant ſes enfans l'un après l'autre, & leur parlant, ſans ceſſe, de Renaud: Ses pleurs redoublèrent en voyant ſes beaux-frères. „ Ma ſœur, „ lui dit Richard, Renaud n'eſt point perdu „ pour nous; il va cueillir de nouveaux lau- „ riers; le ciel, qui l'a protégé juſqu'ici, le „ ramenera plus digne de vous; ne vous mon- „ trez point indigne de lui par un déſeſpoir „ qu'il condamneroit. L'épouſe de Renaud doit „ avoir plus de fermeté; elle doit renfermer „ ſes peines, & ne laiſſer éclater que ſon cou-

„ rage „. Yolande remercia Richard, & lui promit de faire tout ce qui dépendroit d'elle, pour ſe vaincre, & ſe contenta de ne porter que des habits violets, couleur triſte & conforme à ſa ſituation.

Cependant, Charlemagne fit lever ſon camp, & fit mettre ſes troupes en marche, pour aller au pays de Liége. Bayard, depuis qu'il avoit perdu le vaillant Renaud, ſon maître, ne pouvoit ſouffrir d'autre Cavalier que le Roi, &, ſous ce fardeau glorieux, il étoit encore triſte de l'abſence de Renaud. Un jour, que Charlemagne, ſuivi de ſa Cour, marchoit, le long de la Meuſe, & qu'un de ſes Ecuyers menoit Bayard à la main, Ganelon ſe vanta de le monter avec la même facilité que le cheval le plus doux. Charlemagne le défia; Ganelon piqué, s'élance ſur la croupe de Bayard; mais le fier courſier indigné, l'emporte & ſe précipite dans le fleuve avec ſon Cavalier; il plonge, reparoît ſur l'eau, replonge, remonte encore; Ganelon ne lâche point priſe; Bayard furieux gagne le rivage, emporte Ganelon ſur le pont, & ſe précipite encore avec lui dans les flots. Ganelon, étourdi du coup, l'abandonne; Bayard, qui ſe ſent libre, profite du moment, ſe dreſſe, renverſe Ganelon, nage & s'élance ſur la rive qui eſt oppoſée à l'armée: Il hennit, rue, part comme un éclair, s'enfonce dans la forêt d'Ardenne, & diſparoît aux yeux de l'armée étonnée. Charlemagne fit courir ſur ſes traces, mais tous ſes ſoins furent inutiles; on ne put jamais le retrou-

ver, & l'opinion commune eſt, que ce ſuperbe courſier git encore dans ces forêts, ne ſe laiſſant approcher de perſonne, & henniſſant toutes les fois qu'il voit paſſer un Chevalier, dans l'eſpérance de retrouver ſon maître.

Ganelon fut retiré du fond du fleuve, couvert de vaſe & preſque noyé, &, malgré l'état où il étoit, on eut bien de la peine à s'empêcher de rire : Car, c'eſt un ſpectacle bien ſatisfaiſant, que la confuſion d'un homme vain & méchant.

Lorſque Charlemagne fut arrivé à Aix-la-Chapelle, où il devoit, un jour, établir la capitale de l'Empire d'Occident, il licencia ſes troupes, & permit à ſes Pairs, à ſes Barons, d'aller chez eux; mais, avant qu'ils partiſſent, il les récompenſa tous, & les frères de Renaud comme les autres.

Cependant, Renaud, couvert d'un habit de Pélerin, arrive à Conſtantinople : Il ſe cache à tout le monde; il évite les lieux trop fréquentés; il demande une hôtellerie, un aſyle pour un Pélerin qu'un vœu amène à Jéruſalem : On lui indique le réduit obſcur d'une femme pauvre & pieuſe, qui exerçoit l'hoſpitalité; il préféra cette maiſon au plus riche Palais; il y fut ſervi par la pauvreté, avec plus de zèle & d'affection, qu'il ne l'eût été par l'opulence. La charitable Mérancie partagea, avec Renaud, un repas ſimple & frugal; après lui avoir lavé les pieds, comme elle avoit coutume de faire à tous les Pélerins qu'elle retiroit, & l'avoir fait ſouper, elle le condui-

ſit dans une petite chambre, où tout reſpiroit la propreté, la décence & la ſimplicité. „ Il faut, lui dit-elle, que vous vous contentiez de ce logement; celui qui eſt à côté, „ & qui, peut-être, vous eût mieux convenu, „ eſt occupé par un Pélerin malade, à qui je „ vais donner des ſoins. Madame, lui dit Renaud, ce Pélerin eſt, ſans doute, protégé „ du ciel, puiſqu'il lui a fait trouver, dans „ ſa maladie, les ſecours d'une ame bienfaiſante. Que le ſort d'un pauvre étranger malade eſt à plaindre, ſi la pitié ne lui fait „ trouver des parens par-tout où il y a des „ hommes! Permettez-moi de l'aller voir avec „ vous, & de partager les ſoins que vous lui „ rendrez „. Mérancie vouloit qu'il allât ſe repoſer; il l'aſſura qu'il n'en avoit aucun beſoin, & que, depuis l'enfance, il étoit accoutumé au travail & à la fatigue : Il la ſuit, &, à peine a-t-il porté ſes regards ſur le malade, qu'il s'écrie : „ Ciel! c'eſt Maugis, „ c'eſt mon couſin „ ! A cette voix, Maugis ſoulève ſa tête appeſantie. „ Je te remercie, ô Dieu conſolateur, s'écrie-t-il, de „ m'avoir envoyé Renaud dans l'affligeante „ ſituation où je me trouve. Ah! Renaud, „ dans quel état je vous vois! Sous ce déguiſement, vous fuyez, ſans doute, la haine „ d'un barbare, & vous n'avez que des malheurs à m'apprendre?

Renaud calma ſes inquiétudes, & lui raconta tout ce qui s'étoit paſſé; il lui dit que ſon voyage en Paleſtine étoit l'unique con-

dition que Charlemagne eût miſe à la paix, & qu'il étoit trop heureux, pour les fils d'Aymon, de terminer, à ce prix, une guerre funeſte. Ce récit rendit les forces à Maugis. „ Ne nous quittons plus, dit-il à Renaud. „ Nous ſommes ſans fortune, nous portons „ les livrées de la pauvreté; mais nous ſom„ mes également au deſſus de l'une & de l'au„ tre, par notre courage „. Mérancie, qui les écoutoit, comprit ſeulement, à leurs diſcours, qu'ils étoient d'une maiſon illuſtre. La charité chez les femmes les empêche de médire, mais non pas d'être curieuſes; elle leur témoigna tant d'envie de ſavoir qui ils étoient, que Maugis lui dit: „ Nous ſommes „ deux Gentilshommes exilés de France, pour „ lui procurer la paix; nous voyageons ſous „ ces humbles habits, pour n'être point re„ connus, non que nous ayons rien à crain„ dre; mais nous voulons jouir de la liberté „ qu'un nom trop fameux ne nous permet„ troit pas de goûter „. Mérancie ſe contenta de cet éclairciſſement, & ne les traita ni mieux, ni plus mal qu'auparavant. Maugis, trois jours après, ſe ſentit rétabli: Ils remercièrent Mérancie, récompenſèrent ſes ſoins, & lui promirent de la revoir à leur retour.

Ils ſe mirent en chemin, & traverſèrent gaiement un pays immenſe, entendant ſouvent parler de leurs exploits, & affectant de n'y prendre aucune part, pour n'être pas reconnus; ils parvinrent, ainſi, à la vue de Jéruſalem, &, quand ils purent diſtinguer la tour

de David & le Temple, ils se mirent à genoux & remercièrent le ciel de les avoir conduits jusque-là. Pleins de confiance, ils se levèrent pour entrer dans la Cité sainte; mais, en avançant, ils virent un vaste camp qui l'environnoit.

Ils ne pouvoient discerner de quelle Nation ce camp étoit formé. Comme Maugis & Renaud s'entretenoient, ils aperçurent un vieux homme à cheval, qui sortoit du camp; ils allèrent à lui; ils lui demandèrent quelles troupes assiégeoient la Cité sainte? Le vieillard leur répondit qu'elle étoit, maintenant, assiégée par les Chrétiens, qui avoient bien de la peine à la reprendre; que les Persans s'en étoient emparés, & qu'Emirza, leur général, l'avoit prise par trahison. Renaud voulut savoir comment il s'en étoit emparé. „ Tout paroissoit „ en pleine paix, reprit le Vieillard; les Per„ sans avoient essayé, plusieurs fois, de pren„ dre Jérusalem; les Chrétiens les avoient „ toujours repoussés. Fatigués, enfin, d'une „ guerre inutile, les Persans proposèrent aux „ Chrétiens de leur payer les frais de la guerre, „ & qu'alors, ils se retireroient. Les Chré„ tiens consentirent à en payer la moitié, la „ condition fut acceptée, & l'on se crut tran„ quille, sur la foi du traité; mais ce n'étoit „ qu'un piège. Les Perses firent semblant de se „ retirer; ils se cachèrent dans les montagnes, „ & attendirent un temps plus favorable.

„ La délivrance de Jérusalem attira de tou„ tes parts un grand nombre de Pélerins;

„ Emirza ſe déguiſa, & fit déguiſer mille hom-
„ mes ſous ce ſaint habit; il les fit gliſſer
„ dans la Ville, en pluſieurs fois, & par diffé-
„ rentes portes : Il y entra, le quatrième
„ jour, avec ſes Officiers : Il avoit choiſi le
„ temps d'une fête ſolemnelle. Tandis que
„ les Chrétiens étoient en prières, dans le
„ Temple, il fit ſonner les cors, & les Per-
„ ſes, qui s'étoient emparés des poſtes les plus
„ importans, prirent leurs armes cachées ſous
„ leurs habits de Pélerins, firent main-baſſe
„ ſur les Chrétiens, & en maſſacrèrent un
„ grand nombre. Le trouble & la confuſion
„ régnoient par-tout; les troupes embuſquées
„ quittèrent leur retraite, & vinrent ſe join-
„ dre aux autres. Quelques Chrétiens, revenus
„ de leur première frayeur, ſe défendirent.
„ Le ſang ruiſſeloit de toutes parts; mais
„ les Perſes étoient les plus forts. Une troupe
„ armée de torches, accourt au Temple &
„ menace d'y mettre le feu, ſi les Chrétiens
„ ne rendent les armes & ne ſortent de la
„ Ville. Tous ſont forcés de l'abandonner, en-
„ viant le ſort de ceux qui ſont morts en dé-
„ fendant la Cité ſainte. Le Patriarche Tho-
„ mas, Roi de Jéruſalem, fut retenu par les
„ infidelles; eh! qui ſait le ſort qu'ils lui ré-
„ ſervent? Cet orage ſuſpend l'ardeur des aſſié-
„ geans; ils craignent pour ſes jours, s'ils
„ attaquent vivement la place, de ſorte qu'ils
„ n'oſent rien entreprendre.

Renaud demanda au vieillard ſi les aſſiégés faiſoient, quelquefois, des ſorties. „ Très-

„ ſouvent, répondit le vieillard, car ils ſont „ en très-grand nombre, &, malheureuſe- „ ment, nous n'avons point de Chef. Nous „ verrons, dit Renaud en ſouriant, & ils „ prirent congé du vieillard.

Renaud & Maugis entrèrent dans le camp; ils attirèrent les regards de toute l'armée: Jamais on n'avoit vu un auſſi beau Pélerin que Renaud; il cherchoit des yeux un endroit où il pût camper. Maugis lui fit apercevoir une petite éminence, aſſez près des murs, ils allèrent chercher des branches de palmier & élevèrent une cabane.

Tandis qu'ils travailloient, le Comte de Rance s'approcha d'eux; il les conſidéra longtemps; il fut frappé de leurs traits majeſtueux, de leurs manières nobles, de leur phyſionomie intéreſſante, de leur taille & de leur port; il ne pouvoit, ſurtout, ſe laſſer d'enviſager Renaud. Enfin, il lui adreſſa ces mots: „ Beau Pélerin, pardonnez ma curio- „ ſité; ſi votre nom n'eſt point un myſtère, „ ſi vous n'avez aucune raiſon de vous cacher, „ dites-moi ſi votre nom & votre naiſſance „ répondent à la grande opinion que j'ai conçue „ de vous, en vous voyant. Il eſt venu, ici, „ un grand nombre d'étrangers de toutes les „ parties du monde chrétien; mais aucun n'a- „ voit encore fait la même impreſſion ſur moi, „ Je vous conjure donc, par le Temple du „ Dieu que vous venez adorer, par la Ville „ ſainte où il a terminé le cours de ſa vie „ mortelle, de vous découvrir franchement à

„ un Chevalier, qui croit apercevoir en vous
„ les marques d'une vertu ſupérieure.

„ Seigneur, répondit Renaud, quand j'au-
„ rois des raiſons particulières pour taire mon
„ nom à toute la terre, votre loyauté ne me
„ permettroit point de vous en faire un ſecret.
„ Je ſuis Renaud de Montauban, le Duc d'Ay-
„ mon eſt mon père. Un Prince imprudent,
„ neveu de Charlemagne, porta ſur moi une
„ main téméraire; je me vengeai, & ſa mort
„ excita dans le Roi, mon Souverain, une
„ haine implacable; il n'a ceſſé de perſécuter
„ mes trois frères, mon couſin Maugis & moi;
„ il nous traitoit en rebelles, nous menaçoit
„ d'un ſupplice infâme, & nous nous ſommes
„ défendus les armes à la main : J'ai tout ten-
„ té, mais vainement, pour fléchir la colère
„ de Charles, ſans ceſſe irritée par de vils
„ Courtiſans, eſpèce toujours jalouſe, tou-
„ jours ennemie de la gloire des Chevaliers,
„ à laquelle ils ſavent qu'ils ne peuvent at-
„ teindre; il eût retrouvé en nous des Sujets
„ fidelles & ſoumis; mais il vouloit des vic-
„ times; il a armé contre nous ce que la France
„ a produit de plus vaillans Chevaliers; ainſi,
„ l'envie, aveugle, & mal-adroite, des Cour-
„ tiſans de Charles, en nous perſécutant, me
„ fourniſſoit, chaque jour, des occaſions nou-
„ velles d'acquérir de la gloire : La guerre
„ avoit moiſſonné un tiers de ſes Sujets, pour
„ une querelle qui leur étoit étrangère. Enfin,
„ Charles, arrêtant le cours d'une perſécution
„ funeſte à lui-même, a pardonné à mes frères

„ & à Maugis, & s'eſt contenté de mon exil „ ſans en fixer le terme. Il m'a ordonné de „ venir, dans la Paleſtine, défendre ou con- „ quérir les lieux ſaints.

Le Comte de Rance connoiſſoit Renaud de réputation, & ſavoit une partie de ſes aventures. „Généreux Renaud, lui dit-il, en met- „ tant un genou à terre, le Comte de Rance „ ſe donne à vous avec tous ſes biens, recevez „ ſa foi; c'eſt un hommage qu'il doit au plus „ noble, au plus grand, au plus brave Che- „ valier du monde. Comte, que faites-vous? „ lui dit Renaud, en voulant le relever. Non, „ reprit Rance; jamais je ne me leverai que „ vous n'ayez reçu mon hommage. Je l'ac- „ cepte, dit Renaud en l'embraſſant, mais à „ condition que vous accepterez celui de mon „ amitié. Rance continua : Que ſont devenus „ vos frères, ſi dignes de vous, & ce ſage „ Maugis, votre couſin, qui joignoit à tant „ de valeur des connoiſſances ſurnaturelles? „ Seigneur, répondit Renaud, mes enfans & „ mon épouſe ſont auprès de Charlemagne; il „ s'eſt déclaré le protecteur de mes frères, & „ les a rétablis dans leurs biens. Maugis, le „ cher compagnon de mes infortunes, de mes „ travaux & de ma gloire, eſt devant vous, „ c'eſt lui que vous voyez„. Le Comte de Rance embraſſa Maugis, & lui demanda ſon amitié; il remercia le ciel d'avoir envoyé de ſi vaillans Chevaliers au ſecours des Chrétiens; il ne douta pas que, bientôt, la Cité ſainte ne fût en leur pouvoir, & que le Roi Thomas

ne fût délivré. Rance annonça Renaud & Maugis à l'armée; les Chevaliers ſe raſſemblèrent autour d'eux, & le camp retentit de cris de joie. Les Chevaliers ſe joignirent aux prières de Rance, pour que Renaud acceptât le commandement de l'armée, & tous firent ſerment de lui obéir; ils ne voulurent écouter d'autres avis que ceux de Maugis; Renaud reçut leur foi. Rance le ſupplia de n'avoir d'autre tente que la ſienne, & de la partager avec Maugis & lui; il les prit par la main, & les conduiſit dans ſon Pavillon : Tous les Chevaliers les accompagnèrent. Rance fit préſent à ſes hôtes de vingt chevaux de la plus grande beauté, de riches habits & d'écharpes magnifiquement brodées, de hauberts, & d'épées de la meilleure trempe de Damas. Renaud fut étonné de tant de magnificence; &, pour l'engager à accepter ces préſens, Rance l'aſſura que c'étoit la moindre partie du butin qu'il avoit fait ſur les Perſes, en différentes occaſions; mais, Renaud & Maugis ne voulurent qu'un cheval pour chacun, un haubert, une épée, une écharpe & une armure complette. „ Seigneur, lui dit Re-
„ naud, un homme, quelque riche, quelque
„ puiſſant qu'il ſoit, ne peut porter qu'un ha-
„ bit à la fois; je conçois que, dans les cha-
„ leurs exceſſives de l'été, il ne ſe couvre point,
„ comme dans le froid rigoureux de l'hiver;
„ mais le guerrier ne connoît point ces vaines
„ délicateſſes, ſon armure eſt ſon habillement,
„ elle s'accommode à toutes les ſaiſons, &,
„ lorſque, dans la vie privée, il la quitte,

„ tout habillement doit lui être égal ; car il „ ſera toujours moins peſant que ſon armure. „ Ainſi, Seigneur, ſi ces préſens me ſont deſ- „ tinés, permettez-moi d'en diſpoſer en fa- „ veur des plus pauvres Chevaliers ; mais, „ comme vous les connoiſſez mieux que moi, „ diſtribuez-les vous-même „. Rance le lui promit ; il les envoya chercher, ſans en rien dire. Cependant, on ſoupe ; Rance avoit invité les principaux Chevaliers ; Criſſé, parent de Turpin, Teſſé, Galerand, Lezay, Géofroy, Taleyrand. Sur la fin du repas, trente Chevaliers entrèrent, & ſe placèrent en face de Renaud ; ils avoient une contenance noble, un air de propreté martiale, qui laiſſoient à peine remarquer la pauvreté de leurs vêtemens ; quand ils furent tous entrés : „ Sei- „ gneur, dit Rance à Renaud, voilà trente „ Chevaliers, les plus pauvres qu'il y ait au „ camp ; &, ſi la fortune s'attachoit à la ver- „ tu, ils ſeroient auſſi riches que les plus puiſ- „ ſans Rois de la terre „. Renaud ſe leva, courut à eux, & les embraſſa l'un après l'autre : „ Mes amis, leur dit-il, je ſuis pauvre „ comme vous ; mais, non plus que vous, je „ ne rougis pas de ma pauvreté : Les vrais „ biens d'un digne Chevalier, ſont une con- „ ſcience exempte de reproches, & une bonne „ réputation ; tous les tréſors de la terre ne „ valent pas ceux-là.

On apporta les préſens, & Renaud les leur diſtribua ; il voulut leur ceindre l'épée, &, à meſure qu'il la leur ceignoit, il les embraſ-

ſoit. Les Chevaliers étoient attendris ; ils répandoient des larmes de joie, &, dans le tranſport de leur ivreſſe, ils s'écrièrent, en mettant la main ſur la garde de leur épée : „ Seigneur, nous jurons de vous ſuivre, de „ vous obéir en tout, & de tenter toutes les en- „ trepriſes que vous nous ordonnerez.

Rance ordonna qu'on fît des réjouiſſances dans tout le camp, & qu'on rendît à Dieu des actions de grâces, d'avoir envoyé Renaud & Maugis au ſecours des Chrétiens. Galerand & Géoffroy portèrent ces ordres. Tous les Pavillons furent illuminés ; on alluma des feux devant les tentes, & les airs retentirent de chants militaires & d'hymnes ſacrés, mêlés de cris de *vivent Renaud & Maugis*. Renaud fut ſurpris de la beauté du camp ; il le parcourut, & il lui échappa peu de ſoldats, auxquels il ne témoignât ſa joie?

Le bruit des acclamations, la clarté des illuminations, le tumulte de la joie qui régnoit dans le camp, attirèrent les Perſans ſur les remparts ; leur Général en fut étonné. „ Que „ leur eſt-il arrivé, s'écria-t-il, pourquoi ces „ divertiſſemens & ces fêtes? Ont-ils ſu que je „ dois les exterminer demain? Et ſont-ils „ comme les cygnes, qui ne chantent jamais „ tant, & ſi bien, que la veille de leur mort?

Le Roi Thomas ne concevoit rien, lui-même, à cette joie des Chrétiens ; il s'en félicita, parce qu'il ſuppoſa qu'elle étoit occaſionnée par quelque grand évènement. Renaud prévit, en général habile, que cette clarté du

camp, qui ſe réfléchiſſoit ſur les tours & ſur les murs de Jéruſalem, inſpireroit de la méfiance aux ennemis; il ordonna qu'on redoublât, cette nuit, la garde du camp, & qu'on veillât avec plus d'attention que jamais.

A peine le jour eut-il paru, que tous les Chrétiens, & leurs Chefs, ſe rendirent auprès de Renaud, pour prendre ſes ordres : Ils lui proposèrent de livrer un aſſaut à la Ville. Renaud préféra de ſe tenir toujours prêt au combat, & d'attendre que les ennemis fiſſent une ſortie. On délibéroit encore, lorſqu'on vint annoncer que le Général ennemi avoit fait ouvrir les portes, & que ſes troupes commençoient à ſortir. Renaud ordonne que chacun coure aux armes, & qu'on s'aſſemble, il monte ſur le cheval que Rance lui avoit donné; Maugis le devance, & crie aux Chevaliers: „ Voici le jour de la vic-„ toire, je vous l'annonce de la part du ciel, qui „ envoye les ennemis au devant de nos coups; „ je jure de ne rentrer dans ma ſolitude, que „ lorſqu'ils ſeront chaſſés de la Cité ſainte „. Il dit à Godefroid : „ Ne quittez point Re-„ naud, & moi, je vais où la victoire m'ap-„ pellera „. Il ne prend, avec lui, que trente Soldats, & va ſe poſter entre la porte de la Ville & le camp, où les Perſes étoient entrés au nombre de dix mille. Par l'art de Maugis, les trente Chrétiens qu'il conduiſoit, parurent aux yeux des Perſans une armée de trente mille hommes; de ſorte qu'il étoit impoſſible aux aſſiégés de porter du ſecours aux dix mille qui étoient déjà ſortis.

Renaud fit de ſes troupes une diſpoſition ſi ſavante, que le Général Perſan fut déconcerté; il fut obligé de changer ſon plan d'attaque, & Renaud profita de ce moment pour jeter la confuſion dans ſon armée. Margarit, jeune Prince d'une riche contrée voiſine de l'*Indus*, s'avance le premier, à la tête de trois mille hommes, pour ſoutenir Emirza; il oſe attaquer Renaud, qui diſoit à Godefroid: je plains ce jeune homme, qui ſe dépêche de courir à la mort; Renaud court à lui, &, d'auſſi loin qu'il peut ſe faire entendre: „ Jeune homme, lui dit-il, rendez-vous: Ne „ vous obſtinez pas à lutter contre vos deſ- „ tinées, elles ſont, aujourd'hui, d'être vain- „ cu „. Je vais les changer, répondit le jeune audacieux, en ſoulevant ſa lance, pour frapper Renaud à la viſière; mais Renaud écarte ſon fer, le frappe au milieu de la poitrine & le jette à dix pas de ſon cheval, qui recule d'effroi, & foule ſon maître ſous ſes pieds. Un Sarraſin accourt, l'épée à la main, pour venger le Prince; Renaud ſaiſit le moment où il lève le bras pour le frapper, &, d'un revers, il emporte le bras & la tête du Sarraſin: Un troiſième, qui portoit la bannière du Prince, vient à toute bride ſur Renaud, en proférant des injures groſſières contre lui; mais le fier Paladin enfonce le fer de ſa lance dans ſa gorge, & la moitié de ſes blaſphèmes s'exhale avec ſon ame. Renaud crie, *Montauban:* Maugis laiſſe ſes trente hommes, & vient au cri de ſon couſin, frappant & faiſant tomber

les Sarraſins de droite & de gauche. Renaud lui-même, étonné de ſa valeur, demande à Rance, ſi jamais il avoit vu un Hermite de cette eſpèce. Le Comte lui répondit qu'un ſeul Renaud ſuffiſoit contre une armée de Sarraſins, & qu'à préſent, que les Chrétiens en avoient deux, tous les ſectateurs de Mahomet, réunis, n'empêcheroient pas la priſe de Jéruſalem. Rance, animé par de ſi grands exemples, ordonne aux Chrétiens de frapper: Il ſe jette au milieu des ennemis, & ceux qui échappoient à Maugis, alloient tomber ſous les coups de Rance & de Renaud. Les trente Chevaliers faiſoient un carnage horrible; ils moiſſonnoient tout ce qui ſe préſentoit à eux : Les Sarraſins prirent la fuite, & voulurent rentrer dans Jéruſalem, mais l'armée enchantée de Maugis leur parut un mur impénétrable.

Le Général Perſan alla au devant d'eux & les rallia : „ Lâches, où fuyez-vous? leur di-„ ſoit-il : Ignorez-vous que je ſuis à votre „ tête, & que je peux, ſeul, vous défendre „ contre ce vil aſſemblage de Chrétiens„? Il demanda le Prince Margarit. On lui répondit qu'il avoit été tué par ce Chevalier François qui faiſoit couler tant de ſang : On l'aſſura que c'étoit le plus terrible Chevalier que les Chrétiens euſſent encore eu; Emirza jura à Mahomet que ce Chevalier, quel qu'il fût, ne périroit d'autre main que de la ſienne : Auſſi-tôt, il ſe jette dans la mêlée; Galerand oppoſa vainement ſon écu à la lance d'Emirza, qui lui

perça la poitrine, & l'étendit mort ſur la croupe de ſon cheval. Il crioit : „ Frappez, qu'au-„ cun Chrétien n'échappe; Mahomet combat „ au milieu de nous; après la victoire, il ſe „ manifeſtera à vos prophanes yeux „. A ces mots, le combat devint terrible : La ſuperſtition fit dans les Perſans ce que leur courage n'auroit pu faire; &, ſans Renaud & Maugis, c'en étoit fait du camp des Chrétiens.

Mais Renaud vole aux lieux où Emirza faiſoit le plus de ravage. Orcan, jeune Seigneur Perſan, neveu du Général, veut jouter avec Renaud; mais celui-ci lui porte un coup d'épée ſi terrible, qui lui fit voler la tête aux pieds de ſon oncle : Maybon, déſigné pour ſuccéder au Mufti, veut venger Orcan au nom d'Aly, & Renaud, du même coup, donne la mort à Maybon & à ſon cheval. Les Perſans étoient ſi étonnés des exploits de Renaud, qu'ils crurent que le Dieu des Chrétiens étoit venu les défendre, & combattre contre leur Prophète; il ne frappoit pas un ſeul coup, qu'il n'abattît un ennemi, & ſouvent deux ou trois; il avoit jeté ſon écu ſur ſon épaule, comme s'il eût dédaigné de ſe défendre; il avoit attaché à ſon bras la bride de ſon cheval, &, tenant ſon épée à deux mains, on eût dit qu'il frappoit, en même temps, ceux qui ſe trouvoient devant lui, ceux qui le ſuivoient, & ceux qui étoient à ſes côtés.

Le Général Perſan voulut s'élancer ſur lui, pour accomplir le ſerment qu'il avoit fait à

ſon

ſon Prophète. „ Seigneur, lui dit Amaury, „ qui étoit ſon priſonnier, je crains bien que „ vous n'ayez promis à Mahomet plus que „ vous ne puiſſiez lui tenir. Croyez qu'il n'y „ a pas de Chevalier au monde qui égale ce- „ lui-là „. Le Général regarde Amaury avec pitié; mais, lorſqu'un moment après, le cri de *Montauban* eut frappé ſes oreilles, l'hiſtoire & le nom de Renaud, dont la réputation étoit parvenue juſqu'à lui, ſe retraçant à ſa mémoire, ne lui permirent plus de douter que ce ne fût Renaud même, & il fut tenté d'être parjure. D'un autre côté, Maugis faiſoit couler un torrent de ſang; la déroute des Perſans étoit générale : Emirza fit ſonner la retraite; alors, Maugis retira ſes trente Cavaliers; les Perſes, qu'il avoit tenus en échec, ſe précipitent dans le camp, tandis que ceux du camp accourent en foule pour entrer dans la Ville; leur choc fut terrible; ils ſe preſſoient, ſe fouloient, s'étouffoient eux-mêmes; Renaud & Maugis profitent de cette circonſtance; ils raſſemblent leurs Chevaliers, fondent ſur cette foule embarraſſée & qui ne peut ſe ſervir de ſes armes; ils augmentent la confuſion. Les Perſes périſſent par leurs propres efforts & par les coups des Chrétiens. Le Général erre, au haſard, autour des murs, le Comte de Rance le ſuit, eſt ſur le point de le faire priſonnier; mais, quelques Perſans ayant aperçu Emirza du haut des remparts, lui ouvrirent une des portes, vinrent au devant de lui & le firent entrer dans Jéru-

ſalem. Cependant, Renaud & Maugis, laſſés de frapper, ſe contentèrent de regarder les infidelles s'écraſer eux-mêmes; jamais ils n'auroient pu rentrer dans les murs, ſi le Général, ayant fait ſortir trois mille hommes par une autre porte, cette nouvelle troupe ne leur en eût montré le chemin; ils rentrèrent, enfin, mais toujours harcelés par les Chrétiens.

Renaud, fâché que le Général lui eût échappé, deſcend de cheval, prend ſur ſes épaules un madrier que trente hommes les plus robuſtes auroient eu bien de la peine à ſoulever; il s'approche de la porte & l'élève ſous la herſe, pour l'empêcher de tomber: D'ailleurs, la porte étoit ſi embarraſſée, par les cadavres des Sarraſins qui avoient été étouffés & foulés aux pieds, qu'il eût été impoſſible de la fermer. Les trois mille hommes de troupes fraîches que le Général avoit envoyés, firent face à la porte; mais Renaud, l'épée à la main, ſous la herſe, & ſe faiſant un rempart des cadavres, ſoutient l'effort des aſſiégés: Dards, lances, léviers, tout eſt mis en uſage pour le repouſſer; ce héros eſt inébranlable: Il donne le temps à Maugis & à Rance de le joindre, ſuivis de leurs Chevaliers; alors, Renaud entra dans Jéruſalem, en criant, *Montauban*; tandis que Criſſé, Taleyrand & Godefroid protégeoient & rangeoient en bon ordre les Chrétiens qu'ils faiſoient entrer.

Emirza, voyant les Perſes fuir devant Renaud, Rance & Maugis, parut comme un

homme que la foudre a ébloui ; il ſe reſſouvint du Roi Thomas, qui étoit dans les fers ; il courut dans ſa priſon. „ Thomas, lui dit-il, „ tu vas mourir de ma main, ſi tu ne me ſauves la vie. Les Chrétiens ſont maîtres de Jéruſalem ; ils me pourſuivent ; je conſens à „ leur abandonner la Ville & à me retirer ; „ mais, s'ils s'acharnent à me faire périr, je „ me précipite du haut de la tour avec toi „. Le Général Perſan fit paſſer le Roi ſur la plateforme ; il lui tenoit le poignard ſur la gorge, &, dans cette ſituation, il attendit que les Chrétiens arrivaſſent : Ils approchent ; ils ſont prêts de poſer leurs échelles, lorſque Thomas leur crie d'arrêter : Renaud & Maugis lèvent la tête ; quel ſpectacle ! Ils demeurent immobiles. Thomas leur fait ſavoir les propoſitions d'Emirza. Renaud ne pouvoit pas ſe perſuader qu'un guerrier qui avoit eu la lâcheté d'abandonner ſes troupes, pour ſe réfugier dans la Ville, eût le courage de poignarder Thomas & de ſe précipiter, avec lui, du haut de la tour ; mais Renaud ſe trompoit, & les hommes courageux & braves ſe trompent, preſque toujours, en calculant les effets de la crainte & de la lâcheté. Emirza, voyant qu'ils ſe diſpoſoient à eſcalader, prit le Roi par les cheveux, le renverſa ſur un des crenaux, & levoit le bras pour lui enfoncer le poignard dans la gorge. „ Arrête, barbare, s'écria Renaud, „ en retirant l'échelle, épargne le Roi, & „ nous te laiſſons la vie & la liberté de te retirer „. Le Général exigea la foi des Che-

valiers; ils la donnèrent, & Thomas fut libre. Renaud, de ſon côté, tint ſa parole au Général, & lui permit de ſortir de Jéruſalem avec trois de ſes guerriers.

Renaud, Godefroid, Maugis, & tous les Chevaliers, montèrent à la tour. Le Roi Thomas embraſſa ſon libérateur, lui demanda ſon nom, & voulut ſavoir ſes aventures. Renaud lui en raconta une partie, en allant au Saint-Sépulcre, où ils ſe rendirent tous.

Renaud donna ordre que tous les Perſans bleſſés fuſſent traités avec les mêmes ſoins que les Chrétiens : Il diſperſa les priſonniers en divers quartiers de la Ville, de manière qu'ils ne puſſent pas ſe raſſembler; il accorda la liberté aux Officiers, ſur la parole qu'ils lui donnèrent, de ne plus porter les armes dans la Paleſtine; il leur permit de ramener deux cents Soldats, à leur choix, pour leur ſervir d'eſcorte; il traita ſi bien les priſonniers, que, peu de jours après, leur ayant donné la liberté de s'en retourner, ils lui demandèrent, comme une grâce, de les incorporer dans les troupes des Chrétiens, avec promeſſe d'embraſſer leur religion, lorſque ſa lumière auroit éclairé leur raiſon.

La Ville retentiſſoit de cris de joie, partout on béniſſoit Renaud & Maugis. Le Roi Thomas avoit voulu leur céder ſon Palais; il vouloit encore partager ſa couronne avec Renaud; mais Renaud la refuſa. Les Perſes avoient laiſſé dans la Ville un grand nombre de chevaux ſuperbes, & quantité de choſes

précieuſes; le Roi donna tout à Renaud & à Maugis; Renaud accepta quelques dons; mais Maugis ne voulut rien. „ Je ſuis pauvre, di-„ ſoit-il, je veux l'être, je ne changerois pas „ ma pauvreté pour toutes les richeſſes du Roi „ de Perſe. A quoi peuvent être bons des tré-„ ſors, pour qui n'a beſoin de rien?

Renaud & Maugis demeurèrent à Jéruſalem tout le temps qu'il fallut pour rétablir la Ville, & pour diſcipliner les troupes; ils formèrent des Généraux habiles, & des Soldats courageux; ils avoient étudié la manière de combattre des Perſes; ils mirent les Chrétiens en état de ne plus les craindre.

Renaud, portant ſes vues plus loin, crut que, pour ôter à jamais aux Perſes le déſir de rentrer dans la Paleſtine, il falloit les attaquer dans leur propre pays; il forma une armée d'environ quinze mille hommes, & la conduiſit au ſein de la Perſe; il y fit des ravages. Le Roi, que la défaite d'Emirza avoit effrayé, fit marcher contre Renaud & Maugis de nombreuſes armées; mais Renaud, par ſes ſavantes diſpoſitions, & Maugis, ſecondé des ſecrets de ſon art, furent toujours vainqueurs. Le Roi de Perſe demanda la paix. Renaud l'accorda aux conditions les plus avantageuſes pour les Chrétiens. Renaud & Maugis les ramenèrent triomphant, & chargés d'un butin immenſe.

Charlemagne apprit, par des Envoyés du Roi de Jéruſalem, les grands exploits de Renaud & de Maugis; il fit dire au fils d'Aymon

qu'il lui permettoit de revenir à Montauban & à ſa Cour quand il le jugeroit à propos, qu'il accordoit à Maugis le même pardon & les mêmes faveurs qu'à ſes couſins, & qu'enfin, il les reverroit l'un & l'autre avec plaiſir.

Lorſque Renaud crut que les Chrétiens de la Paleſtine pouvoient ſe paſſer de lui, il demanda au Roi Thomas la permiſſion de retourner dans ſa Patrie; il voulut faire ce trajet par mer. Le Roi fit conſtruire un vaiſſeau plus leſte & plus léger que magnifique; il le chargea des préſens les plus riches, l'arma & ne le confia qu'au Pilote le plus habile & aux Matelots les plus expérimentés. Lorſque tout fut prêt, Renaud & Maugis allèrent s'embarquer à Ptolémaïs. Le Roi, le Comte de Rance, & Godefroid, les accompagnèrent, & ne ſe ſéparèrent d'eux qu'avec les plus grands regrets.

## CHAPITRE XXIII.

*Renaud & Maugis arrivent à Palerme; accueil qu'ils reçoivent du Roi de Sicile; bataille ſanglante, gagnée contre les Sarraſins. Départ de Renaud & de Maugis; ils retournent à Conſtantinople, pour s'acquitter envers Mérancie; leur retour en Italie: Ils paſſent à Rome, & reviennent à Dordogne. Renaud y apprend la mort d'Yolande; ſa douleur, ſes regrets; ſon chagrin ſe calme en revoyant ſes enfans. Maugis lui fait quitter le triſte ſéjour de Dordogne.*

RENAUD & Maugis parcoururent les mers pendant huit mois entiers; ils eſſuyèrent des tempêtes & rencontrèrent des Pirates: Vainqueurs des plus grands dangers, ils abordèrent, enfin, à Palerme. Le Roi de Sicile, dont le Palais donnoit ſur le port, aperçut un vaiſſeau, dont la forme élégante, & l'équipage leſte & brillant, annonçoient un étranger de grande importance; une foule de Peuple, attirée par la ſingularité du vaiſſeau, & par la bonne mine des voyageurs, s'étoit raſſemblée autour d'eux. Le Roi deſcendit dans ſes jardins, &, d'une terraſſe que baignoient les flots de la mer, il reconnut Renaud; il en fut tranſporté de joie; il alla, lui-même, avec ſes Chevaliers, au devant du fils d'Aymon, qui lui pré-

ſenta Maugis, ſon couſin ; le Roi les embraſſa l'un & l'autre, &, après avoir donné ordre qu'on mît toutes leurs richeſſes en ſureté dans ſon Palais, il les prit par la main & les y conduiſit.

Au milieu des fêtes, que le Roi de Sicile leur donna, un Chevalier vint porter la nouvelle, que, ſans aucune déclaration de guerre, les Sarraſins avoient envoyé une flotte ſur les côtes de Sicile, avec cinquante mille hommes de débarquement, ſous la conduite d'Emirza, & que cette armée s'avançoit vers Palerme. Le Roi ne s'attendoit point à cette guerre, &, quoique ſes troupes fuſſent en bon état, il en craignoit l'évènement : Renaud le raſſura, & promit de le délivrer bientôt de cet ennemi. Il lui raconta la victoire qu'il avoit remportée, avec Maugis, ſur Emirza. Le Roi fit ſonner les trompettes, & toutes ſes troupes ſe raſſemblèrent devant Palerme. Renaud ſe mit à leur tête, & Maugis prit le centre ; le Roi de Sicile lui confia ſa bannière ; il ne pouvoit pas la remettre en de plus sûres mains ; Maugis lui promit de la porter en tel lieu, qu'il faudroit bien que les Siciliens la ſuiviſſent.

Lorſque Renaud eut fait ſes diſpoſitions, l'armée marcha en bon ordre au devant des ennemis, & ne leur donna pas le temps de ſe reconnoître ; ils venoient attaquer un Prince qu'ils croyoient ſurprendre, & ils ſe virent attaqués par une armée qui paroiſſoit déterminée à tout haſarder ; Maugis eſt le premier qui, ſa bannière à la main, ſe jette au

milieu des Sarrasins, en criant à une troupe choisie : „ Braves Siciliens, la bannière du Roi „ est au milieu des ennemis, venez la défen- „ dre „. Renaud vit un Sarrasin qui vouloit s'en emparer; le héros le frappe de sa lance, de manière que le fer qui s'en détache le cloue à son cheval; ils tombent l'un & l'autre, se débattent contre la mort, se roulent dans la poussière, & causent autour d'eux un désordre, dont Renaud sut tirer parti; car, Maugis & lui, poursuivant, l'épée à la main, quelques Cavaliers, & les forçant de passer sur le corps du Chevalier expirant & sur celui de son cheval, ils s'embarrassent, tombent, en font culbuter plusieurs autres, qui périssent, tous, accablés par les Siciliens. Cependant, Renaud court dans les rangs de l'armée ennemie, abat tout ce qu'il rencontre; l'effroi le devance, & la mort le suit. Maugis se bat avec le même succès. Emirza, qui ne le reconnoît point, est étonné de leur courage; il animoit contr'eux ses Officiers les plus intrépides; il formoit des pelotons de ses plus braves soldats & les envoyoit contre les deux guerriers; mais, ainsi que les vagues poussées contre des rochers par un vent impétueux, ces détachemens venoient se briser contre Renaud & contre Maugis.

La fureur tenant lieu de courage à Emirza, il ose s'avancer, lui-même, au devant d'un des héros, à la tête d'une troupe qu'on appeloit l'invincible; il en étoit à peu de distance, lorsqu'il entendit crier, *Montauban;* à

ce cri, Emirza demeure immobile. „ Par quel „ art infernal, s'écrie-t-il, ce Renaud, qui m'a „ chaſſé de Jéruſalem, ſe retrouve-t-il à Pa- „ lerme? Le Roi de Sicile, prévoyant que je „ viendrois l'attaquer dans ſes Etats, l'a-t-il „ attiré dans la Paleſtine, pour l'oppoſer aux „ Sarraſins, ou l'enfer lui a-t-il révélé que je „ viendrois dans ces climats?

En vain ſes Officiers promettent-ils à Emirza de le délivrer de ce terrible ennemi. „ Vous „ ne le connoiſſez pas, répond le Général; „ cet homme joint à la prudence la plus con- „ ſommée, la valeur la plus audacieuſe; à la „ plus grande force, la généroſité la plus ſu- „ blime. Si l'ennemi de Mahomet pouvoit ne „ pas être un démon, je croirois Renaud un „ Dieu „. Emirza vit Maugis qui s'étoit fait autour de lui un rempart de cadavres; il crut en venir plus aiſément à bout que de Renaud; il l'attaque, l'entoure & pouſſe des cris de victoire; mais, Maugis, s'élançant du milieu des morts, s'attache à la troupe d'Emirza, trouve que ſon épée eſt trop lente, ſaiſit une énorme maſſue, qu'il portoit attachée à l'arçon de ſa ſelle, &, tenant d'une main la bannière du Roi de Sicile, il frappe de l'autre, & fait perdre ſon nom à la troupe invincible, il renverſe, écraſe Chevaliers & Soldats; les heaumes fracaſſés, & les têtes applaties, ne forment que la même maſſe, ſpectacle horrible & dégoûtant! Emirza ne peut le ſoutenir; il prend la fuite. Maugis le ſuit juſqu'au rivage; Emirza ſe précipite dans la mer, avec

ſon cheval; il gagne ſes galères en frémiſſant, ſuivi de quelques-uns des ſiens; mais ſon armée diſperſée ſur les bords de la mer, s'efforce, en vain, de ſuivre ſon Général; Renaud, Maugis, & le Roi, en font un ſi horrible carnage, qu'après la bataille, il fallut commander un détachement pour jeter les cadavres dans les flots, de crainte que leur infection ne corrompît l'air de Palerme. Bientôt, les galères d'Emirza furent entourées de ces triſtes reſtes, que les flots entraînoient, & qui ſembloient lui reprocher ſa fuite. Le fils d'Aymon regrettoit que ce Général lui échappât encore; il fit lancer des pierres & des feux contre ſa galère, qui s'embraſa; il fut forcé de l'abandonner, de ſauter dans une autre, & de gagner le large.

Le Roi de Sicile, ramené triomphant par Renaud & Maugis, & chargé de tout le butin de l'armée ennemie, étoit ſi pénétré de reconnoiſſance, qu'il propoſa aux fils d'Aymon de partager avec lui un trône qu'il avoit ſi bien ſu défendre, & à Maugis de leur aîder à le gouverner; mais ils n'acceptèrent ſa propoſition, ni l'un, ni l'autre; il tardoit trop à Renaud de revoir ſa chère Yolande, & ſa Patrie, pour s'amuſer à être Roi ſur une rive étrangère; & Maugis étoit trop empreſſé de retourner dans ſa ſolitude, pour ſe charger des ſoins du miniſtère. Qu'avoit à déſirer Renaud du côté de la gloire, ſon nom étoit plus célèbre dans l'univers que celui d'aucun Roi; il accorda quelques jours au Roi de Sicile, &

lui demanda la permiſſion de retourner en France. Le vaiſſeau fut abondamment approviſionné; le Roi ajouta de nouveaux préſens à ceux du Roi de Jéruſalem, & accompagna les deux héros.

Ils ſortoient du Port, lorſqu'ils ſe reſſouvinrent de leur hôteſſe de Conſtantinople; ils délibérèrent s'ils y retourneroient. „ Eh „ quoi! dit Renaud, ſi un Roi nous témoi- „ gnoit le déſir de nous avoir, nous volerions „ à ſes ordres. Nous avons juré à Mérancie „ de la revoir; nous ſavons combien notre „ viſite comblera de joie une femme vertueu- „ ſe, à qui nous devons le plaiſir de nous être „ réunis, qui nous a prodigué ſes ſoins, à qui, „ peut-être, Maugis doit la vie, & nous héſi- „ terions! & nous ne ferions point, par devoir „ & par reconnoiſſance, à ſon égard, ce que „ nous ferions par vanité envers un Souve- „ rain qui devroit tout à ſa naiſſance & rien „ à ſa vertu! Allons, Maugis, revenons à „ Conſtantinople „. Ils partirent; ils débarquèrent heureuſement. Mérancie, qui ne les avoit point perdus de vue, avoit ſu qui ils étoient; elle s'étoit fait informer de leurs aventures, avoit ſuivi leurs exploits, & ne déſeſpéra jamais que de ſi braves Chevaliers lui tinſſent la parole qu'ils lui avoient donnée, ſi le cours de leurs exploits les ramenoit à Conſtantinople. Cependant, pour ne pas attirer les regards du Peuple, ils laiſsèrent leur vaiſſeau à quelque diſtance du Port; & ne parurent chez Mérancie qu'en Pélerins; elle les reçut

avec une tendreſſe mêlée de reſpect; elle les appela par leur nom, &, lorſqu'ils la prièrent d'accepter des témoignages de leur reconnoiſſance, elle rejeta leurs dons; mais Renaud lui dit : „ Ce n'eſt point à vous que nous „ faiſons ces préſens, c'eſt aux Pélerins, aux „ pauvres étrangers, à qui vous ſervez de mère : „ C'eſt un dépôt que nous vous confions, afin „ que vous puiſſiez en recevoir un plus grand „ nombre, & donner plus d'étendue à votre „ bienfaiſance „. A ces conditions, Mérancie accepta les préſens des Chevaliers; elle les employa à bâtir un hoſpice pour les Chrétiens qui paſſoient en Paleſtine, &, ſouvent, les Infidelles y reçurent les mêmes ſecours dans leurs beſoins. Mérancie commençoit toujours par ſecourir, & s'informoit, enſuite, de la religion des infortunés; mais, Infidelles ou Chrétiens, elle ne ſe repentoit jamais de leur avoir été utile.

Après s'être acquittés envers Mérancie, qui les vit partir avec chagrin, Renaud & Maugis reprirent la route de l'Italie; ils ne voulurent pas revenir en France, ſans avoir vu Rome. Ils débarquèrent au Port d'Oſtie, &, fuyant les honneurs avec plus de ſoin que les autres ne les recherchent, ils prirent leurs habits de Pélerin, & entrèrent dans cette ancienne Capitale du monde, que le père de Charlemagne, Prince qui, autrefois, eût brigué l'honneur d'être compté au nombre des Citoyens de Rome, avoit, depuis peu, donnée aux ſouverains Pontifes; ils admirèrent ſes mo-

numens & ſes ruines. „ O ville ſuperbe! s'é-
„ cria Renaud, tu exiſterois encore dans toute
„ ta ſplendeur, ſi le luxe n'eût chaſſé la vertu
„ de tes murs; ſi l'orgueil de quelques-uns de
„ tes Citoyens ne leur eût fait méconnoître
„ la véritable gloire & fait préférer le frivole
„ avantage de commander aux hommes, à
„ l'honneur de protéger & de défendre leur
„ liberté! Céſar t'enchaîna; Céſar eſt l'idole
„ du monde; les héros ſe forment ſur ſes prin-
„ cipes; & ſi Catilina, regardé comme l'op-
„ probre de ſa patrie, eût été ſecondé par les
„ mêmes circonſtances, au lieu de Céſar, les
„ héros prendroient, aujourd'hui, Catilina
„ pour modèle.

Après avoir parcouru quelques autres Villes d'Italie, Renaud & Maugis ſe rembarquèrent, &, dans peu de jours, ils furent rendus à Dordogne. Tous les habitans coururent au devant d'eux. Alard & ſes frères ne pouvoient ſe laſſer d'embraſſer les deux héros; ils les conduiſirent au Palais, au milieu des cris de joie de tout le Peuple. Renaud, impatient de ne pas voir Yolande, demanda ſi elle étoit encore à la Cour de Charlemagne; on ne lui répondit que par un triſte ſilence : Les larmes coulèrent des yeux d'Alard, malgré ſes efforts pour les retenir. „ Mon frère, mon cher frère, s'écria
„ Renaud! vous vous troublez; que m'an-
„ noncent vos pleurs? Au nom du Dieu qui
„ m'a ſauvé de tant de dangers, ne me ca-
„ chez rien. Mon frère, répondit Alard, vous
„ avez ſoutenu tant de revers avec courage,

„ en manquerez-vous dans l'épreuve la plus
„ cruelle que le ciel vous ait réſervée? La
„ vertueuſe Yolande eſt morte, digne de ſon
„ époux. Des ſcélérats de la Cour, charmés
„ de ſa beauté, & ne pouvant vaincre ſes ri-
„ gueurs, ont cru la rendre ſenſible à leur
„ amour, en ſuppoſant votre mort; ils ſe ſont
„ procuré une de vos armures, ils l'ont fait
„ porter à Yolande de votre part, comme le
„ dernier témoignage de votre tendreſſe pour
„ elle, & le dernier préſent que vous faiſiez
„ à vos enfans. Yolande ajouta foi à ce men-
„ ſonge; elle ſe livra, toute entière, à ſa dou-
„ leur, &, depuis ce moment, elle n'a fait
„ que languir dans la triſteſſe. En vain Char-
„ lemagne envoya un exprès à Jéruſalem pour
„ s'aſſurer de la vérité, en vain l'impoſture a-t-
„ elle été découverte, en vain vous avons-
„ nous vengé, le coup fatal étoit porté, & tout
„ ce que nos ſoins ont opéré, c'eſt qu'Yolande
„ eſt morte avec la ſatisfaction de ſavoir que
„ vous viviez encore, & qu'elle régnoit tou-
„ jours ſur votre cœur.

Renaud verſa un torrent de larmes, & Maugis partagea ſa douleur. On ordonna un deuil public, qui dura un an; mais le deuil de Renaud dura juſqu'au dernier moment de ſa vie.
„ Que me ſert, s'écrioit-il quelquefois, d'a-
„ voir remporté tant de triomphes, d'avoir
„ ſoutenu tant de travaux avec quelque gloire,
„ ſi je ne puis en partager la récompenſe avec
„ Yolande? Aventures, combats, travaux,
„ entrepris pour la vertu, vous avez manqué

„ votre but, puiſqu'Yolande ne peut en re-
„ cevoir l'hommage! Oh! femme héroïque!
„ tu aurois inſpiré la vertu à celui qui n'en
„ eût point eu d'idée, & tu ſoutenois la
„ mienne. Oh! ma chère Yolande, ſi le bon-
„ heur, dont tu jouis au ſein de l'Etre Su-
„ prême, ne t'a pas fait oublier ta tendreſſe,
„ ſupplie-le de me rapprocher de toi. Je reve-
„ nois, content, dans ma Patrie, parce que j'y
„ revenois plus digne de toi; tu as diſparu,
„ il n'eſt plus, pour moi, de patrie, qu'au
„ ciel, où tu m'attends!

C'eſt par ces douces plaintes que le tendre Renaud exhaloit ſa douleur, malgré la force de ſa grande ame; il y eût ſuccombé, ſi Maugis n'eût fait venir de Montauban les enfans de Renaud; l'un avoit atteint ſa quinzième, & l'autre ſa ſeizième année. Ils étoient d'une taille majeſtueuſe, & d'une beauté parfaite; ils réuniſſoient, dans leurs traits, la touchante douceur d'Yolande & l'air martial de leur père : D'auſſi loin qu'ils virent Renaud, ils coururent à lui, chacun d'eux prit une de ſes mains, qu'il baiſa & qu'il arroſa de ſes larmes. „ O mon père, lui dit Aymon,
„ nous étions orphelins, nous avions perdu
„ notre mère, & le ciel, touché de nos pleurs,
„ vous rend à nos vœux! Nous ſentons, à pré-
„ ſent, la vérité de ce qu'elle nous a ſouvent
„ répété : Le ciel, nous diſoit-elle, n'envoye
„ jamais aux hommes plus de maux qu'ils
„ ne peuvent en ſupporter, &, quand le far-
„ deau eſt au deſſus de leurs forces, c'eſt par

„ pitié qu'il leur envoye la mort. Oui, mes „ enfans, leur dit Renaud, je l'éprouve, au- „ jourd'hui, comme vous, cette vérité con- „ ſolante : Je ne croyois pas, il n'y a qu'un „ moment, pouvoir ſurvivre à votre mère, „ & je ſens que votre préſence m'attache à „ la vie. Chers gages de la tendreſſe de ma „ chère Yolande, n'oubliez jamais votre mè- „ re, & ſoyez dignes de la remplacer dans „ mon cœur!

Maugis ne ſavoit comment arracher Renaud des lieux où repoſoient les cendres d'Yolande. „ Mon couſin, lui dit-il un jour, ſi mon ami- „ tié vous fut utile & chère, je vous en de- „ mande la récompenſe; je déſire de m'en re- „ tourner dans ma ſolitude.... Quoi! Maugis, „ lui dit Renaud, ne me trouvez-vous pas „ aſſez à plaindre d'avoir perdu mon épouſe, „ vous voulez encore m'ôter la reſſource de „ l'amitié? — Je ſerai toujours votre ami, &, „ quelle que ſoit ma paſſion pour la retraite, „ dès que vous aurez beſoin de moi, je vo- „ lerai à votre ſecours; permettez-moi de „ m'en retourner. Mais, avant de quitter le „ monde, j'aurois déſiré de revoir, avec vous, „ des lieux qui furent le théâtre de notre „ gloire, Montauban, où vous devez fixer „ votre ſéjour, puiſque Charlemagne vous l'a „ rendu; mais je n'oſe vous prier de m'y ac- „ compagner, un charme trop puiſſant vous „ retient à Dordogne, & je ne ſaurois vous „ en blâmer : Je vais donc partir, ſans avoir „ revu cette terre où nous avons éprouvé tant

„ de biens & tant de maux. Adieu donc, mon „ cher couſin, je prends congé.... — Arrête, „ Maugis, nous irons à Montauban; nous „ partirons dans deux jours : Là, tu me pro- „ mettras de venir me conſoler, de m'enſei- „ gner le lieu que tu as choiſi pour y vivre éloi- „ gné du monde, afin que j'aille puiſer des „ forces dans le ſein de l'amitié „. Maugis promit tout à Renaud, &, deux jours après, il partit pour Montauban, avec ſes enfans & Maugis.

## CHAPITRE XXIV.

*Retour de Renaud à Montauban; départ de Maugis pour ſon hermitage; Renaud & ſes fils l'accompagnent. Précautions de l'amitié. Mort du Duc Aymon. Renaud en apprend la nouvelle à ſes frères : Partage de ſes biens. Education des enfans de Renaud. Eſſais de leurs forces : Diſcours de Renaud à ſes enfans; il les envoye à Charlemagne & les met à la tête de deux Compagnies d'hommes-d'armes.*

RENAUD eût revu Montauban avec joie, ſi tout ne lui eût rappelé le ſouvenir d'Yolande; cependant, il renferma ſon chagrin dans le fond de ſon cœur; il parcourut toute la Ville avec Maugis : Les habitans jetoient des fleurs ſur leur paſſage; ils béniſſoient Re-

naud & Maugis, & toute la famille d'Aymon. Depuis que Charlemagne avoit rendu cette Ville aux enfans de Renaud, leurs oncles la gouvernoient; ils avoient formé, entr'eux, un Conſeil de régence, où régnoit l'eſprit de Renaud. Quand les trois frères délibéroient enſemble, ils ſe demandoient, l'un à l'autre : „ Qu'eût fait, qu'eût penſé Renaud, dans „ cette circonſtance „? & ils n'approuvoient que ce qu'ils étoient bien aſſurés qu'il auroit approuvé, s'il eût été préſent; il fut étonné de la grande population d'une Ville que le blocus avoit rendu entièrement déſerte; il attribua cette population à la bonne adminiſtration de ſes frères; car, il ne faut pas demander ſi, où le Peuple abonde, le Peuple eſt heureux. Renaud donna des éloges à ſes frères, & voulut qu'ils continuaſſent de gouverner.

Maugis étoit toujours également chéri de ſes couſins; il ne ſavoit comment il pourroit les quitter; enfin, prenant, un jour, ſon parti, il leur annonça ſa retraite dans ſon hermitage. Renaud, pour qui cette ſéparation étoit plus cruelle que pour les autres, lui reprocha de vouloir l'abandonner, dans un temps où ſon amitié lui étoit plus néceſſaire que jamais: „ Prêter ſon ſecours à ſon ami, lui diſoit Re- „ naud, dans les occaſions où ſa vie eſt en „ danger, eſt, ſans doute, un grand bienfait; „ mais c'en eſt un, mille fois plus grand, de „ le conſoler dans l'affliction, de l'aider à ſup- „ porter les tourmens de ſon cœur. Maugis en

„ convint; auſſi, lui dit-il, mon intention „ n'eſt pas de vous abandonner, je viendrai, „ ſouvent, à Montauban, & vous viendrez „ me voir dans ma ſolitude; vous ne la trou- „ blerez jamais; abſent ou préſent, vous y „ ſerez toujours avec moi. A quelqu'heure que „ vous y veniez, vous m'y trouverez avec „ votre ſouvenir.

Renaud voulut l'accompagner, Maugis n'y conſentit qu'autant qu'Aymon & Yon viendroient avec eux. Au jour marqué, ils partirent de grand matin; lorſqu'ils furent à une lieue de Montauban & qu'ils furent ſur le point de ſe ſéparer, ils s'embraſsèrent; malgré tous les efforts que Renaud faiſoit ſur lui-même, ſon cœur groſſiſſoit, & ſes larmes rouloient ſous ſa paupière. Maugis avoit prévu ce moment douloureux; il le ſaiſit, pour lui annoncer une nouvelle qui fit diverſion à ſa peine: C'étoit celle de la mort du Duc d'Aymon, & du teſtament qu'il avoit fait en faveur de ſes enfans. Renaud demeura confondu, & ſa tendreſſe ſe partagea entre ſon père & Maugis. „ Il vous reſte encore, lui dit Maugis, une „ mère, dont vous connoiſſez l'amour pour „ vous, vous lui devez des conſolations; elle „ n'a jamais partagé la dureté du Duc à vo- „ tre égard.... Par combien de coups, ô „ ciel! s'écria Renaud, accablez-vous, tout à „ la fois, un cœur ſenſible? Mon ami, lui dit „ Maugis, votre père a parcouru une longue „ carrière. La vieilleſſe n'eſt qu'une longue & „ pénible maladie, terminée par une criſe ſa-

„ lutaire, qui nous délivre de ſes infirmités.
„ Pleurer un vieillard qui ceſſe de ſouffrir,
„ c'eſt aller contre le vœu de la nature : Ne
„ voyez-vous pas avec quelle ſageſſe elle nous
„ conduit au terme de la vie? elle nous affoiblit
„ peu à peu, elle entaſſe, ſucceſſivement, infir-
„ mité ſur infirmité, afin d'atténuer, peu à peu,
„ cet attachement qu'elle nous a donné pour la
„ vie. Allez, Renaud, n'attendez pas que vos
„ frères apprennent par d'autres que par vous,
„ la mort de leur père; ils peuvent en ſavoir la
„ nouvelle d'un moment à l'autre, &, comme
„ ils ont moins de force d'eſprit que vous,
„ il faut que vous leur annonciez vous-même
„ cet évènement, vous le leur adoucirez; il
„ eſt bien juſte que, puiſqu'ils ont mis tant
„ de zèle à vous venger de la mort d'Yolande,
„ puiſqu'ils s'épuiſent en efforts, pour vous
„ conſoler de ſa perte, vous les conſoliez, s'ils
„ ſe livroient trop à leur affliction. Adieu,
„ Renaud, tous ces maux ſont paſſagers, la
„ gloire de les avoir ſupportés avec conſtance
„ eſt immortelle.

L'adreſſe de Maugis, en faiſant paſſer, ainſi, le cœur de Renaud du ſentiment de l'amitié à celui de la perte de ſon père, en oppoſant à celui-ci le tableau de l'affliction de ſes frères, en mêlant à tout cela, le ſouvenir de la mort d'Yolande, affoibliſſoit l'un par l'autre, & lui faiſoit trouver moins poignant le chagrin de leur ſéparation. Renaud, après avoir encore embraſſé ſon couſin, n'entretint ſes enfans que de la mort du Duc d'Aymon. En

arrivant à Montauban, il appela ſes frères; il leur parla, pour la première fois, des biens que Charlemagne leur avoit rendus; il en vint à ceux qui reſtoient à leur père; il en prit occaſion de ſa vieilleſſe; il excuſa ſa ſévérité à l'égard de ſes enfans, rappela les maux qu'il leur avoit cauſés, en rejeta, en partie, la cauſe ſur les Courtiſans de Charlemagne; enfin, après les avoir bien diſpoſés, il leur apprit ſa mort; il la pleura avec eux; il appaiſa leurs douleurs; il en revint au partage des biens qu'il leur laiſſoit; ils s'en rapportèrent à lui : Il leur en fit la diſtribution, & il ne fut pas le mieux partagé; il ne ſe réſerva que Montauban.

Renaud, cependant, mettoit la dernière main à l'éducation de ſes enfans; il les formoit aux devoirs, aux vertus & aux exercices de la Chevalerie; il mettoit leur honneur & leur probité à toute épreuve; il élevoit leur ame par le récit des grandes actions des Chevaliers les plus célèbres & des héros qui avoient fait le plus d'honneur à l'humanité : Quand il les crut aſſez inſtruits & aſſez exercés, il aſſembla tous les Chevaliers des environs, & tous ceux de ſa famille; il fit porter des lances & des armes, & propoſa des joutes : Les jeunes fils de Renaud combattirent avec tant d'adreſſe, de grâce & de force, que tous les Chevaliers, qui les voyoient pour la première fois, furent perſuadés qu'ils avoient fait leurs premières armes; bien des Chevaliers, connus par leurs combats, convinrent qu'ils voudroient

avoir la force & l'adreſſe des deux jeunes gens.

Quelques jours après, Renaud prit ſes deux fils en particulier. „ Il eſt temps, leur dit-„ il, d'être utiles à votre Patrie : Chaque „ moment que vous perdriez dans l'oiſiveté, „ ſeroit un larcin que vous feriez au Roi & „ à l'Etat, & un temps mort pour votre gloire. „ Diſpoſez-vous à aller offrir vos ſervices à „ Charlemagne, & à le prier de vous armer „ Chevaliers. N'oubliez jamais qu'il eſt votre „ Souverain : Rappelez-vous, ſans ceſſe, ce „ que je vous ai dit, au ſujet des devoirs qui „ vous lient à lui : Quoique ſes parens, vous „ n'en êtes pas moins ſes Sujets. L'hiſtoire de „ ma vie vous apprendra quelles ſont les ſui-„ tes funeſtes d'une apparence d'oubli de ce „ devoir. Tout innocent que j'étois, le ciel „ a permis que Charles fût inflexible à mon „ égard, pour apprendre aux hommes, que les „ fautes, même involontaires, contre une ſu-„ bordination établie par nos pères, étoient „ des outrages faits à la ſociété, dans la per-„ ſonne de celui qu'elle a choiſi pour ſon Chef „ & ſon repréſentant.

Renaud ordonna qu'on fabriquât des armes d'une trempe à toute épreuve. Son premier Ecuyer fut chargé de ce ſoin, & s'en acquitta au gré de ſon maître. Harnois, armures, pale-frois, tout fut parfait. Renaud les arma lui-même : Enſuite, il leur préſenta cinq cents hommes-d'armes. „ Mes enfans, leur dit-il, „ voilà deux compagnies de braves gens, que „ je vous donne. Comme ils vous ſacrifient,

„ pour vous ſervir dans les occaſions, leur re-
„ pos, leurs plaiſirs & leurs vies, vous devez
„ les ménager & vous ſacrifier vous-mêmes
„ pour leur conſervation. Par les lois de la
„ guerre, ils ſont obligés d'obéir à vos or-
„ dres; mais il n'y a aucune loi qui puiſſe
„ les forcer à vous aimer; c'eſt à vous à
„ gagner leur confiance & leur amitié. Si
„ vous ne les aimez pas, ils vous obéiront
„ malgré eux; leur ame ſera ſans énergie &
„ ſans émulation; ils vous ſeront ſoumis &
„ fidelles, parce qu'ils ſont honnêtes; mais ils
„ n'iront jamais au devant de vos vœux, parce
„ que rien ne les y oblige. Si vous obtenez
„ leur eſtime & leur amour, l'obéiſſance ne
„ leur coûtera rien, leurs devoirs ſeront des
„ plaiſirs, ils chercheront à deviner votre vo-
„ lonté, à la prévenir; ils n'auront d'autre in-
„ térêt que le vôtre: Un Général qui ne ſe
„ fait point aimer de ſes Soldats, eſt ſeul, &
„ iſolé, au milieu de ſes troupes, il n'a d'autre
„ empire ſur eux, que celui d'un tyran ſur
„ des eſclaves.

„ Votre naiſſance & vos aïeux vous impo-
„ ſent la néceſſité de ne rien faire qui ſoit
„ indigne d'eux & de vous; les plus légères
„ fautes des gens ſans naiſſance, ſont des cri-
„ mes dans ceux qui ont une illuſtre origine.
„ La fortune ne vous a comblés de ſes biens,
„ qu'afin que vous les répandiez ſur ceux qu'elle
„ en a privés. Ces richeſſes leur appartenoient,
„ peut-être, & le haſard des circonſtances
„ les a fait paſſer dans vos mains. Le titre

de

„ de propriété ne vous donne pas plus le droit
„ de faire ce que vous voulez de vos biens,
„ que de votre vie : Vous ne devez faire qu'un
„ uſage honnête de l'un & de l'autre ; ce n'eſt
„ pas l'humanité ſeule qui doit vous exciter
„ à la bienfaiſance, c'eſt la juſtice. Ne vous
„ permettez jamais aucune parole qui puiſſe
„ offenſer perſonne ; ne faites jamais des re-
„ proches, ſans être bien certains qu'ils ſont
„ mérités. Aimez, reſpectez l'homme de bien,
„ dans quelque condition que le ciel l'ait fait
„ naître. Ne penſez pas légèrement du mal
„ d'autrui, & n'en dites jamais : Si le mal
„ eſt public, qu'avez-vous beſoin de le répé-
„ ter ; s'il eſt caché, le publier eſt une tra-
„ hiſon.

„ Aimez-vous, ſurtout, mes enfans ; c'eſt
„ à notre amitié mutuelle que vos oncles &
„ moi devons, peut-être, notre gloire. Sou-
„ tenez-vous l'un l'autre, avertiſſez-vous de
„ vos défauts. Conſultez-vous, avant de rien
„ entreprendre ; ſi vous réuſſiſſez, ne vous en
„ prévalez pas, l'orgueil gâte les plus belles
„ actions ; ſi vous échouez, ne vous décou-
„ ragez point : Soyez humbles & modeſtes
„ dans la bonne fortune, fiers & courageux
„ dans l'adverſité : Ne donnez jamais votre
„ opinion comme un jugement déciſif. Etu-
„ diez, connoiſſez les perſonnes avec qui vous
„ vous lierez ; car vous devez compte au pu-
„ blic, non ſeulement, de votre conduite,
„ mais encore de celle de vos amis. Parmi les
„ Courtiſans de Charlemagne, il y en a qui

„ ſont vos ennemis ; évitez de vous trouver „ avec eux ; craignez leurs pièges ; leur haine „ eſt d'autant plus dangereuſe, que, dans „ quelques-uns, elle eſt héréditaire ; ne les „ provoquez point, ne négligez aucune voie „ honnête pour les ramener : Il y a plus de „ gloire à gagner un ennemi, en le forçant „ de vous aimer, qu'à en vaincre dix les ar- „ mes à la main ; mais, s'ils vous provoquent, „ s'ils vous attaquent en votre honneur, dé- „ fendez-le, préférez la mort à la honte, & „ l'honneur à tout. Ces préceptes ſont com- „ pris dans les lois de la Chevalerie, méditez- „ les enſemble. Aymon, vous devez ſecours „ & aſſiſtance à votre frère, parce qu'il eſt „ plus jeune que vous : Yon, vous devez à „ Aymon déférence & honneur, parce qu'il „ eſt votre aîné ; mais que l'âge & la ſubor- „ dination ne vous empêchent point de vous „ aimer : Où trouveriez-vous un ami plus in- „ téreſſé à la gloire de ſon ami, que vous- „ même ? celle de l'un ne rejaillit-elle pas ſur „ l'autre ?

Les enfans de Renaud remercièrent leur père dans les termes les plus touchans ; ils lui promirent d'avoir ces préceptes toujours gravés dans leur cœur, ainſi que ceux que leur mère leur avoit donnés ; ſur les mœurs & ſur la Religion ; ils ſe mirent à ſes genoux ; il les bénit ; il offrit à l'Etre Suprême toutes les actions de leur vie ; il le ſupplia de les protéger, comme ſource de toute vertu. Renaud ne diſtinguoit point la vertu de l'honneur véritable ;

„ Car, avoit-il dit, ſouvent, à ſes enfans, „ ſi c'étoient deux choſes diſtinctes, il s'enſuivroit qu'on pourroit avoir l'une ſans l'autre, „ ſoutenir, par exemple, une injuſtice, par „ honneur, ou ſe déshonorer par un excès de „ vertu „. Renaud n'avoit d'autre conſeil, d'autre oracle, que ſa conſcience. L'opinion d'autrui, l'autorité, ne lui en impoſoient pas. Thémiſtocle, qui préféroit à ſoi-même la gloire de ſon pays, lui paroiſſoit le plus grand homme de l'antiquité.

Après cet avis, Renaud embraſſa encore ſes enfans, monta à cheval, & les accompagna juſqu'à une lieue de Montauban; il ne voulut point ſe montrer à la Cour de Charlemagne, parce qu'il n'avoit pas encore reçu une permiſſion expreſſe d'y paroître.

## CHAPITRE XXV.

*Aymon & Yon arrivent à Paris, demandent au Roi de les faire Chevaliers; accueil qu'ils reçoivent de Charlemagne & de ſes Pairs. Jalouſie des fils de Foulques de Morillon : Outrages qu'ils font aux fils de Renaud : Défis, gages, pleiges. Réception des fils de Renaud; fêtes. Préparatifs pour le combat entre les fils de Foulques & ceux de Renaud : Trahiſon inutile; combat, victoire d'Aymon & d'Yon; fureurs de Ganelon. Retour de Renaud & de ſes fils à Montauban.*

AYMON & Yon arrivèrent, à la tête de leurs compagnies. Le Peuple accouroit en foule ſur leur paſſage, à cauſe de la grande réputation de leur père; mais, quand on les voyoit, on ne pouvoit s'empêcher de les aimer pour eux-mêmes; ils ſe firent annoncer au Roi, comme deux aſpirans à l'ordre de Chevalerie; ils lui firent demander la permiſſion de ſe préſenter. Dès qu'ils l'eurent obtenue, ils dirigèrent leur marche vers le Palais. Les Barons & les Pairs, qui ignoroient encore quels étoient ces jeunes aſpirans, allèrent au devant d'eux; ils admirèrent leur beauté, leur air affable, & leur fierté modeſte. Quand les fils de Renaud furent introduits auprès du Roi, ils fléchirent le genou, & s'inclinèrent juſqu'à ſes pieds;

mais le Roi leur préſenta ſa main, qu'ils baisèrent, avec une affection qui le ſurprit, parce qu'elle paroiſſoit accordée plus à la perſonne qu'à la Majeſté. Aymon prit la parole, &, après avoir fait des vœux pour la proſpérité du Monarque : „ C'eſt à la ſource de „ tout honneur, dit-il, c'eſt à vous, Sire, „ qu'il appartient de nous ouvrir la carrière „ où nous nous diſpoſons d'entrer; nous vous „ ſupplions de nous accorder l'ordre de Che„ valerie : Nous nous ſoumettons à toutes „ les épreuves que cet ordre reſpectable exige, „ &, dès ce moment, nous nous conſacrons, „ mon frère & moi, au ſervice de votre Ma„ jeſté.

„ Qui êtes-vous„? leur demanda Charlemagne, qui, ne les ayant pas vus depuis ſix ans, avoit oublié leurs traits : „ Pourquoi aucun „ Prince, aucun Seigneur, ne vous a-t-il pas „ annoncés à ma Cour? Sire, répondit Ay„ mon, nous ſommes les fils d'un Prince que „ vous daignâtes honorer de votre eſtime; „ qui, pour avoir vengé ſon honneur outra„ gé, eut le malheur de vous déplaire; que „ des Courtiſans, jaloux & perfides, ont perdu „ dans votre eſprit, contre lequel ils ont ex„ cité un courroux que vous crûtes légitime; „ qui, malgré ſes longues & cruelles diſgraces, „ n'a jamais ceſſé d'aimer ſon Souverain, qui „ nous a élevés dans cet amour; de Renaud, „ enfin, qui a offert ſa vie pour obtenir une „ paix qu'il crut néceſſaire au bien de vos „ Etats; de ce Renaud, qui, dans l'eſpace de

„ trois ans qu'a duré ſon exil, a réparé ſes „ torts apparens, par des actions héroïques, „ qui ont mis le ſceau à ſa gloire.

Charlemagne, en entendant prononcer le nom de Renaud, ſe leva de ſon trône, prit un viſage riant, fit approcher Aymon & Yon, & leur fit l'accueil le plus gracieux. „ Re- „ naud, leur dit-il, eſt le plus digne Che- „ valier qui, jamais, ait été & qui ſera ja- „ mais; ce que je puis vous ſouhaiter de plus „ heureux, c'eſt que vous lui reſſembliez; & „ plût à Dieu que la calomnie qui aſſiège le „ trône des Rois, n'eût jamais tenté de me „ ſéparer de lui!

Charlemagne leur demanda à quoi leur père s'occupoit? „ Sire, répondit Yon, comme „ ſon âge ne lui permet guère les exercices „ violens & pénibles, il s'applique à faire „ le bonheur de ſes vaſſaux, par des lois „ ſages, par les bienfaits qu'il répand ſur les „ malheureux, par l'activité qu'il entretient „ parmi les Citoyens, par les encourage- „ mens qu'il accorde à l'Agriculture, au Com- „ merce, aux Arts, par la protection que les „ pauvres trouvent en lui, contre les Grands, & „ les riches, qui abuſent de leur fortune & de „ leur autorité pour les opprimer. Tous ſes „ vaſſaux, Sire, ne forment qu'une famille, „ & la diſtinction des rangs, qu'il croit né- „ ceſſaire d'entretenir, n'en met aucune dans „ les affections & dans l'harmonie de la ſo- „ ciété. Ses travaux, plus que ſon âge, l'ont „ affoibli. Hélas! reprit le Roi, un tel homme

„ ne devroit jamais mourir. Seigneurs, con-
„ tinua-t-il, en s'adreſſant à ſes Pairs, re-
„ gardez, à l'avenir, les enfans de Renaud
„ comme mes propres enfans; ils reſſemblent
„ ſi bien, par leurs traits, à leur vertueux pè-
„ re, que la nature ſeroit en contradiction avec
„ elle-même, s'ils ne lui reſſembloient par la
„ beauté de l'âme„. Puis, ſe tournant encore vers les fils de Renaud : „ Gentils enfans,
„ leur dit-il, vous ſerez Chevaliers, & je-
„ vous donnerai plus de terres que votre père,
„ à qui j'ai rendu toute mon amitié, n'en
„ poſſède; à cauſe de lui, & de ce que vous
„ méritez, je ferai cent autres Chevaliers
„ avec vous.

Roland, Olivier, Naimes, Ogier, le vieil Archevêque Turpin, & tous les autres Pairs, accablèrent Aymon & Yon de careſſes & d'amitiés; chacun croyoit revoir Renaud dans ces jeunes gens. Aymon leur demanda, modeſtement, à qui ils devoient tant de bontés. „ Nous ſommes tous vos parens, & les amis
„ de Renaud, répondirent les Pairs„. Le Duc Naimes les leur nomma, les uns après les autres. Aymon & ſon frère s'inclinèrent devant eux, & les prièrent de vouloir bien guider leur jeuneſſe : Les Pairs leur promirent qu'ils auroient toujours, pour eux, la même amitié qu'ils avoient pour leur père, & pour leurs oncles; & Roland ſe chargea de les éclairer ſur les uſages que leur éloignement de la Cour ne leur permettoit point de connoître.

Deux jeunes Chevaliers virent, avec envie,

cette alégreſſe générale ; c'étoient les fils de Foulques de Morillon ; leur haine s'enflamma, ſurtout, lorſqu'ils virent Charlemagne admettre à ſa table les deux fils de Renaud, avant qu'ils fuſſent Chevaliers. „ Eh ! quoi, diſoient-„ ils, nous avons fait nos premières armes ; „ nous ſommes Chevaliers, nous faiſons, aſſi-„ dûment, notre cour au Roi, jamais, encore, „ il ne nous a diſtingués par aucune faveur „ particulière ; & les fils de Renaud, qui n'é-„ toient point encore ſortis de Montauban, „ arrivent à la Cour, & en deviennent les ido-„ les ! Que ſera-ce, lorſqu'ils auront l'ordre „ de Chevalerie ? Protégés par le nom & par „ la réputation, peut-être uſurpée, de Re-„ naud, le moindre petit fait-d'armes ſera „ érigé en action éclatante, &, ſans vertus, „ ils acquerront une célébrité, à laquelle nous „ n'oſerons jamais prétendre. Les fils de Foul-„ ques de Morillon valent bien ceux de „ Renaud ; ſouffririons-nous une préférence „ aviliſſante ? Non, jurons à ces jeunes préſom-„ ptueux une haine implacable, haine d'autant „ plus légitime, que la mort de notre mal-„ heureux père nous en fait un devoir.

Un jour, que le Roi tenoit Cour plénière, un Chevalier Allemand étoit venu porter l'hommage de ſon Prince à Charlemagne : Parmi les préſens, qu'il offrit à la Princeſſe Theudelinde, fille de Charlemagne, il ſe trouva deux panaches de plumes de héron. La Princeſſe, après en avoir obtenu la permiſſion de ſon père, appela les fils de Renaud, & les leur

donna, pour en orner leurs caſques, le jour qu'ils ſeroient reçus Chevaliers. Yon ſe trouvoit placé à côté de Conſtant, l'un des fils de Foulques; comme il retournoit à ſa place, il s'aſſit, ſans y penſer, ſur le bout de l'écharpe de Conſtant. Celui-ci ſe lève, furieux: „ Jeune „ inſenſé, dit-il à Yon, tu devrois être plus „ attentif à ce que tu fais. Si les honneurs qu'on „ rend, ici, aux enfans d'un traître & d'un re„ belle, leur ont fait perdre la raiſon, mon frère „ & moi trouverons bien le moyen de les y „ ramener. Conſtant, lui répondit Yon, j'ai „ tort de m'être aſſis ſur votre écharpe; mon „ intention n'étoit point de vous déplaire, „ & je vous en demande pardon: mais je ſuis „ bien étonné qu'une faute auſſi légère, ſi c'en „ eſt une, ait pu exciter, dans un Chevalier, „ la fureur que vous faites éclater. Les injures „ que vous venez de me dire devant l'aſſem„ blée la plus reſpectable de la nation, vous „ déshonorent, & l'outragent; vos reproches „ ſont un menſonge qui n'eût pas dû ſortir de „ votre bouche. Si mon père a tué le vôtre, „ c'eſt à ſon corps défendant, en brave & loyal „ Chevalier. Le Roi ſait, & perſonne n'igno„ ré, qui fut Foulques de Morillon; ſi, ce„ pendant, vous ſoutenez qu'il a été tué par „ trahiſon, vous mentez; & voici mon gage.

Les Barons furent indignés de la conduite groſſière de Conſtant: „ Jeune imprudent, „ lui dit Charlemagne, vous avez tort d'ac„ cuſer Renaud d'avoir tué votre père par tra„ hiſon, & vous n'êtes point excuſable de

„ prendre en témoignage d'une fauſſe accuſa-
„ tion les Pairs & moi. Vous auriez dû gar-
„ der, ſur cet évènement, le ſilence le plus
„ profond. Je vous ordonne, ou de déſavouer
„ ce que vous venez de dire à Yon, ou de
„ ſortir de ma Cour, que vous venez de trou-
„ bler, ſans reſpect pour votre maître.

Robert, le frère de Conſtant, prit la parole : „ Sire, nous ſommes tout prêts de prou-
„ ver, les armes à la main, aux fils de Re-
„ naud, que leur père a tué le nôtre par tra-
„ hiſon; voici mon gage „. Aymon & Yon s'approchèrent du Roi, mirent un genou à terre, & prirent les gages des fils de Foulques. Charles fut fâché de cette querelle; mais il reçut des mains d'Aymon & d'Yon les gages de Conſtant & de Robert, & ceux d'Aymon & d'Yon des mains de Conſtant. Alors, Ganelon & Berruyer, d'Eſtouteville de Morillon, & Griffon de Hautefeuille, parens de Foulques, pleigèrent Conſtant & Robert, & le Roi les leur donna en garde, pour les repréſenter quand il en ſeroit temps; & Roland, Olivier, le Duc Naimes, Oger, Richard de Normandie, & les fils d'Odon, pleigèrent les fils de Renaud, pour les repréſenter au jour du combat.

Cependant, le Roi voulut, que, dès le lendemain, Aymon & Yon fuſſent reçus Chevaliers; il donna les ordres néceſſaires au grand Sénéchal. Aymon, ſon frère, & ceux qui devoient être reçus avec eux, firent la veille-d'armes à Notre-Dame : Ils ſe préſentèrent, le lendemain, à Charlemagne : Les deux fils

de Renaud, en habit de cérémonie, demandèrent l'ordre de Chevalerie; ils furent reçus avec pompe, &, après eux, cent autres Gentilshommes. La fête, que le Roi donna à ce ſujet, fut une des plus brillantes qui euſſent été données depuis le commencement de ſon règne. Les nouveaux Chevaliers portoient, à leurs caſques, les panaches dont Theudelinde leur avoit fait préſent; mais ces honneurs affectoient foiblement les enfans de Renaud; ils auroient déſiré que leur père en eût été témoin; ils ſaiſirent un moment favorable, & ſe jetèrent aux genoux de Charles, pour lui témoigner combien la préſence de Renaud ajouteroit à leur bonheur. Le Roi leur fit ſentir qu'il étoit fâché de ne pas l'avoir fait avertir lui-même. „ D'ailleurs, ajouta-t-il, Re„ naud ſait que j'ai tout oublié, pourquoi „ n'eſt-il pas avec vous? Il lui ſuffiſoit de „ m'en prévenir; il devoit être bien aſſuré que „ je ne m'y oppoſerois point „. Auſſi-tôt, Charles envoya un meſſager à Renaud, pour lui annoncer que ſes enfans étoient Chevaliers, & pour l'engager de venir à ſa Cour; il lui fit part de l'outrage qu'ils avoient reçu des fils de Foulques, & de la vengeance qu'ils ſe préparoient d'en tirer.

Renaud apprit ces nouvelles avec joie; il envoya à ſes frères, pour qu'ils ſe rendiſſent, au plutôt, à Montauban; il leur communiqua la lettre du Roi, & il fut réſolu qu'ils iroient, tous enſemble, à Paris, &, le lendemain, ils partirent, eſcortés de leurs Chevaliers.

Lorſque les douze Pairs comprirent que Renaud & ſes frères n'étoient qu'à quelques lieues de Paris, ils allèrent au devant d'eux, avec Aymon & Yon. Renaud, après avoir remercié les Pairs, prit ſes enfans à l'écart : „ Mes „ amis, leur dit-il, vous êtes Chevaliers, & „ n'avez encore rien fait pour l'honneur. Vous „ avez obtenu la récompenſe avant de l'avoir „ méritée : Si vous aviez le malheur d'échouer „ dans le combat contre les fils de Foulques, „ on diroit que Charles s'eſt trop hâté de vous „ donner l'ordre de Chevalerie, que vous n'en „ étiez point dignes, & votre défaite légitimeroit l'outrage que vous avez reçu, & que „ je partage avec vous. Mon père, s'écria Aymon en l'embraſſant, nous courons à une „ victoire aſſurée; puiſque la cauſe que nous „ ſoutenons eſt juſte, nous ne craignons rien; „ nous combattrons ſous les yeux du Roi & „ ſous les vôtres, & nous défendrons notre „ père & notre honneur. Vous voyez ces panaches, ils nous ont été donnés par Theudelinde, comme un préſage de la victoire.

Charlemagne apprit avec joie l'arrivée de Renaud & de ſes frères; il les fit venir, & leur fit l'accueil le plus honorable; il combla Renaud d'amitié; il lui confirma ce que ſes enfans lui avoient dit des bontés qu'il leur avoit témoignées, de la manière éclatante & diſtinguée dont il les avoit reçus Chevaliers; du zèle avec lequel il avoit pris leur parti contre les fils de Foulques & contre leurs parens. Renaud manquoit d'expreſſions pour

marquer au Roi ſa reconnoiſſance & ſon amour; il lui demanda pardon du paſſé, comme s'il eût été coupable. „ Je ne me ſouviens „ de rien, lui dit Charles; au moment que „ vous m'avez obéi, & que vous vous êtes „ ſoumis, j'ai tout oublié, excepté vos gran„ des actions. Je vous jure que vous n'aurez ja„ mais de meilleur ami que votre Souverain, „ tant qu'il vivra „. Charles le congédia, & le laiſſa aller ſonger au combat qui ſe préparoit.

Quand le jour marqué fut arrivé, Conſtant & Robert ſe préſentèrent, les premiers, à Charles, qui leur dit : „ Jeunes téméraires, vous „ avez eu une idée bien funeſte, en défiant „ les enfans de Renaud. Je crains bien que „ vous ne vous en repentiez, en entrant ſur „ le champ de bataille : Ce n'eſt pas la pre„ mière imprudence qu'ayent faite ceux de „ votre race; puiſſe-t-elle être la dernière!

Ganelon, & les autres Chevaliers, pleiges de Conſtant & de Robert, furent conſternés de ce reproche; mais Conſtant, ſans répondre au diſcours du Roi, lui demanda ſeulement d'aſſigner le champ de bataille, de décider ſi le combat ſeroit de deux contre deux, ou d'un contre un. Le duc Naimes prit la parole, & dit que, puiſque Conſtant avoit appelé Yon traître, & que Robert avoit inſulté Aymon, ils devoient ſe battre enſemble & deux à deux. Le Roi ordonna donc, que le combat ſeroit de deux à deux, & que le champ ſeroit dans l'Iſle Notre-Dame, entre les deux bras de la Seine.

Renaud conduiſit ſes enfans chez lui, & ceux de Foulques ſe retirèrent avec leurs pleiges. Alard, Guichard & Richard armèrent leurs neveux, & leur donnèrent toutes les inſtructions qu'ils crurent néceſſaires; ils les envoyèrent, enſuite, à St.-Victor, pour faire leur veille-d'armes; leurs ennemis allèrent veiller à St.-Germain-des-Prez. Un Evêque, parent de la famille de Foulques, leur dit la meſſe, & les bénit; & l'Archevêque Turpin dit la meſſe aux fils de Renaud, & les bénit avec ſon épée. Après les cérémonies, les deux nouveaux Chevaliers allèrent ſe préſenter au Roi, qui les recommanda au Duc Naimes, à Roland, à Olivier, à Oger & à Richard de Normandie. „ Ayez ſoin, leur dit-il, que le „ champ ſoit bien gardé; vous porterez les „ ſaintes Evangiles, & vous ferez jurer aux „ combattans qu'ils entreront en lice loyale- „ ment, &, ſurtout, que mon honneur ſoit „ bien gardé. Je crains qu'il n'y ait quelque „ trahiſon, car Robert me paroît peu loyal, „ & je me méfie de ſes amis : Renaud & ſes „ frères ſont puiſſans & ſages, & ne ſouffri- „ ront aucun tort en leurs perſonnes, ni en „ celles de leurs parens & amis. Je connois, „ ſurtout, la vivacité de Richard; il ne mé- „ nage rien, quand il eſt courroucé, & je n'ou- „ blierai jamais, qu'une fois, dans ſa fureur, „ il me menaça moi-même. Je ne crains rien de „ Renaud, il eſt trop prudent & trop ſage „. Naimes promit au Roi, que ſon honneur & ſes droits ſeroient bien & loyalement gardés.

Les fils de Foulques ſe rendirent dans l'Iſle Notre-Dame, ſuperbement montés; quand ils y furent arrivés, ils mirent pied à terre, s'aſſirent ſur le gazon, & ſe mirent tranquillement à diſcourir enſemble, en attendant Aymon & Yon. Leur aſſurance prévenoit en leur faveur tous ceux qui étoient accourus pour être témoins de ce combat; mais perſonne ne ſe doutoit que la cauſe de leur ſécurité étoit une affreuſe perfidie.

Tandis que Charlemagne étoit encore avec ſes Barons, Berenger, Hardes, & Griffon de Hauteſeuille, étoient allés s'embuſquer auprès de l'Iſle; lorſque le combat auroit commencé, ils devoient venir, bien accompagnés, au ſecours de Conſtant & de Robert, & maſſacrer les fils de Renaud.

Enfin, lorſque Renaud jugea qu'il étoit temps que ſes deux fils ſe rendiſſent dans l'Iſle, il appela Aymon, & lui dit, en lui remettant Flamberge: „ Puiſſe cette épée vous ac-„ quérir autant d'honneur qu'elle m'en a ac-„ quis. Allez, qu'elle ſerve à venger votre „ père „. Il les embraſſa tous les deux, & les accompagna juſqu'au bord de la Seine.

Lorſque Renaud & ſes frères eurent laiſſé les jeunes Chevaliers au lieu du combat, ils allèrent au devant de Charlemagne, qui devoit être préſent; mais, comme ils étoient près de ſon Palais, ils furent arrêtés par les cris d'un homme qui couroit après eux. „ Arrêtez, „ Renaud, arrêtez, diſoit l'inconnu; arrêtez, „ Renaud, & volez au ſecours de vos enfans;

„ peut-être ne vivent-ils plus : Griffon eſt en „ embuſcade, auprès de l'Iſle, avec quantité „ de gens armés, pour tomber ſur eux, ſi leurs „ adverſaires ont du deſſous.

A ces mots, Renaud tomba preſque évanoui. „ Oh! France! s'écria-t-il, oh! ma „ chère Patrie, faut-il qu'il y ait toujours, „ parmi tes enfans, des traîtres pour te déchi- „ rer le ſein? Allez, courez, Richard, armez- „ vous, faites armer tous nos amis, conduiſez- „ les dans l'Iſle, qu'ils veillent ſur Griffon, &, „ s'il paroît, tombez ſur lui, n'épargnez pas le „ perfide. Ne vous embuſquez pas, comme lui; „ mais que tout le monde ſache que vous „ êtes là pour la ſureté du camp; mais, „ ſurtout, quand le combat ſera engagé en- „ tre les enfans de Foulques & les miens, ſi „ les premiers triomphent, gardez-vous „ bien de donner du ſecours aux vaincus; „ laiſſez périr vos neveux, plutôt que de les „ ſauver par un attentat.

Richard raſſembla quelques amis à la hâte, &, après leur avoir fait connoître la perfidie de Griffon, il les mena dans l'Iſle.

Cependant, Charlemagne fut ſurpris de voir arriver Renaud, ſans Richard; ils montèrent ſur la tour qui eſt au bord de la Seine, avec les Barons & les Pairs, pour juger du combat. A peine y furent-ils arrivés, que Charlemagne vit Richard accourir avec ſa troupe. „ Ah! Renaud s'écria-t-il, quel eſt votre „ deſſein, avez-vous réſolu de me déshonorer „ & de vous perdre? Renaud, qu'eſt devenue

„ votre loyauté? Sire, répondit Renaud, „ pourriez-vous me ſoupçonner d'une lâcheté? „ Il n'eſt pas encore temps que vous ſachiez „ pourquoi Richard s'eſt armé; mais croyez „ que c'eſt pour votre honneur, & n'appré- „ hendez rien d'indigne de vous, ni de la fa- „ mille d'Aymon.

Cependant le combat s'engage, & Conſtant renverſe le jeune Aymon; mais celui-ci ſe relève adroitement, & porte à ſon adverſaire un coup terrible ſur ſon heaume: Il étoit d'un acier d'une ſi bonne trempe, qu'il réſiſta; mais Flamberge gliſſa ſur la viſière, la mit en pièces, & la moitié de la joue fut emportée. Le coup ne s'arrêta point là; il tomba ſur le col du cheval, qu'il abattit, & Conſtant avec lui. Aymon deſcendit: Conſtant ne ſe releva qu'avec peine; Aymon courut à lui. „ Ce fut, lui dit-il, un grand „ malheur pour toi, quand tu t'aviſas d'ac- „ cuſer mon père de trahiſon; voici le „ jour de la vengeance „. Aymon lui ayant dit de ſe défendre, il lui porta des coups ſi multipliés, que Conſtant, déconcerté, alloit de côté & d'autre, agitant vainement ſon épée, & ne pouvant porter, que des coups amortis. Alors, jetant loin de lui ſon épée & ſon écu, il prit Aymon par le milieu du corps pour lutter contre lui: Aymon ne demandoit pas mieux, il étoit fort & robuſte, & élevé dans les exercices les plus pénibles; il ſe dégagea des bras de Conſtant, le ſaiſit par le heaume, le traîna ſur la pouſſière,

juſqu'à ce que le heaume ſe détacha & reſta dans la main d'Aymon : Conſtant ne pouvant plus ſe relever, appela ſon frère à ſon ſecours. „ C'en eſt fait de moi, lui diſoit-il, ſi tu „ ne viens me défendre „ ; mais Robert lui-même n'étoit pas en meilleur état. Yon l'avoit terraſſé du premier coup, il avoit briſé ſon armure pièce à pièce ; il avoit, d'un coup d'épée, fait rouler à terre la moitié de ſon heaume, avec une oreille & une partie de la mâchoire droite ; il perdoit tout ſon ſang ; il ne pouvoit ſe ſoutenir ; il ſe traîna, avec de grands efforts, auprès de ſon frère. Les fils d'Aymon leur offrirent leur grâce, à condition qu'ils avoueroient que, lorſqu'ils avoient accuſé Renaud d'avoir tué leur père par trahiſon, ils avoient dit un menſonge, & qu'ils reconnoiſſoient que la mort de Foulques étoit juſte ; mais Robert, ſaiſiſſant le moment où Aymon s'approchoit de Conſtant, pour l'exhorter à demander grâce, ſe ſoulève & eſt prêt à frapper Aymon par derrière ; Aymon s'en aperçoit, il le repouſſe rudement & revient ſur Conſtant, qu'il frappe au viſage. Yon s'apprêtoit à punir la perfidie de Robert.

Renaud triomphoit ; Charlemagne étoit bien aiſe que la calomnie reçût ſon ſalaire ; mais Ganelon, étincelant de colère, appelle Bérenger, Hardes, & Henri de Lyon. Nous ſommes „ déshonorés, leur dit-il, les fils de Foulques „ ſont défaits. Je n'oſe les ſecourir, non à „ cauſe de Richard, mais à cauſe de la pré- „ ſence du Roi. Quel parti devons-nous pren-

„ dre? Le ſeul qui nous reſte, répondit Hardes, „ c'eſt de diſſimuler notre injure, & d'attendre „ un moment plus favorable, pour nous venger „ ſur les parens de Renaud, ſur ſes amis & „ ſur Renaud lui-même.

Aymon avoit dangereuſement bleſſé Conſ-„ tant. „ Conviens, malheureux, lui diſoit-„ il, que Renaud eſt le Chevalier le plus loyal „ qu'il y ait au monde, qu'il tua ton père „ en ſe défendant, tandis que ton père, au „ contraire, vouloit le tuer par trahiſon; re-„ connois, & déſavoue ta méchanceté. Ne „ t'obſtine pas à ta perte „. Conſtant s'avoua vaincu, ſe rendit, mais refuſa de déſavouer ce qu'il avoit avancé de Renaud; Aymon reçut ſon épée & le mena au Roi, pour en faire ce qu'il jugeroit à propos. Il revint au camp, pour achever la défaite de Robert; mais Yon „ s'y oppoſa. Laiſſez-moi, lui dit-il, me défaire „ de celui-ci, comme vous vous êtes défait de „ l'autre „. Yon court ſur Robert, & lui porte ſur l'épaule un coup ſi terrible, qu'il lui abat le bras. „ Reconnois, lui dit Yon, que Renaud „ de Montauban n'eſt point un traître, que „ tu as dit un menſonge, quand tu l'as dit; „ avoue & rends-toi, & je te laiſſerai la vie „. Robert refuſa d'avouer & de ſe rendre, ajoutant encore de nouvelles injures contre Renaud & ſes fils. Yon, furieux, le prend par le heaume, le lui arrache, lui tient l'épée ſur la gorge; mais Robert, plus obſtiné que ſon frère, nie conſtamment qu'il ait fauſſement accuſé Renaud, & traité Yon de fils de rebelle. „ Yon,

indigné de ſon obſtination, après l'avoir encore invité de demander grâce, le prend par les cheveux & lui plonge l'épée dans le ſein.

Les deux Chevaliers, comblés de gloire, allèrent ſe jeter aux pieds de Charlemagne, qui loua leur courage. C'en eſt aſſez, leur dit-il, „ Conſtant ſe meurt & Robert n'eſt plus; allez „ vous repoſer dans les bras de la Victoire: „ Cependant, il eſt juſte que Conſtant ſoit „ puni. — Sire, qu'il déſavoue ſon menſonge, „ & j'oublierai tout „. Charles le lui ordonna, ſous peine d'être dégradé d'armes; mais Robert, en voulant proférer quelques mots, expira; & l'on ne put ſavoir s'il avoit déſavoué, ou s'il avoit perſiſté.

„ Vous voyez, dit Ganelon à Hardes, à Bé„ renger & à Griffon; vous voyez comment „ Charlemagne nous traite. Jurons de nous en „ venger, quand nous en trouverons l'occa„ ſion „. Ils le jurèrent, & Ganelon ne remplit que trop bien ſon ſerment, lorſqu'à Roncevaux, il trahit & fit périr les douze Pairs.

Cependant, Renaud, qui avoit expliqué à Charles pourquoi Richard s'étoit armé, rendoit grâces à Dieu: Il fit venir ſes enfans; il les accabla de careſſes, &, tandis qu'Alard & Guichard bandoient leurs plaies, il les exhortoit de profiter de l'exemple de ces jeunes inconſidérés, & de ne jamais rien dire qui portât atteinte à la réputation de perſonne; il leur ſut gré d'avoir, pluſieurs fois, offert la vie à leurs ennemis; il leur recommanda de conſerver l'humanité, la première des vertus.

Dès qu'ils furent guéris, ils allèrent voir Charlemagne, qui les combla d'honneurs, & leur donna pluſieurs Châteaux; &, peu de temps après, Renaud & ſes frères prirent congé de Charlemagne & s'en retournèrent à Montauban.

Renaud s'appliqua à mettre ſes affaires en bon ordre; enſuite, il envoya chercher ſes enfans, il leur diſtribua ſes Etats; donna Dordogne à Yon, & Montauban à l'aîné. „ J'ai aſſez „ vécu pour le monde, leur dit-il, & je le quitte „ ſans regret, puiſque je puis compter ſur vos „ vertus, vous n'avez plus beſoin de mon ſe„ cours; je puis, ſans crainte, vous abandon„ ner une carrière que j'ai parcourue avec „ quelqu'honneur. Pour moi, je veux conſa„ crer au Dieu, à qui je les dois, le peu de „ jours que j'ai encore à vivre.

## CHAPITRE XXVI & dernier.

*Retraite de Renaud ; regrets ſur ſon départ ; ſon amour pour l'égalité. Renaud Maçon, Pélerin, défenſeur de l'innocence, vainqueur de Pinabel, pourſuit ſes courſes, arrive à l'Hermitage de Maugis, ſe fixe auprès de lui ; leur amitié ; leur vie douce & paiſible : Maladie, prédiction & mort de Maugis. Dernier combat de Renaud. Pinabel ſuffoqué dans les flots ; il y entraîne Renaud. Mort de ce héros ; ſon tombeau, ſes funérailles ; honneurs que Charlemagne rend à ſa cendre.*

LES frères & les fils de Renaud ne croyoient point ſa retraite ſi prochaine ; il reprit ſon habit de Pélerin, &, dès le lendemain, au lever de l'aurore, il deſcendit ſous le rempart du Château ; il entra dans le ſouterrain par lequel il s'étoit ſauvé à Dordogne, lorſque Charlemagne avoit affamé Montauban. Ses frères & ſes enfans le cherchèrent en vain ; tout retentiſſoit de leurs cris. Aymon & Yon réſolurent de l'aller chercher dans tous les pays de la terre, ſi, avant quinze jours, ils n'en avoient point de nouvelles. Alard courut à Charlemagne annoncer la retraite de Renaud ; Charles & ſes Barons en furent inconſolables.

Cependant, ce Renaud, qui rempliſſoit le monde du bruit de ſes exploits, erroit à tra-

vers les montagnes, exposé aux injures de l'air & de la faim, se nourrissant de racines & de fruits sauvages, plus content, au milieu de ce dépouillement général, que Ganelon & Griffon, méditant des perfidies, ne l'étoient au sein de la Cour.

Renaud envisageoit tous les hommes comme égaux; il ne les distinguoit que par leurs vertus; il regardoit comme des jeux d'enfans, ces distinctions que la fortune & la naissance ont mises entr'eux : Il faisoit peu de cas de ce mérite de convention, qui n'existe que dans l'opinion, &, à cet égard, il ne s'estimoit pas plus que le plus pauvre, & le dernier des hommes; il pensoit que, comme il ne falloit pas rougir de parens vertueux, dans quelqu'état que le ciel les eût placés, il ne falloit pas, non plus, les exposer à rougir, par des actions indignes d'eux, & que le meilleur moyen de leur témoigner notre reconnoissance, étoit de nous comporter, comme ils désireroient que nous nous comportassions, s'ils vivoient encore, ou comme nous voudrions que vécussent nos descendans. C'est dans ces principes, qu'il avoit élevé ses enfans. Cette habitude de n'estimer les hommes que par leurs propres vertus, & de ne les distinguer, les uns des autres, qu'autant qu'ils se distinguoient eux-mêmes par leur conduite, lui faisoit trouver sa condition actuelle aussi douce qu'elle l'étoit, lorsqu'il régnoit dans Dordogne, ou dans Montauban.

En parcourant le bois de la Serpente, il

vit, de loin, des Maçons qui bâtiſſoient un Monaſtère; les uns étoient accablés ſous le poids de pierres énormes, les autres, ſur le faîte de l'édifice, étoient expoſés à perdre leur vie à tout moment. „ Quel eſt, diſoit Re-
„ naud, l'objet de travaux ſi fatigans & ſi
„ dangereux? De gagner de quoi ne pas mou-
„ rir de faim. Ces hommes, condamnés, en
„ naiſſant, à la miſère, ne ſont-ils pas, comme
„ moi, les enfans de la nature? Pourquoi
„ n'ont-ils pas eu la même part à ſes faveurs?
„ N'y ont-ils pas les mêmes droits? Ah! ils
„ les ont, ſans doute; mais c'eſt nous, ce
„ ſont les puiſſans & les riches, qui, abuſant
„ de la foibleſſe de l'innocence, ont uſurpé
„ ces droits, & fait des victimes de leurs ſem-
„ blables! Hommes injuſtes & cruels! la na-
„ ture ne peut-elle vous donner quelqu'a-
„ vantage, que vous ne vous en ſerviez pour
„ l'outrager? Eh! bien, vengeons-la; je pou-
„ vois naître d'un père Maçon, comme je
„ ſuis né d'Aymon, allié de Charlemagne;
„ quittons la place que le haſard m'avoit mar-
„ quée, & mettons-nous à celle qu'il pouvoit
„ me donner.

En parlant ainſi, Renaud va trouver le maître des ouvriers, & le prie d'employer un pauvre étranger, qui ne demande pas mieux que de travailler pour gagner ſa vie. Le Maître Maçon le regarde des pieds à la tête. Renaud étoit exténué par le jeûne & par la fatigue.
„ Mon ami, lui dit le maître, cet ouvrage
„ n'eſt guère fait pour vous. Qu'importe? dit

Re-

„ Renaud, je ferai ce que je pourrai, & vous „ ne me payerez qu'à raiſon de mon travail. „ J'y conſens, lui dit le Maçon. Voyez-vous, „ là-bas, ces quatre Manœuvres, qui n'ont „ pu venir à bout de traîner cette pierre? „ allez leur prêter votre bras „. Renaud vit bien que cet homme plaiſantoit; mais, ſans faire ſemblant de s'en apercevoir, il alla vers ces pauvres gens : Le Maçon le rappela. „ Bon „ homme, lui dit-il, où vas-tu? ne vois-tu „ pas que ce fardeau eſt trop lourd pour quatre „ jeunes gens robuſtes & vigoureux? Crois-„ moi, ſi d'autres que toi n'y mettoient la „ main, la pierre pourroit bien reſter là juſ-„ qu'à la fin du monde „; mais, Renaud, ſans l'écouter, alla vers la pierre, &, ſans le ſecours de perſonne, il la roula juſqu'aux pieds du maître, qui avoit de la peine à croire ce qu'il voyoit. „ Eh! bien, lui dit Renaud, vou-„ lez-vous me recevoir parmi vos ouvriers? „ Mon ami, lui répondit le Maître, prenez „ l'emploi que vous voudrez „. Alors, Renaud monta leſtement ſur le faîte, & ſe mit à travailler. En regardant autour de lui, il vit, dans le fond d'un vallon, une femme échevelée repouſſant les brutales careſſes d'un homme effréné, qui faiſoit tous ſes efforts pour l'outrager; Renaud quitte ſon ouvrage, deſcend, s'arme d'un gros levier, & court de toutes ſes forces. Quelques manœuvres, qui ignorent ſon deſſein, le ſuivent, ſans ſavoir où il va; il approche; il entend les cris de la jeune femme, & reconnoît Pinabel. „ Traître, s'écrie-t-il,

„ abandonne ta proie & ſonge à te défendre „. Pinabel reconnoît la voix de Renaud, & s'élance ſur lui; le fier Paladin ne lui donne point le temps d'approcher, &, d'un coup de levier, il l'étend à ſes pieds : Alors, Renaud vole à la jeune fille, étendue à terre à demi-nue, & preſque ſans connoiſſance; mais, comme il eſſaye de la rappeler à la vie, il entend le cri des Maçons qui étoient ſur une hauteur; il vole à leur ſecours, il les trouve aux priſes avec une douzaine de ſcélérats, complices de Pinabel. Les Maçons n'étoient que ſix, &, ſans Renaud, c'en étoit fait d'eux. Renaud, armé de ſon levier, ſe jette au milieu des aſſaſſins, enfonce, à l'un, la poitrine, caſſe la tête à l'autre, abat le bras du troiſième, en aſſomme deux autres, & le reſte prend la fuite & court plus vîte que le vent; les Manœuvres, furieux, achèvent ceux que Renaud avoit bleſſés; il revint au ſecours de la jeune fille, & il la trouva noyée dans ſon ſang : Le lâche Pinabel, revenu de ſon étourdiſſement, tandis que Renaud puniſſoit ſes complices, l'avoit poignardée & avoit pris la fuite; Renaud fut également déſeſpéré de la mort de cette infortunée & de la fuite de Pinabel.

Renaud s'acquit une ſi grande réputation parmi ces Maçons, que le Maître vouloit lui céder toutes ſes entrepriſes; mais, ennemi de toute diſtinction, Renaud trouva qu'être Maître de Maçons, c'étoit encore bleſſer cette loi d'égalité qu'il eût voulu rétablir ſur la terre, &, ſans rien dire, il partit, peu de

jours après; il fut généralement regretté de ſes compagnons, qui, tous, ſe ſeroient ſacrifiés pour lui.

Renaud erra de montagne en montagne, de forêt en forêt, juſqu'à l'Hermitage de Maugis; il en avoit changé : De la Guyenne, il étoit paſſé en Allemagne; il avoit craint le courroux de Charles; il évitoit ſa faveur; il s'étoit fixé ſur les bords du Rhin, au deſſous de Cologne; il étoit aſſis ſur un gazon, le dos appuyé contre un rocher, tenant un livre à la main, entièrement occupé de ſa lecture. Renaud le vit; il s'approche de loin, ſans en être aperçu, ſe met devant lui, & le regarde, ſans rien dire. Quand Maugis eut ceſſé de méditer, il leva les yeux, & le premier objet qui le frappa, fut Renaud. Maugis crut que c'étoit ſon ombre; mais Renaud s'écrie, en le preſſant dans ſes bras : „ O mon cher Mau-„ gis, béniſſons le ciel qui nous réunit pour „ ne plus nous ſéparer „. La joie de deux Chevaliers, unis depuis ſi long-temps, peut ſe concevoir, & ne ſauroit ſe peindre; malgré leur amour pour la ſolitude, ils ne purent, cependant, ſe priver de la douceur de vivre l'un auprès de l'autre.

A quelques pas de l'Hermitage de Maugis, étoit une caverne creuſée dans le rocher; Renaud la choiſit & l'habita; ils ſe voyoient tous les jours; leur âge & leurs infirmités avoient beſoin de cette reſſource; chacun, de ſon côté, ſortoit de ſa ſolitude, & leur point de réunion étoit un chêne antique, ſur une petite hau-

teur. Le monde étoit, pour eux, une ombre qui les avoit occupés un moment, & ils regrettoient de s'en être occupés ; ils ne trouvoient de véritable jouiſſance que dans la contemplation de la nature ; leur ame n'étoit vivement affectée que de la grandeur & de la ſageſſe de cet Être Suprême, à qui le ſpectacle de l'univers les ramenoit ſans ceſſe ; jamais leurs jours n'avoient paſſé auſſi rapidement.

Un jour, que Renaud s'étoit rendu ſous le vieux chêne, plus tard qu'à l'ordinaire, il n'y trouva point Maugis ; il l'attendit long-temps & ne le vit point venir. L'amitié de Renaud en fut alarmée ; il alla juſqu'à la cabane de ſon ami ; il le trouva foible & languiſſant. „ Mon couſin, lui dit Maugis, le terme eſt „ venu, dans deux heures, je ne ſerai plus ; „ je craignois que vous ne vinſſiez point, & „ je ſerois mort avec ce regret : N'en donnez „ point à ma perte ; la mort n'eſt que l'ac- „ compliſſement de l'ouvrage que la Nature „ commence en nous formant ; heureux les „ hommes, ſi mille accidens funeſtes, dont „ leur inconduite & leur méchanceté ſont la „ cauſe, ne dérangeoient cet ordre : Pour un „ fruit qui tombe dans ſa maturité, combien, „ que les inſectes dévorent, que les vers cor- „ rompent, que la gelée détache de leur tige, „ que des chaleurs exceſſives deſſèchent, ou „ que des mains imprudentes cueillent avant „ le temps ? Je tombe ſous les coups bienfai- „ ſans que frappe la Nature. Ah ! mon cher „ Renaud, que je voudrois que votre vie fût

„ terminée par une mort comme la mienne!
„ mais le ciel vous en deſtine une plus utile;
„ il faut que vous ſerviez ſa vengeance, même
„ en mourant. Que dites-vous? Maugis, in-
„ terrompit Renaud, comment ſe pourroit-il
„ qu'un Solitaire, dont les forces ſont affoi-
„ blies, & qui ne veut plus quitter ces lieux,
„ puiſſe venger le ciel? Telle eſt votre deſ-
„ tinée, Renaud; vous ne voulez pas, dites-
„ vous, quitter ces lieux: Et qu'eſt-ce que la
„ volonté de l'homme! Dieu ſeul veut, &
„ l'homme obéit; malheur à lui, s'il obéit
„ malgré ſoi. N'eſt-ce pas Dieu qui lui donne
„ le vouloir? Comment l'homme peut-il ſe
„ flatter qu'il fera ce qu'il voudra, lui, qui
„ ne peut prévoir un ſeul inſtant dans l'ave-
„ nir? Se ſoumettre, exécuter les ordres du
„ ciel, lorſqu'il nous les fait connoître, ou
„ par la voix de la conſcience, ou par celle
„ de la raiſon, ou par celle de la néceſſité,
„ voilà le partage de l'homme. Adieu, mon
„ cher Renaud, tu ne me ſurvivras pas long-
„ temps: Je meurs ſatisfait & tranquille, dans
„ les bras de mon ami. Je ne crains rien au
„ delà du terme de la vie; créature foible, &
„ fragile par nature, je rends, à un être bien-
„ faiſant par eſſence, une ame dont l'injuſtice
„ n'a point altéré la pureté. Adieu.

En diſant cet adieu, Maugis expira dans les bras de Renaud, qui ſe ſentoit conſolé par les dernières paroles de ſon ami; il ne regrettoit que ſoi dans cette perte, car il étoit perſuadé que Maugis alloit jouir d'un

bonheur éternel; il l'enſevelit & le dépoſa dans un tombeau, que Maugis s'étoit creuſé lui-même : Depuis ce moment, Renaud vint, tous les jours, dans la grotte où repoſoit Maugis; le lieu qu'il avoit habité étoit un temple pour Renaud; il le revoyoit dans tout ce qui avoit été à ſon uſage, & cette illuſion lui tenoit lieu, quelquefois, des momens qu'il avoit paſſés avec lui.

Un jour, que Renaud ſe promenoit ſur le bord du Rhin, il entendit, ſous des arbuſtes, le cri de deux jeunes filles qui appeloient du ſecours, malgré les glaces de l'âge; Renaud vole : Une jeune fille étendue ſur le ſable, & toute nue, avoit les pieds & les mains liés, & ſe déſoloit : D'auſſi loin qu'elle vit Renaud, elle lui indique de la main un ſpectacle plus affreux qui ſe paſſoit ſur le fleuve; un homme, la fureur dans les yeux, traînoit une autre jeune fille, par les cheveux, hors de l'eau : Renaud vole ſur le bord du Rhin, &, de ſon bourdon, frappe le ſcélérat ſur la tête : Celui-ci lâche ſa proie, & s'éloigne, à la nage, hors de la portée d'un ſecond coup; Renaud ne le quitte point; il le pourſuit, l'atteint & reconnoît encore Pinabel. „Infâme oppreſſeur de l'innocence! lui „ dit-il, ce fleuve ſera ta tombe „. A ces mots, Renaud s'élance ſur Pinabel, le ſaiſit par le milieu du corps, & le plonge dans l'eau, pour l'y étouffer; mais, ſoit que la crainte donnât des forces à Pinabel, ſoit que les derniers efforts de la nature expirante ôtent aux nerfs leur ſoupleſſe & leur élaſticité, il ne fut ja-

mais poſſible à Renaud de débarraſſer ſes jambes des mains de Pinabel, qui les tenoit accrochées : Il fit d'inutiles efforts pour ſe délivrer d'un poids qui l'empêchoit de nager ; il frappoit, en vain, Pinabel dans la poitrine & ſur la tête, pour lui faire lâcher priſe ; Pinabel étoit mort, & ſes ongles, enfoncés dans les chairs de Renaud, étoient des crochets que ſes efforts ne faiſoient que reſſerrer davantage. Renaud nagea pendant quelque temps ; il appela du ſecours ; mais il n'en parut d'autre ſur le rivage, que les jeunes filles, qui le faiſoient retentir de vœux impuiſſans pour leur libérateur. Renaud lutta long-temps contre le courant & contre le fardeau qui l'entraînoit ; mais ſes forces affoiblies, ne purent lui permettre de regagner le bord ; il s'enfonce, & le même flot couvrit le ſcélérat & l'homme juſte.

Jamais les enfans & les frères de Renaud n'auroient eu des nouvelles de ſa mort, ſi les jeunes filles n'avoient raconté leur aventure, & remarqué l'endroit où Renaud fut ſubmergé ; elles allèrent avertir des Pêcheurs de ce qui venoit de ſe paſſer ; c'eſt par elles qu'on ſut que Pinabel, qui, depuis long-temps, brûloit d'un feu inutile pour l'une d'elles, les avoit ſurpriſes dans le bain, qu'il avoit d'abord traîné ſur le rivage celle qui lui étoit indifférente, qu'il l'avoit liée, pour l'empêcher de défendre ſa compagne, que ſon projet étoit d'enlever celle qu'il aimoit, & d'abandonner, ou, peut-être, de plonger l'autre

dans les flots; & qu'enfin, Pinabel, avec quelques brigands de ſon eſpèce, s'étoit emparé d'un Château, dont ils avoient maſſacré les habitans.

Les Pêcheurs retirèrent, en même temps, du fleuve Renaud & Pinabel; ils reconnurent l'Hermite, pour l'avoir vu, quelquefois, ſe promener dans la forêt prochaine; ils le tranſportèrent dans la grotte où repoſoient les reſtes de Maugis; ils lurent cette inſcription ſur ſa tombe.

RENAUD DE MONTAUBAN, FILS D'AYMON,
A CONSACRÉ CETTE PIERRE
AUX MANES RÉVÉRÉS DE SON COUSIN,
MAUGIS, FILS DE BEUVES,
EN MÉMOIRE DE LEUR AMITIÉ.

Les Pêcheurs apprirent, pour la première fois, qu'il y avoit eu deux Hermites, & que le dernier ne pouvoit être que ce Renaud de Montauban, dont l'Hermitage ne devoit point être éloigné; ils le cherchèrent & l'eurent bientôt trouvé; ils ſe convainquirent de ſon nom, par l'image d'Yolande, qui étoit ſuſpendue à l'un des rochers de la grotte, & ſous laquelle Renaud avoit écrit, de ſa main, le nom de ſon épouſe & le ſien. Les Pêcheurs ne voulurent point ſéparer ces deux amis; ils inhumèrent Renaud à côté de Maugis, & mirent, pour toute inſcription, le nom de Renaud

de Montauban & le portrait d'Yolande ſur la tombe de ſon époux.

Le bruit du combat & de la mort de l'Hermite parvint juſqu'à Cologne. Le nom de Renaud excita la curioſité du Seigneur de Burie; il avoit, autrefois, connu le fils d'Aymon; il ſavoit qu'il avoit diſparu du ſein de ſa famille; il ſavoit que Charlemagne le faiſoit chercher, &, quoique ce Seigneur ne pût ſe perſuader que l'Hermite dont on parloit, fût Renaud de Montauban, il alla le voir, lut l'inſcription du tombeau de Maugis, & reconnut Yolande; il pria ſur la tombe du héros, y mit des Gardes, revint à Burie, &, dès le lendemain, il y envoya tout le Clergé de Cologne, fit exhumer Maugis & Renaud, & fit embaumer ce dernier; il fut tranſporté, avec la plus grande pompe, à Cologne, & dépoſé dans la Cathédrale, où vingt Chevaliers, qui ſe ſuccédoient deux à deux, le veillèrent nuit & jour.

Le Seigneur de Burie envoya un exprès aux frères de Renaud & à Charlemagne. A cette nouvelle, un deuil général couvrit toute la France; la Cour fut plongée dans la triſteſſe: *le modèle des Chevaliers eſt mort*, s'écrioit-on de tous côtés, &, bien loin que les Chevaliers, les Barons, & les Pairs, fuſſent offenſés de cet éloge excluſif, ils répétoient, le *modèle des Chevaliers eſt mort*. Les frères de Renaud & ſes enfans étoient inconſolables. Ce qui rendit la douleur de Charlemagne plus amère, ce fut d'apprendre que Pinabel étoit la cauſe

de la mort de Renaud ; il fit venir les deux jeunes filles qu'il avoit défendues contre les outrages du brigand ; il les maria à deux Seigneurs de la Cour, & les dota d'une partie des biens confiſqués au traître.

Peu de jours après, les frères & les fils de Renaud, accompagnés d'un grand nombre de Chevaliers, allèrent à Cologne, chercher les reſtes du héros & de Maugis ; ils les firent tranſporter en France, &, lorſqu'ils furent à quelques lieues de Paris, Charlemagne, avec ſa Cour, alla au devant du convoi ; &, lorſqu'il lui eut fait faire les plus magnifiques funérailles, on conduiſit les cercueils à Montauban ; Charlemagne voulut encore les accompagner juſqu'à Orléans, &, de retour à la Cour, il condamna à l'opprobre le nom & la mémoire de Pinabel.

*F I N.*

# TABLE
## DES CHAPITRES.

CHAPITRE PREMIER. *Charlemagne envoye Lothaire, ſon fils, ſommer le rebelle duc d'Aigremont. Horrible félonie du duc. Charlemagne fait Chevaliers les quatre fils d'Aymon, & s'apprête à venger l'aſſaſſinat de Lothaire. Les fils d'Aymon, parens de l'aſſaſſin, quittent la Cour de Charlemagne, pour n'être pas obligés de combattre contre lui. Accueil que leur fait leur mère. Le duc d'Aigremont vient au devant de Charlemagne, eſt vaincu & demande grâce pour ſes ſujets au vainqueur. Clémence héroïque de Charlemagne.* Pag. 5

CHAP. II. *Comme les courtiſans ont l'art de ſatisfaire leurs paſſions au nom de leur ſouverain, qui ne s'en doute pas, & au préjudice de ſes ſujets, qui voyent la perfidie, en ſouffrent & n'oſent s'en plaindre. Trahiſon de Ganelon. Mort du duc d'Aigremont. Douleur de la ducheſſe. Sermens de Maugis de venger ſon père.* 35

CHAP. III. *Aymon reproche à Charlemagne l'impunité du crime de Ganelon. Audace de Renaud. Il tue, d'un coup d'échiquier, Berthelot, neveu de l'empereur. Fuite de Renaud, de ſes frères, & de Maugis leur couſin.* 44

CHAP. IV. *Siége du château de Montfort; avant-garde de Charlemagne taillée en pièces; bataille ſanglante; trahiſon de Hervier de la Seine, qui introduit les françois dans le château, & y met le feu; combat, au milieu des flammes; victoire des quatre fils d'Aymon.* 52

CHAP. V. *Danger de Renaud & de ſes frères. Hervier leur propoſe de leur livrer le tréſor de Charlemagne; Renaud le fait écarteler. Retraite des quatre paladins.*

*Regrets de Renaud, à l'aſpect de Montfort embraſé. Charlemagne les pourſuit avec ſon armée. Renaud ſe retire en vainqueur. Retraite de Charlemagne. Combat d'Aymon contre ſes enfans.* 66

CHAP. VI. *Extrême miſère des fils d'Aymon. Ils ont recours à leur mère. Entrevue touchante. Colère feinte & politique d'Aymon. Ils ſortent du château avec cent hommes d'armes, & comblés de préſens & de bienfaits de leur mère. Aymon les attaque & leur donne trois cents hommes d'armes. Maugis eſt à leur tête. Renfort de trois cents hommes d'armes. Offre de ſervices au roi de Gaſcogne.* 78

CHAP. VII. *Combat des fils d'Aymon contre les ſarraſins. Renaud force leur roi à ſe rendre & à abjurer Mahomet. Boulag-Akaſir cède ſes conquêtes au roi. Renaud demande, pour toute récompenſe, de ſe bâtir un fort ſur la Dordogne. Château de Montauban. Le roi de Gaſcogne lui donne ſa ſœur Yolande, qui l'aimoit en ſecret.* 92

CHAP. VIII. *Charlemagne envoye demander au roi d'Aquitaine de lui livrer Renaud & ſes frères; refus du roi. Déclaration de guerre. Arrivée de Roland à la cour de Charlemagne. Sa jeuneſſe, ſa beauté, ſon courage. Guerre contre les ſarraſins ſur le Rhin. Prodiges de valeur de Roland. Courſe de chevaux, dont Renaud, qu'on croit à Montauban, remporte le prix ſous les yeux même de Charles.* 105

CHAP. IX. *Charlemagne aſſiège Montauban, fait ſommer Renaud de ſe rendre. Renaud fait une ſortie vigoureuſe avec ſes frères. Butin, maſſacre, victoire des fils d'Aymon. Faute de Roland. Perfidie d'Yon, roi d'Aquitaine. Combat terrible des fils d'Aymon, ſeuls, déſarmés, livrés par Yon. Exploits inouis. Secours inattendu.* 120

CHAP. X. *Suite du combat précédent. Les fils d'Aymon ſecourus par les gaſcons, conduits par Maugis. Nouveaux exploits. Oger vaincu par Renaud, inſulté par*

*Roland, n'en part que plus grand. Maugis raconte à Renaud comment il a appris la trahiſon du roi d'Aquitaine. Il rend au jour Richard, & guérit les bleſſures d'Alard, de Guichard & de Renaud.* 145

CHAP. XI. *Retour des fils d'Aymon à Montauban. Alarmes & remords du roi d'Aquitaine; il ſe refugie dans un couvent; Roland l'y découvre & l'enlève: Renaud vole à ſon ſecours, & le dégage, après un combat ſanglant, des fers de Roland. Roland eſt bleſſé.* 157

CHAP. XII. *Richard eſt fait priſonnier par Roland. Charlemagne s'empare du priſonnier, malgré ſon vainqueur, & le condamne à un ſupplice infâme. Enchantement de Maugis, qui le rend méconnoiſſable; il découvre ce qui ſe paſſe au camp, en donne avis à Renaud, qui fait embuſquer ſes troupes. Noble fermeté des Chevaliers, qui refuſent d'eſcorter la conduite de Richard au ſupplice. Lâcheté d'un courtiſan.* 177

CHAP. XIII. *Richard eſt conduit au ſupplice. Renaud le délivre, aidé de Maugis & du roi d'Aquitaine. Des Rives eſt mis à la place de Richard. Mépriſe d'Oger. Combat entre Charlemagne & les fils d'Aymon. Offre généreuſe de Renaud; dangers que courent Charlemagne & Roland.* 190

CHAP. XIV. *Les quatre fils d'Aymon, & Maugis, abattent le pavillon du roi. Combat d'Olivier & de Maugis. Maugis priſonnier d'Olivier. Efforts de Charles & de ſes Chevaliers, pour arracher Maugis à ſon vainqueur. Réſiſtance opiniâtre d'Olivier; combat d'Olivier avec les chevaliers. Généroſité de Maugis. Olivier le dégage de ſes ſermens. Maugis brave les courtiſans. Renaud vole à ſon ſecours.* 203

CHAP. XV. *Maugis au pouvoir de Charlemagne; condamné à périr du ſupplice des traîtres. Craintes, fureurs inutiles de Charlemagne contre Maugis; enchantemens, ruſes, déguiſemens de Maugis. Les chevaliers ſervent de caution à Maugis; ſa loyauté, même en trompant Charlemagne; butin immenſe qu'il em-*

*porte, ſa fuite. Rencontre de Renaud. Courroux de Charlemagne à l'aſpect de l'aigle d'or. Députation à Renaud; accord d'une trève, rendue inutile par les conſeils de Pinabel. Généroſité de Renaud. Les Chevaliers défendent leur loyauté contre Charlemagne. Propoſition du roi de ſe battre avec Renaud; Roland offre de combattre à la place du roi.* 215

CHAP. XVI. *Combat entre Renaud & Roland. Maugis les ſauve l'un & l'autre par un prodige de ſon art magique. Roland ſuit Renaud à Montauban. Charlemagne met le ſiége devant ce château. Le roi eſt enlevé dans le palais de Maugis, & livré à Renaud. Maugis ſort de Montauban, & ſe retire dans un hermitage.* 240

CHAP. XVII. *Conſeil des fils d'Aymon ſur le ſort de leur priſonnier. Réveil de Charlemagne; ſa fermeté; prières de Renaud pour la paix; attendriſſement du roi; Pinabel change ſes diſpoſitions. Extrême généroſité de Renaud: Liberté de Charlemagne; vaine remontrance des chevaliers. Continuation du blocus; aſſaut général; les troupes de Charles ſont repouſſées; famine horrible: Le plus grand danger que Bayard ait couru. Aymon jette des vivres dans la ville, ſa diſgrace, ſa retraite de l'armée. Nouvel aſſaut, auſſi inutile que le premier.* 249

CHAP. XVIII. *Les fils d'Aymon abandonnent Montauban; ils en ſortent, ſecrettement, avec les habitans. Ils ſe retirent à Dordogne. Secours qu'ils trouvent dans leur route. Etat où Charlemagne trouve Montauban. Il veut aſſiéger Dordogne: Renaud le prévient. Bataille ſanglante. Le duc Richard de Normandie priſonnier de Renaud; ſage conſeil de Roland; fermeté du duc. Mort du roi d'Aquitaine.* 269

CHAP. XIX. *Songe de Maugis; il vole au ſecours de Renaud; il attaque des voleurs & les bat; il traverſe le camp de Charlemagne ſous la figure d'un chevalier paralytique; il combat Pinabel, le terraſſe, lui fait une peur effroyable; il arrive à Dordogne. Joie de*

*Renaud & d'Yolande. Maugis préfère ſon hermitage & ſa pauvreté à la grandeur & à la richeſſe; il repaſſe au travers du camp de Charlemagne, en hermite; dangers qu'il court.* 284

CHAP. XX. *Réſurrection de Pinabel. Propoſitions de Charlemagne à Renaud Inflexibilité de part & d'autre. Pinabel détruit les bons effets des conſeils de Roland. Reproches & remontrances au roi. Gibet élevé ſur la plus haute tour de Dordogne. Le duc Richard menacé du ſupplice, tue ſes ſatellites. Ingratitude de Charlemagne. Défection des barons & des pairs. Fermeté confiante du duc Richard. Action généreuſe de Renaud.* 297

CHAP. XXI. *Méchanceté des conſeils de Pinabel reconnue & punie. Noble aveu de Charlemagne. Retour des pairs. Renaud ſe dévoue pour ſes frères. Sa réſiſtance aux larmes de ſon épouſe & de ſa famille. Alarmes d'Yolande; ſon amour & ſon courage. Attendriſſement de Charles. Pardon & punition. Exil de Renaud.* 310

CHAP. XXII. *Accueil de Charlemagne aux frères de Renaud. Son départ pour Liége. Combat de Bayard & de Ganelon dans la Meuſe. Arrivée de Renaud à Conſtantinople. Rencontre imprévue de Maugis malade; leur arrivée à Jéruſalem. Siége de la Cité ſainte. Admiration qu'excite Renaud dans le camp des Chrétiens. Hommages du Comte de Rance, & des Chevaliers, à Renaud. Préſens rejetés & diſtribués par les fils d'Aymon, aux pauvres Chevaliers. Fêtes, réjouiſſances dans le camp. Sortie des aſſiégés; bataille ſanglante. Valeur de Renaud & de Maugis. Jéruſalem enlevée aux Perſans. Action déſeſpérée d'Emirza. Les Perſes chaſſés de la Paleſtine; ils demandent la paix. Troupes de Chrétiens diſciplinées par Renaud. Départ de Renaud & de Maugis.* 319

CHAP. XXIII. *Renaud & Maugis arrivent à Palerme; Accueil qu'ils reçoivent du roi de Sicile; bataille ſanglante, gagnée contre les Sarraſins. Départ de Renaud & de Maugis; ils retournent à Conſtantinople, pour*

*s'acquitter envers Mérancie; leur retour en Italie: Ils passent à Rome, & reviennent à Dordogne. Renaud y apprend la mort d'Yolande; sa douleur, ses regrets; son chagrin se calme en revoyant ses enfans. Maugis lui fait quitter le triste séjour de Dordogne.* 343

CHAP. XXIV. *Retour de Renaud à Montauban; départ de Maugis pour son hermitage; Renaud & ses fils l'accompagnent. Précautions de l'amitié. Mort du Duc Aymon. Renaud en apprend la nouvelle à ses frères: Partage de ses biens. Education des enfans de Renaud. Essais de leurs forces. Discours de Renaud à ses enfans; il les envoye à Charlemagne & les met à la tête de deux Compagnies d'hommes-d'armes.* 354

CHAP. XXV. *Aymon & Yon arrivent à Paris, demandent au Roi de les faire Chevaliers; accueil qu'ils reçoivent de Charlemagne & de ses Pairs. Jalousie des fils de Foulques de Morillon: Outrages qu'ils font aux fils de Renaud: Défis, gages, pleiges. Réception des fils de Renaud; fêtes. Préparatifs pour le combat entre les fils de Foulques & ceux de Renaud: Trahison inutile; combat, victoire d'Aymon & d'Yon; fureurs de Ganelon. Retour de Renaud & de ses fils à Montauban.* 364

CHAP. XXVI. *Retraite de Renaud; regrets sur son départ; son amour pour l'égalité. Renaud Maçon, Pélerin, défenseur de l'innocence, vainqueur de Pinabel, poursuit ses courses, arrive à l'Hermitage de Maugis, se fixe auprès de lui; leur amitié; leur vie douce & paisible: Maladie, prédiction & mort de Maugis. Dernier combat de Renaud. Pinabel suffoqué dans les flots; il y entraîne Renaud. Mort de ce héros; son tombeau, ses funérailles; honneur que Charlemagne rend à sa cendre.* 382

Fin de la Table.

# *APPROBATION*

## DU CENSEUR ROYAL.

J'AI lu, par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *la Bibliothèque Bleue*, entièrement refondue & conſidérablement augmentée; & je penſe que perſonne ne regardera cet amuſement d'un Littérateur, homme d'eſprit, comme un rajeuniſſement inutile. Donné à Paris, le 12 Septembre 1783.

PHILIPPE DE PRÉTOT,
*des Académies d'Angers & de Rouen.*

EX LIBRIS
PIERRE GRELLET